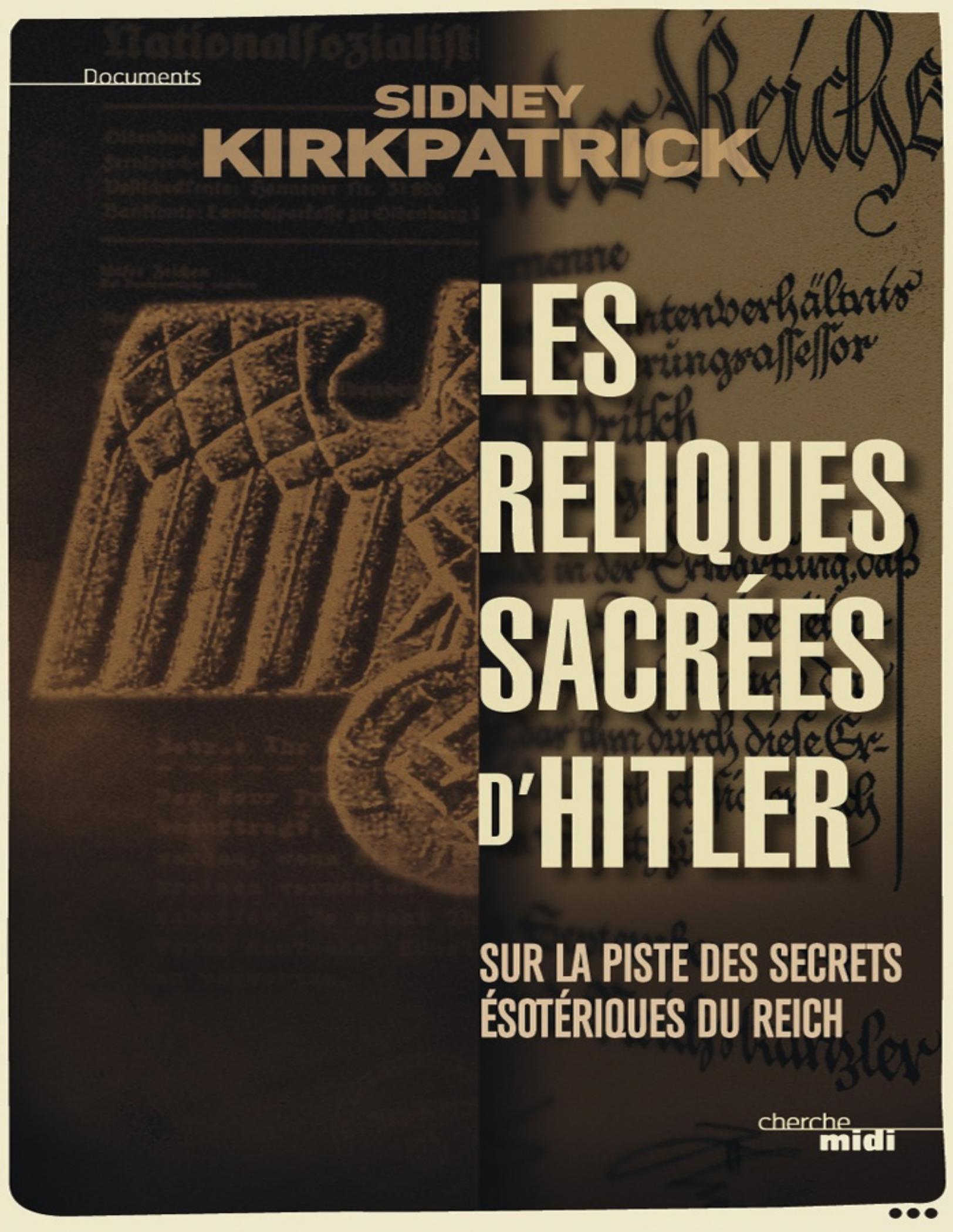


Documents

**SIDNEY
KIRKPATRICK**



**LES
RELIQUES
SACRÉES
D'HITLER**

**SUR LA PISTE DES SECRETS
ÉSOTÉRIQUES DU REICH**

cherche
midi

Sidney D. Kirkpatrick

**LES RELIQUES
SACRÉES
D'HITLER**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Danièle Mazingarbe

COLLECTION DOCUMENTS

cherche
midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Roland Bréin

Couverture : Marc Bruckert.

© **Sidney Kirkpatrick, 2010**

First Simon & Schuster hardcover edition May 2010

© **le cherche midi, 2012**

23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-2550-3

Pour Alexander Kirkpatrick

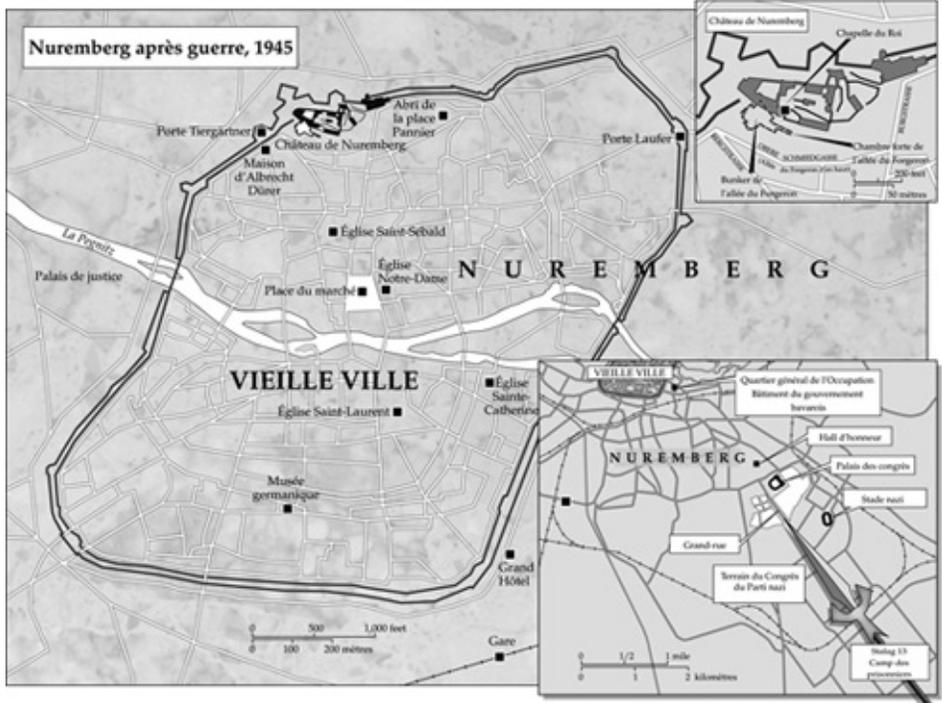
*L'homme est plus avide de gloire que de vertu.
Les armoiries d'un ennemi et son casque fendu,
le drapeau arraché à un navire conquis, sont des trésors
plus prisés que toute richesse humaine.
C'est pour ces symboles de gloire que des généraux,
romains, grecs ou barbares, ont bravé maints périls
et enduré mille efforts.*

Juvénal

Poète latin du II^e siècle de notre ère

Note de l'auteur

Cette histoire véridique est basée sur des documents militaires, des lettres, des journaux personnels, des entretiens, des documents d'archives, et les mémoires oraux de la Seconde Guerre mondiale de Walter Horn, professeur d'histoire de l'art de l'université de Californie, à Berkeley.



L'allée du Forgeron

23 février 1945

Chaque matin, à la même heure, les bombardiers des forces alliées assombrissaient le ciel au-dessus de Namur, en Belgique. Au cours de ce dernier hiver de la Seconde Guerre mondiale, des centaines d'avions – parfois même un millier – regroupés en une gigantesque armada aérienne déferlaient par vagues et grondaient dans le ciel pendant une heure ou plus d'affilée. Ils laissaient derrière eux des traînées de vapeur de plusieurs kilomètres qui flottaient dans l'air longtemps, bien après leur départ, une fois leur chargement mortel largué sur leurs cibles en Allemagne et en Europe de l'Est.

L'arrivée de ces vagues de bombardiers terrifiait les soldats allemands prisonniers du centre de détention de l'armée américaine, situé dans les champs enneigés des faubourgs de Namur. Les prisonniers se serraient les uns contre les autres en tremblant à l'intérieur des enclos grillagés et scrutaient anxieusement le ciel, redoutant l'horreur qui allait se déchaîner chez eux, sur leurs amis et leurs familles. Les Américains qui les avaient capturés guettaient également les avions, mais, au lieu d'en avoir peur, ils éprouvaient une admiration sans bornes pour les équipages des bombardiers et leur puissance de feu. C'était le marteau qui pilonnait la machine de guerre nazie et permettrait bientôt à l'armée alliée d'anéantir Adolf Hitler chez lui. Les bombes qui pleuvaient nuit et jour sur des objectifs militaires comme sur des sites industriels, provoquant la destruction de villes entières, étaient le prix que l'Allemagne devait payer pour sa résistance obstinée.

Le lieutenant Walter Horn, un des dix enquêteurs parlant allemand de la 3^e armée américaine basés à Camp Namur, guettait chaque jour l'arrivée des escadrilles de bombardiers avec des sentiments mitigés. Âgé de trente-six ans, le torse et les épaules musclés, il avait l'air sombre d'un acteur de cinéma, et pensait à sa femme qui l'attendait avec impatience dans leur maison de Point Richmond, le long de la baie de San Francisco. Horn s'émerveillait de la capacité de l'Amérique à construire, alimenter, maintenir et lancer des milliers d'avions chargés de dizaines de milliers de bombes à des centaines de kilomètres en territoire ennemi. Bien qu'il n'ait jamais encore utilisé d'arme pendant ses deux années de service et que son unité de renseignements opérationnelle, commandée par le général George Patton, se soit toujours tenue à une distance confortable de quelque quatre-vingts kilomètres du front, Horn appréciait l'audace et le courage des équipages aériens. Et il se sentait proche des milliers d'autres – artilleurs, soldats d'infanterie, médecins, cuisiniers, employés et commissaires – qui constituaient l'armée la plus importante, la plus mobile et la mieux équipée qui ait jamais existé.

Mais la vue de ces bombardiers remplissait également Horn d'angoisse. Tout comme les prisonniers qu'il interrogeait, il était né en Allemagne et y avait fait ses études. Il ne savait jamais si un des bombardiers ne larguerait pas sa cargaison près de la maison familiale à Heidelberg, ni si, dans les camps de prisonniers, il ne reconnaîtrait pas un jour parmi les visages défaits des captifs et des

blessés celui de son frère aîné, Rudolf.

En cet hiver, le lieutenant Horn avait reçu l'ordre de chercher à savoir si Hitler allait utiliser des armes chimiques ou biologiques au moment où les armées alliées franchiraient le Rhin pour entrer en territoire allemand. Des rumeurs couraient selon lesquelles les Allemands, dans une dernière tentative désespérée pour briser l'étau des forces alliées, pourraient faire usage de telles armes, comme ils l'avaient fait, vingt-sept ans auparavant, dans les tranchées en France.

L'unité de renseignements de Patton avait préparé un questionnaire détaillé pour tenter de leur extorquer la vérité. Les enquêteurs ne posaient pas directement aux prisonniers des questions sur les stocks d'armes. Ils comptaient pour obtenir l'information sur quatre questions noyées parmi cent cinquante autres plus ou moins anodines. Les réponses serviraient à déterminer si les soldats avaient appris à manier des armes chimiques ou biologiques au combat et si, derrière les lignes ennemies, il existait des abris pour la population civile. Mille cinq cents soldats capturés en Belgique après la bataille des Ardennes avaient été amenés à Namur dans ce but. Les installations destinées aux interrogatoires étant insuffisantes, beaucoup se passaient à l'extérieur. Le bureau de Horn, juste de l'autre côté de la zone de captivité des prisonniers, était meublé de deux caisses d'oranges vides, d'une petite table empruntée à une école primaire proche sur laquelle était posée une pile de questionnaires et des crayons.

Le 23 février 1945, Horn avait déjà interrogé trente-cinq prisonniers lorsqu'un gardien du camp amena devant lui le soldat Fritz Hüber de la 2^e Panzer Division. Maigre et hagard, le visage étroit affublé d'un énorme nez crochu, Hüber portait le même uniforme mal ajusté dans lequel il avait été capturé trois semaines auparavant. Bien qu'étant âgé, au regard des normes des armées alliées, Hüber était une recrue tout à fait banale pour la Wehrmacht : les Allemands, après plus de cinq années de guerre ininterrompue, enrôlaient des soldats dès l'âge de seize ans et jusqu'à soixante ans, affectant ces derniers à des unités de vétérans aguerris pour leur faire creuser des tranchées, transmettre des messages, transporter du matériel sur le dos ou tirer des chariots. La main-d'œuvre allemande, une ressource comparable au carburant pour leurs tanks, leur faisait à présent défaut.

Hüber, recruté à Nuremberg, avait reçu moins d'un mois de formation avant d'être emmené à travers la neige pour combattre en Belgique. Il ignorait tout des armes chimiques ou biologiques. Horn nota rapidement les réponses aux questions posées, devant se contenter de « oui », « non » et « je ne sais pas ».

L'interrogatoire terminé, Horn était sur le point de renvoyer le prisonnier, mais, comme le lieutenant le noterait plus tard dans un compte rendu détaillé de l'entretien, il changea soudain d'avis. Voyant le pitoyable soldat Hüber de l'autre côté de la table courbé en deux par le manque de sommeil et souffrant visiblement de rhumatismes à cause du froid humide, Horn lui offrit une cigarette et une tasse de café, et lui demanda s'il n'était au courant de rien d'autre susceptible d'intéresser le renseignement militaire.

Le visage de Hüber se tordit comme celui d'un écolier qui vient d'échouer à son examen. Des larmes lui montèrent aux yeux. Il voulait aider, être utile.

Le lieutenant avait déjà observé des réactions de ce type. Il le constatait presque tous les jours parmi les prisonniers qui avaient tout perdu sauf la vie. Des hommes comme Hüber, recrutés dans la rue par la Gestapo, ou sortis brutalement de leurs maisons et forcés à combattre pour la patrie, alors qu'ils n'étaient ni particulièrement dévoués à leur pays ni des nazis arrogants. Beaucoup d'entre eux avaient déjà perdu des fils, des filles et des femmes à la guerre, ou avaient vu leurs maisons et leurs appartements incendiés. C'étaient des combattants récalcitrants. Une fois livrés à l'ennemi, ne possédant plus rien et parqués comme du bétail dans des camps de prisonniers, la plupart n'avaient

plus le moindre amour-propre. Et maintenant, tel un ultime affront, ils voyaient et entendaient les interminables vagues de bombardiers au-dessus d'eux, certains que leur situation était parfaitement désespérée. Les nouveaux Messerschmitt tant vantés d'Hermann Göring n'étaient nulle part en vue. Si Hitler possédait vraiment une arme secrète capable d'inverser le cours de la guerre, comme l'avait promis au peuple allemand le ministre de la Propagande Josef Goebbels, il l'aurait déjà utilisée.

Hüber et ses camarades prisonniers savaient que personne n'allait venir à leur secours. Pourtant, malgré leur désespoir, Horn sentait en eux poindre un étrange paradoxe. Ces fantassins voulaient encore servir, compter pour quelque chose, même ceux qui avaient été au début des fidèles invétérés du Führer et de son rêve insensé de dominer le monde. Ils voulaient à tout prix se rendre utiles, au besoin auprès de leur ennemi. Le soldat Hüber, ainsi que beaucoup d'autres comme lui, rentrerait un jour chez lui pour rebâtir la nation.

Le prisonnier dit à Horn, en s'excusant, qu'il ne pouvait lui être d'aucune aide.

Horn ne s'attendait à rien de plus. Mais tandis que Hüber finissait son café et que Horn allait demander aux gardiens de le raccompagner à l'enclos des prisonniers, le visage du soldat s'illumina soudain.

« Êtes-vous intéressé par l'art et les antiquités ? » demanda-t-il.

Horn fit un grand sourire. Le vieux soldat allemand ne pouvait pas savoir que son enquêteur était professeur d'histoire de l'art à Berkeley, à l'université de Californie. Mieux, que, des années auparavant, avant de fuir l'Allemagne nazie, il avait étudié l'histoire de l'art à Hambourg, Munich et Berlin et avait obtenu un doctorat sous la direction d'Erwin Panofsky, spécialiste en art médiéval mondialement connu, et qu'il avait ensuite poursuivi ses études supérieures avec Bernard Berenson à Florence. Aucun autre sujet de discussion ne pouvait davantage intéresser le docteur Walter Horn que l'art et les antiquités.

« Que savez-vous ? » demanda Horn.

Hüber se redressa avec difficulté et s'adressa au lieutenant comme s'il rendait des comptes à un supérieur de l'armée allemande.

« Il y a un trésor caché dans un bunker sous le château de Nuremberg. La cachette est creusée dans la roche sous la falaise de grès. Elle a été tenue très secrète. Personne n'est au courant, sauf le Reichsführer-SS Himmler, son état-major, quelques fonctionnaires haut placés de la ville et ceux qui travaillent dans le bunker.

– Heinrich Himmler, dites-vous ? De la SS ? »

Hüber acquiesça solennellement, ajoutant que le bunker était situé dans les profondeurs rocheuses sous le château, mais que le tunnel d'entrée venait de l'extérieur, depuis la rue.

Intrigué, Horn demanda à Hüber de lui en dire plus.

Hüber lui expliqua que l'entrée était camouflée pour ressembler à l'entrée du parking d'un magasin d'antiquités donnant sur une ruelle dans l'ancienne ville, signalé par un panneau sur lequel était écrit : ANTIQUITÉS – NEUF ET ANCIEN.

Comme Horn le noterait plus tard, Hüber marqua un temps d'arrêt, comme s'il revoyait le magasin dans sa tête. Il esquissa un sourire, se détendit, l'air presque insouciant.

Le prisonnier poursuivit en décrivant le plan du bunker. Il dit que le garage couvert, avec ses portes camouflées, conduisait vers un long tunnel qui descendait d'environ soixante-dix mètres dans le sous-sol. Au bout du tunnel se trouvait un bunker de quatre cents mètres carrés en béton armé, avec cinq compartiments de stockage et une chambre forte assez grande pour y garer une camionnette. Le tout était entièrement indépendant. Les gardiens du bunker avaient leurs propres logements, générateurs électriques, carburant, eau potable, réserve de provisions et équipement radio. Il y avait

des conduits d'air qui donnaient sur l'extérieur et un système de purification de l'air au cas où la ville subirait une attaque de bombe incendiaire.

« Si cet endroit est tellement secret, demanda Horn prudemment, comment êtes-vous au courant ? »

Hüber s'anima.

« Parce que notre famille habite au-dessus du magasin d'antiquités. Mon père est responsable de la maintenance de la ventilation qui règle la température et l'humidité du bunker. Ma mère inspecte les œuvres d'art pour détecter d'éventuelles moisissures ou des dommages causés par des insectes. Elle doit porter des gants blancs spéciaux lorsqu'elle entre dans les salles de stockage. De temps à autre, elle pulvérise un insecticide partout. »

Horn écoutait Hüber décrire les mesures de protection entourant le bunker avec une fascination croissante. Même les gardiens n'avaient pas le droit d'entrer dans les salles de stockage et aucune personne non accompagnée, à l'exception d'Himmler et du maire de Nuremberg, Willy Liebel, n'avait jamais eu l'autorisation de pénétrer à l'intérieur de la chambre forte. Deux clés et une serrure dotée d'une combinaison à cinq chiffres étaient nécessaires pour ouvrir l'épaisse porte blindée et la deuxième porte à barreaux en acier à l'intérieur.

« Quel genre d'œuvres d'art est entreposé à l'intérieur du bunker ? » demanda Horn.

Parmi la centaine d'objets conservés dans les différentes salles, Hüber en décrivit plusieurs. Il y avait des gravures et des eaux-fortes d'Albrecht Dürer, des sculptures d'Adam Kraft et de Veit Stoss, des manuscrits médiévaux, des cartes, des instruments de musique de la Renaissance et des vitraux gothiques. Tout était recensé dans un fichier à l'extérieur de la pièce de garde, dans le hall principal, et contrôlé périodiquement par le maire ou son secrétaire.

Impressionné, Horn demanda ce qui se trouvait dans la chambre forte.

Hüber répondit immédiatement. Il y avait à l'intérieur un ensemble impressionnant d'œuvres d'art, emballées dans des caisses d'expédition en bois. Dans une énorme boîte contenant une vitrine en verre, il y avait des robes jadis portées par des rois, brodées de chameaux et de lions émaillés de perles. Dans une autre caisse, marquée MAURITIUS sur le côté, se trouvait une épée ancienne. Une troisième caisse contenait une couronne incrustée de pierres brutes, des saphirs, des rubis et des améthystes. À côté étaient entreposés un sceptre en argent et une pomme en or surmontée d'une croix avec des pierres précieuses. On y trouvait aussi, à l'abri dans sa propre boîte en cuir, une pointe de lance reposant sur un oreiller de velours rouge, que des visiteurs – dont Himmler lui-même – appelaient la « Sainte Lance ».

Horn était à la fois excité et perturbé par le récit de Hüber. Il n'avait pas suffisamment de renseignements pour identifier l'origine des œuvres d'art entreposées dans les autres parties du bunker, mais l'ensemble des trésors de la chambre forte appartenait à une collection légendaire qui avait figuré dans d'innombrables tableaux médiévaux et manuscrits monastiques.

Les vêtements royaux ou impériaux, brodés de chameaux et de lions, avaient été confectionnés au début du XII^e siècle à Palerme, en Italie, et portés par les grands rois-soldats de l'Europe médiévale. Le glaive impérial – parfois appelé « glaive de saint Maurice » – était ainsi nommé en l'honneur d'un centurion romain martyr, commandant légendaire de la légion de Thèbes. La couronne, le sceptre et l'orbe en forme de pomme avaient appartenu, entre autres, au roi Frédéric Barberousse, le redoutable monarque à barbe rouge qui avait jadis installé sa cour dans le château de Nuremberg et qui avait perdu la vie au cours de la troisième croisade en Terre sainte. Le fait que Hüber ait mentionné la pointe de lance romaine permettait d'identifier la collection sans le moindre doute. La Sainte Lance, connue aussi sous le nom de lance de Longin ou lance du Destin, aurait été l'arme qui avait transpercé

le flanc du Christ lors de la crucifixion, et avait été ensuite portée lors de batailles par les empereurs Constantin et Charlemagne.

Les objets de la chambre forte étaient les bijoux de la Couronne du Saint Empire romain germanique, la collection d'œuvres d'art la plus précieuse de toute l'Europe. Hitler, dans sa quête pour dominer le monde, les avait confisqués dans la trésorerie royale de Vienne, en Autriche, avant de les exposer brièvement à Nuremberg où il les avait cachés après que le bombardement de l'Allemagne eut commencé. Et si la collection était encore intacte, elle faisait l'objet d'intenses spéculations chez les historiens d'art et les conservateurs de musée du monde entier.

Horn n'avait aucune raison de douter du récit du prisonnier. Hitler avait pillé l'Europe, s'emparant des trésors les plus variés, depuis des tableaux de Léonard de Vinci et des sculptures de Michel-Ange, jusqu'à des icônes russes et polonaises d'une valeur inestimable, et des manuscrits monastiques médiévaux. Nuremberg, la deuxième plus grande ville de la Bavière, était l'endroit idéal pour qu'Hitler y mette son butin à l'abri. Cette cité ancienne, avec son château médiéval imposant bâti sur une montagne de grès rouge, était le cœur symbolique de l'État nazi, reliée sentimentalement à son passé mythique, et le lieu d'imposants congrès du parti nazi visant à encenser le régime. Horn lui-même avait entendu Hitler à la radio, proclamer, debout sur un podium, que Nuremberg était « la plus allemande de toutes les villes allemandes » et la « malle au trésor du parti nazi ». Horn avait toujours pensé qu'il disait cela au sens figuré. Hüber était en train de le démentir.

Le prisonnier écrivit consciencieusement le nom de sa mère et de son père, puis, au dos d'un questionnaire de l'armée, dessina une carte avec l'endroit exact de l'entrée menant au bunker souterrain dans une ruelle étroite. La ruelle en question donnait d'un côté sur le château historique de Nuremberg et, de l'autre, sur une place pavée entourée de bâtiments médiévaux, dont l'un abritait la maison et l'atelier d'Albrecht Dürer. C'était le « 52 » de l'allée du Forgeron.

Plus tard, dans la soirée, après que Horn eut remis une pile de questionnaires à son officier supérieur, il emprunta une machine à écrire à son ami et collègue enquêteur d'origine allemande, l'adjudant Felix Rosenthal, et passa le reste de la nuit au mess des officiers à rédiger un rapport détaillé de son interrogatoire. Il ne se faisait pas beaucoup d'illusions, son rapport risquait d'être noyé dans la masse de renseignements recueillis par l'armée et rejetés comme ne relevant pas de l'effort de guerre. Et si, pour une raison ou une autre, ce document remontait la chaîne de commandement jusqu'au quartier général du général Patton, il était peu probable qu'un officier d'opérations juge que la récupération des bijoux de la Couronne du Saint Empire romain germanique constitue un objectif militaire digne de ce nom.

Malgré ses doutes sur l'utilité de son rapport, Horn en fit deux exemplaires, choisissant ses mots avec le même soin et le sens du détail que pour les articles qu'il avait publiés avant la guerre dans des revues prestigieuses d'histoire de l'art. Satisfait du résultat final, il mit son rapport dans une enveloppe ainsi que la carte dessinée par Hüber, et l'adressa au quartier général des services de renseignements de la 3^e armée de Patton à Paris.

Les hommes de la MFAA

19 juillet 1945

La guerre en Europe s'acheva moins de trois mois plus tard, le 8 mai 1945. Des milliers de villes et villages étaient maintenant en ruines, par la volonté monstrueuse d'un seul homme, Adolf Hitler. Le temps se réchauffait et les fleurs des champs commençaient à éclore, mais des décombres montaient la hauteur d'innombrables cadavres, hommes, femmes et enfants. On commençait seulement à découvrir les pires réalités de la machine à exterminer nazie. Les combattants les plus aguerris étaient atterrés par les scènes innommables de sous-alimentation, de maladies et d'assassinats en masse dont ils étaient témoins dans les camps de la mort où des millions de Juifs ainsi que d'autres « indésirables » avaient été affamés, torturés et assassinés par les nazis.

Plutôt que de retourner enseigner à Berkeley, et contrairement aux vœux de sa femme, Horn s'était engagé pour participer à la campagne visant à capturer et à mettre en accusation les dirigeants du Reich qui avaient infligé tellement d'horreurs et de malheurs au monde. Accompagné par son ami et collègue enquêteur Felix Rosenthal, il avait quitté la Belgique avec son unité, traversé la France et gagné, de l'autre côté du Rhin, l'Allemagne, et Camp Freising, un centre d'interrogatoires top secret de la 3^e armée américaine, situé dans un petit village agricole en dehors de Munich. En chemin, il était passé des questionnaires soumis à de simples soldats de l'infanterie à l'interrogatoire de haut gradés nazis, une tâche qui lui convenait particulièrement bien.

Parmi les nazis les plus célèbres qu'il avait eu à traiter se trouvait le Gauleiter Julius Streicher, responsable régional du parti nazi et abject éditeur du *Der Stürmer*, l'hebdomadaire antisémite du parti, arrêté alors qu'il fuyait la Bavière déguisé en peintre en bâtiment. Il interrogea également le chef d'état-major d'Himmler, Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA, le Bureau central de la sécurité du Reich, qui gérait les camps de la mort et qui fut capturé dans un chalet de montagne isolé, alors qu'il prétendait être un médecin autrichien. L'attitude détendue de Horn, doublée d'une connaissance parfaite des dossiers, s'était révélée être son meilleur atout. Mais ce fut son talent pour identifier l'origine des accents qui lui avait valu une certaine renommée dans le milieu du renseignement. Au cours d'une mémorable séance d'interrogatoire, il avait découvert la véritable identité d'un officier de la Gestapo en situant avec précision le quartier de Berlin où l'homme avait grandi et était allé à l'école.

Juste récompense pour ses succès, Horn travaillait maintenant dix heures par jour à Camp Freising, dans une cellule sans fenêtres, située dans un ancien baraquement de l'armée allemande. Ses seuls avantages, en dehors d'un accès immédiat aux dossiers confidentiels et aux rapports des services de renseignements, étaient de ne plus être obligé de dormir sur un lit de camp et de prendre ses repas au mess des officiers. Grâce à Rosenthal, que le général Patton avait chargé de trouver un endroit approprié pour le centre d'interrogatoires, Felix et lui occupaient la luxueuse maison de

trois chambres de l'ancien commandant allemand de la caserne, avec eau courante chaude et froide, une salle à manger, une cuisine de chef et un bureau lambrissé avec sa propre bibliothèque. Rosenthal et lui n'étaient pas les officiers les plus gradés de Camp Freising, mais, arrivés les premiers, ils avaient pu choisir leur logement avant les autres.

Horn venait de terminer un entretien particulièrement difficile le jeudi 19 juillet, lorsqu'il reçut l'ordre de se présenter au quartier général des forces armées américaines en Europe à Francfort. Il avait suffi à Rosenthal d'apercevoir l'en-tête de l'USFET¹ et le timbre officiel du commandant suprême Eisenhower en bas de la lettre pour se douter qu'il allait perdre Horn au profit d'une équipe de renseignements rivale. Mais aucun des deux enquêteurs, tous deux très impliqués dans la compilation des dossiers en préparation des procès pour crimes de guerre, n'avait fait le rapport entre les ordres reçus par Horn et le document qu'il avait rédigé à Camp Namur.

Comme Rosenthal s'en souviendrait plus tard, Horn et lui en avaient conclu qu'un autre haut gradé nazi avait été appréhendé. « Peut-être ont-ils pris Bormann », supposa Horn.

Rosenthal reconnut que son collègue avait peut-être raison. Martin Bormann, le secrétaire d'Hitler et chef de la chancellerie du parti, figurait en haut de la liste des dignitaires nazis disparus et intriguait les officiers de renseignements de Freising. Personne ne savait où Bormann s'était enfui après sa visite à Hitler dans son bunker le jour où le Führer s'était suicidé. D'après le chauffeur d'Hitler, Erich Kempa, que Horn et Rosenthal étaient en train d'interroger, Bormann avait fui à pied dans un tunnel de métro berlinois en compagnie du chef des Jeunesses hitlériennes, avec l'intention de rejoindre des troupes loyalistes qui les feraient sortir en cachette d'Allemagne. De nombreux officiers des services de renseignements alliés étaient persuadés que Bormann était ensuite parti pour le Brésil à bord d'un sous-marin, ou avait rejoint dans les Alpes autrichiennes l'armée de résistance clandestine d'Himmler, dirigée par le chef de la Gestapo Heinrich Müller. Si Bormann avait été appréhendé, Horn, l'étoile montante du renseignement, aurait certainement été choisi pour l'interroger à Camp King, là où était détenu le haut commandement nazi.

Ils le sauraient bientôt. Horn promit à son ami de le tenir informé, reçut l'accord pour son voyage de son officier supérieur et, tôt le lendemain, embarqua à bord d'un camion d'une demi-tonne des transports de l'armée qui se rendait justement à Francfort par l'autoroute.

Bien que Horn désirât quitter Camp Freising, où il se sentait un peu prisonnier, et pouvoir retourner dans une ville qu'il n'avait pas revue depuis dix ans, il s'aperçut vite que le trajet en direction du nord n'avait rien de plaisant dans cette Allemagne d'après-guerre. Des années plus tôt, le voyage aurait été une agréable croisière de trois ou quatre heures, dans un paysage de fermes prospères et de pâturages fertiles. À présent, cela prenait une demi-journée, avec, partout, des rappels déprimants de la guerre. Seule consolation pour Horn, son père Karl, pasteur luthérien mort au moment de l'accession d'Hitler au pouvoir, n'était plus là pour voir la désolation absolue et le désespoir qui régnaient dans ce pays qu'il avait tant aimé.

Le long des routes pleines de cratères de bombes, gisaient partout des squelettes de voitures, de camions et de chars sans chaînes. Les défilés des détenus et des soldats des anciens camps se succédaient, ainsi que les terribles cortèges de personnes déplacées. Ces réfugiés de la guerre d'Hitler constituaient le plus grand flux migratoire de l'histoire humaine : Russes retournant à l'est, Français à l'ouest, Autrichiens au sud. Et, partout, des Allemands sans toit allant dans toutes les directions. Quelques chanceux voyageaient en voiture, en camion, ou sur des chariots, des charrettes et des vélos. La plupart allaient à pied, avec ou sans chaussures, traînant des casseroles, des poêles, des bouteilles d'eau, avec parfois un bébé sur le dos.

Les faubourgs de Francfort ne comportaient aucun repère familial, sinon des rangées de cheminées

solitaires. Il restait encore quelques bâtiments par-ci par-là, mais c'étaient des coquilles vides. À l'intérieur de la ville, le spectacle était tout aussi affligeant. Le centre médiéval de Francfort, jadis le plus grand et le plus opulent d'Allemagne, avait été rasé. En dehors de deux ou trois axes principaux, les rues étaient couvertes de gravats. En s'y aventurant, on croisait toujours les mêmes visages émaciés et accablés que sur les routes, sauf que ceux-ci étaient beaucoup plus désespérés parce qu'ils n'avaient nulle part où aller. Soit ils étaient déjà chez eux, soit ils n'avaient ni la force, ni les moyens, ni la sagesse de partir.

Paradoxalement, l'imposant complexe de bâtiments nazis où s'était installé l'USFET, au cœur du quartier ouest jadis à la mode, était resté intact. Le gratte-ciel de neuf étages, couleur sable, avait été le siège mondial d'I. G. Farben, le plus grand fabricant allemand de produits chimiques. C'était là que, selon les informations dont disposaient les renseignements alliés, Fritz Termeer, directeur de la recherche chez Farben, avait mis au point le procédé permettant de transformer le charbon en fuel synthétique et en caoutchouc, et découvert la formule du zyklon B, le gaz létal utilisé dans les camps de la mort. Que cet immeuble ait résisté, alors que les églises, les bibliothèques, les musées et les écoles de Francfort avaient brûlé, était un sujet de discussion aussi bien chez les Alliés que chez les Allemands. On racontait chez les officiers de renseignements que le général Eisenhower avait ordonné d'épargner le complexe d'I. G. Farben parce qu'il voulait y établir son quartier général. Peut-être les bombardiers l'évitaient-ils aussi parce qu'il était situé juste à côté d'un camp où se trouvaient plusieurs milliers de prisonniers alliés.

Nombre de visiteurs de ce bâtiment ultramoderne, avec son bassin et son jardin paysagé, trouvaient son architecture très réussie. Pour Horn, c'était une forteresse en béton sans caractère, tout ce qu'il détestait dans l'architecture stérile et utilitaire des nazis. En revanche, il n'y avait rien à dire sur ses équipements techniques. Après avoir présenté ses ordres de service au poste de réception du centre de commandement, il fut conduit par un policier militaire en casque blanc jusqu'à la rotonde principale menant aux ascenseurs qui se déplaçaient sur des plateformes similaires à celles d'un escalator. Il n'y avait aucune porte. Les passagers montaient sur la plateforme en marche à un étage et descendaient à l'autre.

Horn sortit au troisième étage et suivit son guide le long d'un large couloir haut de plafond jusqu'à une suite de bureaux. Il ignorait toujours qui serait son contact quand le lieutenant James Rorimer, étrangement vêtu de bottes de combat et d'un uniforme de cérémonie, se présenta et lui expliqua qu'il allait être conduit au bureau de liaison USFET du commandant Mason Hammond, responsable de la MFAA, la division Monuments, beaux-arts et archives.

Le lieutenant Horn ne savait toujours pas pourquoi il avait été appelé à Francfort, mais la mention du nom de Hammond et de son poste de superviseur de la MFAA lui donnait deux indices importants. Il avait rencontré Hammond deux ans plus tôt à Londres, lorsqu'ils étaient tous les deux détachés provisoirement auprès des renseignements britanniques. Lors d'une rencontre inopinée sur les marches du British Museum, ils avaient appris qu'ils étaient l'un et l'autre professeurs d'université dans la vie civile. Hammond, le plus âgé des deux, s'était spécialisé dans l'histoire romaine et il occupait une chaire prestigieuse à l'université de Harvard où il enseignait le latin et le grec. Horn entamait tout juste sa carrière à Berkeley, mais son travail avec Panofsky à Berlin et une bourse d'études de deux ans à l'Institut allemand de Florence avaient impressionné Hammond. Ils passèrent un après-midi agréable à se promener dans les salles prestigieuses du British Museum, commentant dans le moindre détail l'architecture des églises florentines. La guerre ne s'était pas immiscée dans leurs discussions, jusqu'à ce que, plus tard, Hammond invite Horn à dîner. Hammond, capitaine à l'époque, avait parlé de la possible création de la MFAA, le département des forces militaires alliées

qui serait chargé de protéger les monuments historiques sur les champs de bataille et de récupérer les œuvres pillées par les nazis. Il pensait qu'un moment viendrait, après l'invasion alliée, où la MFAA aurait besoin de quelqu'un présentant les références universitaires et militaires de Horn. Apparemment, le moment était venu.

Il n'y eut pas de salut militaire. Hammond, quarante-deux ans, accueillit Horn dans son bureau avec une poignée de main chaleureuse. Il s'était souvenu de leur après-midi à Londres et demanda à Horn comment progressait son article sur la basilique de San Miniato à Florence.

Horn reconnut qu'il avait transporté un premier jet de l'article à travers deux continents et sept pays, mais qu'il ne l'avait pas encore soumis pour révision à un collègue. En réalité, il doutait qu'il soit jamais publié. Tant de bâtiments avaient été détruits en Italie, San Miniato n'existait peut-être même plus.

Hammond rassura le lieutenant, la basilique était encore debout, bien qu'un peu abîmée. Il s'était promené dans son cloître six mois plus tôt au cours d'une visite de la ville par la MFAA. Les magnifiques ponts de Florence n'avaient pas survécu – l'armée allemande les avait tous fait sauter en battant en retraite, à l'exception d'un seul –, mais les principaux monuments et églises de la ville, y compris le Duomo, avaient résisté aussi bien à l'occupation des nazis qu'à celle des Alliés. Hammond promit de lui montrer des photos, mais plus tard. Il voulait d'abord connaître les détails de l'entretien de Horn avec Ernst Kaltenbrunner, le chef d'état-major du RSHA d'Himmler, ainsi que les détails concernant un scandale qui s'amplifiait dans le milieu du renseignement.

Horn lui raconta ce qu'il savait. Le lendemain de l'interrogatoire de Kaltenbrunner pour le compte du G-2 de la 3^e armée – une unité de renseignements qui opérait au niveau du corps et de la division –, le prisonnier avait été à nouveau questionné par un de ses collègues moins doués de l'USFET qui n'avait pas pu obtenir l'utilisation de la salle d'interrogatoire. Kaltenbrunner avait saisi un rasoir qui avait été laissé stupidement sur la table, et s'était coupé le poignet dans une tentative de suicide. Plusieurs autres entretiens avec des nazis de haut rang s'étaient terminés dans des circonstances similaires navrantes, en particulier celui d'Heinrich Himmler, aux mains des Anglais, qui avait avalé une capsule de cyanure.

Le lieutenant assura Hammond que même si Kaltenbrunner n'était pas en mesure de parler pour le moment, le chef du RSHA survivrait et serait traduit en justice. « Est-ce pour cela qu'on m'a fait venir à Francfort ? » demanda Horn.

Hammond, dont l'habileté diplomatique lui avait valu la direction de la MFAA, ne se prononça pas. Il expliqua que, jusqu'à une date récente, la MFAA n'avait pas concentré son attention sur Kaltenbrunner, ni sur son supérieur immédiat, Heinrich Himmler. Le pillage des collections d'art publiques ou privées était surtout de la responsabilité du maréchal Göring, de son second, Martin Bormann, et de l'idéologue Alfred Rosenberg. Le Reichsführer-SS Himmler n'était pas connu pour avoir gardé par-devers lui une collection importante d'œuvres d'art. Pas plus qu'il n'avait participé de façon notoire aux emprunts forcés, aux cadeaux illégaux, aux ventes contraintes et à la confiscation pure et simple des œuvres qui servaient à alimenter les vastes collections de ses collègues. La majorité des biens trouvés dans le wagon privé d'Himmler, découverts à Dürrenberg, en Autriche, et dans un puits de mine consistaient en des livres et des documents que le Reichsführer-SS avait l'intention d'utiliser un jour pour écrire ses mémoires.

« Les escadrons de la mort étaient sa véritable affaire », déclara Horn, se faisant l'écho des sentiments de son équipe de renseignements du G-2 de la 3^e armée.

Hammond ne réagit pas, prit un dossier sur son bureau, le tendit au lieutenant et expliqua qu'Himmler ne faisait l'objet des enquêtes de la MFAA que depuis peu de temps, lorsque le général

Patton avait attiré son attention sur les activités non militaires du Reichsführer-SS.

Horn ouvrit le dossier. À l'intérieur, il découvrit avec plaisir son rapport de Camp Namur. Son document n'était pas tombé dans les oubliettes au quartier général du renseignement.

« Ils ont trouvé le bunker ? » demanda Horn.

Hammond lui répondit que oui, exactement là où le soldat Hüber avait dit qu'il se trouvait.

Le commandant expliqua rapidement comment le rapport de Horn avait gravi les échelons jusqu'au général Patton, lequel n'était pas seulement un guerrier farouche et accompli, mais avait des connaissances inouïes en histoire militaire. Apparemment, les objets d'art des anciens rois-soldats du Saint Empire romain germanique exerçaient sur lui une fascination toute particulière.

Le chef de la MFAA ne connaissait pas tous les détails. Il savait seulement que Patton avait transmis le dossier au général Alexander Patch de la 7^e armée américaine, qui, à son tour, l'avait transmis au général « Iron Mike » O'Daniel début avril, celui dont la 3^e division d'infanterie, la « Rock of the Marne », avec la 45^e division du général Robert Frédéric, la « Thunderbird », avait constitué le fer de lance de la conquête de Nuremberg.

Hammond confia à Horn que très peu de ses propres demandes avaient obtenu une réponse aussi rapide que le rapport du lieutenant en provenance de Belgique. Un commando Thunderbird avait pris le bunker le 20 avril, jour anniversaire d'Hitler. Le capitaine John Thompson, l'officier de liaison de la MFAA à Nuremberg, avait eu du mal à trouver les clés et la combinaison de la serrure dont avait parlé le soldat Hüber, mais cinq salles de stockage souterraines distinctes, ainsi que la chambre forte principale, avaient finalement pu être ouvertes et inventoriées. Hammond, accompagné par le lieutenant Thomas Carr Howe, venait juste d'inspecter l'installation.

D'après Hammond, ce qu'ils avaient trouvé était véritablement remarquable. Chaque salle de stockage individuelle avait été partagée de façon à ce que la température ambiante et l'humidité puissent être réglées en fonction des différentes formes d'art qui y étaient entreposées. Par mesure de précaution en cas de défaillance, il y avait deux séries de chaudières, d'unités de conditionnement d'air et de déshumidificateurs. Les murs étaient isolés avec des couches alternées de goudron et de laine de verre, et les sols recouverts d'un nouveau type de fibre de bois – un composite de copeaux de bois dur et de plâtre. Les objets d'art étaient probablement mieux entretenus et protégés qu'ils l'auraient été au British Museum ou au Louvre.

Consultant le dossier qu'il avait entre les mains, Hammond cita plusieurs des antiquités les plus importantes qui y étaient répertoriées. Leur identification n'avait pas posé de problème. Tout avait été, comme Hüber l'avait dit à Horn, catalogué dans un fichier qui se trouvait dans l'entrée principale du bunker.

En plus des gravures de Dürer, Hüber avait mentionné la première montre de poche au monde, créée par des artisans de Nuremberg en l'an 1500. Une autre salle de stockage renfermait le fameux globe terrestre de Martin Behaim, dont certains érudits croyaient qu'il avait influencé les voyages de Colomb et de Magellan. Une troisième salle contenait le codex Manesse, un livre de chants des célèbres maîtres chanteurs de Nuremberg, l'un des manuscrits médiévaux les plus précieux qui nous soient parvenus. Horn et son mentor, Erwin Panofsky, avaient personnellement examiné ce manuscrit à l'université de Heidelberg.

Presque tout dans le bunker provenait de musées, d'églises et de collections municipales allemands. Il ne s'agissait pas de butin nazi, pillé dans les pays occupés. À quelques exceptions notables près. Une salle de stockage entière était consacrée à un retable, créé par le célèbre sculpteur Veit Stoss au xv^e siècle, que les SS d'Himmler avaient déménagé de la basilique Sainte-Marie à Cracovie en Pologne. Il manquait encore le cadre imposant qui soutenait le retable, mais tous ses

panneaux et ses figurines dorées, particulièrement précieuses, étaient là.

Comme pour le codex qu'il avait étudié à Heidelberg, Horn connaissait par cœur le chef-d'œuvre gothique de Veit Stoss. Haut de quinze mètres et large de dix mètres, il avait été sculpté au début de la carrière du maître, quand celui-ci vivait dans ce qui serait aujourd'hui la Pologne, mais qui faisait partie, à l'époque, du Saint Empire romain germanique.

Tout cela inspirait à Horn une première observation : chaque objet mentionné par Hammond avait un rapport avec le passé le plus illustre de l'Allemagne. Le bunker de l'allée du Forgeron était la véritable salle aux trésors historiques du III^e Reich. Qu'en était-il alors, demanda Horn, des œuvres d'art les plus précieuses qui, d'après le soldat Hüber, étaient entreposées dans la chambre forte dont l'ouverture nécessitait deux clés et une combinaison pour la serrure ?

Cette collection avait également été retrouvée. Le catalogue faisait état de dix-sept caisses dans la chambre forte, toutes répertoriées comme contenant les bijoux de la Couronne du Saint Empire romain germanique. Hitler les avait fait enlever de la trésorerie royale au Kunsthistorisches Museum de la Hofburg à Vienne pour les exposer à Nuremberg, et avait probablement ordonné qu'ils soient cachés dans le bunker de l'allée du Forgeron dès le début des bombardements alliés sur la ville.

« La collection est intacte ?

– C'est bien là le problème, dit Hammond. Des dix-sept caisses, deux sont vides et une a disparu de la chambre forte. »

Hammond montra à Horn un inventaire tapé à la machine. Parmi les trente et un objets restés dans la chambre forte figuraient les robes royales, divers objets royaux de cérémonie et une collection de reliques œcuméniques d'une valeur inestimable, qui appartenaient aux empereurs du Saint Empire romain germanique. Parmi les objets les plus précieux se trouvait la Sainte Lance. Mais il manquait à la collection les cinq trésors majeurs : la couronne impériale, l'orbe, le sceptre et deux glaives.

« Êtes-vous certain qu'ils n'ont pas été égarés ou cachés quelque part à l'intérieur du bunker ? » demanda Horn.

Hammond en était sûr. Il avait demandé à un archiviste et à un conservateur du Musée germanique de Nuremberg de mener une enquête.

Le commandant tendit à Horn une lettre portant le timbre du musée. Au bas de la page figurait la signature du docteur E. Günter Troche.

Horn était enchanté de découvrir le nom de Troche. Ils avaient étudié ensemble sous la houlette de Panofsky et avaient même partagé provisoirement un logement à Berlin. Hammond n'aurait pas pu trouver d'historien d'art allemand plus compétent pour examiner le bunker.

Horn fit part de son enthousiasme à Hammond et se déclara soulagé de savoir que Troche, qui n'avait pas fui l'Allemagne comme lui, avait survécu à la guerre et était maintenant au Musée germanique de Nuremberg.

Le commandant était ravi de l'apprendre, parce qu'il allait être relevé de son travail à Camp Freising et affecté à Nuremberg pour enquêter sur la disparition des cinq objets d'art. Le lieutenant aurait besoin d'alliés. Le capitaine Thompson, l'officier de liaison MFAA de la ville, était submergé. Sans compter qu'il ne parlait pas un mot d'allemand et ne connaissait rien à l'art ni aux antiquités. D'ailleurs, Hammond n'avait pas une confiance totale en Thompson et son équipe. Il avait reçu d'Evelyn Tucker et d'Edith Standen, officiers supérieurs de la MFAA en Bavière, plusieurs rapports signalant un relâchement important de la sécurité dans différents endroits occupés par les Alliés où l'on entreposait des œuvres d'art pillées.

« Pensez-vous que nos propres hommes sont impliqués dans la disparition des trésors ? » demanda Horn.

Hammond reconnut que ce n'était pas impossible. Si les rapports de Tucker et de Standen étaient exacts, des millions de dollars en tableaux, bijoux, tapis et œuvres d'art avaient disparu pendant l'invasion et l'occupation alliée pour réapparaître sur le marché noir. Les bijoux de la Couronne impériale valaient une fortune.

Horn frémit à l'idée que ces trésors inestimables puissent être dépouillés de leurs pierres précieuses ou, pire encore, qu'un sceptre de cinq cents ans soit fondu pour le métal. Hélas, de tels crimes s'étaient déjà produits. Le marché noir prospérait à travers toute l'Allemagne occupée. Les gens faisaient ce qu'ils pouvaient pour survivre et les officiers des troupes d'occupation comme les GI ne se faisaient pas prier pour regarder ailleurs en échange d'une part des bénéfices. Dans un rapport des renseignements du G-2, Horn avait lu qu'une collection inestimable d'art médiéval et de manuscrits avait disparu d'un monastère autrichien et se trouvait aux mains d'un officier supérieur d'occupation de l'armée américaine. Un autre fonctionnaire américain avait été appréhendé en train d'envoyer l'argenterie d'Hitler ainsi qu'un pistolet plaqué or à ses parents à Brooklyn.

« Des indices ? » demanda Horn.

Le commandant déclara qu'il ne s'agissait pour l'instant que de rumeurs. Le docteur Troche et le capitaine Thompson aussi étaient persuadés que les nazis avaient eux-mêmes retiré ou volé les cinq objets avant que l'armée américaine ne prenne possession de l'endroit. Ils avaient des pistes, mais n'avaient pas beaucoup progressé pour l'instant.

Hammond se dirigea vers la fenêtre de son bureau et invita le lieutenant à le rejoindre. De l'endroit où ils se tenaient, on surplombait la cour devant le bureau du général Eisenhower. Là, au milieu d'un bassin, se trouvait la fameuse nymphe du sculpteur Fritz Klimsch. Dans un tout autre cadre, ce chef-d'œuvre Art déco aurait constitué une délicieuse scène pastorale, mais l'architecture nazie, le nuage de poussière beige montant partout des ruines et les rangées de cheminées sur les immeubles sans toits visibles au loin gâchaient l'ensemble.

Hammond rappela à Horn ce qu'il avait écrit dans son rapport : les bijoux de la Couronne étaient le trésor le plus précieux de toute l'Europe. Patton voulait donc que les objets manquants, où qu'ils soient, et quels que soient ceux qui les auraient pris, reviennent dans la collection. Eisenhower voulait aussi que l'affaire soit résolue le plus vite possible. C'est pourquoi il avait chargé Hammond de confier à Horn une unité d'enquête spéciale de la MFAA, qui, pour l'instant, serait composée uniquement de Horn.

Le commandant donna à Horn des ordres de mission qui incluaient des bons de voyage, des coupons de nourriture, des accréditations MFAA et l'autorisation de disposer d'une jeep et d'un chauffeur détaché du pool automobile de l'USFET. Comme les ordres précédents qu'avait reçus Horn, ceux-ci provenaient du bureau du commandant suprême des forces alliées, mais, cette fois, ils n'avaient pas été tamponnés. Ils portaient la signature d'Eisenhower avec son écriture caractéristique à la fois énergique et fluide.

Horn était flatté tout autant qu'enchanté. Il tenait enfin sa chance d'allier ses compétences d'enquêteur avec ses connaissances en histoire de l'art. Et, en tant que nouveau membre de l'équipe de la MFAA, il se retrouverait aussi en très bonne compagnie. James Rorimer, l'adjoint principal de Hammond en Bavière, venait du Metropolitan Museum de New York. Charles Parkhurst, un adjoint de la MFAA, était détaché par la National Gallery de Washington, et Harry Grier, un autre membre de l'équipe de Hammond, venait de la Frick Collection. Horn connaissait déjà l'officier supérieur Thomas Carr Howe de la MFAA qui était, avant la guerre, directeur du musée de la Légion d'Honneur de San Francisco. Probablement le plus important et le plus influent des historiens d'art en Californie, il avait aidé Horn à obtenir son poste à Berkeley.

Hammond reconnut que presque tous ses principaux collaborateurs étaient des conservateurs et des directeurs de musée. Ils s’y connaissaient parfaitement en matière d’art. Mais aucun n’avait l’expérience de Horn en matière de règlements de l’armée, de procédures ou d’intérêts stratégiques militaires. Et ils n’avaient pas non plus cette familiarité si particulière du lieutenant avec l’Allemagne et l’art germanique. C’était pourquoi, dit le commandant, il lui confiait cette mission à lui plutôt qu’à un de ses officiers plus confirmés. L’enquête des joyaux de la Couronne était une affaire délicate, qu’il fallait traiter avec beaucoup de soin.

Le commandant ne le disait pas explicitement, mais le sous-entendu était évident. Il avait besoin de Horn parce qu’il était allemand, qu’il connaissait l’histoire de l’Allemagne et que, en même temps, ce n’était pas un nazi. Il avait prouvé sa fidélité à sa patrie d’adoption et disposait de toutes les accréditations nécessaires. C’était aussi un universitaire, tout comme Hammond, sans aucun préjugé personnel ou professionnel sur la façon de conduire l’enquête. En d’autres termes, il ne cherchait pas à favoriser un musée en particulier, que ce soit en Europe ou aux États-Unis. Ce qui n’était pas forcément le cas, à entendre Hammond, pour d’autres membres de son équipe ou, à un plus haut niveau, au sein du commandement de l’USFET.

Qui plus est, Horn comprenait ce qui était en jeu.

Le lieutenant allait rejoindre un groupe d’élite, relativement petit, composé d’officiers de la MFAA qui allaient bientôt superviser le plus grand transfert d’œuvres d’art privées et publiques que le monde ait jamais connu. Pareilles à des parents qui cherchaient leurs enfants perdus à travers l’Europe, les victimes du pillage nazi – que ce soit des individus, des musées, des communautés ethniques ou religieuses, ou des pays entiers – recherchaient leurs trésors volés. Et les hommes de Hammond avaient la mission de les retrouver et de les rendre. Jamais les vainqueurs d’une guerre n’avaient assumé une telle responsabilité.

On était déjà sur le point de découvrir d’importantes caches d’œuvres d’art volées dans des châteaux, des entrepôts, des bunkers, des dépôts ferroviaires et des puits de mine allemands. Bien plus que ce que l’on soupçonnait et que ce que l’on voulait bien révéler au public. Au nord de Nuremberg, dans la mine de sel de Merkers et dans une mine proche à Heilbronn, des GI étaient tombés sur des collections d’œuvres d’art inestimables qui comprenaient des toiles de Leonard de Vinci et des sculptures de Michel-Ange, avec des centaines de tonnes de lingots d’or et des millions de Reichsmarks et de dollars américains. La collection personnelle du Führer, destinée au « supermusée » qu’il avait l’intention de faire construire dans sa ville natale de Linz, en Autriche, avait été découverte dans une mine de sel du village alpin d’Altaussee en Autriche. Une grande partie de l’énorme collection d’Hermann Göring volée à la famille Rothschild à Paris avait été retrouvée dans un wagon à Berchtesgaden en Bavière, là où Hitler et d’autres dignitaires nazis possédaient des maisons. Ces milliers de chefs-d’œuvre pillés, plus nombreux que les collections du Metropolitan Museum of Art à New York, du British Museum à Londres et du Louvre à Paris réunis, allaient bientôt être acheminés vers les nations auxquelles les nazis les avaient volés.

La mission de la MFAA était de retrouver et de protéger l’héritage culturel des nations alliées. Mais elle était également chargée de préserver l’héritage culturel de l’Allemagne. Les vaincus devaient être protégés. Cela ne voulait pas dire que les criminels nazis ne seraient pas jugés ni que des dommages ne seraient pas exigés. Les Alliés reconnaissaient que si l’Allemagne devait renaître de ses cendres, elle ne devait pas seulement être aidée économiquement, mais son patrimoine culturel devait être préservé pour les générations futures. La MFAA en était chargée.

Toutefois, comme Horn le savait en raison de son travail de compilation des dossiers pour les prochains procès, protéger et préserver le patrimoine culturel de l’Allemagne était un sujet

politiquement brûlant au quartier général de l'USFET, et rien n'avait encore été décidé concernant les dommages de guerre. Les conservateurs du musée du Louvre à Paris voulaient obtenir des œuvres d'art allemandes en dédommagement partiel de celles que les nazis avaient perdues ou détruites. De leur côté, les Soviétiques, ainsi que de nombreux officiers alliés, trouvaient juste et raisonnable que l'Allemagne rembourse sa dette de guerre par tous les moyens possibles, notamment en abandonnant une partie de son patrimoine culturel. En plus, de nombreuses complications avaient surgi à cause des alliances que le gouvernement nazi avait conclues avec l'Italie et l'Autriche – deux nations qui avaient fourni à la fois des hommes et des armes à l'effort de guerre du III^e Reich. Beaucoup d'officiers américains et britanniques partageaient l'opinion des Français, des Belges et des Soviétiques, selon laquelle les partenaires de guerre d'Hitler ne méritaient pas de recouvrer leurs œuvres d'art et autres biens dans les mêmes conditions qu'eux.

Dans cet interminable débat, sans règles précises, la chambre forte de l'allée du Forgeron constituait une véritable boîte de Pandore.

D'un point de vue historique, les bijoux de la Couronne n'appartenaient à aucune nation en particulier, mais plutôt à un empire qui, comme le III^e Reich, s'était effondré et avait disparu. Ces symboles étaient indissociables d'un concept médiéval de gouvernement mondial qui avait débuté avec le couronnement de Charlemagne au VIII^e siècle et pris fin, mille ans plus tard, au début du XIX^e siècle lorsque l'empereur François II avait abdicé après avoir été vaincu par Napoléon Bonaparte. Au début de l'ère médiévale, les bijoux de la Couronne étaient la propriété personnelle de l'empereur et le suivaient de ville en ville à travers un empire qui, à son apogée, englobait l'ensemble de l'Europe occidentale moderne. En 1424, l'empereur Sigismond mit fin à la tradition en remettant la collection à la ville impériale de Nuremberg, où, par décret royal, elle devait être mise à l'abri pour l'éternité. Les saintes reliques auraient pu rester définitivement à Nuremberg si les édiles locaux ne les avaient pas cachées à Vienne en 1796 pour empêcher qu'elles ne tombent entre les mains de Napoléon, qui pillait la Rhénanie dans sa quête de domination du monde. Maintenant qu'Hitler avait fait revenir les bijoux de la Couronne en Allemagne, leur terre d'élection, on ignorait ce que les Alliés conquérants allaient décider d'en faire.

Horn s'abstint d'interroger Hammond pour comprendre l'intérêt que portaient les généraux Patton et Eisenhower à la récupération ou la restitution des œuvres d'art du bunker de Nuremberg, et leurs priorités. Des rivalités existaient parmi les Alliés, comme parmi les nazis. Horn était heureux en tout cas de savoir que deux des officiers les plus gradés du commandement allié prenaient au sérieux son désir de mettre en sécurité les bijoux de la Couronne, et il se sentait honoré que Hammond lui fasse confiance pour une tâche dépassant les capacités de ses collaborateurs les plus expérimentés.

Il restait un seul point de désaccord. Depuis que Horn avait été affecté outre-Rhin, il n'avait pas eu la moindre permission. Il aurait dû, depuis longtemps, bénéficier d'une semaine, qu'il avait l'intention d'utiliser pour aller retrouver sa mère qu'il n'avait pas vue depuis sept ans.

Les dernières nouvelles qu'il avait reçues venaient d'un ami de la famille à Berlin. À la veille de l'invasion de l'Allemagne par les Alliés, sa mère était partie voir sa demi-sœur à Iéna, au sud-ouest de Leipzig, et elle n'avait pas pu regagner la maison de famille à Heidelberg. Iéna, occupée par les Soviétiques, n'était pas l'endroit idéal pour deux femmes allemandes seules, surtout une veuve de soixante-neuf ans et une enseignante célibataire d'une cinquantaine d'années. Même si son frère Rudolf avait pu échapper à un camp de prisonniers de guerre, il était peu probable que lui ou sa sœur Elsbeth puissent faire revenir sa mère et sa demi-sœur à Heidelberg, occupée par les Américains, et encore moins les protéger des exactions des soldats de l'Armée rouge et des bandes errantes de détenus libérés des camps de concentration polonais en zone soviétique.

Horn n'entra pas dans le détail, mais il dit à Hammond qu'il se faisait du souci pour sa famille, scindée entre deux zones d'occupation.

« Je suis inquiet de leur situation et j'aimerais, avec votre permission, voir comment ils vont avant de commencer à Nuremberg. »

Hammond se montra compréhensif. Lui aussi avait une famille – une femme et trois petites filles –, mais elles étaient retournées à Cambridge. Il rassura le lieutenant en lui disant que, une fois sa mission accomplie, il aurait tout le temps d'aller retrouver sa famille. Horn n'avait que trois semaines pour localiser les bijoux de la Couronne avant que les discussions sur leur rapatriement ne commencent à Munich. Après, l'affaire ne serait plus entre les mains de Hammond.

L'enthousiasme de Horn à l'idée de travailler pour la MFAA retomba aussitôt. Vingt et un jours pour retrouver des trésors disparus dans une Allemagne déchirée par la guerre, même avec l'aide du conservateur Günter Troche, un historien d'art qu'il n'avait pas vu depuis presque dix ans, c'était l'échec assuré. Il avait passé davantage de temps à faire des esquisses de l'intérieur de la chapelle du dôme de la basilique San Miniato.

« Trois semaines ? » demanda Horn, incrédule.

Hammond resta inflexible, il devait mener à bien son enquête dans le temps alloué. Patton et Eisenhower voulaient éviter ce qui risquait de devenir une situation embarrassante pour le gouvernement d'occupation américain à Nuremberg. L'ambassadeur de Pologne avait déjà soumis une requête pour que l'autel de Veit Stoss revienne à Cracovie, et les Autrichiens en demandaient autant pour la collection du Saint Empire romain germanique. L'USFET voulait savoir ce qui s'était passé dans la chambre forte de Nuremberg. Si une partie du trésor devait se retrouver sur le marché noir et si des soldats américains étaient impliqués, la crédibilité de la MFAA en serait entamée, ainsi que l'ensemble des actions que le gouvernement d'occupation menait en Allemagne.

Le commandant attira l'attention de Horn sur une raison tout aussi importante. Les trésors du Saint Empire romain germanique, comme Horn et Hammond le savaient fort bien, étaient des symboles d'une monarchie mondiale. C'était pourquoi Napoléon les avait convoités des siècles auparavant, et certainement pourquoi Hitler les avait fait venir en Allemagne. La disparition du bunker de l'allée du Forgeron de la couronne impériale, du sceptre, de l'orbe et des glaives, dit Hammond, pourrait être le signe d'un complot fomenté par la résistance néonazie afin de gêner l'occupation alliée et saper son action. Si c'était le cas, les procès pour crimes de guerre qui allaient se tenir à Nuremberg risqueraient d'être une cible évidente. Des journalistes de toutes les nations allaient fondre sur le palais de justice de Nuremberg à la fin du mois suivant.

« Vous croyez que les bijoux de la Couronne pourraient servir de point de ralliement à des activités néonazies ? »

Hammond répéta qu'il l'ignorait. L'homme de la MFAA à Nuremberg, le capitaine Thompson, était noyé. À moins qu'il n'ait été un tant soit peu complice du vol de la chambre forte.

Horn était surpris que le contre-espionnage n'ait pas pris l'affaire en main. Ils le savaient fort bien tous les deux, le CIC², chargé des enquêtes particulièrement délicates impliquant des actes de sédition, d'espionnage et des mouvements de résistance à l'occupation, aurait dû être concerné. Disposant d'agents secrets et de son propre réseau de renseignements, le CIC – soutenu par la Criminal Investigation Division (CID) – était mieux équipé pour lancer des opérations de terrain que la MFAA, ou l'unité de renseignements de Horn, le G-2 de la 3^e armée.

Hammond reconnut que l'enquête pourrait effectivement revenir au CIC, à la CID, au G-2 et même au FBI. Mais pendant les trois prochaines semaines, l'enquête dépendait de la MFAA et il entendait que cela le reste. Le seul désir d'Eisenhower et de Patton, c'était que les objets disparus reviennent au

bunker avant que Kaltenbrunner, le chef du RSHA, ou son comparse, le Gauleiter Julius Streicher, soient jugés à Nuremberg. Telle était la feuille de route du commandant.

Hammond avait donné deux bonnes raisons au lieutenant pour qu'il attaque sa mission sans tarder. Horn en ajouta une troisième. Au-delà de toute pression politique, le lieutenant savait, en raison de ses enquêtes concernant des crimes de guerre, que les pistes avaient tendance à s'effacer très rapidement dans une Allemagne occupée, où régnait une amnésie presque universelle concernant les activités nazies antérieures. Il savait aussi par expérience que, pour sa mère et sa demi-sœur, il était engagé dans une course contre la montre dans une Allemagne d'après-guerre où les frontières changeaient constamment. De Berlin à Munich, les vainqueurs redessinaient à grands traits la carte de l'Allemagne, découpant la nation en fiefs. Dans quelques jours ou quelques mois, les renseignements recueillis par les Français au nord, les Soviétiques à l'est et les Anglais à l'ouest ne seraient plus forcément disponibles pour les États-Unis au sud. Pas plus, peut-être, que les dépouilles de la guerre.

Horn promit de commencer immédiatement. Il devait seulement retourner à Camp Freising pour prendre ses affaires.

Hammond le quitta sur une nouvelle poignée de main et lui remit un épais dossier de rapports militaires concernant l'invasion de Nuremberg. Il dit au lieutenant qu'il devrait trouver particulièrement intéressant le compte rendu du capitaine Paul Peterson. John Thompson le mettrait au courant du reste.

En dehors de cela, le commandant n'avait qu'une seule chose à ajouter. Comme Horn le raconta ce soir-là à Felix Rosenthal, Hammond lui conseilla de ne compter sur personne à Nuremberg en dehors de son ami Günter Troche pour lui donner un coup de main pour son enquête. « Les choses ne vont pas comme elles devraient au quartier général d'occupation à Nuremberg », lui dit Hammond.

1 . USFET : United States Forces Eastern Theater (Forces américaines sur le front de l'Est).

2 . Counter Intelligence Corps : service de renseignements de l'armée de terre des États-Unis, actif pendant la Seconde Guerre mondiale. (N.d.T.)

Les gars de Camp Ritchie

19 juillet 1945

Après cette dernière remarque sibylline, le lieutenant Horn sortit du bureau de Hammond, dossiers sous le bras, et se dirigea vers le pool automobile pour faire la connaissance de son chauffeur. Le soldat John Dollar, dix-huit ans, originaire de New York, avait moins d'expérience du combat que la jeep cabossée qu'il conduisait, mais il se révéla un conducteur habile, se vantant d'être le seul chauffeur de l'USFET capable de faire rouler ce véhicule particulier, étonnamment prédisposé aux accidents. D'après les légendes qui couraient dans le parc automobile, il avait subi une collision de plein fouet avec une vache à Padoue, une autre avec un mur de pierres à Reims et une à Mannheim avec un chasseur qui venait d'être abattu.

La perspective d'un repas maison, d'un bain chaud et d'une nuit dans l'ancienne chambre d'invité d'un commandant nazi avait suffi pour inciter Dollar à réduire de presque trente minutes la durée du trajet de Francfort à Freising. Ils arrivèrent en début de soirée, largement à temps pour que Horn puisse informer son officier supérieur des ordres qu'il avait reçus de l'USFET, prendre son courrier – une seule lettre de sa femme – et rejoindre Rosenthal pour le dîner, avec une bonne bouteille et la perspective de leur partie d'échecs vespérale. Pendant que Rosenthal enfilait un tablier et se mettait à la cuisine, Horn préparait ses bagages pour se rendre à Nuremberg le lendemain.

Outre ses affaires de toilette, ses vêtements et ses livres – Horn ne se déplaçait jamais sans son exemplaire de *L'Histoire de l'art* de Panofsky –, il remplit une cantine avec un certain nombre de produits divers que Rosenthal et lui gardaient sous clé dans un placard du couloir. Il s'agissait d'articles de luxe que les deux officiers avaient accumulés en Angleterre, en Belgique et en France au cours des deux dernières années. La majeure partie, toutefois, avait été trouvée dans la maison, cachée dans le grenier par le précédent occupant nazi. Outre un album de photos de Marlene Dietrich et une moto DKW dans le garage, que Felix et lui avaient rachetée à un fermier à Remagen, les biens cachés dans le placard étaient ce qu'ils possédaient en commun de plus précieux.

Dans ce trésor, Horn sélectionna des cartons de cigarettes, des boîtes de chocolat, des bas nylon, de la viande en conserve et deux caisses d'alcool, les seules devises en dehors des dollars américains qui comptaient vraiment dans cette Allemagne occupée, où une seule cigarette coûtait le prix d'un billet de train et où une paire de bas nylon pouvait s'échanger contre n'importe quoi, depuis un objet de famille jusqu'à une soirée à Munich.

Quand Horn eut fini de remplir la cantine, le soldat Dollar l'aida à la transporter jusqu'à la jeep. En la chargeant à l'arrière, Horn informa son conducteur de ce qu'il attendait de lui pendant les trois semaines à venir. C'était en gros le même discours qu'il avait fait à plusieurs reprises lorsqu'il était en mission à l'extérieur, et tous ceux qui avaient travaillé avec le lieutenant en connaissaient au

moins une version.

Horn ne voulait pas se montrer trop à cheval sur la plupart des règlements de l'USFET. Notamment ceux relatifs à la fraternisation avec des civils, qui interdisaient formellement au personnel militaire américain de parler avec des Allemands, que ce soit des étrangers dans la rue ou une jolie fille dans un bar. Horn ne pouvait pas faire son travail sans se mêler au public et il ne s'attendait pas à ce que son chauffeur suive des règles que lui-même ne respectait pas. Au cours des semaines qui suivirent, Horn allait d'ailleurs encourager Dollar à se mêler aux civils qu'ils rencontraient. À Nuremberg ou ailleurs, ce serait un avantage majeur de disposer d'autres yeux et d'autres oreilles pour être à l'affût de tout.

Il n'avait, ajouta Horn, qu'un seul avertissement à lui donner. Dollar ne devait jamais se montrer hautain avec les Allemands qu'il rencontrerait. En privé, comme en public, il devait se montrer respectueux envers tous. Respectueux voulait dire simplement que Dollar ne devait pas juger les gens d'après leur lieu de naissance, la façon dont ils étaient habillés, ni la langue qu'ils parlaient. Comme Horn le dirait à de nombreux collègues des renseignements au fil des années, il n'excusait pas les nazis pour ce qu'ils avaient fait et il ajoutait : « Simplement, on ne juge pas quelqu'un avant d'avoir marché dans ses bottes. »

Horn lui-même, au cours de son enfance à Heidelberg, avait souvent entendu semblables discours de la part de son père, le pasteur luthérien. Son père pouvait parfois se comporter en tyran, mais il avait inculqué à son fils un profond respect envers son prochain. On n'était pas obligé d'aimer tous ceux que l'on rencontrait, mais il fallait apprendre à les tolérer.

Et ce n'était pas tout. Horn jugeait indigne d'un militaire un certain nombre de conduites, notamment l'ivresse en public, une tenue négligée et la chasse aux souvenirs nazis. Mais, comme pour la fraternisation, il y avait des moments où l'on pouvait ignorer les règles. Troquer le contenu de sa cantine pour services rendus – techniquement illégal d'après les règlements de l'armée – en était un autre exemple. Disposer de denrées à distribuer en échange d'informations pouvait se révéler capital dans l'enquête de Horn.

Dollar fut incité à faire preuve de bon sens et à en accepter les conséquences. Il devait aussi ne jamais perdre de vue la cantine. S'il se sentait obligé de l'emporter partout avec lui, très bien. Il fallait seulement qu'elle soit disponible en cas de besoin.

Dollar promit qu'il n'arriverait rien à la cantine de Horn. Pour prouver au lieutenant son sérieux, il récupéra dans le compartiment à outils de la jeep une chaîne avec laquelle il attacha la cantine au support de la roue de secours.

« Veille sur moi, et je veillerai sur toi », conclut Horn.

Le discours de Horn avait été bref ; en effet, comme Dollar le découvrirait par lui-même, le lieutenant ne savait pas ce qu'ils allaient faire pendant les trois prochaines semaines. Seule chose certaine, son chauffeur n'allait pas passer son temps à le véhiculer d'un camp militaire à l'autre. Ils allaient se mélanger aussi bien avec les civils qu'avec les militaires et suivre toutes les pistes qui se présenteraient. Et les entretiens que Horn conduirait n'auraient pas lieu dans une cellule fermée avec un MP armé à proximité pour calmer éventuellement un suspect. Si, comme l'avait envisagé Hammond, un mouvement de résistance pouvait avoir organisé la disparition des joyaux de la Couronne du bunker de Nuremberg, on ne pouvait pas savoir sur quoi ils allaient tomber.

Il n'y avait rien de plus à ajouter. *A priori*, Dollar et lui devaient bien s'entendre, et, dans les semaines à venir, leur rapport allait encore être facilité. Horn se mit à appeler son chauffeur « Kid », car Dollar ne se rasait pas encore, avait de l'acné et n'avait pas terminé ses études secondaires. Et Dollar se mit à appeler Horn « Professeur » parce que le lieutenant ne perdait pas une occasion de lui

donner des cours sur toutes sortes de sujets comme l'art, l'architecture, la supériorité de l'artisanat allemand et les bienfaits d'une éducation universitaire.

Quelques minutes après leur arrivée, Rosenthal, toujours en tablier, leur servit du poulet avec des pommes de terre sautées de leur propre potager, le tout accompagné d'une bouteille de bordeaux sortie de la cave à vins de l'ex-commandant. Après le repas, Dollar fit la vaisselle, Horn lut son courrier et Rosenthal ouvrit une deuxième bouteille de vin, mit leur album préféré de Joséphine Baker sur le tourne-disque et prépara l'échiquier.

Si en règle générale leurs parties d'échecs duraient jusque tard dans la nuit, ce n'était pas uniquement parce que Horn et Rosenthal étaient de force égale ou particulièrement doués, mais parce que le jeu était un prétexte pour parler, boire et permettre accessoirement à l'un de prouver sa supériorité intellectuelle sur l'autre. Leur rivalité remontait à Camp Ritchie, dans le Maryland, où ils avaient tous deux été entraînés. Étant l'un comme l'autre nés en Allemagne et ayant fréquenté l'université, il était naturel qu'ils se lient d'amitié. Mais chacun se croyait le meilleur enquêteur ainsi que le meilleur joueur d'échecs, et ne manquait jamais une occasion de le prouver.

Cette nuit-là, ils la passèrent davantage à parler qu'à jouer. Horn avait reçu cette lettre de sa femme dont il fallait discuter, ainsi que des détails de sa nouvelle mission de l'USFET, qui rendait Rosenthal, comme il l'admettrait plus tard, « vert de jalousie ». Les commentaires sur la lettre de son collègue eurent cependant la priorité, car le sujet était primordial pour Horn.

Le cachet de la poste de l'Illinois confirmait qu'il ne s'agissait pas de bonnes nouvelles. Anne Horn, née Binkley, originaire de Lake Forest, se réfugiait toujours auprès de ses parents et de son frère lorsqu'ils avaient des difficultés conjugales, et maintenant que la guerre était finie et que Horn avait choisi de se réengager plutôt que de rentrer chez lui, ses lettres étaient de plus en plus brèves avec de plus en plus de menaces voilées évoquant une possible rupture.

« Je ne peux vraiment pas lui en vouloir, avait dit Horn à Rosenthal au cours d'une précédente partie d'échecs. Deux ans et trois mois, ça fait très long pour renouer les liens d'un mariage qui était terminé avant même d'avoir commencé. »

Rosenthal connaissait déjà les détails intimes de leur union, tout comme il connaissait les défis personnels et professionnels que Horn avait dû affronter quand il était arrivé à New York sans un sou, et qu'il avait fini par trouver un poste d'enseignant à Berkeley.

L'ex-reine de beauté de Lake Forest, la future Mme Walter Horn, avait les courbes de Betty Grable et la sensualité de Rita Hayworth. Horn n'exagérait pas à son propos – il avait des photos pour le prouver. Ils s'étaient mariés dans l'instant, alors qu'elle avait vingt ans et étudiait l'art, et que lui, à trente-deux ans, lui enseignait l'histoire de l'art. Pendant les six premiers mois, ils avaient vécu une relation physique intense. Ils faisaient l'amour partout – à l'arrière de voitures, dans son bureau à Berkeley, sur la plage de Point Richmond et pendant leurs randonnées d'une semaine en camping dans les High Sierras. Puis ça s'était arrêté. Elle le trouvait trop distant, trop cérébral et incapable de partager sa vie intérieure avec elle.

Anne avait raison. Walter partageait rarement avec elle ce qu'il ressentait vraiment, pour la simple raison que, en dehors du sexe, ils n'avaient rien en commun. Pour la jeune femme, une liaison dangereuse consistait à défier ses parents en allant à Berkeley et en fréquentant un homme plus âgé – un Allemand de surcroît. Walter, dont la précédente maîtresse était une très belle femme juive mariée avec un nazi haut placé dans la hiérarchie, avait fui son pays, poursuivi par les SS, laissant derrière lui tout ce qu'il ne pouvait pas faire tenir dans une seule valise. La guerre et ses séquelles n'avaient fait qu'accroître leurs différences.

Walter se sentait contraint de participer à l'effort d'après-guerre, non pas seulement pour s'assurer

que sa famille était en sécurité, mais aussi parce que sa patrie natale, tout comme celle à laquelle il avait prêté serment, avaient besoin de lui. Anne considérait que son travail actuel était une bonne excuse pour ne pas se consacrer à des choses plus importantes comme d'avoir une famille et de construire un foyer, de préférence à Lake Forest. L'endroit où se cachait Martin Bormann, le secrétaire d'Hitler, n'avait pas le moindre intérêt pour elle. Et elle ne pouvait comprendre ce que son mari ressentait à l'annonce de la destruction par les nazis du vieux pont de pierre que les étudiants de l'université de Heidelberg traversaient à pied pour aller aux cours.

À présent, elle voulait divorcer. C'était ce qu'elle disait dans sa lettre, écrite dans le bureau de son père de son écriture fine, presque microscopique. Elle voulait qu'il rentre. S'il ne pouvait pas accéder à ses souhaits, elle ne l'attendrait pas. Elle avait engagé un avocat pour préparer les papiers. Il pouvait garder leur maison à peine plus grande qu'un cottage sur la plage de Point Richmond, dominant la baie de San Francisco, mais qui lui appartenait plus qu'à elle étant donné qu'il avait acheté le petit terrain avant leur mariage. D'ailleurs, elle savait qu'il aimait cette maison par-dessus tout – apparemment plus qu'elle.

Horn avoua à Rosenthal qu'il n'essaierait pas de la faire changer d'avis. C'était la meilleure chose, pour tous les deux. Ils n'avaient pas d'enfants et, en dehors de la maison, ils ne possédaient rien d'autre que ses livres à lui et ses fournitures d'art à elle. Anne était jeune, intelligente et très désirable. Elle trouverait quelqu'un d'autre, si ce n'était pas déjà fait. Et lui aurait d'autres femmes. C'était comme ça depuis son adolescence – tellement de femmes d'ailleurs qu'il ne se souvenait plus du nombre. Mais il aurait préféré mettre un terme à leur relation en étant sur place, mettre un timbre sur l'enveloppe en quelque sorte. Il avait déjà eu assez d'amours non partagées et de rêves avortés pour toute une vie. En amour, comme à la guerre, les choses ne se passaient jamais comme prévu.

Felix, qui connaissait déjà la majeure partie de l'histoire, prit ces nouvelles sans s'inquiéter et conseilla à son collègue d'en faire autant.

Horn, voulant tâter le terrain, suggéra qu'il pourrait rejoindre Rosenthal à Munich quand ils auraient terminé leur service. Maintenant que son mariage était rompu, rester en Allemagne était une perspective séduisante. Felix, qui envisageait de rester à Munich, aurait certainement besoin de son aide et de sa compagnie.

Contrairement à Horn, dont la famille proche était toujours en Allemagne, les parents de Rosenthal ainsi que ses frères et sœurs – des Juifs de Munich – avaient fui le pays quand Hitler était arrivé au pouvoir. Ils avaient abandonné leur librairie de livres anciens et s'étaient installés en Italie avant d'aller en France, puis en Angleterre, et finalement à Berkeley. Leurs amis qui étaient restés n'avaient pas eu autant de chance. Ils avaient été envoyés à Dachau et, depuis, on n'avait plus eu de leurs nouvelles.

L'ancienne maison munichoise de la famille Rosenthal, vendue à une autre famille allemande, avait miraculeusement résisté aux bombardements. Elle était maintenant inoccupée dans un quartier de villas en ruines en face d'un parc public où Hitler avait tenu ses premiers rassemblements pour le jeune parti national-socialiste des travailleurs allemands. Le rêve de Felix, après avoir terminé son service, était de remettre la maison en état et de reprendre la librairie. On pouvait se procurer des manuscrits précieux reliés en cuir contre un morceau de margarine, et des bibliothèques entières de livres rares avec ce qui restait dans leur armoire. Comme Horn, il se sentait une responsabilité en tant qu'Allemand et voulait aider à reconstruire sa patrie en ruines.

Ce soir-là, ils ne prirent aucune décision, ni de créer ensemble une affaire, ni même de rester dans le pays au-delà de leur service. Horn pourrait décider de retourner à Berkeley, et Rosenthal, sceptique sur la possibilité de vivre dans une ville où les propriétés des Juifs avaient été vendues aux enchères,

pourrait décider de le rejoindre.

« Tout bien considéré, ce serait quand même une bonne chose de revoir un Rosenthal dans l'annuaire téléphonique de Munich », dit Horn à son ami.

Le chapitre du retour à la vie civile était clos. Une fois leur partie d'échecs entamée – comme d'habitude, Rosenthal attaquait dès le début –, leur discussion porta sur le mandat du lieutenant à Nuremberg. Horn ne pouvait pas croire qu'une équipe de l'occupation américaine ait pu voler un trésor aussi précieux et difficile à revendre au marché noir que les bijoux de la Couronne. Il demanda à Rosenthal ce qu'il savait du prétendu mouvement de résistance néonazi, et si ses agents secrets n'avaient pas pu s'emparer des bijoux de la Couronne.

Rosenthal avait lu les mêmes rapports des services de renseignements, mais il avait un avantage sur son collègue. En plus des interrogatoires qu'ils avaient menés à Freising pour le G-2, Rosenthal avait travaillé en sous-marin pour le CIC, traduisant des conversations entre des prisonniers allemands enregistrées à leur insu sur bandes magnétiques – une contribution des Allemands eux-mêmes à l'effort de guerre, que le CIC avait retournée contre eux.

La plupart des officiers des renseignements étaient convaincus que les nazis avaient mis en œuvre un programme de résistance active pendant la dernière année de la guerre. Martin Bormann avait échafaudé l'idée et le RSHA d'Himmler était passé à l'action. Des résistants entraînés avaient été déployés dans toute l'Allemagne avec, comme consigne, de retarder l'occupation alliée au moyen de sabotages, assassinats et à force de propagande. Toutefois, les résistants ne s'étaient pas manifestés au point de devenir une menace sérieuse. Ceux qui avaient été capturés s'avéraient être des membres des Jeunesses hitlériennes, des gardes forestiers, des postiers et des gardiens de nuit, incapables de conduire une véritable résistance et de mobiliser une population civile désireuse de mettre fin à ce qui était devenu un cauchemar.

Les renseignements du G-2 affirmaient qu'Himmler avait reçu des ordres d'Hitler pour mettre fin au programme à la veille de l'invasion alliée, disant qu'il interférerait avec des éléments essentiels : les gardiens de la patrie, des milices civiles qui, dans chaque ville et village, avaient juré de se battre jusqu'à la mort. Le CIC, quant à lui, pensait qu'Himmler n'avait pas démantelé le programme de résistance et s'était contenté de demander à ses membres de rejoindre la clandestinité. Leur tâche secrète était d'infiltrer le gouvernement d'occupation militaire pour obtenir des renseignements sur les moyens d'approvisionnement de l'ennemi et encourager la population à multiplier les boycotts et pratiquer la résistance passive. Ce n'étaient ni des nazis ni des néonazis, seulement des Allemands loyaux aspirant à reprendre le contrôle de leur nation. Comme des braises encore brûlantes sous les cendres, le feu qu'ils auraient allumé pourrait embraser un mouvement nationaliste capable de renverser le gouvernement d'occupation.

Rosenthal reconnaissait ouvertement qu'aucun agent secret digne de ce nom n'avait encore été arrêté ni même identifié, mais il partageait le point de vue du CIC. Himmler aurait très bien pu avoir mis en place une armée secrète de néonazis, probablement sous le commandement d'Heinrich Müller, le chef de la Gestapo, susceptible d'opérer clandestinement dans toute l'Allemagne occupée. Plusieurs incidents avaient eu lieu, dont des boycotts de la part d'ouvriers et des tentatives de rébellion contre les armées d'occupation. Et, comme Horn le savait parfaitement après ses années d'études d'histoire de l'art à Heidelberg et à Berlin, les bijoux de la Couronne du Saint Empire romain germanique n'avaient rien d'un simple butin. C'étaient des symboles anciens et authentiquement germaniques d'une monarchie européenne. Tombés entre de mauvaises mains, ils pouvaient parfaitement servir de point de ralliement à un mouvement néonazi.

Rosenthal était persuadé que Horn ne trouverait pas les bijoux de la Couronne à Nuremberg.

Il était évident qu'ils avaient dû séjourner un moment dans la chambre forte sous le château, mais, d'après lui, Himmler avait fait enlever les objets les plus précieux pour les mettre à l'abri en Autriche, bien avant que des soldats américains aient envahi la ville.

« N'oublie pas ce que je te dis, déclara Rosenthal à Horn. D'ici trois semaines, tu vas te retrouver à Francfort en train d'interroger Kaltenbrunner pour savoir où Hitler avait demandé à Himmler de les cacher. »

Horn ne savait pas si c'était une pure spéculation de la part de Rosenthal, ni s'il en savait davantage sur le sujet. Mais, d'expérience, il savait qu'il devait écouter son collègue.

Fouiller dans le cerveau dérangé d'Adolf Hitler et dans la pensée nazie, comme disait Rosenthal, était justement sa spécialité. Il était le seul officier des renseignements de l'unité G-2 de Patton à avoir personnellement rencontré Hitler avant la guerre et lui avoir parlé – pas une seule, mais deux fois – et malgré la brièveté de leurs entretiens, Felix avait alors étudié Hitler avec une extrême attention, comme il le ferait plus tard. Depuis qu'il était revenu en Allemagne, Rosenthal était l'officier des renseignements vers lequel l'USFET se tournait pour l'aider à comprendre Hitler, et il avait rédigé de longs dossiers exhaustifs sur les manies du Führer qui faisaient référence.

C'est un rapport de Rosenthal qui avait confirmé qu'Hitler était mort dans son bunker à Berlin, comme les Soviétiques l'avaient dit aux Anglais. Eisenhower et le CIC n'étaient pas convaincus par les affirmations de Rosenthal, à la différence de Patton et des autres. Ses conclusions étaient fondées sur le témoignage d'Erich Kempa, le chauffeur d'Hitler, qui savait quels sous-vêtements portait le Führer. Pendant le contre-interrogatoire de Rosenthal, Kempa avait révélé avoir repris des chaussettes du Führer la veille au soir de son mariage avec Eva Braun. C'était cette même paire de chaussettes que Kempa avait vue sur le corps qu'avec l'aide de Martin Bormann il avait transporté dans la cour de la chancellerie avant de l'asperger d'essence. Le visage d'Hitler était caché par une couverture, mais ses chaussettes étaient apparentes. Ce genre de détail, provenant d'un sous-fifre comme Kempa, ne pouvait pas avoir été inventé.

« Que sais-tu d'autre sur les bijoux de la Couronne ? » demanda Horn.

Rosenthal évoqua un travail qu'il avait fait quelques mois auparavant pour le CIC. Il avait été question des bijoux de la Couronne. Il n'en connaissait pas les détails, mais il avait entendu dire que les trésors du Reich, ainsi que les journaux d'Hitler, avaient été sortis clandestinement de Nuremberg et immergés dans le lac de Zell en Autriche.

Horn écarta cette idée. Aucun nazi, ni aucune personne d'origine allemande ne prendrait le risque de voir disparaître les bijoux de la Couronne à jamais en les jetant dans un lac. Qu'un officier furieux d'avoir perdu ses illusions puisse noyer par dépit les journaux intimes d'Hitler, passe encore, mais pas les trésors du Saint Empire romain germanique.

Rosenthal était tellement persuadé que les bijoux de la Couronne avaient été immergés dans un lac qu'il était prêt à parier avec Horn ses photos de Marlene Dietrich. Hormis la moto DKW, c'était leur bien le plus précieux. Tous les soldats engagés dans la guerre rêvaient de Marlene, quel que soit leur camp, et, faute de la voir en personne – comme l'avaient fait Horn et Rosenthal à Munich –, ses photos faisaient l'affaire.

« Pari tenu », dit Horn sans hésitation.

Rosenthal promit d'enquêter auprès du CIC et, par la même occasion, d'essayer de comprendre pourquoi le général Patton portait un tel intérêt au contenu de la chambre forte de Nuremberg. Ils scellèrent ensuite leur pari par une poignée de main. Pendant presque deux ans, ils avaient fait des paris du même genre, et Rosenthal s'était montré de loin le plus fort. Il avait ainsi remporté plusieurs caisses de whisky, le tourne-disque Victrola et l'album de Joséphine Baker. À ce rythme, Rosenthal

engrangerait aussi bientôt les photos de Marlene et, avant que leur service ne prenne fin, tout ce qui restait dans leur maison, y compris la batterie de cuisine, la moto garée dans le garage et peut-être même les photos de la future ex-femme de Horn.

L'invasion de Nuremberg

19 juillet 1945

Après que Rosenthal et Dollar furent partis se coucher, Horn s'assit sur son lit pour lire les rapports de l'USFET que Hammond lui avait remis à Francfort. Ils étaient tous à peu près similaires : des témoignages de première main sur la bataille, en avril dernier, qui avait permis de prendre de haute lutte la ville de Nuremberg. Comme l'avait indiqué Hammond, le rapport le plus intéressant pour l'enquête de Horn était celui du capitaine Paul Peterson qui, avec ses troupes d'assaut, avait atteint le premier le haut de l'allée du Forgeron.

Il l'ouvrit avec un curieux pressentiment et une certaine appréhension, sachant que la mission de Peterson avait été basée sur ce qu'il avait écrit en Belgique. Le rapport de Horn – truffé de termes académiques et de réflexions personnelles sur l'histoire et l'importance des trésors du Saint Empire romain germanique – avait conduit à l'envoi d'une section d'assaut à travers une ville assiégée. Pour un universitaire doublé d'un enquêteur, dont les précédents rapports et articles avaient inmanquablement atterri dans les archives – militaires ou autres –, il ressentait, pour la première fois depuis qu'il s'était engagé, le poids de la responsabilité inhérente au fait de mettre la vie d'autres hommes en danger. D'autant plus que Peterson et ces hommes ignoraient alors que la bataille pour Nuremberg, dont le bilan des victimes serait lourd des deux côtés, n'avait aucune importance pour l'issue de la guerre.

Plus de cinq mille soldats s'apprêtaient à envahir Nuremberg le matin du mardi 17 avril 1945. Peterson, le capitaine de la compagnie E, une section d'assaut de cent trente-cinq hommes rattachée au 2^e bataillon du 180^e régiment d'infanterie de la 45^e division d'infanterie Thunderbird, avait reçu l'ordre du général divisionnaire Robert Frédéric, commandant de division des armées de terre, d'emprunter le dédale des rues pavées étroites figurant sur la carte dessinée à la main par le soldat Hüber, jusqu'à l'allée du Forgeron. On n'avait pas dit à Peterson ce qui se trouvait dans le bunker, seulement qu'il s'agissait d'une véritable place forte et que lui et ses hommes devaient s'attendre à une forte résistance.

Aux dires de tous, Peterson avait l'entière confiance de ses hommes. Tous étaient des volontaires de la garde nationale, et ils avaient plus souffert au combat que la plupart des autres compagnies au cours de la guerre. Avec trente-huit autres compagnies de vétérans d'infanterie en première ligne, soutenus par deux divisions de chars, un régiment de reconnaissance et trente mille hommes en réserve, ils s'attendaient à écraser Nuremberg comme ils l'avaient fait en balayant tous les obstacles sur leur passage pendant un mois au cours de leur avancée de cinq cents kilomètres en Bavière.

« Le moral est au plus haut », avait dit Peterson ce matin-là à son supérieur, le colonel Eddie Duval.

Malgré ce que disait le capitaine, Horn pensait que ce n'était pas entièrement vrai. D'après les

rapports, le moral de ses hommes était au plus bas depuis leur arrivée en Sicile avec le général Patton.

Le problème n'était ni la fatigue due au combat, ni les problèmes de renouvellement des troupes, ni les maigres rations, ni le ravitaillement insuffisant, ni la qualité des officiers, bien qu'ils aient subi tous ces aléas. C'était la peur de l'inconnu. Les soldats de la compagnie E n'avaient connu jusqu'alors au combat que des plages balayées par le vent, de grands champs enneigés, des forêts et des petits villages, avec parfois une incursion dans des villes. Ils n'avaient jamais encore attaqué une cité ennemie de la taille de Nuremberg, où quelque sept mille vétérans de l'infanterie allemande, dix mille travailleurs du Reich recrutés d'office, des membres des Jeunesses hitlériennes et des civils armés les attendaient derrière des remparts médiévaux. Rien n'était plus terrifiant que la perspective de se battre dans des ruelles étrangères étroites, encaissées entre de hauts bâtiments.

La première incursion de la compagnie E à travers les faubourgs de Nuremberg s'était déroulée sur un terrain familier et dans un but clair et louable : il s'agissait de libérer au moins un millier de soldats américains et britanniques enfermés dans un camp de prisonniers d'à peine deux kilomètres carrés, à quelque deux cents mètres de l'autre côté d'un terrain dégagé, en face du terrain de manœuvre et du stade du parti nazi. Peterson et ses hommes, tapis dans des trous au sud des faubourgs, s'étaient joints à une attaque comprenant un millier d'hommes répartis sur cinq kilomètres d'un territoire de campagne mal défendu. Des chars de la 14^e division blindée dégageaient le terrain, et les Thunderbirds montaient à l'assaut derrière eux.

La bataille avait commencé à 7 heures précises avec l'arrivée de deux Mustang P-51 qui balayèrent les positions de l'ennemi avec des mitrailleuses de calibre 50. Ils lâchèrent leurs premières bombes sur les batteries antiaériennes allemandes. Derrière les avions, les obusiers et les mortiers de la 45^e se mettaient à gronder. L'ennemi répliquait. Des obus sifflaient en direction des Thunderbirds, creusant des cratères devant eux. La première chose que Peterson avait dite à ses hommes serait aussi la dernière :

« Tête haute, continuez à avancer et à tirer. »

La 2^e section de la compagnie E avait subi les premiers tirs. Mais ces tirs étaient sporadiques. Les positions de l'ennemi sur les miradors du camp étaient facilement repérables. Les mitrailleurs de la 4^e section arrosèrent les tours avec des balles de gros calibre, infligeant à l'ennemi ses premières victimes. Les bombardements de l'artillerie allemande plus lourde à l'extérieur du camp causèrent encore moins de problèmes. Ou bien l'artillerie défensive de Nuremberg avait décidé d'économiser ses munitions, ou bien elle ne voulait pas risquer la vie des civils allemands comme celle de l'infanterie de la Wehrmacht stationnée dans l'enceinte du camp.

Les chars avaient aplati facilement les barbelés du camp. Derrière eux, les sections américaines s'étaient engouffrées l'une après l'autre dans les ouvertures et s'étaient déployées dans l'enceinte. Les tirs s'arrêtèrent aussi soudainement qu'ils avaient commencé dix minutes avant. Des officiers allemands brandissaient des drapeaux blancs depuis leurs baraquements, et les détenus derrière les barbelés poussaient des acclamations. Les hommes de Peterson – les bottes couvertes de boue, mais le moral en hausse – tirèrent une salve en l'air en signe de victoire. Les hommes devaient penser qu'atteindre leur objectif au cœur de la ville ne serait peut-être pas le combat meurtrier qu'ils avaient imaginé.

La compagnie E avait repris la route avec le reste de son régiment, laissant derrière elle des unités chargées de s'occuper des nouveaux prisonniers et de mettre en sécurité les anciens détenus. En plus des prisonniers américains et britanniques, les soldats avaient trouvé cinq mille Russes qui avaient été capturés sur le front de l'Est, dont beaucoup souffraient du typhus. Ils s'étaient révélés moins faciles à contenir que les autres prisonniers et les libérateurs avaient évité de justesse une émeute lorsque les

Russes, s'apercevant du changement de gardes, avaient commencé à envahir le camp.

Trois heures plus tard, la compagnie E avait quitté le camp des prisonniers et s'approchait des cinq hectares des champs de manœuvre nazis et du stade. Là aussi, le combat avait été minime. Quelques fidèles nazis avaient résisté depuis le hall d'honneur d'Hitler, alors qu'au moins une centaine d'autres, entassés sous les tribunes en béton du stade, s'étaient rendus sans la moindre résistance. Pour la première fois depuis le début de la guerre, Peterson et ses hommes voyaient des soldats allemands craquer et s'effondrer en larmes. Tout comme le soldat Hüber en Belgique, les Allemands étaient en proie à une totale déstabilisation mentale. Jamais dans leurs pires cauchemars, ils n'auraient imaginé que des chars ennemis puissent si facilement entrer dans le stade où Hitler avait incité ses concitoyens à croire en une domination mondiale de l'Allemagne.

La compagnie E n'allait pas se reposer pour autant. Moins de trente minutes après qu'un Thunderbird anonyme eut amené le drapeau rouge sang du III^e Reich, Peterson avait regroupé ses hommes et les avait envoyés prendre d'assaut le palais des congrès du parti nazi, une énorme bâtisse de quatre étages encore en travaux, bordée sur deux côtés par un grand lac, et protégée par une artillerie antichar et une infanterie positionnée derrière d'imposants blocs de granit et des matériaux de construction.

Après avoir effectué une reconnaissance avec le colonel Duval, Peterson avait dépêché la 2^e section sur la gauche du lac pendant que, avec le reste de la compagnie E, ils progressaient en se baissant le long d'une chaussée étroite. Dans ce genre de situation, la solution était toujours la même : demander du renfort.

Quelques minutes plus tard, une salve d'une centaine d'obus passait en sifflant au-dessus de leurs têtes et explosait dans les positions ennemies. Les défenseurs allemands encore vivants après ce premier bombardement battirent en retraite à l'intérieur de l'immeuble tandis que l'infanterie américaine se lançait à l'assaut. Trois des hommes de Peterson furent blessés et un sergent de la 2^e section, catapulté en l'air par l'explosion d'un obus allemand, atterrit sur le dos, releva la tête et mourut sans qu'on ait eu le temps d'appeler un médecin.

Il n'était pas question de retirer le corps pendant que les hommes entraient en tirant dans l'immeuble. Quand ils furent regroupés dans l'entrée, Duval avait ordonné aux chefs des unités de former des équipes de cinq. À partir du dernier étage, ils étaient redescendus en nettoyant une pièce après l'autre. Horn l'avait appris au cours de son entraînement à Fort Benning, il existait des procédures très précises pour ce genre de situation. Devant une porte fermée, les hommes devaient signaler leur présence pour permettre à ceux qui étaient à l'intérieur de se rendre. Si personne n'ouvrait, un soldat enfonçait la porte à coups de pied, un autre lançait une grenade à l'intérieur et on attendait l'explosion avant que les autres entrent en tirant. Mais les hommes de la compagnie E ne respectaient pas ce protocole. Ils enfonçaient tout simplement la porte et entraient en tirant – une pratique qui avait valu à la compagnie E de sévères réprimandes.

Peterson avait promis de mettre ses hommes au pas, mais Duval ne lui donna pas l'occasion de tenir sa promesse avant le lendemain. L'invasion était retardée de trois jours en raison d'une résistance importante à l'est, où un millier d'hommes de la 3^e division d'infanterie, déjà dans la ville, bataillait pour prendre la gare et les dépôts ferroviaires.

Pour leur deuxième jour, les hommes de Peterson devaient être confrontés au type de combat qu'ils allaient affronter au cours de leur avancée à l'intérieur de la ville : aucune charge frontale derrière des chars, mais des combats de maison en maison, dans des rues étroites jonchées de gravats, contre l'infanterie, des poches isolées de Jeunesses hitlériennes, ou des civils qui tiraient de partout. Pour ajouter au carnage, les médecins américains, facilement identifiables à la croix rouge sur leurs

casques, étaient la cible de tirs aveugles qui les empêchaient parfois d'atteindre leurs blessés. À présent, l'ennemi se servait des civils pour obtenir des renseignements. Un vieil homme ou un enfant allait jusqu'à un coin de rue près de la ligne de front, y restait quelques instants, puis repartait en courant. Peu de temps après, des roquettes d'artillerie s'écrasaient sur les positions américaines. Après que quatre hommes de la compagnie E eurent été touchés ainsi, Peterson avait reçu du quartier général l'ordre de tirer dorénavant sur les « observateurs » quels qu'ils soient.

Le reste de la matinée, les hommes avaient nettoyé le terrain, immeuble après immeuble, rue après rue, dans leur progression vers le château, l'endroit le plus élevé de la ville. Pour éviter de rester au milieu de la rue, ils dégageaient la construction la plus proche à la grenade, puis se précipitaient à l'intérieur pour se protéger. Ils faisaient ensuite sauter le mur mitoyen pour accéder par le trou à leur position suivante. De cette façon, les chefs de section évitaient à leurs hommes de s'exposer aux tirs de rue avant d'arriver au bout du pâté de maisons.

La liste des victimes s'était allongée lorsque Ray Fee, un chef de section, avait été touché aux jambes alors qu'il essayait de se débarrasser de tireurs embusqués derrière un wagon de tramway renversé. Fee voulait apparemment lancer une grenade de phosphore quand l'ennemi avait ouvert le feu. La grenade était retombée sur lui, le brûlant et lui ouvrant un trou dans la poitrine. Peterson avait alors ordonné à un sergent-chef de prendre la tête de la section de Fee, mais le travail du sergent avait été rendu plus difficile encore à cause de plusieurs blessés et de la perte de la carte indiquant le chemin vers le bunker nazi. Elle avait brûlé en même temps que Fee.

Les GI, affamés et fatigués, avaient maintenu leur pression tout le reste de la journée. Anticipant leur prochaine relève, Peterson avait indiqué par radio leur avancement et exprimé son espoir qu'ils soient bientôt mis en réserve. Il avait reçu au contraire l'ordre de poursuivre sans délai vers son objectif. Des projecteurs antiaériens allaient être amenés de l'arrière pour éclairer l'intérieur de la ville médiévale.

La compagnie E avait continué son combat en direction du nord. Elle était passée devant la façade fumante de l'église Saint-Laurent, désormais privée de toit, et avait traversé un pont de pierre voûté qui franchissait la Pegnitz, la rivière peu profonde et boueuse qui coule comme un canal à travers le centre de Nuremberg. À chaque coin de rue, dans la lueur fantomatique des projecteurs et la fumée âcre des immeubles en feu qui piquait les yeux, les hommes de Peterson rencontraient toujours la même résistance. Les nazis n'avaient probablement jamais eu l'intention de protéger le stade et le terrain de manœuvre, mais plutôt de concentrer toute leur défense à l'intérieur de la ville, là où Peterson et ses hommes devaient justement aller.

Les plans soigneusement échafaudés pour que les hommes restent groupés étaient maintenant tombés à l'eau. En progressant parmi les ombres, la 2^e section s'était retrouvée prise dans une fusillade autour d'un immeuble résidentiel écroulé. Rien dans les rapports n'expliquait pourquoi personne n'était venu à leur rescousse ; personne, sans doute, n'avait osé affronter ce déluge de tirs. Le terrain autour de la 2^e section explosait sous une pluie de balles, d'obus et de poussière provenant des murs qui volaient en éclats. Toute communication avec elle avait cessé complètement.

Après avoir averti par radio le quartier général du bataillon, le colonel Duval avait ordonné à ses chars de détruire tout immeuble susceptible de cacher de l'artillerie. Les dégâts pour la population civile et les bâtiments historiques encore debout risquaient d'être considérables, mais le général Frédéric estimait ne plus avoir le choix. À ce moment-là, toujours d'après les rapports, il avait intercepté des communications venant de Karl Holz, chargé de la défense de Nuremberg, qui dirigeait les dernières forces civiles et militaires depuis un poste de commandement souterrain au quartier général de la Gestapo, au sud-ouest de la gare. Holz avait informé Hitler que « la ville résisterait

« jusqu'au dernier homme » et que « rien de valeur ne tomberait entre des mains ennemies ».

À l'aube, l'arrivée d'une deuxième compagnie Thunderbird avait permis d'accélérer les recherches pour localiser la section disparue. Finalement, le chef de la section et plusieurs autres hommes furent retrouvés morts dans les décombres d'un immeuble, le corps criblé de balles. Le seul commentaire qu'on pouvait faire à propos du calvaire de trente heures qu'avait enduré la compagnie, c'était qu'ils étaient enfin arrivés dans la vieille ville de Nuremberg. Ils avaient droit à une journée de repos, que Duval avait approuvée.

Peterson et ses chefs de section avaient passé leur troisième journée à tirer les leçons des événements et à décider de la façon de s'emparer du bunker. Une aide inattendue était arrivée en la personne d'une nouvelle recrue de la compagnie E, le lieutenant James Low de Johannesburg, en Afrique du Sud. Le lieutenant, un combattant d'infanterie, avait été libéré d'un camp de prisonniers le premier jour de l'assaut. Il avait réussi à convaincre Duval de l'enrôler immédiatement dans l'armée américaine. Après trois années passées comme travailleur forcé dans la ville, il parlait un peu allemand, connaissait parfaitement le plan de la vieille ville, ainsi que ses principales positions défensives.

La présence de Low avait contribué à remotiver les hommes et ils étaient repassés à l'action à 7 heures le vendredi 20 avril, jour du cinquante-sixième anniversaire d'Hitler. Leur plan consistait à se frayer un chemin vers le nord en profitant des remparts de la vieille ville pour protéger leurs flancs. Il leur restait moins de cent mètres à faire, presque rien en comparaison de la distance déjà parcourue.

Les hommes avançaient lentement. L'ennemi se défendait depuis l'intérieur de véhicules renversés, de réduits en sous-sols, d'immeubles en ruines et, à un endroit, depuis une canalisation d'égout souterraine. Plus tard, ce jour-là, une femme armée d'un lance-roquettes avait détruit un char de la 14^e division blindée.

Les poches de résistance diminuaient au fur et à mesure de la progression, centimètre par centimètre, de l'équipe d'assaut. Le grondement de l'artillerie s'était tu, on n'entendait plus que le crépitement d'immeubles en feu et, parfois, l'effondrement d'un mur.

Des civils isolés passaient en courant devant eux, en direction du sud. Comme si toute la population de la vieille ville avait soudain décidé de se rendre, y compris une troupe des Jeunesses hitlériennes conduite par un officier d'infanterie allemand agitant un drapeau blanc.

La trêve avait été de courte durée. Les civils et les poches isolées de tireurs avaient une bonne raison pour désertier le vieux Nuremberg. Ils savaient ce que le commandement du bataillon ignorait : les survivants du 22^e régiment d'élite allemand avaient décidé de faire leur dernier baroud d'honneur dans un dédale d'étroites ruelles pavées et d'immeubles en ruines, au pied du château.

Le plan de Peterson avait consisté à réunir deux compagnies de la 3^e division d'infanterie dans un triangle pavé dégagé, devant la porte Tiergärtner, une ancienne tour portail gardant l'entrée nord du vieux Nuremberg. Mais dès que les hommes s'étaient montrés, ils avaient été accueillis par une pluie de tirs en provenance d'un immeuble encore debout à l'entrée de l'allée du Forgeron. La compagnie E s'était tapie derrière les décombres, clouée au sol. Elle était à moins de vingt mètres de son objectif, mais l'effort pour parcourir cette distance devait leur paraître insurmontable.

Les chefs de section avaient discuté par radio entre eux avant de contacter Duval pour obtenir du renfort. Un bombardement aérien des positions ennemies risquait de toucher leurs propres hommes. Les éléments les plus avancés des deux divisions d'infanterie n'étaient qu'à trente mètres les uns des autres, cernant inexorablement la cité médiévale et le château. Duval avait préféré envoyer un char qui était arrivé dans l'heure.

Comment l'équipage du char avait réussi à manœuvrer dans les ruelles étroites témoignait de la

ténacité de son commandant. Mais il s'était trouvé confronté à son plus sérieux obstacle en parvenant au pied du château. Il ne pouvait pas risquer de pénétrer dans la cour sous les remparts du château. Le char ne pouvait pas non plus foncer à travers les murs épais de la ville pour prendre l'ennemi à revers. Il était coincé. Le commandant avait alors pris une décision rapide : il avait tourné son char, introduit son canon dans une meurtrière gothique d'un des bâtiments anciens et tiré quinze coups directement dans l'allée du Forgeron.

La destruction produite avait été terrible. Toutes les rues étaient bloquées par des décombres et la plupart des bâtiments transformés en tas de gravats. Mais la bataille était gagnée. Les tirs ennemis avaient cessé. Peterson rapporta qu'un silence de mort dominait la ville.

À 16 heures, après que les hommes eurent secoué la poussière de leurs casques et repris leur souffle, la recherche du bunker avait commencé dans les conditions les plus difficiles qui soient. Trouver quoi que ce soit sous les gravats, fût-ce un numéro de rue, était quasiment impossible.

En lisant les rapports, Horn avait relevé une imprécision notable concernant celui qui avait découvert l'entrée du tunnel de l'allée du Forgeron partiellement sous les décombres. Plusieurs récits en attribuaient la découverte au lieutenant Low qui avait repris le commandement de la 1^{re} section de Peterson. Un autre félicitait un soldat anonyme, et un troisième célébrait le courage de la 3^e division d'infanterie qui avait pris le château. La confusion autour de qui avait fait la découverte et ce qui arriva ensuite était normale, vu le chaos des dernières heures de la bataille et la révélation, à la grande surprise de tous, non pas d'un mais de trois bunkers, plus grands les uns que les autres. Au sud du complexe de l'allée du Forgeron, on en avait trouvé deux autres, reliés par des tunnels souterrains à divers endroits de la ville. Ces deux derniers bunkers contenaient également des équipements médicaux et de communication, des réserves de munitions et des caches d'œuvres d'art. Aux environs de 16 h 40, des soldats avaient pénétré dans les trois abris souterrains.

Le complexe situé sous la maison de la famille Hüber était le seul ensemble souterrain important de la vieille ville qui n'était pas connecté avec d'autres passages menant vers l'extérieur. Son entrée, presque entièrement bloquée par les gravats, ne laissait passer qu'un seul soldat à la fois.

L'approche la plus sûre pour les hommes de Peterson aurait été de faire rouler quelques grenades dans l'ouverture, ou, plus simplement, d'entrer en tirant. Mais Duval avait interdit à la compagnie E d'utiliser des explosifs pour prendre le site et, tandis que les hommes essayaient de regarder dans l'entrée du tunnel, personne ne pouvait être certain qu'ils avaient vraiment trouvé ce qu'ils recherchaient. On distinguait plusieurs anfractuosités prometteuses dans les bâtiments en ruines. Il fallait les fouiller l'une après l'autre.

Le lieutenant Low et plusieurs volontaires étaient entrés dans un de ces tunnels. Malgré le pilonnage sévère qui avait tout détruit au-dessus, ils trouvèrent le passage dégagé et bien éclairé. L'air était pur et frais. De quelque part vers l'avant, provenaient le ronronnement de machines, le bruit d'un ventilateur et le crépitement d'une radio.

Il n'y avait aucun ennemi en vue, rien que le long tunnel en pente descendante, comme le puits d'une mine, s'enfonçant de plus en plus profondément sous terre. Horn s'imaginait parfaitement la scène : le dos collé à la paroi rocheuse lisse, les hommes progressant lentement vers le bas, attentifs à ne pas déclencher de fils actionnant des pièges, prêts à tirer à la moindre alerte.

Low et ses hommes avaient parcouru une trentaine de mètres avant que le tunnel ne marque un palier. Ils étaient arrivés devant une porte sur la droite d'où venaient manifestement les bruits de machines et de ventilateur. Ils l'avaient identifié correctement comme étant un local technique. À côté se trouvaient des toilettes, un lavabo et une douche. Au-delà, le tunnel s'ouvrait sur une salle plus grande tapissée de briques, qui donnait sur une pièce sans porte plus petite où jouait la radio, ainsi

qu'un long couloir avec des rangées de compartiments fermés à clé. Une carte sur le mur, écrite en allemand, renseignait sur le plan du site. À côté se trouvait un fichier, semblable à ceux d'une bibliothèque.

Il n'y eut aucun échange de coups de feu. En dépit des preuves d'une occupation récente – le crépitement de la radio, le ronronnement des générateurs diesel et l'air frais sortant des conduits de ventilation –, il n'y avait aucun garde ni civil en vue. Au grand soulagement des hommes de la compagnie E, le complexe tout entier leur appartenait.

D'après le rapport, Duval, accompagné par Peterson, était entré quelques minutes plus tard dans le tunnel. Une exploration du complexe avait révélé plusieurs passages latéraux, bloqués par des portes blindées fermées par des mécanismes à combinaison. Au bout du couloir principal se trouvait une porte encore plus importante, comme celle d'une chambre forte de banque. Elle aussi était hermétiquement fermée.

Peterson ne savait pas ce qui se trouvait à l'intérieur, ni pourquoi le complexe avait été déserté par les nazis, ni surtout pourquoi les services de renseignements de l'armée avaient désigné le bunker comme étant un objectif militaire. Restait à espérer que la prise en vaille la peine. Comme il l'indiquerait en conclusion de son rapport, la compagnie E avait déploré plus de vingt victimes, morts ou blessés, au cours des quatre jours qu'avait nécessités la conquête du site.

Le marteau de Thor

20 juillet 1945

Les êtres humains ne sont pas les seules victimes des guerres. Aux cadavres, s'ajoutent la profanation et parfois même la destruction totale de maisons, d'écoles, de bibliothèques, d'églises, de musées, de parcs publics, de monuments, d'œuvres d'art et d'architecture qui représentent l'héritage culturel qu'on se transmet d'une génération à l'autre. Dans le civil, le lieutenant Horn avait fait de ce paysage culturel son objet d'étude. Enfant, il avait joué dans les ruines d'un amphithéâtre romain et, jeune étudiant, il avait aidé à passer au crible les débris de la précédente guerre mondiale pour restaurer un sol de mosaïque dans la cour d'un cloître médiéval français. Soldat, il avait vu les beffrois incendiés en Belgique. Mais jamais auparavant, il n'avait ressenti une perte aussi viscérale que lors de l'après-midi du vendredi 20 juillet, quand la jeep avait franchi la crête boisée des monts de Franconie, et qu'il avait vu ce qui restait de Nuremberg.

La ville – où de jeunes enfants avaient accueilli Hitler et son cortège de voitures avec des bouquets de fleurs alpines, où les Jeunesses hitlériennes aux joues rouges s'alignaient pour être passées en revue et où le Führer lui-même, debout sur l'estrade dans le hall d'honneur nazi, promettait à des foules en délire que l'Allemagne dominerait le monde –, cette ville n'était plus qu'un tas de ruines. Le grand drame était que cette même ville, qui avait ouvert ses bras à Hitler et aux centaines de milliers d'Allemands présents chaque année aux congrès du parti nazi, était également celle où des bricoleurs de génie avaient inventé la montre de gousset, où des astronomes avaient dressé les premières cartes célestes, où des éditeurs avaient publié la première histoire illustrée du monde, où des artisans avaient fabriqué les premiers crayons à mine de plomb et où des pâtisseries avaient mis au point le premier pain d'épices. Ce fier héritage était enterré avec le reste.

Horn avait traversé Francfort et pensait savoir à quoi s'attendre à Nuremberg après avoir lu les rapports du capitaine Peterson. Mais aucun rapport n'aurait pu le préparer à ce choc déchirant que lui procura ce paysage de destruction. Les bombes et les obus avaient réduit la ville à un état de ruine total, avec des cratères partout, des bâtiments incendiés et des amas de briques calcinées. Francfort, Hambourg et Dresde avaient également été rasées, mais ces villes étaient de grandes métropoles, très différentes de la bucolique Nuremberg, blottie dans une vallée luxuriante aux prairies et aux pâturages ondulants. La vue de la ville depuis les vertes collines au-dessus, avec leurs grands pins et leurs clairs ruisseaux de montagne, était parfaitement surréaliste, comme si une énorme météorite était tombée du ciel pour oblitérer un paysage pastoral idyllique, ou comme si Thor, depuis un nuage, avait frappé la terre avec son marteau. C'était l'impression que cela donnait. La campagne de quatre jours pour libérer Nuremberg avait ravagé de grandes parties de la ville, mais la pire destruction lui avait été infligée pendant que Horn était en Belgique et que l'armée de Patton se préparait à traverser le Rhin. Plus de huit cents bombardiers alliés avaient, au cours de onze missions successives, déversé quatorze

mille tonnes d'explosifs sur une zone à peine plus grande qu'un faubourg de Londres.

Les gravats éparpillés partout se matérialisèrent quand Dollar passa avec Horn devant l'immense champ de parade nazi dans les faubourgs au sud de la ville. Horn se félicitait de n'avoir jamais participé à un de ces congrès du parti qui se tenaient là chaque année, en septembre, mais il avait vu l'immeuble nazi et les projets d'aménagements paysagers en cours, lors de visites en famille à des parents dans la ville voisine de Fürth. C'était à Nuremberg que l'architecte Albert Speer, animé par sa vision tordue d'un paradis sur terre, avait créé ses « temples » tentaculaires, dédiés à la majesté et à la gloire du III^e Reich. Hitler lui-même avait rendu le plus élogieux des hommages à cette ville. Le Führer avait déclaré que si Berlin était le cerveau du parti nazi et Munich, où le mouvement était né, son cœur, Nuremberg était son âme.

Horn et Dollar passèrent devant le champ de parade, devenu un énorme camp de travail et de dépôt de fournitures pour l'armée, et continuèrent vers la ville elle-même en se frayant un chemin entre des équipes de prisonniers de guerre qui déblayaient les gravats des maisons des quartiers résidentiels, dont les façades étaient criblées de balles, les toits effondrés et les murs écroulés, comme autant de maisons de poupée écrasées. En s'approchant de la vieille ville médiévale – là où le marteau de Thor avait frappé avec encore plus d'autorité –, ils virent les maisons bourgeoises vieilles de plusieurs siècles, avec leurs toits à pignons qui s'étaient effondrés vers l'intérieur, entraînant avec eux les sculptures et les bas-reliefs représentant les pères fondateurs de la ville et leurs métiers. Les nouvelles balises le long de la route, placées là pour les enfants, les femmes âgées et les ouvriers, celles qu'on voyait partout en Allemagne depuis la fin de la guerre, étaient constituées de panneaux en bois recouverts de photos passées de personnes disparues, ainsi que de listes tapées à la machine de familles et d'amis à la recherche d'êtres chers.

Le vieux Nuremberg était parsemé de tas de gravats qui rendaient la plupart des rues impraticables. Malgré l'état catastrophique de la ville, quelques éléments permettaient encore à Horn de retrouver ses marques. Les méandres de la Pegnitz séparaient la ville en deux moitiés égales. Au loin, au nord, se dressait le vieux château, le seul point de repère infallible depuis les temps où les troubadours distraient nobles et gentes dames, quand les chasseurs tyroliens livraient du bœuf destiné aux cuisines du château. La grande montagne de blocs de pierre qui formait l'ancienne forteresse était restée pratiquement intacte, sauf en ce qui concernait ses toits à charpente de bois et ses flèches de conte de fées.

Ce matin-là, Horn ne s'aventura pas très loin à l'intérieur de la vieille ville. Son but était un large boulevard, juste à l'extérieur des murailles de la ville. Les combats y avaient été intenses, mais la plupart des grands bâtiments n'avaient pas été touchés. À l'extrémité ouest du boulevard qui décrivait une courbe, se trouvait la Fürther Strasse, avec son palais de justice et sa prison adjacente. C'est à cet endroit que se tiendraient les prochains procès pour crimes de guerre. À l'est, sur la Bahnhof Strasse, là où se trouvaient l'immeuble du parti nazi et le Deutscher Hof Hotel, où résidait Hitler lors de ses séjours en ville. Hermann Göring préférait la maison d'hôte du parti voisine, car elle avait l'air conditionné. À l'exception de la gare, masse enchevêtrée de poutres en acier fondues mêlées à des locomotives, ces immeubles, qui n'avaient toujours pas de fenêtres pour la plupart, avaient été récupérés pour les autorités d'occupation.

Le soldat Dollar déposa Horn devant l'immeuble du gouvernement bavarois, une structure basse en pierre rouge de Prusse, qui servait de quartier général d'occupation au gouverneur Delbert Fuller, l'administrateur en chef de la ville, nommé par les États-Unis. Malgré l'absence de drapeaux et de police militaire, ils ne pouvaient pas se tromper d'adresse. Une queue de civils d'environ cinq cents mètres s'étendait depuis la rue pavée jusqu'à la porte d'entrée.

Horn crut d'abord qu'un événement spécial avait lieu au quartier général des troupes d'occupation. Peut-être était-ce le jour de distribution des carnets de tickets de rationnement, ou celui où les offres d'emploi étaient affichées. Un policier militaire à l'entrée le détrompa aussitôt. Les civils attendaient depuis des jours et des semaines pour qu'on les aide à retrouver des membres de leur famille disparus ou arrêtés. D'autres étaient à la recherche d'un endroit où habiter, de subsides pour se nourrir, ou voulaient simplement obtenir la permission de quitter la ville. C'était, apprit Horn, leur occupation quotidienne. Tout en se frayant un chemin à travers la queue pour entrer dans l'immeuble, Horn n'osa pas donner le moindre conseil ni montrer qu'il parlait l'allemand, de peur de déclencher une émeute.

Comme le lui avait dit le commandant Hammond, et il pouvait maintenant le constater par lui-même, tout était loin d'être parfait au quartier général des troupes d'occupation. Les civils de Nuremberg étaient venus au bon endroit pour faire part de leurs doléances et demander de l'aide, mais les bureaux étaient tous fermés – ceux du ministère du Développement économique du lieutenant Arthur Forbes comme ceux de la commission des affaires civiles du capitaine Richard Mershon. Même les gardes dans l'entrée ne savaient pas quand ils ouvriraient. Le policier militaire devant les bureaux de la MFAA conseilla à Horn d'aller au Grand Hôtel, en face de la gare, vérifier ce qui se passait dans ce qu'on appelait couramment la « fosse aux serpents », l'ancienne salle de bal de l'hôtel qui faisait office de club des officiers.

Horn comprit dans l'instant d'où venait ce surnom de « fosse aux serpents » quand il présenta ses papiers à la porte et pénétra dans une salle caverneuse et enfumée. Il était à peine 10 heures du matin et l'endroit était bondé de militaires et de civils, assis sur des tabourets de bar, devant une scène vide, ou à des tables éparpillées dans la salle. Un pianiste jouait des airs de comédies musicales. Rares étaient les officiers vêtus de pied en cap de leur uniforme ; quant aux civils, principalement des hommes dans des costumes marron élimés, et des femmes avec des robes de jour défraîchies, ils se déplaçaient d'un groupe à l'autre comme des courtisans.

Les règlements avaient été assouplis depuis la fin de la guerre, mais cela en disait long sur le protocole de l'armée en vigueur. Le général Patton, aussi à cheval sur les règles contre la fraternisation qu'il l'était pour les bottes cirées, aurait ordonné sur-le-champ la fermeture de l'endroit sans la moindre arrière-pensée. Il aurait aussi très bien pu entrer, voir le spectacle et dégainer alors ses pistolets à six coups à crosse en ivoire.

Au vu des téléphones sur certaines tables et du grade des officiers qui les utilisaient, Horn comprit que le capitaine John Thompson de la MFAA n'était pas le seul à faire partie des buveurs matinaux, mais qu'il y avait aussi l'équipe des quinze officiers d'occupation au complet. Horn en eut la confirmation quand on le conduisit vers un capitaine entre deux âges, élancé, avec des cheveux noirs de jais et un menton mal rasé, assis à une table avec deux civils. Une pile épaisse de formulaires de réquisition de l'armée américaine ainsi que des dossiers posés devant les trois hommes ne laissaient plus aucun doute. Les véritables affaires concernant l'occupation de Nuremberg ne se traitaient pas au quartier général du commandement, mais ici, dans la « fosse aux serpents ».

Horn avança en direction de Thompson, fit le salut militaire, se présenta et lui remit les ordres de mission qu'il avait reçus à Francfort.

Thompson prit les documents négligemment. Ses premiers mots ne se rapportèrent pas à l'enquête de Horn, mais à ses origines. Comme Horn le raconterait plus tard à Rosenthal, le capitaine le traita de « boche », ou fit des remarques tout aussi désobligeantes à ce sujet.

L'accent de Horn avait suscité de nombreux commentaires grossiers depuis son engagement dans l'armée, mais surtout de la part de fantassins fatigués par la guerre qui se défoulaient. Plus on montait dans la hiérarchie du commandement militaire, moins les Germano-Américains rencontraient de

problèmes. Au sommet, cela jouait même en leur faveur, Eisenhower et beaucoup des haut gradés étant d'ascendance allemande. Patton lui-même, bien que de lignée écossaise, préférait la compagnie des Allemands à celle de ses alliés britanniques, français et soviétiques.

« Je suis de Heidelberg, dit Horn, s'en tenant à sa réplique habituelle, et parlant aussi fort que possible pour couvrir le bruit de la salle. Et je déteste les nazis autant que vous. »

Les choses s'annonçaient mal entre Horn et Thompson, et elles continuèrent à empirer tandis que le capitaine se demandait à haute voix pourquoi Hammond l'avait choisi lui, simple lieutenant, pour diriger l'unité d'investigation de la MFAA. D'après Horn, de deux choses l'une : soit Thompson ignorait comment les services de renseignements du G-2 avaient informé les forces d'invasion de l'existence du bunker, soit il ignorait simplement pourquoi le rapport s'appelait le « Rapport Horn ».

Après avoir parcouru les ordres de mission de Horn, Thompson répéta ce qu'il avait apparemment dit au commandant Hammond, à savoir qu'il était inutile d'envoyer quelqu'un à Nuremberg pour enquêter sur la disparition des œuvres d'art du bunker nazi. Si toute la collection des trésors du Saint Empire s'était vraiment trouvée dans la chambre forte – ce dont Thompson n'était pas absolument convaincu –, les objets manquants avaient été retirés par les nazis avant que l'armée américaine ait envahi la ville. Horn ferait mieux de les chercher à Munich ou Berlin.

Horn reconnut avoir entendu la même rumeur, sauf qu'on lui avait dit que les trésors avaient été immergés dans le lac Zell, en Autriche. Il pourrait très bien se retrouver en train de draguer le lac ou, inversement, d'étudier les documents d'Himmler à Dürrenberg, mais cela ne l'empêcherait pas de mener une enquête minutieuse à Nuremberg. Horn avait l'intention de parler avec les soldats qui étaient entrés les premiers dans le bunker, ainsi qu'à tous ceux, Allemands et soldats américains, qui avaient pénétré à l'intérieur.

Thompson n'émit pas le moindre encouragement. Pour lui, Horn perdait son temps. Le capitaine Peterson et les autres soldats qui étaient entrés les premiers dans le complexe de l'allée du Forgeron avaient été transférés depuis longtemps hors de la ville. Selon les dernières nouvelles, la compagnie E était à Dachau, en attendant de partir pour l'Autriche. Les Allemands qui avaient construit le bunker et l'avaient ensuite fait fonctionner étaient soit morts, soit dans des camps de travail. Si les nazis avaient tenu à jour des listes du personnel du bunker, Thompson n'en avait jamais vu.

« Peu importe, répliqua Horn. J'aurai besoin de connaître toutes les personnes qui ont pénétré à l'intérieur du complexe depuis l'arrivée des forces d'occupation. Le commandant Hammond m'a dit que vous m'aideriez à démarrer l'enquête. Dans combien de temps pourrai-je entrer dans le bunker ? »

Thompson resta évasif, disant simplement qu'il essaierait d'organiser une visite pour la semaine suivante. C'était un samedi, et il restait à Horn vingt jours pour retrouver les œuvres d'art ou soumettre un rapport en cas d'échec ; ce délai risquait de lui faire perdre quatre jours.

Malgré les protestations insistantes mais respectueuses de Horn demandant à être admis dans le bunker sans attendre, le capitaine resta de marbre. Il adressa à Horn un bref signe de tête, lui signifiant clairement qu'il devait partir comme il était venu. L'ayant renvoyé, Thompson se retourna vers ses compagnons de beuverie.

Horn ne s'attendait pas à être accueilli à bras ouverts à Nuremberg. Officier de la MFAA, il avait l'autorité pour enquêter aussi bien sur le personnel civil que militaire, quel que soit le grade de ces derniers. Il ne pouvait pas obliger un capitaine à coopérer, mais il pouvait lui pourrir la vie. La question que Horn se posait et qu'il indiqua dans ses conversations ultérieures avec d'autres officiers de la MFAA était de savoir si le capitaine voulait se débarrasser de lui parce qu'il avait quelque chose à cacher, ou tout simplement, comme l'avait dit Thompson lui-même, parce que l'enquête du lieutenant était une cause perdue.

Horn n'était pas homme à se laisser aller à des conclusions prématurées. Pourtant, il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de suspect dans l'attitude du capitaine, ce qui, d'après l'expérience de Horn, n'avait rien d'étonnant de la part d'un officier d'occupation. En dehors du travail de liaison avec la MFAA qui avait été assigné à Thompson, le capitaine faisait partie d'une élite dirigeante connue pour son incompétence. À de rares exceptions près, ces soldats n'étaient pas passés par un camp d'entraînement, ils n'avaient pas combattu pour leur pays, ni gravi les échelons de la hiérarchie en raison de leurs qualités de meneurs d'hommes. C'était des politiques, prisés pour leur capacité à vendre des emprunts de guerre et à briller derrière un bureau. Leur formation se limitait à une année d'endoctrinement politique à l'université de Virginie. Un homme comme Thompson n'avait probablement jamais mis le pied en dehors des États-Unis avant d'avoir été envoyé à Nuremberg, sans même parler allemand. Il n'avait certainement pas la moindre idée de l'importance des trésors contenus dans la chambre forte et il devait en vouloir à toute personne qui en savait plus que lui, surtout un Allemand titulaire d'un doctorat.

Horn pensait qu'il était inutile de lui expliquer ce qu'il avait dit précédemment dans son rapport : à savoir que les joyaux de la Couronne étaient des œuvres d'art inestimables que les souverains régnants s'étaient transmises sans interruption pendant presque mille ans, et que ces saintes reliques étaient révérees tant par les paysans que par les nobles, et que, entre les mains d'Hitler, elles auraient pu devenir une arme psychologique extraordinaire pour gagner la confiance de ses concitoyens, comme l'avaient été les missiles V-2 en semant la peur et la discorde chez les Britanniques. Mais Horn ne voulait pas jouer ce jeu-là. C'était une notion trop abstraite pour un administrateur dont la connaissance de l'histoire de l'Allemagne se limitait aux manuels du département d'État.

Horn récupéra les ordres de mission que Hammond lui avait donnés. Peut-être le capitaine, dans sa hâte, n'avait-il pas vu qui en était le signataire. Pour que Thompson comprenne bien à qui Horn devait rendre des comptes et l'importance de sa mission, il montra la dernière page et déclara qu'Eisenhower comptait sur un rapport complet dès que possible. Horn entendait bien en rédiger un, avec ou sans l'aide du capitaine.

Le capitaine avait enfin compris à qui il avait affaire. Sans autre délai, Thompson renvoya ses deux compagnons de beuverie et invita Horn à s'asseoir. Thompson avait-il voulu mettre Horn à l'épreuve, ou, comme Horn le conclurait plus tard, avait-il cédé à son penchant ? Pendant vingt minutes, le capitaine s'efforça ensuite de faire comprendre à Horn les problèmes que ses hommes devaient affronter à Nuremberg et pourquoi l'enquête de Horn, malgré ses bonnes intentions, était inutile.

La base du problème, expliqua Thompson, c'était que tous les habitants de Nuremberg étaient des nazis convaincus. Ils portaient la responsabilité de l'invasion et de la destruction qui en avait résulté, et c'était aux troupes d'occupation de ramasser les morceaux. Horn avait déjà entendu cette version – tout officier d'occupation en avait une similaire –, mais celle de Thompson était particulière, car les conditions à Nuremberg étaient considérablement plus difficiles que dans toute autre ville de la zone d'occupation américaine.

D'après Thompson, les généraux John O'Daniel et Robert Frédéric, qui avaient dirigé la prise de Nuremberg, avaient donné aux résidents toutes les chances de se rendre. Des milliers de tracts avaient été répandus par avion sur la ville, incitant les gens à brandir des drapeaux blancs. Ils n'avaient aucune excuse. Les trois quarts du pays étaient déjà tombés et, avec les Russes qui bataillaient pour entrer dans Berlin, le Führer s'était déjà réfugié dans son bunker. Mais les gens de cette ville avaient choisi de se battre jusqu'au bout. Nuremberg ne s'était jamais rendue comme l'avaient fait d'autres villes. O'Daniel avait déclaré la ville vaincue seulement après que les derniers Allemands eurent été

tués, se furent cachés ou eurent rendu leurs armes. Mais, disait Thompson, la bataille des Américains pour gagner la ville ne faisait que commencer.

Quinze officiers et dix soldats avaient été affectés à l'administration de Nuremberg et au rétablissement de la paix. Sans résultat car, d'après Thompson, tous les habitants étaient des nazis. La police de la ville dans sa totalité s'était engagée dans la bataille pour défendre Nuremberg contre l'armée alliée. Les quelques policiers encore vivants après l'invasion avaient été envoyés dans des centres de détention ou conduits vers des camps de travail, ce qui obligeait les conducteurs de bus à faire le travail de la police. Mais comme les règles d'occupation interdisaient le port d'armes aux civils allemands, ils devaient se contenter de régler la circulation.

Le manque de police n'aurait pas été un problème sérieux si plusieurs milliers d'ouvriers du Reich, libérés des camps, n'avaient pas cherché à se venger de leurs anciens bourreaux, ce qui était compréhensible. Compte tenu de l'énorme arsenal d'armes abandonnées dans les rues, la situation était explosive. On trouvait de tout en ville, depuis des pistolets jusqu'à des lance-roquettes, et il n'y avait plus personne pour récupérer ces armes dans les ruines puisque la police était partie, ainsi que l'armée américaine, à part deux compagnies de soldats fatigués par la guerre, pour conquérir le reste de l'Allemagne.

Thompson continua à peindre un tableau parfaitement sombre. Le commandement allié n'était pas en mesure de nourrir et de loger toute la population d'une ville qui avait vécu en autarcie jusqu'à un passé récent. Des cartons d'aide arrivaient, mais, au lieu de contenir de la nourriture et des fournitures médicales, les premières provisions à atteindre Nuremberg étaient des raquettes de ping-pong, des balles de baseball et des manuels scolaires – avec lesquels le commandement allié, dans sa grande sagesse, pensait pouvoir restaurer la démocratie, la liberté de parole et la tolérance raciale. Même les cartes distribuées aux officiers d'occupation étaient inutiles, ayant été imprimées lors de la Première Guerre mondiale, avant même que n'existe le champ de parade des nazis.

Et ce n'était pas tout. Les centres de distribution de nourriture et les cliniques tardaient à ouvrir, et lorsque l'aide alimentaire arrivait enfin, les camions ne pouvaient pas manœuvrer dans les gravats. Ce qui avait engendré un marché noir florissant, lequel, admit Thompson, était d'ailleurs le seul marché qui fonctionnait dans la ville. L'inflation constante conjuguée aux besoins désespérés de la population faisait qu'une boîte de lait en poudre, une boîte de conserve de viande ou un savon coûtaient l'équivalent d'un salaire quotidien. Une fiole de pénicilline pour combattre le typhus venu des camps valait celui d'une semaine. Mais comme les dollars d'occupation n'avaient pas encore été distribués et qu'il n'y avait aucune devise légale disponible, la nourriture et les fournitures médicales étaient échangées contre des armes et tout ce que les résidents possédaient encore ou pouvaient voler. Pour rendre les choses encore plus difficiles, après trois semaines d'occupation, les fonctionnaires, protestant contre les règlements stricts édictés par l'occupant interdisant toute embauche de personnel ayant une affiliation nazie, s'étaient mis en grève dans toute la ville. Et cela avant même que la situation ne devienne totalement incontrôlable.

Face à un désastre humanitaire imminent, le gouverneur Fuller avait décidé de passer outre la directive du commandement allié de ne pas engager des anciens membres du parti nazi dans l'effort de reconstruction. Thompson dit que Fuller ne savait pas quoi faire d'autre. Dans des villes moins endommagées ou avec une présence nazie moins prononcée, il aurait pu facilement renvoyer ou exclure d'anciens nazis. À Nuremberg, par contre, tout fonctionnaire de haut rang était membre du parti, et les fonctionnaires les plus spécialisés ou les plus expérimentés, ceux dont Fuller et ses collègues dépendaient pour remettre en route les services vitaux de la ville, étaient des nazis convaincus. Bien que les criminels de guerre avérés et les chefs du parti nazi n'aient pas été autorisés

à reprendre leurs postes de responsabilité dans différents services gouvernementaux, Fuller acceptait qu'ils soient engagés comme adjoints à des postes moins importants, sous la supervision des civils de l'USFET considérés comme plus convenables. Ainsi, après deux mois d'occupation, l'ancien chef des pompiers de Nuremberg était devenu un « consultant » appointé pour son secrétaire, et l'inspecteur principal de la poste, « retraité », travaillait officiellement comme assistant du préposé au courrier. Leurs tâches restaient les mêmes et, dans beaucoup de cas, ils occupaient les mêmes bureaux que précédemment. Seuls leur grade et leur statut officiel avaient changé.

Parlant à demi-mot, Thompson fit toutefois clairement comprendre à Horn pourquoi des civils côtoyaient officieusement des militaires au club des officiers, plutôt que de venir les voir au quartier général de l'occupation où le protocole militaire exigeait un rapport écrit de tout ce qui s'était dit. Les civils fréquentant le club des officiers étaient des entrepreneurs qui fournissaient des services essentiels à la ville. Ils faisaient ce que le gouvernement militaire ne pouvait pas faire légalement, parce qu'ils n'avaient pas techniquement les mêmes contraintes et n'étaient pas sujets au même contrôle. Le corps des entrepreneurs était dirigé par un membre de la nouvelle élite dirigeante de Nuremberg, Heinz Levié, un homme qui n'avait jamais été membre du parti nazi. Quatre mois avant l'invasion de Nuremberg, il était détenu dans le camp de concentration de Mauthausen. Maintenant, non seulement il était le pianiste du club, mais il était le citoyen le plus important de la ville. Des centaines, peut-être même des milliers d'anciens nazis travaillaient pour lui. Aucun projet majeur de construction ne pouvait démarrer sans lui, dit Thompson.

Horn écoutait avec attention. C'était ce qu'il faisait en tant qu'enquêteur, et il laissait volontiers Thompson s'exprimer avec emphase. Mais la véritable question, en ce qui le concernait, n'était pas le nombre de fois que le général O'Daniel avait donné aux habitants de Nuremberg l'occasion de se rendre, ni les détails de la relation malheureuse entre occupants et occupés. La question importante était de savoir comment les fabricants de jouets, de confiseries et autre civils de Nuremberg avaient pu être à tel point subjugués par Hitler et ses acolytes pour se sacrifier et sacrifier leur ville au nom de la folie d'Hitler. Et comme le soupçonnait Horn, ce n'était pas tant une question d'armement, mais cela se rapportait plutôt au stade et au champ de parade – et peut-être aussi aux trésors du Saint Empire romain germanique.

« J'ai été mandaté pour retrouver les bijoux de la Couronne, dit Horn au capitaine. Plus vite je m'y mettrai, mieux cela vaudra. Si cela implique de négocier avec les entrepreneurs civils, d'infiltrer les réseaux de marché noir ou d'interroger d'anciens nazis, eh bien c'est ce que je vais faire. »

Une nouvelle fois, Thompson jugea l'idée irréaliste. De toute évidence, Horn ne comprenait toujours rien à la situation à Nuremberg. Enquêter sur ce qui s'était produit dans le bunker – pour autant qu'il y ait matière à enquête – était quasiment impossible. Tous ceux qui savaient quelque chose étaient morts. Tous les documents, à condition qu'il y en ait eu, étaient ensevelis sous des tonnes de gravats.

Pour achever de convaincre Horn, Thompson lui montra les dossiers de la MFAA posés sur la table devant lui. Chaque jour, dit-il, de nouveaux ordres arrivaient de Francfort. Mais ce qu'on lui demandait n'avait rien à voir avec la réalité sur place. On lui avait confié la protection de soixante-cinq monuments artistiques figurant sur une liste, en plus des différents bunkers et abris dont il était également responsable. Mais trente-deux des bâtiments listés n'existaient plus. Ce n'était plus qu'un amoncellement de ruines. Dix-huit autres étaient tellement endommagés qu'ils auraient dû être rasés. Mais ça, il n'avait pas le droit de le faire, parce que la MFAA les avait décrétés trésors nationaux, et ils devaient être préservés. D'après lui, il était dangereux de pénétrer dans ces immeubles. Les autres pouvaient probablement et devaient même être sauvés. Mais comment

procéder quand les règlements de l'armée lui interdisaient d'engager d'anciens nazis pour faire le travail ? Thompson n'avait pas d'autre choix, déclara-t-il, que de se tourner les pouces jusqu'à ce que les bureaucrates de l'USFET décident de lui donner les moyens de sa tâche. Il ne pouvait pas se tourner vers un intermédiaire comme Heinz Lévié pour l'aider, car la MFAA n'avait pas de fonds à dépenser comme le ministère du Développement économique ou la commission des affaires civiles. L'équipe de Thompson était tout en bas de l'échelle hiérarchique.

Il y avait bien de l'argent qui était injecté dans la ville, mais il était surtout utilisé pour la rénovation du palais de justice, la prison attenante et le Grand Hôtel, en prévision des procès pour crimes de guerre. L'USFET voulait prouver au monde que la ville était gérée par les États-Unis, sauf que, de l'avis de Thompson, ce n'était pas le cas. Le palais de justice serait prêt en temps et en heure pour les procès et la capacité d'accueil dans les hôtels suffisante, alors que le reste de la ville était au bord du gouffre et que des gens mourraient de faim. En plus, une épidémie de typhus s'était propagée à partir des camps. Des meutes de chiens sauvages erraient la nuit dans les rues. Il y avait aussi des groupes clandestins de paramilitaires juifs qui cherchaient vengeance, des ouvriers du Reich armés, des trafiquants de marché noir et des nazis, aujourd'hui sans uniforme, mais toujours présents.

Le souci le plus immédiat pour Thompson était les quelque dix mille personnes sans domicile, vivant encore dans des abris et des bunkers. L'USFET avait ordonné que les abris soient évacués et leurs portes scellées. Mais que devait-il faire ? Mettre encore plusieurs milliers de femmes et enfants dans la rue ? Accepter qu'ils puissent être violés ou dévalisés ?

Le message de Thompson était clair. Retrouver les œuvres d'art – autrement dit, sauver ce qu'il appelait de l'art allemand pour les Allemands – ne méritait pas qu'il s'y intéresse. Suffisamment de vies avaient déjà été sacrifiées au cours de la bataille pour prendre la ville. D'autres choses bien plus importantes avaient priorité sur l'enquête du lieutenant.

Horn, tout en sachant qu'il avait tort, commençait à apprécier Thompson. Non pas que le sentiment fût partagé et qu'il puisse envisager un jour de se retrouver assis à une table avec lui autour d'une bouteille de vin, en train d'évoquer leurs souvenirs de guerre. Horn voyait Thompson pour ce qu'il était : un gratte-papier ordinaire sans grande éducation et beaucoup de patriotisme, un peu trop âgé ou inapte au combat, qui avait choisi de travailler dans les services d'occupation, imaginant qu'il serait accueilli en Allemagne comme un héros conquérant. Se retrouver dans un endroit comme Nuremberg avait dû lui procurer le même effet que d'être renversé par un camion.

Ce n'était pourtant pas une excuse pour se noyer dans l'alcool au club des officiers comme le faisait Thompson, s'absenter du quartier général parce qu'il n'avait rien à dire aux gens qui comptaient sur lui pour les aider, ou s'en remettre, pour gérer la ville, à des entrepreneurs civils avides d'argent, des voyous en quête de vengeance ou d'anciens nazis sans uniforme. Cela ne résoudrait pas les problèmes de la ville, ni ne permettrait de découvrir qui avait pris les joyaux de la Couronne.

Après plus amples discussions et quelques amabilités, Thompson accepta de retrouver Horn le lendemain matin dans le bunker. Entretemps, il demanderait à son adjoint, le lieutenant Klise, de trouver une chambre pour Horn au Grand Hôtel. Le soldat Dollar pourrait loger avec la 2^e division de cavalerie à la caserne Merrell, près du champ de parade.

« C'est tout ? » demanda Thompson, impatient d'en finir.

Horn pensait à plusieurs choses, mais, pour l'instant, l'accès au bunker était suffisant. Et subitement, il s'inquiéta de l'endroit où il pourrait trouver le gouverneur Fuller, ayant l'obligation de s'annoncer auprès de l'officier qui commandait les troupes d'occupation.

Le capitaine montra de l'autre côté de la salle un homme d'un certain âge assis près du pianiste,

vêtu d'un uniforme froissé. Il incita Horn à aller se présenter.

« Mais ça ne vous avancera à rien, ajouta Thompson. Il a été relevé de son poste. Pour avoir engagé d'anciens nazis. »

La boîte de Pandore

21 juillet 1945

Nuremberg avait perdu son horloge officielle.

Comme un enfant blessé à qui il manque les deux dents de devant, la façade occidentale de l'église Notre-Dame n'avait plus sa célèbre horloge avec ses figurines mécaniques représentant la royauté du Saint Empire romain germanique. Pendant plus de quatre cents ans, le *Männleinlaufen* avait compté les heures au-dessus de la place historique du marché au cœur de la vieille ville. Chaque jour à midi, accompagnés par la musique d'un carillon mû par un système mécanique rotatif, des pages et des joueurs de tambour et de trompette délicatement sculptés annonçaient l'arrivée de sept princes, ducs et évêques. La procession royale sortait ensuite d'une niche cachée derrière l'horloge pour jurer fidélité à l'empereur Charles IV, assis sur un trône doré, portant une couronne polychrome et habillé comme il se doit des vêtements multicolores et des insignes impériaux du Saint Empire romain germanique.

Le *Männleinlaufen* et ses joyaux de la Couronne polychromes avaient été enlevés et mis en sécurité avant que les bombes ne fassent sauter le toit de l'église et que le feu ne détruise les immeubles alentour. Quand Horn se retrouva sur la place du marché, regardant le trou laissé par l'horloge dans le mur, il se souvint de sa surprise et de son plaisir d'enfant lorsqu'il s'était promené pour la première fois sur cette place pavée idyllique, qu'il avait entendu les trompettes et avait levé les yeux vers l'horloge pour voir s'animer ce tableau médiéval plein de couleurs. Mais aujourd'hui, il n'était pas venu sur la place pour se remémorer sa jeunesse et la copie des joyaux de la Couronne. Il s'était arrêté sur le chemin de l'allée du Forgeron pour voir où, des siècles avant que les véritables trésors du Saint Empire romain germanique ne soient emmenés en Autriche, ils avaient été exposés publiquement à Nuremberg. C'était ici, en des temps médiévaux, sur la place pavée du marché, à l'ombre du vieux château de pierre, que les liens entre les joyaux de la Couronne, la monarchie et le peuple allemand avaient été noués.

Panofsky, le mentor de Horn, aurait certainement fait remarquer que l'antique place où il se tenait maintenant était autrefois le ghetto juif de la ville. Elle avait été dégagée au XIV^e siècle par les pères fondateurs de la ville lorsque les intérêts commerciaux de Nuremberg s'étaient étendus au-delà du château. À la fin du XV^e siècle, les Juifs avaient été tués ou avaient fui la ville. À côté du site de l'ancienne synagogue, là où se trouvait maintenant l'église catholique, des foules s'amassaient chaque année sur la place, le deuxième vendredi après Pâques, pour admirer le trésor impérial exposé dans un reliquaire posé sur une estrade, spécialement construite pour l'occasion. Les pèlerins croyaient que le strict respect de ce pieux rituel réduirait de trente-huit ans leur séjour au purgatoire. L'Église leur ayant assuré que leur purgatoire pouvait durer deux mille ans, trente-huit ans de tourment en moins pour seulement une heure ou deux de dévotion, cela valait la peine. Comme les indulgences qui étaient

autrefois vendues à l'église Notre-Dame, les insignes impériaux du Saint Empire romain germanique étaient une source importante de profit. Des milliers d'Allemands – aussi bien des princes que des chevaliers ou des serfs – ainsi que des pèlerins venus d'aussi loin que l'Espagne et le Portugal participaient aux spectacles soigneusement organisés et mis en scène par la ville et qui duraient une semaine.

La vénération des trésors et la persécution des Juifs de la ville avaient connu un regain à l'ère nazie. La population juive de Nuremberg avait été déportée dans des camps de concentration. L'horloge et la copie des bijoux de la Couronne, en très mauvais état, furent restaurées et replacées au-dessus du *Männleinlaufen*, les trésors impériaux rapatriés depuis Vienne et exposés à nouveau, et la place historique du marché rebaptisée place Adolf-Hitler. Dans des livres, des magazines et même des contes pour enfants, la ville était comparée à *La Belle au bois dormant* des frères Grimm, dans lequel Nuremberg, la princesse endormie, aurait été une métropole magnifique et animée, plongée dans un sommeil angoissé par des Juifs maléfiques au cours du XIX^e siècle. Selon la nouvelle fable, Hitler l'avait réveillée par ses actions héroïques et la ville était sortie de son long sommeil pour redevenir une beauté pleine de vie. Lui, le Führer, était *der Starke von Oben*, le « fort de là-haut ».

À présent, il y avait eu un nouveau changement de la garde. La ville était en ruines. Le *Männleinlaufen* n'était plus là, cinq des vrais bijoux de la Couronne avaient disparu de la collection du Saint Empire romain germanique, un prisonnier juif de Mauthausen était le principal entrepreneur de la ville et la place avait été rebaptisée place du Général-Mike-O'Daniel.

Horn avait été envoyé dans ce purgatoire – c'était probablement ainsi que les habitants considéraient le crépuscule où ils étaient plongés – afin de retrouver les trésors impériaux pour le compte de l'armée conquérante, tout comme l'avait fait Napoléon en envoyant des soldats pour s'en emparer, des siècles auparavant. Tant pis si les Français n'avaient pas réussi à récupérer les bijoux de la Couronne parce que les notables de la ville les avaient cachés à Vienne ou si les chances de les retrouver étaient aussi minces pour l'émissaire du général Eisenhower.

Horn ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller de la façon dont les fantômes du passé continuaient à hanter le présent. Tout comme la disparition de l'horloge de Nuremberg représentait une perte psychologiquement importante pour les résidents de la ville, créant un vide face auquel les habitants se sentaient désarmés et désynchronisés, le fait que les trésors du Saint Empire ne soient plus exposés avait dû également créer un vide difficile à combler. L'historien de l'art qui se cachait derrière le professeur Walter Horn se demandait si la vénération de ces trésors serait la même maintenant qu'une monarchie avait été remplacée par une autre, et si les événements de la guerre modifieraient leur sens et les sentiments que les résidents de la ville portaient aux insignes impériaux. Toutefois, le soldat en lui se concentrait sur la tâche la plus pressante : retrouver les objets authentiques.

Le lieutenant résista à la tentation d'entrer dans l'église Notre-Dame incendiée, ou de voir ce qui restait de Saint-Sébalde, l'église protestante à proximité, où avait joué Pachelbel. Il ne visita pas non plus ce qui restait de l'hôtel de ville, où le poète lyrique Hans Sachs et les maîtres chanteurs avaient donné des représentations, ni le Théâtre d'État de Nuremberg privé de toit, où Richard Wagner avait dirigé. Tout ce qui restait du Heilig Gast Spital, ou hôpital du Saint-Esprit, où les bijoux de la Couronne avaient été entreposés pendant trois siècles, était une tour polygonale en équilibre précaire au-dessus du bras sud de la rivière Pegnitz.

Le seul arrêt que fit Horn avant de quitter la place historique fut au Schöner Brunnen, la magnifique fontaine haute de vingt mètres, ornée, elle aussi, de sculptures en pierre représentant des personnages du Saint Empire : princes, ducs et évêques, en compagnie d'une multitude d'anges et de

figures bibliques qui les bénissaient. Contrairement au *Männleinlaufen*, elle ne pouvait pas être déplacée. Les notables de la ville avaient protégé la fontaine en construisant autour d'elle une énorme coquille en béton. Pendant que Horn la regardait, une équipe de travailleurs venus d'un camp de prisonniers, avec des chiffres révélateurs clairement imprimés au pochoir sur leurs uniformes, était occupée à entamer la superstructure pour faire apparaître, sculpture par sculpture, le travail en dessous. D'après le soldat qui surveillait les ouvriers, le gouverneur Fuller avait ordonné que la fontaine soit dégagée afin que les prochains visiteurs de Nuremberg – les juges et leurs assistants venus pour les procès contre les crimes de guerre – puissent voir autre chose que les salles d'audience, les cellules des prisons et les gravats.

Horn continua sa marche, retrouvant enfin son premier visage familial, Albrecht Dürer. La statue de bronze du résident le plus célèbre de la ville était criblée de balles, mais elle était encore debout, sentinelle solitaire dont la tête dépassait à peine des débris, juste au nord de la place. La maison de Dürer, devant la porte Tiergärtner, n'avait pas aussi bien résisté. Les murs du bâtiment à soutènement de bois avaient résisté aux bombardements, mais le toit, les fenêtres et les portes avaient disparu. Le bâtiment pouvait parfaitement être reconstruit, à condition que Thompson, dans sa hâte d'avancer dans la remise en état, ne la fasse pas raser. Horn se promit de rappeler au capitaine que chaque brique manquante, chaque montant de porte et de fenêtre avec verre cathédrale devait être ramassé et sauvegardé. Tant pis pour les juges et les juristes venus pour juger les criminels nazis. Tout comme l'horloge et la fontaine sous sa coquille de ciment, la maison de Dürer devait être préservée pour que, un jour, les habitants de Nuremberg puissent redresser la tête.

L'entrée du bunker n'était plus qu'à une rue de distance. On ne voyait plus aucune trace de la porte de garage qui avait protégé l'entrée du tunnel des regards indiscrets quand les Hüber vivaient au-dessus, et guère plus de traces du moindre immeuble. La seule chose qu'on voyait de la rue était deux portes métalliques, posées par l'armée américaine, entre deux montagnes de gravats. La pancarte accrochée jadis à l'extérieur, ANTIQUITÉS – NEUF ET ANCIEN, n'existait plus, pas plus que les gardes nazis qui avaient dû juger l'enseigne aussi farfelue que l'avaient trouvée le soldat Hüber et sa famille.

À proximité, de chaque côté des portes, des équipes d'ouvriers triaient les pierres et les blocs de construction pour une future utilisation. Le reste des gravats était évacué avec des brouettes et jeté sur des plateformes qui les emmèneraient hors de la ville grâce à un système de rails improvisé. À l'image des anciens murs du château qui avaient cerné la vieille ville, une énorme décharge montait à présent autour du Nuremberg de l'occupation.

Les portes du tunnel étaient ouvertes. À l'intérieur, après un quai de chargement, on voyait le long couloir en pente descendante que Peterson et ses hommes avaient exploré. L'entrée, maintenant déblayée, était gardée par deux soldats avec des mitraillettes. Un autre groupe de soldats d'infanterie tournait autour du quai de chargement – signe que Thompson avait tenu parole et l'attendait à l'intérieur. Horn se présenta et attendit pendant qu'un des gardes disparaissait dans le tunnel pour aller le chercher.

Sans perdre de temps, Horn se mit aussitôt à inspecter le complexe. À première vue, ce n'était pas un bunker à l'origine. La pierre, taillée grossièrement, avait été dégagée avec des outils manuels, et la pente graduelle et le plafond voûté du tunnel menant vers les chambres en dessous répondaient au besoin de manutentionnaires devant rouler des tonneaux et des brouettes.

« C'était une cave à bière », dit-il à Thompson quand ce dernier arriva quelques minutes plus tard.

L'observation de Horn n'impressionna pas particulièrement le capitaine. Comme tout au long de son enquête, il devrait expliquer l'histoire derrière l'histoire de ce que Thompson avait sous les yeux pour que cela lui évoque quelque chose ou retienne son attention.

Horn expliqua que les nazis avaient tout simplement reconverti la cave pour leurs besoins. Un tel espace sous un château n'était pas quelque chose d'exceptionnel. Presque toutes les familles du vieux Nuremberg avaient leur propre cave à bière et les bourgeois de Nuremberg disposaient de caves encore plus vastes non seulement pour stocker la bière, mais aussi pour brasser le houblon. Autrefois à Nuremberg, la loi exigeait que tous les propriétaires terriens aient à leur disposition de telles installations. Ce qu'on pouvait comprendre : la bière allemande, brassée avec du houblon antibactérien, n'était pas aussi sensible à la contamination que l'eau. Quand la ville se défendait contre des envahisseurs, la population entière – les humains comme les bêtes – subsistait grâce à la bière.

Étant donné la position du tunnel, juste sous le château, Horn soupçonnait même que le bunker nazi avait été autrefois la brasserie royale. Il ne connaissait pas suffisamment le complexe pour en être certain, mais il était prêt à parier que les hommes de Thompson trouveraient un conduit menant au puits du château, ainsi qu'un passage vers l'une des nombreuses salles souterraines. Celle où on stockait le grain était une des plus grandes, et, d'après la légende, la nourriture pouvait y être conservée pendant des siècles. L'empereur Charles V avait, paraît-il, mangé une michette de pain préparée à partir de grain emmagasiné depuis cent quatre-vingts ans.

Thompson écarta la possibilité d'un passage caché. S'il existait une autre issue, ses hommes l'auraient déjà trouvée.

Sur ces mots, le capitaine emmena Horn à l'intérieur du bunker. L'air y était pur et frais, comme l'avait noté Peterson dans son rapport. Le système de ventilation fonctionnait encore. En dehors de quelques graffitis en anglais sur un mur – sans doute l'œuvre d'un GI fatigué d'assurer la protection du site –, on ne voyait aucune trace de dommages.

Le complexe était l'endroit le plus sûr de la ville, assura le capitaine. Il avait des hommes postés vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'entrée du tunnel et à l'intérieur. Personne ne pouvait ni entrer ni sortir sans qu'il le sache.

Ils continuèrent jusqu'au couloir principal, en passant devant les toilettes et les douches, et, là, Horn fit sa deuxième observation. Non seulement le tunnel était l'entrée d'une cave à bière, mais, selon toute vraisemblance, c'était bien la brasserie royale, compte tenu de son plafond haut et de son intérieur spacieux. Les chaudières à moût devaient se trouver dans le couloir principal et les pièces destinées à empiler les tonnelets avaient été converties en cellules à entreposer des œuvres d'art.

Pour Horn, certains points étaient évidents. Les nazis s'étaient contentés de construire une coquille de briques et de ciment à l'intérieur de la cavité existante. La porosité du calcaire rouge et l'environnement naturellement frais et humide avaient nécessité une isolation et un système de climatisation. Un environnement idéal pour brasser du houblon ne pouvait pas convenir à des œuvres d'art.

Le complexe était impressionnant. En dehors des deux fours à charbon et des salles séparées où étaient installés les appareils de chauffage et de ventilation, on trouvait le quartier des gardes, une seule chambre avec deux lits superposés, une table, des chaises, des étagères et, au mur, un crochet à tableaux où le portrait du Führer devait être suspendu.

Thompson ne savait pas ce qu'on avait trouvé dans le quartier des gardes à l'ouverture du bunker. S'il y avait eu des documents, l'auteur des graffitis aurait très bien pu les prendre en souvenir. Horn se dit que cela ne servirait plus à rien d'en discuter avec Thompson. D'ailleurs, le capitaine lui assura que si quelque chose avait été pris, cela s'était passé avant qu'il ait pris possession des lieux avec ses hommes.

Le capitaine accéléra le pas le long du couloir. Mais le lieutenant n'avait pas l'intention de se

laisser boussuler pendant sa visite du complexe. Il prit son temps pour examiner et noter ce qu'il trouvait à chaque pas.

Le système le plus ingénieux de tout se nichait dans les conduits d'air qui montaient vers l'extérieur. Comme le soldat Hüber l'avait appris à Horn, ils pouvaient être bouchés en cas d'attaque avec des bombes incendiaires ou des gaz toxiques. Toujours selon Hüber, il y avait en plus des pièges à bombes spéciaux installés dans les conduits, destinés à protéger le bunker des grenades ou autres explosifs qui pourraient y être lancés.

Au grand agacement de Thompson, Horn prit le temps d'inspecter chaque conduit avant de gagner la chaufferie où étaient entreposés des réservoirs de fuel de mille deux cents litres. Comme il s'en doutait, l'eau pour le système de climatisation venait d'un ancien conduit à l'intérieur du mur, rattaché sans doute au puits du château.

Plus intéressant, en même tant que source d'inquiétude, la trappe que Horn trouva dans la cheminée de sortie du générateur d'électricité de secours. Il fut incapable de déterminer où menait la trappe, car sa porte métallique, à peine assez grande pour laisser passer un homme, était bloquée par la rouille. Horn se demanda si c'était déjà le cas lorsque Peterson et ses hommes étaient entrés dans le bunker. Il nota sur un mince carnet de poche noir de demander au soldat Dollar d'en forcer l'ouverture pour voir où elle menait.

Vexé de constater que le lieutenant n'avait eu aucune peine à découvrir quelque chose que ses hommes avaient laissé échapper, Thompson lui assura que si quelqu'un avait pu accéder au bunker par cette trappe, l'intrus serait tombé sur les gardes à l'intérieur. De plus, les salles de stockage et les chambres fortes restaient constamment fermées.

On ne relevait aucun dommage apparent dans le couloir principal et les salles d'accès. Ce qui ravivait la question que Horn se posait depuis sa lecture du rapport de Peterson suivant l'attaque. Pourquoi les nazis, après avoir autant investi pour construire cette chambre forte et y avoir installé des éléments de sécurité si élaborés, avaient-ils laissé le complexe sans surveillance pendant les dernières heures de l'invasion ? Le soldat Hüber lui avait dit qu'une compagnie de SS avait été stationnée dans le bunker et le rapport de Peterson indiquait clairement que les générateurs et le système de ventilation fonctionnaient encore quand il était entré avec son équipe. Où étaient partis les gardes et à quel moment ? Avaient-ils emporté avec eux les bijoux de la Couronne ?

Thompson l'ignorait, ou ne voulait pas le dire. Tout ce qu'il avait recueilli auprès des civils qu'il avait interrogés, c'était que le bunker avait été un secret bien gardé. Les SS, dont on ignorait de qui ils dépendaient, étaient probablement enfouis sous les remblais en permanente expansion à la périphérie de la ville, à moins qu'ils ne fussent internés dans l'un des camps de prisonniers de guerre.

Horn préférait ne pas poursuivre sur ce sujet pour l'instant, et il concentra son attention sur les unités de stockage. Cinq en tout, fermées par des portes blindées de deux mètres cinquante de haut, chacune avec son propre mécanisme de fermeture, et suffisamment épaisses pour résister à l'onde de choc d'une explosion.

Alors que Horn attendait que Thompson les ouvre, le capitaine fit volte-face et se dirigea vers la chambre forte principale où se trouvaient plusieurs policiers militaires en compagnie d'un civil que Horn avait vu avec Thompson au club des officiers. Petit, autour de la soixantaine, il portait le même costume élimé que la veille.

Thompson présenta Horn à Albert Dreykorn. Secrétaire du comité historique de la ville, il travaillait avec Thompson et ses hommes pour aider à relancer au plus vite le processus de remise en état.

Dreykorn salua solennellement Horn de la tête, mais ne lui tendit pas la main.

Le capitaine n'en dit pas plus sur Dreykorn, donnant à Horn l'impression que celui-ci était un invité du capitaine venu visiter le complexe. C'est au moment où le petit homme sortit de sa poche un jeu de clés que Horn comprit qu'il jouait un rôle de supervision beaucoup plus important dans les opérations concernant les monuments menées par le capitaine.

« Je vous ouvre la chambre forte tout de suite », dit Dreykorn dans un anglais approximatif.

Horn était abasourdi. Non seulement le capitaine ne possédait pas les clés pour ouvrir la chambre forte, mais celui qui les détenait était un Allemand, peut-être même un ancien nazi, payé officieusement par les forces d'occupation.

Plutôt que d'attirer l'attention de Thompson sur cette violation patente des règles de sécurité, il décida d'attendre de se retrouver seul avec lui pour lui faire part de ses préoccupations.

« Je veux d'abord voir les autres salles de stockage, pas seulement la chambre forte principale », dit Horn en allemand puis en anglais.

Thompson accéda à la demande de Horn, visiblement agacé de devoir prolonger l'inspection au-delà de la chambre forte d'où les trésors avaient prétendument disparu.

Dreykorn paraissait également ennuyé à l'idée que Horn ne veuille pas se contenter d'une inspection superficielle du bunker. Il devait avoir déjà conduit des visiteurs dans le complexe et ne voyait pas pourquoi il fallait recommencer, surtout avec un officier subalterne. Il tourna à contrecœur le mécanisme de fermeture de la première cellule de stockage puis fit rouler les épaisses portes blindées.

La salle était remplie d'objets d'art du sol au plafond. Tout d'abord, Horn s'intéressa moins aux trésors eux-mêmes qu'à la construction de la chambre. Comme l'avait noté le commandant Hammond à Francfort, la première couche était une épaisse feuille en laine de verre, ce qui se faisait de mieux en termes d'isolation thermique. En dessous, il y avait une solide couche de goudron imperméable à même la brique. Horn ne pouvait pas aller bien loin avec son couteau de poche mais, en creusant, il aurait probablement trouvé une autre couche de goudron derrière la brique, puis du ciment. Le sol et le plafond avaient subi le même traitement, mais sans laine de verre. À la place, on avait mis une couche de bois composite. C'était en tout cas une construction particulièrement impressionnante.

Horn examina le contenu de chaque cellule. Parmi les œuvres les plus précieuses figurait *Le Salut de l'ange* de Veit Stoss, le célèbre sculpteur sur bois de Nuremberg, qui était également bâtisseur de ponts, tailleur de pierre et fondeur de bronze. L'énorme sculpture en forme de lune représentant la Vierge Marie et l'archange Gabriel lors de l'Annonciation était accrochée dans le chœur de l'église Saint-Laurent de Nuremberg.

Près de là, une autre unité de stockage était pleine de vitraux provenant de la même église. Le fichier dans l'entrée du bunker indiquait que les vitraux dataient du dernier quart du XIV^e siècle, après que le chœur gothique tout en hauteur eut été terminé. Un vitrail particulier de cette collection, sur le thème de l'Exode, avait été réalisé plus tard par Michael Wolgemut, le maître d'Albrecht Dürer.

L'historien de l'art qui sommeillait en Horn avait supplanté une nouvelle fois le soldat. Il passa la main sur le bois au grain serré d'un luth médiéval, s'arrêta un moment pour examiner les imbrications d'un ivoire carolingien, remarqua le beau travail de bas-relief sur le gisant en calcaire d'un chevalier. Il admira la touche délicate du pinceau sur un manuscrit enluminé d'un livre d'heures monastique, avant de découvrir son propre reflet dans un gobelet en or et en argent poli.

Comme l'avait dit le commandant Hammond, et comme Thompson le lui faisait maintenant remarquer, il s'agissait d'art allemand provenant de musées allemands.

Dreykorn intervint pour confirmer les propos du capitaine. Par tradition et par proclamation royale, ces trésors étaient la propriété de Nuremberg depuis plus de sept cents ans.

Horn ne fit aucun commentaire. Bien que Dreykorn eût probablement raison au sujet des autres objets que Horn examina, tout dans le bunker n'avait pas été la propriété de la ville de Nuremberg avant l'entrée en jeu d'Hitler. La preuve de cela se trouvait dans la salle suivante : les panneaux et les figurines du retable de Veit Stoss avaient été volés à la cathédrale Sainte-Marie à Cracovie.

Nuremberg avait effectivement vu naître le très controversé Veit Stoss. L'artiste y avait été marqué au fer rouge sur les deux joues après avoir été condamné pour faux au début du xv^e siècle. En fait, le retable avait été commandé et sculpté à Cracovie, où le sculpteur avait vécu pendant presque deux décennies avant de revenir dans sa ville natale. Les autorités polonaises ainsi que le Vatican avaient déposé une plainte officielle concernant le vol par les nazis du chef-d'œuvre vénéré à Cracovie, mais ils n'avaient pas pu empêcher son départ. Au vu de la situation générale, sa disparition n'était évidemment qu'une broutille en comparaison des atrocités perpétrées par les nazis dans toute la Pologne occupée.

Les trésors du Saint Empire – les objets les plus précieux de tout le bunker – avaient été eux aussi pris par les nazis à Vienne et exposés temporairement à Nuremberg.

Horn voulait voir cette collection à présent. Dreykorn le conduisit jusqu'à la chambre forte à l'extrémité du bunker.

Un code numérique ouvrait la porte blindée épaisse de trente centimètres. Une porte intérieure, plus petite, faite de barreaux d'acier était commandée par deux clés. À la surprise de Horn, Dreykorn connaissait les cinq chiffres de la combinaison du coffre et avait les deux clés en sa possession.

Une fois la lourde porte ouverte, Horn demanda courtoisement à Dreykorn d'attendre dehors. Le petit homme se montra surpris par cette décision qu'il ne considérait pas comme du ressort de Horn. L'accès à la chambre forte, protesta Dreykorn, dépendait du comité historique de la ville. Les règles devaient être respectées.

Thompson se tourna vers Horn comme si le lieutenant avait commis une faute en demandant que Dreykorn attende dehors, mais, voyant la résolution de Horn qui s'était mis en travers de l'entrée, il prit les choses en main à la grande satisfaction de celui-ci. Dreykorn pouvait monter la garde à l'extérieur de la chambre forte pour s'assurer que rien ne serait pris.

Calmé, Dreykorn attendit dans le corridor pendant que Horn, suivi par Thompson, entra dans la chambre forte. À l'intérieur, des caisses en bois bien rangées étaient empilées du sol au plafond. Une allée étroite, juste assez large pour permettre à une personne de passer, traversait la salle de bout en bout. Deux caisses vides ne paraissaient pas à leur place au fond de la pièce et on voyait, à côté, un petit tas de matériaux d'emballage.

« Ne faites pas attention à Dreykorn, dit Thompson quand ils furent seuls dans la chambre forte. Il se sent responsable de tout ce qui est ici. »

Horn comprenait bien pourquoi. Les autres salles étaient également pleines de trésors, mais celle-ci était différente. D'environ dix mètres de longueur et de cinq de large – comparable en cela à la salle des coffres d'une grande banque –, elle contenait les œuvres d'art et les objets les plus anciens et les plus précieux de toute l'Europe. Des historiens d'art à Paris et à Londres n'auraient peut-être pas été de cet avis, arguant que leurs musées renfermaient des collections plus variées et plus précieuses ; mais aucun n'aurait pu nier que la densité des trésors que les nazis avaient amassés là n'avait son équivalent nulle part en Europe, qu'il s'agisse de valeur historique ou économique.

Horn ouvrit chaque caisse et en examina le contenu. Comme l'avait dit Hammond, et comme cela avait été confirmé par le docteur Troche du Musée germanique de Nuremberg dans l'inventaire qu'il avait préparé pour la MFAA, toutes étaient numérotées et libellées, permettant d'en identifier le contenu, la provenance et la date d'arrivée dans le bunker.

À l'intérieur des caisses les plus grandes et dans des vitrines, se trouvaient le manteau du couronnement en soie brodée, les vêtements impériaux, les pantoufles royales, les gants, chaussettes et habits de cérémonie. Le tissu était si fin et les couleurs si fraîches que Horn crut qu'il s'agissait de reproductions – mais les coutures et la façon dont les perles et les pierres précieuses étaient fixées suffirent à le rassurer sur l'authenticité de ces vêtements de couronnement des anciens rois-soldats. Les caisses moins grandes contenaient des reliques et des trésors religieux, emballés séparément dans de la laine de verre et protégés dans différentes boîtes en cuir, en bois ou en métal. Les plus remarquables étaient deux grandes croix très anciennes – une en bois, l'autre en or et en argent, incrustées de pierres précieuses. Deux caisses de moindre taille contenaient, entre autres, trois paires d'éperons, deux bracelets en or et une bague. Une plus petite, mais non moins importante, renfermait la Sainte Lance ou lance du Destin.

Si l'inventaire nazi était exact – et Horn n'avait aucune raison d'en douter –, les cinq trésors manquants faisaient partie de la collection qui avait été transférée dans la chambre forte. Ainsi que l'avait noté le docteur Troche dans son rapport à Hammond, la couronne impériale était répertoriée comme ayant été entreposée dans la caisse 15, à présent vide, le sceptre et l'orbe dans la caisse 10 et les deux glaives dans la caisse 11, à présent manquante. Chose étrange – à moins que cela n'ait été fait exprès –, ces objets avaient disparu alors que la Sainte Lance, aussi précieuse, de l'avis de Horn, que les deux glaives, l'orbe et le sceptre, avait été laissée sur place. Pour Horn, le mystère était total. Il ne comprenait pas non plus que le complexe, construit pour résister aux bombes alliées, ait été laissé sans surveillance pendant les dernières heures de l'invasion.

À voir la manière dont les caisses vides avaient été ouvertes, avec les panneaux du dessus arrachés au pied-de-biche et laissés par terre à côté des emballages, Horn en déduisait qu'on avait pris moins de soin pour déménager les trésors qu'on en avait mis à les transporter et les entreposer. Le ou les voleurs étaient pressés. La couronne, l'orbe et le sceptre étant relativement petits, ils avaient pu être mis dans la caisse 11 avec les glaives et ensuite sortis du bunker. Mais quand avaient-ils été pris, et par qui ? Il n'y avait pas un seul indice.

Horn ne pouvait rien tirer de plus de cette chambre forte. Après avoir examiné soigneusement les caisses vides, il s'intéressa aux questions de sécurité. Le rapport postérieur aux faits du capitaine Peterson indiquait qu'il était entré dans le bunker avec la compagnie E ainsi que d'autres hommes, mais n'avait pas ouvert les différentes cellules de stockage. L'inspection des cellules de stockage et de la chambre forte avait eu lieu plus tard, après l'arrivée des forces d'occupation et après que la majorité des forces américaines eut quitté la ville. À Francfort, Hammond avait évoqué un retard certain.

« Comment vos hommes ont-ils eu accès aux chambres fortes ? demanda Horn.

– Dreykorn, bien entendu, répondit d'emblée Thompson. Il a ouvert la chambre forte environ un mois après le départ des hommes du général Frédéric. »

Comme autre explication, le capitaine ajouta qu'il n'avait eu ni le temps ni les moyens de l'ouvrir quand lui et ses hommes étaient arrivés à Nuremberg le 21 avril, le lendemain de la fin des combats. Compte tenu de la situation tragique qui régnait dans la ville, il avait décidé que les trésors supposés cachés à l'intérieur du bunker y étaient plus en sécurité que nulle part ailleurs. Avec les problèmes logistiques rencontrés pour monter des centres médicaux et de distribution de nourriture, ainsi que l'agitation civile qui montait à mesure que les habitants s'accoutumaient à l'occupation, plusieurs semaines s'étaient écoulées avant que Thompson ait tenté d'accéder au bunker. Entretemps, les renseignements militaires avaient identifié les probables détenteurs des clés et de la combinaison de la serrure : le maire Willy Liebel et le chargé de la défense, Karl Holz, à présent décédés.

On pensait que Liebel s'était donné la mort dans son bureau d'une balle dans la tête, avec une arme de gros calibre retrouvée près de son corps. Le visage du cadavre étant méconnaissable et ses poches vides, une première identification avait été difficile, mais une certaine bague au petit doigt et un mouchoir avec un monogramme avaient finalement permis de confirmer que la victime était bien le maire Liebel.

Le corps de Holz avait été retrouvé dans la cour devant le quartier général de la Gestapo. Une enquête préliminaire avait conclu qu'il s'était barricadé dans son bureau avec un des officiers SS d'Himmler pendant que l'infanterie donnait l'assaut de l'immeuble. Des coups de feu avaient été échangés à travers la porte et l'officier SS avait été tué. Holz s'était échappé par un trou d'obus dans le mur et avait atterri par terre à l'extérieur. Un soldat américain l'avait repéré en train de fuir à travers la cour et lui avait tiré une balle dans la nuque. Il s'était vidé de son sang avant qu'on puisse venir à son secours.

D'après Thompson, ses hommes et lui avaient retourné la ville dans tous les sens sans trouver ni clés ni combinaison de serrure. Tous les papiers relatifs au bunker avaient été brûlés avant leur arrivée.

Étant donné que le capitaine n'avait même pas remarqué la trappe de secours, Horn ne pouvait pas prendre ses propos comme argent comptant. Le fonctionnement d'une telle installation avait dû générer des masses de paperasses. Quant à la hiérarchie nazie, bien connue pour son amour des archives, elle aurait certainement gardé des doubles des ordres de travail et des listes du personnel.

Horn prenait des notes tandis que Thompson continuait son histoire. Celui-ci, sachant imminente l'arrivée de Mason Hammond, le chef de la MFAA, avait décidé qu'il était temps d'ouvrir la chambre forte, conscient que son enquête était dans l'impasse et que le gouverneur Fuller souhaitait à tout prix obtenir des nouvelles optimistes et positives susceptibles de changer dans les journaux l'image constamment dégradée de la situation à Nuremberg. Le béton armé s'étant révélé résistant aux marteaux et aux burins et la porte trop épaisse pour être attaquée au chalumeau, il avait fait appel aux experts en démolition. Dreykorn était arrivé pendant que Thompson était dans le bunker en train de discuter du matériel nécessaire pour ouvrir la chambre forte.

C'est à ce point de leur conversation que le capitaine révéla à Horn ce qu'il aurait dû lui dire depuis le début. Albert Dreykorn, qui avait ouvert la chambre forte pour Thompson, était l'ancien secrétaire personnel du maire. Non seulement Horn avait raison de soupçonner Dreykorn d'être un ancien nazi, mais Dreykorn était également le secrétaire du fonctionnaire le plus important de la ville, un homme considéré comme un ami personnel d'Adolf Hitler. Dreykorn pouvait parfaitement avoir intercepté des appels entre Liebel et le Führer.

Pour se défendre d'avoir fait confiance à Dreykorn, ou soucieux de rassurer Horn sur la priorité absolue que constituait pour lui la surveillance de la chambre forte, Thompson rappela au lieutenant ce qu'il lui avait expliqué la veille au club des officiers. Tous les habitants de Nuremberg étaient d'anciens nazis. Ses hommes avaient besoin d'eux pour faire fonctionner la ville. Qui était mieux placé qu'un Allemand pour protéger des œuvres d'art allemandes ?

Horn pressa alors Thompson pour obtenir d'autres détails. « Dreykorn avait-il proposé ses services ? »

Thompson reconnut que Dreykorn était venu vers lui et non le contraire. Il avait simplement dit au capitaine qu'il n'y aurait pas besoin d'explosifs pour ouvrir la chambre forte.

Dreykorn était donc arrivé juste au bon moment pour éviter l'intrusion brutale dans la chambre forte des soldats américains. L'ancien secrétaire de Liebel avait parfaitement pu mettre le complexe sous surveillance après l'arrivée de Peterson et de la compagnie E. La présence d'Allemands en tant

que secrétaires des forces d'occupation pouvait expliquer la « coïncidence ». Dreykorn aurait pu connaître les intentions de Thompson concernant la chambre forte via le téléphone arabe des renseignements civils, avant même que le gouverneur Fuller et les autres officiers d'occupation ne soient au courant.

« Dreykorn vous a fourni les clés et la combinaison ? » demanda Horn.

Selon Thompson, Dreykorn était persuadé qu'avant l'invasion Liebel et Holz avaient remis les clés et la combinaison de la serrure à trois hommes de confiance choisis au sein du conseil municipal de la ville de Nuremberg. Sur intervention de Dreykorn, deux des conseillers, Heinz Schmeissner et le docteur Konrad Fries, s'étaient présentés avec les clés. Le troisième conseiller, Julius Lincke, qui connaissait la combinaison, avait disparu depuis l'invasion et on supposait qu'il était mort. Mais heureusement, Liebel avait également fait confiance à Dreykorn et lui avait confié la combinaison.

Extirper la totalité de l'histoire à Thompson ne fut pas chose facile. Soit le capitaine était gêné de dire la vérité, soit, comme Horn l'apprendrait plus tard, un accord avait été passé en coulisse, et le capitaine et ses hommes ne voulaient pas le faire figurer dans des documents officiels. Les deux conseillers encore en activité étaient des membres de l'ancienne élite de Nuremberg et, comme le receveur des Postes et le chef des pompiers, ils avaient donné leur accord aux troupes d'occupation submergées par leurs tâches, acceptant d'assumer leurs anciennes fonctions au sein de l'administration de la ville. Ils avaient apporté leur aide à Thompson et à ses collègues, et avaient été nommés par le capitaine au comité historique de la ville, dont Dreykorn était le secrétaire par intérim, et qui était justement financé par la MFAA.

Pour expliquer pourquoi ils ne s'étaient pas manifestés plus tôt, Schmeissner et Fries avaient rappelé à Thompson leur précédente affiliation nazie et leur crainte d'être poursuivis en justice. Dreykorn, lui, avait agi en tant qu'intermédiaire.

Horn était sidéré par ces accords de pur opportunisme. Hammond lui-même ne se doutait certainement pas du désordre qui régnait à Nuremberg. Non seulement les acteurs civils faisaient le travail des forces d'occupation, mais les renards nazis veillaient sur le poulailler des trésors artistiques.

« Dreykorn vous a-t-il parlé de la personne qui aurait pris les bijoux de la Couronne ? » demanda Horn.

Comme Horn l'avait soupçonné dès le début, Thompson reconnut que c'était bien Dreykorn et les deux conseillers du comité historique qui avaient entretenu la rumeur selon laquelle le haut commandement nazi avait déménagé les trésors avant l'arrivée des forces américaines. D'après Dreykorn et les conseillers, les seules personnes qui auraient pu savoir quelque chose étaient Liebel et Holz qui étaient tous les deux morts.

Horn nota le nom de Dreykorn ainsi que ceux des deux conseillers, puis reporta son attention sur la chambre forte pour être sûr qu'aucun indice ne lui avait échappé. Il interrogerait Dreykorn, Schmeissner et Fries, l'un après l'autre, en tête à tête, hors de la présence de Thompson.

Pendant que Horn continuait à examiner la chambre forte, Thompson en prit à son aise, ce qui eut le don de rendre le lieutenant furieux. Comme Horn le raconta plus tard à Rosenthal, le capitaine eut le culot d'allumer une cigarette. Une remarque discrète de la part de Horn la lui fit éteindre à contrecœur. Mais quelques minutes plus tard, le capitaine se mit à fouiller négligemment dans une caisse contenant les habits de couronnement, comme s'il s'agissait de la simple cape d'un roi défunt, de vêtements et de bottines. Ignorant les protestations de Horn, le capitaine s'attaqua ensuite à une caisse voisine contenant la collection d'objets ecclésiastiques soigneusement emballés séparément dans des étuis en cuir et des coffrets incrustés de pierres précieuses.

Cette caisse contenait la collection de saintes reliques sans doute la plus précieuse en dehors de celles que l'on pouvait trouver au Vatican. Parmi les trésors ecclésiastiques que les nazis avaient cachés, se trouvaient un reliquaire contenant une fine lame d'argent supposée venir de la vraie Croix, une bourse ou une boîte à reliques avec de la terre ayant été trempée du sang de saint Étienne, le martyr, un petit coffret avec des fils provenant de la robe portée par l'apôtre Jean, des maillons d'une chaîne qui avait entravé saint Paul et un reliquaire contenant un os du célèbre légionnaire thébain, Mauritius, plus connu sous le nom de saint Maurice.

Thompson paraissait surpris de constater que les SS s'étaient donné autant de mal pour construire une chambre forte destinée à protéger des biens d'Église, sans parler d'une collection d'objets d'art religieux qui pouvaient parfaitement ne pas être authentiques. Hitler et ses copains n'étaient-ils pas des païens ? Des religieuses avaient été violées et des églises incendiées quand les nazis avaient envahi la Russie et les Balkans.

Malgré son éducation religieuse, Horn n'était pas particulièrement croyant. Mais il se hérissa devant la désinvolture avec laquelle Thompson manipulait les œuvres d'art, et en l'entendant soutenir à tort que l'élite nazie et sa piétaille se considéraient comme des barbares impies. En revanche, Horn ne pouvait pas en vouloir au capitaine de mettre en doute l'authenticité des objets. Au Moyen Âge, les reliques étaient produites à la demande. Chaque église et chaque cathédrale possédait les siennes.

Que ces fragments d'os et de tissu soient authentiques ou non importait peu. Ces objets méritaient respect et soin puisqu'ils avaient été vénérés depuis le temps des Romains, avant Michel-Ange, la Magna Carta ou Christophe Colomb. Et contrairement à ce que pensait Thompson, ces antiques trésors pangermaniques faisaient autant partie de l'identité nazie que les rues pavées autour de la place du marché de Nuremberg ou les cérémonies minutieusement mises en scène lors des congrès du parti nazi. Avec la couronne, le sceptre, l'orbe et les glaives, ils constituaient les trésors sacrés du Saint Empire romain germanique, ce qu'Hitler appelait le I^{er} Reich, des trésors que lui et ses intimes considéraient comme étant ceux du nouveau « III^e » Reich de l'Allemagne, dit aussi « Saint Reich ».

Les mots *saint* et *Reich* n'allaient pas vraiment ensemble. En tout cas, aucun chrétien digne de ce nom n'aurait osé les accoler. Les découvertes macabres faites à Dachau étaient la preuve indéniable des obsessions démoniaques des nazis. Mais on ne pouvait pas se contenter de savoir pourquoi et comment ces trésors ecclésiastiques étaient arrivés dans le bunker, ce dont Thompson n'était pas du tout conscient. De la même manière, la disparition des bijoux de la Couronne ne se limitait pas à une simple perte d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Horn se serait volontiers lancé dans un discours qui aurait fait le plus grand bien à son collègue de l'armée, pour lui rappeler ce qu'avait fait Hitler pour gagner la confiance de millions d'Allemands catholiques et protestants. Tromperies, propagande, intimidations, meurtres, rien n'avait été épargné dans la création du III^e Reich, sans compter le rôle joué par l'insupportable situation économique après la Première Guerre mondiale. Thompson se trompait en croyant que les atrocités commises contre les Juifs et la persécution de l'Église catholique romaine relevaient de gens qui se considéraient comme païens. Des livres de cantiques et des rosaires avaient été retrouvés au milieu de jouets d'enfants dans les enceintes protégées où vivaient avec leurs familles les bureaucrates des camps de la mort et les surveillants des crématoires. Le *Mein Kampf* d'Hitler avait été édité par un prêtre catholique, et Julius Streicher, non content d'avoir été le propagandiste antisémite vedette du Reich, avait enseigné dans une école élémentaire à Nuremberg, et il était l'auteur de livres pour enfants racontant de manière fantaisiste l'histoire de l'Allemagne et la vie des martyrs chrétiens.

Les idéologues du Führer ne cherchaient pas à éliminer Dieu, ils voulaient promouvoir leurs théories perverses concernant une chrétienté aryenne, l'histoire germanique et la domination. On ne

pouvait pas établir de frontière entre les trésors ecclésiastiques et les insignes de l'empereur. Ces « choses », selon le terme de Thompson, étaient toutes des symboles sacrés de la continuité du Reich et de la succession dynastique des empereurs romains germaniques.

Mais ce n'était pas le moment d'en discuter. Horn remit son exposé à plus tard dans la soirée. Comme point de départ il choisirait la plus célèbre des reliques de la Passion, qui était fondamentale pour comprendre la signification profonde de la collection des objets d'art du Saint Empire, celle sur laquelle le soldat Hüber avait attiré l'attention de Horn, et que Thompson, fouillant dans une autre caisse, sortit d'une boîte délicatement sculptée. Le capitaine s'empara du fer de lance long de cinquante centimètres que l'on disait avoir transpercé le flanc du Christ. Le soulevant de son coussin de velours, il le pointa sur Horn comme il l'aurait fait avec une baïonnette.

« Elle n'est certainement pas authentique, n'est-ce pas ? » demanda Thompson.

Horn n'avait jamais vu de ses yeux la légendaire lance de Longin. Surtout, il n'avait jamais rêvé qu'un jour il la tiendrait entre ses mains. Ce qui fut le cas quand il la prit avec précaution de celles de Thompson pour la remettre dans sa boîte. Horn décrirait plus tard cette expérience à ses étudiants à Berkeley : la Sainte Lance était plus lourde qu'il ne l'avait imaginée, mais tout le faisait trembler, son poids, sa légende et la raison pour laquelle Hitler l'avait convoitée.

La lance du Destin

21 juillet 1945

Ce soir-là, après le dîner, Horn retraça pour Thompson deux mille ans de mysticisme chrétien et de superstitions pangermaniques. Sa conférence improvisée n'améliorerait sans doute pas les relations entre les deux hommes, pas plus qu'elle n'aiderait à la récupération des joyaux de la Couronne – une tâche qui paraissait maintenant vouée à l'échec vu la situation qui régnait à Nuremberg –, mais aiderait le capitaine à comprendre pourquoi Hitler, comme Napoléon avant lui, convoitait tellement les trésors du Saint Empire romain germanique.

Confortablement installé dans un fauteuil dans une petite salle tranquille à l'écart du grand hall de l'hôtel, Horn pouvait commencer sa conférence. Le club des officiers, lieu de prédilection de Thompson, n'était pas l'endroit idéal, avec ses fêtards tapageurs et ses entrepreneurs de tout poil, pour évoquer les rites médiévaux et la vénération des saintes reliques. De plus, le soldat Dollar, qui avait demandé à pouvoir assister à la conférence après sa tentative infructueuse pour ouvrir la trappe de secours du bunker, n'avait pas le grade suffisant pour s'aventurer au-delà de l'entrée de l'hôtel.

Ils furent bientôt rejoints par plusieurs amis de Thompson et d'autres membres du personnel militaire qui logeaient à l'hôtel, ou bien s'étaient arrêtés en sortant. Horn trouvait agréable que les collègues de Thompson se sentent obligés de rester pour écouter, plutôt que de prendre leurs quartiers habituels au piano-bar : il n'avait pas l'impression de prêcher dans le vide, et aidait un tant soit peu ses compagnons à mieux comprendre le paysage culturel de la ville qu'ils essayaient de gouverner. Les dollars américains et les bonnes intentions ne suffisaient pas pour gagner les cœurs et les esprits d'une population dont le concept de monarchie et d'empire remontait à plus de huit cents ans avant que le *Mayflower* ne parvienne à Plymouth Rock.

Le lieutenant s'adressa à son auditoire comme il l'aurait fait à des étudiants qui n'en savaient pas assez sur le sujet pour poser les bonnes questions. Il ne pouvait pas leur en vouloir pour leur ignorance des dynasties des empereurs du Saint Empire, pas plus que Panofsky n'aurait réprimandé un de ses élèves allemands s'il n'avait pas su que les Detroit Tigers étaient une équipe de baseball. La plupart des Américains ne connaissaient pratiquement rien à l'histoire mondiale.

Horn n'avait pas d'autre but ce soir-là que d'aider son auditoire à combler un véritable fossé culturel. Les écoliers des deux côtés de l'Atlantique apprenaient l'histoire dans des manuels scolaires et à travers des visites de musées, mais, en Allemagne et dans le reste de l'Europe, l'histoire faisait davantage partie de la vie de tous les jours. Les gens avaient grandi à l'ombre des aqueducs romains, emprunté des voies foulées depuis des millénaires et fréquenté des églises construites avant qu'ils aient su lire, du temps où les fidèles apprenaient les Saintes Écritures au moyen de scènes créées par des artistes dans la pierre, le bois et les vitraux. Beaucoup de ces mêmes églises étaient érigées sur les anciens sites de temples païens. De même que les poutres anciennes et les pierres étaient recyclées, les

croyances et les rites païens avaient influé sur la liturgie et la tradition chrétiennes.

Il n'y avait pas de constructions « nouvelles » comparables à celles qui existaient dans le « nouveau monde ». Le château de Nuremberg, par exemple, n'était pas un seul château en réalité, mais un assemblage de trois structures qui se chevauchaient, bâties autour de ce qui aurait très bien pu être une tour de guet romaine. Avant cela, le site aurait très bien pu avoir été occupé par une tribu germanique qui pratiquait le paganisme, comme l'indiquaient les gravures sur les murs d'une des tours du château. De même, le III^e Reich ne pouvait être compris comme un mouvement idéologique et politique détaché de ce qui l'avait précédé. Le sujet de l'exposé de Horn, la Sainte Lance, permettait de faire comprendre comment les trésors d'un empire pouvaient devenir des talismans sacrés pour le suivant.

Le lieutenant n'avait pas besoin de notes. Non content d'avoir obtenu son doctorat en histoire de l'art, son père et son grand-père avaient été tous deux des pasteurs luthériens, son frère aîné, Rudolf, un honorable professeur d'histoire germanique à l'université de Heidelberg, et son beau-frère, Erich Maschke, occupait la chaire du département d'archéologie à l'université de Leipzig. Au dîner, il arrivait souvent que la conversation tourne mal, car son frère et son beau-frère avaient pris leur carte du parti nazi, mais, en dépit des clivages politiques et de la menace d'une guerre mondiale imminente, toute la famille connaissait par cœur les légendes et les traditions inhérentes à la Sainte Lance. Ils comprenaient l'aura de sainteté qui entourait l'objet et pourquoi son pouvoir emblématique avait perduré à travers les siècles, depuis les temps bibliques jusqu'à aujourd'hui.

Horn commença ainsi son exposé, comme il le ferait, des années plus tard, à Berkeley.

« La question n'est pas de savoir si la lance de Longin trouvée dans le bunker nazi est bien celle qui a transpercé Jésus, dit Horn. Peut-être un jour pourra-t-on l'analyser pour déterminer une fois pour toutes si c'est ou non la vraie lance. L'important est de savoir que des générations de chrétiens allemands l'ont vénérée comme si elle était authentique et que c'est encore le cas aujourd'hui. »

Cette vénération, expliqua Horn, était liée au moment le plus significatif de l'histoire du Christ : au moment où Jésus, couvert de sang et rudoyé, avec une couronne d'épines sur la tête, fut cloué sur la croix. Cela s'étant produit le vendredi avant Pâques et la loi juive interdisant les exécutions les jours saints, le corps de Jésus devait être enlevé pour qu'il soit enterré avant le coucher du soleil. Pour s'assurer que Jésus était mort, un soldat romain, qui était au pied de la croix, enfonça sa lance profondément dans le flanc droit de Jésus, d'où s'écoulèrent du sang et de l'eau.

Dans le verset 34, chapitre XIX de l'évangile selon Jean, souligna Horn, la Bible n'identifie pas le soldat qui avait brandi ce qui devint la Sainte Lance. Le nom de Longin apparut pour la première fois dans un ensemble de textes chrétiens connu sous le nom d'apocryphes de la Bible, où il est décrit comme un centurion dévoué à sa légion avant qu'une vision déficiente ne mette un terme à sa carrière de combattant.

En reconnaissance pour ses bons services, Ponce Pilate avait confié à Longin des tâches moins exigeantes sur le mont du Calvaire, dont sa participation à la crucifixion de Jésus. Comme il est décrit dans la Bible et commenté dans les apocryphes, lorsque Longin retira sa lance du flanc droit de Jésus, du sang et de l'eau coulèrent le long de la hampe jusque dans les yeux du centurion, le lavant de ses péchés et lui redonnant la vue. Inspiré par la dignité et le courage de Jésus dans ses dernières heures et transformé par la guérison miraculeuse, Longin s'agenouilla devant la croix, supplia le Christ de le pardonner et proclama sa divinité à haute voix.

Longin était un autre homme quand il quitta le mont du Calvaire. Plus jamais il ne servirait Ponce Pilate et les légions romaines. Après avoir quitté l'armée, il rechercha la compagnie des disciples de Jésus. Contrairement à la plupart, Longin était un citoyen romain et pouvait se déplacer librement.

Pendant les vingt-huit années qui suivirent, il chemina, sa lance à la main, le long des routes poussiéreuses de l'Empire romain, en témoignant que Jésus était le Messie, propageant ainsi la nouvelle vers le monde occidental. Tombant un jour sous le coup de la loi romaine, il dut subir le fouet, ce qui visait à le faire renoncer à sa foi. Des bourreaux lui arrachèrent les dents, la langue et lui coupèrent finalement la tête. Pourtant, il n'en fut pas pour autant réduit au silence et son témoignage perdura. Des siècles plus tard, Longin le martyr fut sanctifié.

Mais l'histoire de Longin dépassait le cadre des écrits du Nouveau Testament et des apocryphes. La proclamation de Jésus selon laquelle il était le Messie dépendait de la réalisation par le centurion de la prophétie de l'Ancien Testament disant que « pas un de ses os ne sera brisé » et qu'« ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé ».

Jusque-là, Horn s'en était à peu près tenu à l'histoire de Longin telle qu'elle est relatée dans *La Vie des saints* d'Alban Butler, un texte auquel se référaient historiens d'art et théologiens des deux côtés de l'Atlantique. Ce fut la suite de son propos qui troubla son auditoire.

« La légende veut que Longin ait été un Aryen, descendant d'une des tribus germaniques conquises par les Romains. L'exécuteur du Christ, un soldat arien, a peut-être été le premier chrétien, car la chrétienté n'existait pas jusqu'à ce que le Christ soit mort sur la croix et que Longin ait respecté l'antique prophétie. »

Horn avait maintenant capté l'attention générale par son interprétation nettement germanique de l'histoire qui se propageait du haut des chaires de Nuremberg avant et après Martin Luther. Cette interprétation convenait particulièrement aux chrétiens désireux d'effacer le judaïsme de l'histoire du Christ pour se focaliser sur la façon dont le Christ était devenu le Messie, et la chrétienté s'était répandue à travers l'Empire romain. Il avait fallu la lutte et l'effusion de sang – lorsque l'Aryen Longin avait été baigné par le sang du Messie – pour obtenir la purification et la rédemption.

Aux yeux de certains théologiens allemands, il était significatif qu'un soldat arien ait joué un rôle central dans la crucifixion, que ce même soldat ait porté le message de la chrétienté vers ce qui devint l'Europe, et que Longin, proclamé plus tard martyr, ait inspiré des générations de rois-soldats et d'empereurs romains qui avaient combattu sur les mêmes champs de bataille, comme l'avaient fait les combattants de la guerre qui venait de s'achever.

Horn était tenté de présenter l'interprétation révisionniste des nazis de la Passion du Christ, selon laquelle Jésus lui aussi était un Aryen et Longin un Romain venu sauver le prophète des Juifs qui le persécutaient. Mais ce n'était pas l'objet de son exposé. Il préféra s'abstenir de tout autre commentaire sur le centurion. La Sainte Lance éclipserait pour toujours l'homme derrière la légende et elle finirait par devenir la « relique de sang » suprême du Saint Empire romain germanique.

Devant un auditoire désormais captif, Horn passa des temps bibliques à la première référence historique fiable de la lance de Longin, qui la mettait entre les mains d'un autre légionnaire romain, Maurice, commandant de la légion thébaine, dont le courage légendaire sur le champ de bataille n'avait d'égal que l'ardeur de sa foi en Jésus-Christ.

« Peu importe la façon dont Maurice s'est procuré la lance, dit Horn. Les chroniqueurs médiévaux disent seulement qu'elle était en sa possession au III^e siècle, lorsque l'empereur romain Maximin, un païen, ordonna à la légion thébaine de mater une rébellion chez les tribus ariennes en Gaule. »

En arrivant sur le champ de bataille au pied des Alpes, Maurice et ses légionnaires découvrirent que les insurgés ennemis étaient des chrétiens comme eux. Ayant appris à détester les cérémonies païennes comme on les pratiquait à travers la plus grande partie de l'Empire romain, et prêts à subir les pires rétorsions plutôt que de tuer des chrétiens comme eux, les légionnaires thébains refusèrent de se joindre à la bataille.

Furieux que Maurice ose défier les ordres de son supérieur romain, l'empereur Maximin ordonna une « décimation », au cours de laquelle chaque dixième homme fut sorti du rang et décapité. La seule façon pour les légionnaires thébains d'échapper à la mort était de renoncer au Christ, de proclamer la divinité de Maximin et de faire des offrandes aux dieux romains. Plutôt que de renier leur foi comme Maximin l'avait espéré, chaque légionnaire désigné s'agenouilla, pria, puis, au nom du Christ, tendit de lui-même son cou à son exécuteur.

Dans une hyperbole typiquement médiévale et particulièrement digne d'intérêt, expliqua Horn, à cause de la légende qui allait s'attacher à la Sainte Lance, le fantôme de Longin apparut devant les légionnaires et invita chacun à rejoindre son armée chrétienne dans l'au-delà. Au fur et à mesure que les têtes tombèrent, de nombreux miracles furent rapportés. Un soldat thébain se releva de terre et porta sa propre tête au sommet d'une colline où il s'agenouilla, pria et se coucha enfin sur le sol. Comme les survivants de la première série d'exécutions persistaient à proclamer leur foi, la boucherie continua et le Rhin charria le sang de six mille martyrs.

Le culte de la légion thébaine martyre se répandit à travers un Empire romain divisé, en relatant comment Maurice, exécuté de la même façon, avait défié le pouvoir romain et brandi la lance de Longin devant ses hommes en leur rappelant celui qui avait été crucifié sur le mont du Calvaire.

Horn expliqua ensuite comment la lance était devenue la propriété de Maximien Hercule, coempereur d'un Empire romain divisé au III^e siècle, dont la fille Fausta avait épousé Constantin, le roi romain qui allait devenir le premier empereur chrétien du monde. Puis, comment plus tard le transfert de la lance, qui faisait partie de la dot de Fausta, ne fut pas sans conséquence pour ses anciens détenteurs : Maximien se serait suicidé après avoir été impliqué dans un complot pour assassiner le jeune Constantin et Fausta fut exécutée plus tard par son mari, quand elle aussi se retrouva mêlée à un complot de meurtre impliquant Crispus, le fils de Constantin.

Constantin avait survécu aux intrigues de la cour et consolidé l'empire. Sa victoire au pont Milvius, à l'extérieur de Rome, se révéla être l'événement le plus important à ce jour dans la propagation de la chrétienté. Comme l'écriraient les chroniqueurs, au cours de la nuit qui précéda la bataille épique, Constantin rêva d'une croix en flammes dans le ciel et de lettres grecques inscrites dans les nuages, lui signifiant que lui et ses hommes seraient victorieux.

À la fin du premier quart du IV^e siècle, Constantin était le seul maître de l'Empire romain. Et surtout, il proclama Rome ville chrétienne et réunit le premier conseil œcuménique de l'Église à Nicée. La Sainte Lance avait été exposée au public pendant l'événement et, tandis que les disputes faisaient rage pour décider quels textes composeraient le canon chrétien, l'empereur, dit-on, était assis tranquillement sur une estrade, serrant contre sa poitrine son « saint talisman de pouvoir et de révélation ».

La mère de Constantin, l'impératrice Héléne, connue pour sa piété, favorisa l'utilisation symbolique de la croix du Christ pour représenter la victoire du Messie sur la mort, mais la Sainte Lance, entre les mains de son fils et des futurs rois, finit par représenter la victoire des chrétiens sur les païens – et plus particulièrement les Juifs. Selon une légende populaire, quiconque possédait la lance et comprenait son pouvoir tenait entre ses mains le destin de l'humanité.

Le détenteur suivant de la lance, l'empereur Théodose, fils d'un général romain, s'illustra par ses victoires sur les Goths. Sous son règne, les derniers vestiges du paganisme avaient été éradiqués de l'Empire romain, et le christianisme, suivant l'orthodoxie de Nicée, fut déclaré religion d'État. Des chrétiens extrémistes renversèrent les idoles païennes, dont peut-être la Vénus de Milo, qui perdit ses bras. La Rome d'Auguste et de Tibère avait disparu à jamais. La flamme éternelle du temple de Vesta dans le Forum romain fut éteinte et les vierges vestales bannies. Mais sur les fondations de ces

temples païens, s'élevaient un jour de grandes cathédrales, la cité du Vatican et la forteresse qui deviendrait le château de Nuremberg.

Vers la fin du IV^e siècle, dans le cadre de la lutte incessante pour imposer l'orthodoxie nicéenne, Théodose allait massacrer des milliers de chrétiens non nicéens, hommes, femmes et enfants. En expiation pour ce que l'Église considéra comme un comportement excessif, il allait faire pénitence pendant trois mois et exposer publiquement la Sainte Lance dans une cathédrale qu'il avait fait bâtir pour elle à Milan. Lors du premier événement consigné dans les archives, la lance attira des milliers de spectateurs et devint un élément important de la liturgie du jeudi saint. La lance fut utilisée pour couper le pain, puis plongée dans une coupe de vin. Tenue en l'air, trempée de vin béni, la Sainte Lance devint la « lance saignante » du sacrement de Longin, un rituel repris dans certains cérémoniaux de l'Église jusqu'aux temps modernes.

Après la mort de Théodose, à la fin du IV^e siècle, la lance fut emportée à Rome pour la protéger d'Alaric, le roi visigoth. Combattant féroce et chef incontesté, Alaric avait conçu un plan audacieux pour envahir l'Italie et saccager Rome. Après une série de batailles indécises contre les légions romaines et plusieurs tentatives pour négocier un règlement pacifique, il vécut une expérience surnaturelle, qui fut transmise à la postérité par le poète latin Claudien :

« Ne perds plus de temps, Alaric, lui ordonna une voix venue de l'au-delà. Cette année, tu franchiras la barrière alpine de l'Italie et tu pénétreras dans la ville. »

Un an après, Alaric et ses hommes envahirent Rome et saccagèrent maisons particulières et immeubles publics. Au beau milieu du pillage, Alaric revêtit de somptueuses robes et prit place sur le trône avec une couronne en or sur la tête et la Sainte Lance à la main.

Mais tous les possesseurs de la lance ne devinrent pas les souverains de droit des terres qu'ils avaient conquises. La dégradation continue de l'Empire romain au cours du siècle suivant allait s'accompagner de récits en grande partie fantaisistes concernant le détenteur de la lance et les pouvoirs qu'elle lui conférait.

Parmi les plus pittoresques des prétendus détenteurs de la lance, il y avait Attila, qui mit l'Europe en coupe réglée au V^e siècle, après être devenu le roi des Huns. Sa série de conquêtes s'arrêta aux portes de Rome. Les chroniqueurs de son temps écrivirent qu'Attila avait été dissuadé de saccager la ville par le pape Léon I^{er} qui lui avait offert un important trésor, incluant, dit-on, la lance. Avant qu'Attila et ses hommes rebroussent chemin vers le nord de l'Italie, on raconte qu'il fit halte aux portes de Rome, sortit la Sainte Lance de sa sacoche de cheval et la jeta aux pieds des soldats romains.

Justinien, souverain d'un royaume divisé au début du VI^e siècle, avait l'intention de restaurer l'ancienne grandeur de l'Empire romain. En plus de codifier les constitutions et les statuts, il partit en guerre sur plusieurs fronts et reconquit finalement l'Afrique du Nord, la Sicile, l'Italie du Nord et l'Espagne. Ses fortifications le long des frontières à l'ouest et au sud-est étaient encore visibles, fit remarquer Horn. Le général Patton lui-même les avait indiquées sur la frontière ouest pendant qu'il se dirigeait avec ses hommes vers la frontière allemande.

Citant le biographe de Justinien, Procope, Horn décrivit la manière dont l'empereur avait réuni et propagé des légendes sur la Sainte Lance, afin que les « souffrances » de Jésus marquent le peuple et que « la lance du soldat soit connue de tous ». Comment elle serait connue était bien la véritable question.

Bien que Justinien ait été un homme visionnaire et énergique, il n'avait aucun scrupule à utiliser les méthodes les plus barbares pour imposer sa domination sur les régions païennes rebelles de son empire. Lors d'une de ses premières interventions, il se servit de la lance en sa possession pour justifier la suppression de l'académie de Platon à Athènes et l'assassinat de plus de trente-cinq mille

Juifs. Sa sauvagerie, dit Horn, n'allait pas être oubliée de sitôt. Les chrétiens eux-mêmes, au cours du siècle suivant, considéraient la lance comme un symbole incompatible avec leur Église. Le Saint-Graal allait devenir le symbole de l'Église médiévale, tandis que la Sainte Lance, en même temps que les bijoux de la Couronne, représenterait le monarque nommé par Dieu, l'empereur romain.

Horn sauta alors trois siècles, passant de l'époque romaine à l'empereur Charlemagne, qui, par sa farouche allégeance à un code de famille et de chevalerie, incarnait le parfait roi chrétien médiéval. Il fut proclamé saint par l'Église catholique, considéré par les Français comme leur plus grand roi, par les Italiens comme leur empereur et par les Allemands comme le père de leur nation. Et l'on peut mettre à son compte la présence du jury au tribunal, la réforme des poids et mesures et la frappe de monnaie. Il s'intéressait également beaucoup à la théologie, réunit et ordonna la copie de milliers de textes religieux, réorganisa l'Église et encouragea la réforme monastique.

Pour Charlemagne, expliqua Horn, la lance n'était pas seulement un symbole de la conquête chrétienne et une source de pouvoir, mais également un objet sacré conférant à son possesseur le droit divin de régner. Tout comme l'épée d'un roi posée sur l'épaule d'un soldat l'élevait au rang de chevalier, la Sainte Lance, placée sur l'épaule d'un prince dévot, faisait de lui un roi. Les souffrances de Jésus étaient symboliquement « portées sur les épaules » par le nouveau roi, prêt à donner son sang pour la rédemption des pécheurs et à prendre sa revanche contre les ennemis du Christ.

Le biographe de Charlemagne prétendait que l'empereur avait emporté la Sainte Lance avec lui lors des quarante-sept campagnes qui en avaient fait le premier vrai souverain depuis la chute de l'Empire romain. On disait qu'il gardait toujours la lance à portée de main, jusqu'au jour où il la laissa tomber au retour d'une campagne victorieuse. Ses loyaux sujets y virent l'augure d'une tragédie à venir. Ils avaient raison, ce fut sa dernière campagne.

Les héritiers de Charlemagne – ses trois fils – ne parvinrent pas à consolider et à réformer les nations chrétiennes. Au cours du siècle suivant, l'empire se disloqua. Henri I^{er}, considéré généralement comme le premier roi d'un État germanique ou pangermanique, qu'Hitler appelait le I^{er} Reich, était connu pour avoir porté la lance à la bataille avant de la transmettre à son fils, Otton I^{er}.

Comme Charlemagne et Henri I^{er} avant lui, Otton se servit de la lance pour établir sa légitimité en tant qu'empereur. Quand elle ne l'accompagnait pas à la bataille, elle reposait sur un autel dans l'opulente cathédrale qu'il avait fait construire à Magdebourg, en Allemagne, avec d'autres reliques et trésors impériaux. Le plus important d'entre eux était la couronne, qui n'était pas ronde, comme les couronnes plus modernes, mais octogonale, avec huit sections reliées par une charnière arrondie au-dessus, et surmontée d'une croix en or. Outre la couronne, il y avait l'orbe et le sceptre, symbolisant le règne chrétien sur le monde, ainsi que deux glaives. Lors des cérémonies de couronnement, le glaive impérial, ou glaive de Maurice, était toujours porté en avant du roi, tourné vers le haut. Il différait du glaive cérémoniel – que le roi utilisait pour conférer le titre de chevalier à de loyaux sujets – par son pommeau, comportant une aigle impériale, et la garde sur laquelle était inscrit *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, c'est-à-dire : « le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ».

Quelle que fût l'importance de tous les bijoux de la Couronne pour la future monarchie germanique, ce fut toujours la Sainte Lance qui excita l'imagination des chroniqueurs médiévaux. Une histoire populaire du x^e siècle racontait le complot tramé le jour de Noël 961 pour envoyer deux assassins tuer Otton dans la cathédrale de Magdebourg avant qu'il soit couronné empereur du Saint Empire. Sentant qu'il était en danger, Otton aurait saisi la lance sur l'autel pour se défendre. Les assassins potentiels avaient été rapidement capturés par les gardes royaux et probablement exécutés.

Dès lors, l'empereur Otton, couronné roi d'Italie en 951, contribua encore à accroître le rôle de la Sainte Lance. Non seulement elle figura en bonne place parmi les insignes royaux du couronnement, mais elle devint un élément d'une cérémonie de sang baptismal pour les chevaliers Teutoniques, une confrérie germanique de prêtres soldats voués à la protection de l'empereur et à la garde des joyaux de la Couronne. Les cérémonies païennes qui, à des degrés divers, s'inspiraient de la légende de Longin, étaient notamment fondées sur l'idée que le sang véhiculait l'« énergie vitale » et que la personne qui le déversait sur son corps et en humectait sa langue serait dotée du courage et de la force de la personne tuée, que ce soit un humain ou une bête, un Juif ou un gentil.

De la mort d'Otton I^{er} jusqu'à l'accession au trône d'Henri IV au début du XI^e siècle, le fer de lance, dépouillé de sa hampe en bois, fut exposé de façon permanente avec de curieux rajouts. À la lame fut ajouté un saint clou, supposé provenir de la vraie Croix. Alors qu'un artisan pratiquait une fente étroite dans la lame pour y insérer le clou – ou à un autre moment non spécifié –, la lance se brisa accidentellement en deux. Les artisans n'essayèrent pas de relier les deux moitiés, mais préférèrent attacher deux fines lames de chaque côté de la fracture. Autour de ces lames, ils enveloppèrent d'abord une bande en argent, puis une bande en or. Une fois les bandes en place, on ne voyait plus que la lance était cassée. Plutôt que d'expliquer le dommage et les réparations consécutives, l'empereur Henri IV affirma que les bandes avaient été fixées pour montrer à quelle profondeur la lance était entrée dans le corps du Christ. C'est pour cette raison, expliqua Horn, que l'objet dans le bunker de l'allée du Forgeron présentait une bande en or autour de sa partie centrale. Au couronnement d'Henri IV, les modifications, ou améliorations, firent sensation, d'autant plus qu'elles profitaient des affirmations du roi disant que les pouvoirs de la lance avaient doublé grâce à l'ajout du saint clou.

La possession de la lance et des insignes impériaux n'avait toutefois pas suffi à assurer le règne d'Henri IV. Trois de ses enfants se disputèrent le trône avec un tel acharnement et pendant un tel laps de temps qu'Henri, craignant pour sa vie, donna la lance à sa fille Agnès, dont la loyauté ne faisait aucun doute. De ses mains, elle passa, à la suite de son mariage, à son petit-fils Frédéric I^{er}, surnommé Barberousse, qui fut un hôte fréquent du château de Nuremberg.

La vie du roi Frédéric avait consisté en une longue et interminable lutte : problèmes internes en Allemagne, troubles civils en Lombardie, dissensions avec le pape Alexandre III à Rome. Il avait entrepris six expéditions vers l'Italie et participé à la deuxième croisade, restée infructueuse, au cours de laquelle ses relations avec l'Église catholique romaine s'étaient détériorées. Frédéric avait été sommairement excommunié. En réponse, il avait proclamé son soutien à l'antipape Victor IV et voulu installer le siège de l'Église à Nuremberg, une tentative qui culmina au début du XII^e siècle avec plusieurs batailles sanglantes et la défaite de Frédéric.

Ironie du sort, souligna Horn, la défaite de Frédéric s'était révélée plus rentable pour lui que ses succès militaires. L'empereur confessa ses erreurs, et, la lance à la main, il s'agenouilla et baisa les pieds du pape. Fort de la bénédiction du pontife, Frédéric allait régner de nouveau sur un empire unifié. Comme pénitence pour son insolence passée, il prit part à la troisième croisade, qui marqua le premier retour de la lance sur les lieux de sa consécration plus de mille ans auparavant.

Le drame s'était abattu sur Frédéric au cours de cette croisade. Le 10 juin 1190, au moment où son armée approchait d'un petit pont, on dit qu'il traversa le premier au galop pour rejoindre son fils de l'autre côté à la tête de la garde avancée et plongea dans l'eau avec son cheval. Monture et cavalier furent balayés par le courant. L'armure pesante de Frédéric ne lui laissa aucune chance et il se noya. Une légende veut que la lance soit tombée de sa main dans l'eau au moment de sa mort.

La Sainte Lance disparut pendant cent cinquante ans, mais sa légende fit l'objet d'un grand poème

épique – *Parzifal* – par le chevalier allemand Wolfram von Eschenbach. Dans ce poème, la « lance saignante » serait à jamais liée au « calice sacré » et donnerait lieu à des mythes et légendes de toutes sortes qui imprègnèrent la littérature aussi bien sacrée que populaire et, plus tard, inspireraient à Richard Wagner, le compositeur favori d’Hitler, l’opéra *Parsifal*.

Au XIV^e siècle, l’empereur Charles IV, dont la figurine était assise sur le trône de l’énorme *Männleinlaufen* de l’église Notre-Dame à Nuremberg, voua une grande admiration au poème d’Eschenbach. Il avait souhaité trouver des parures similaires pour donner davantage de lustre à sa cour royale. Désireux de posséder à la fois le Saint-Graal et la Sainte Lance, il dépêcha des envoyés à travers son royaume pour mener une quête afin de les retrouver. Après une première tentative vaine, il encouragea ses chevaliers à s’aventurer plus loin. Ils ne trouvèrent pas le Saint-Graal, mais ils récupérèrent la Sainte Lance, ou tout au moins un fer de lance romain que l’empereur exposa à Nuremberg. La possession physique de l’objet sacré par Charles avait apparemment suffi à convaincre la population qu’il avait les capacités pour régner. La lance était devenue, à ce moment-là, moins un symbole de l’autorité chrétienne qu’un élément de transfert du pouvoir, ou *translatio imperii*, d’un empereur romain germanique au suivant.

Sans qu’on sache si la lance présentée était la même que celle vénérée à Milan, la lance de Charles IV était restée le bien sacré des monarques successifs pendant cinq siècles. Le fils de Charles IV, l’empereur Sigismond, voulant mettre fin à la querelle récurrente concernant les droits de propriété des bijoux de la Couronne, avait même fait réunir la lance et les autres insignes impériaux en une seule grande collection qu’il avait envoyée à Nuremberg. Il avait été décidé par décret impérial que la collection ne serait plus conservée par l’empereur, mais qu’elle resterait en permanence à Nuremberg et ne quitterait la ville que pour les besoins du couronnement. Il fut également décrété que les trésors seraient présentés une fois par an au public.

La cérémonie de présentation, connue sous le nom de Fête de la Sainte Lance, commencerait par un défilé triomphal jusqu’à la place du marché, après quoi les trésors seraient posés sur une plateforme élevée au sommet d’un échafaudage. On commencerait par exposer les reliques liées à la naissance du Christ, ensuite les insignes impériaux – couronne, orbe et sceptre, ainsi que les glaives – et finalement la Passion ou les reliques de sang, avec, pour finir, la Sainte Lance, enfin dévoilée.

Nuremberg était le meilleur endroit pour mettre les trésors en sécurité. Pour plusieurs raisons, expliqua Horn. D’abord, Nuremberg avait la caractéristique d’être une « ville impériale », indépendante de tout seigneur féodal ou vassal. En d’autres termes, son château était la propriété de l’empereur romain germanique, et la ville était gouvernée par des conseillers qui lui juraient directement fidélité. C’est à ce conseil municipal et à ses chevaliers Teutoniques, et non au clergé ni à une principauté de l’empire de moindre importance, que revenait la tâche de protéger et d’exposer les trésors.

Le fait d’être dépositaire du trésor avait contribué énormément au prestige de la ville, souligna Horn, lui donnant le statut de capitale officieuse de l’empire. En réalité, il n’y avait aucune vraie capitale, l’empire n’étant qu’une vague confédération de villes-États et d’autres territoires comme les comtés, les seigneuries, duchés, principautés, évêchés princiers, baronnies, margraviats, et landgraviats. Son empereur voyageait de ville en ville et était élu par une assemblée de ducs, évêques et autres nobles, connus sous le nom d’électeurs.

Les pouvoirs mystiques supposés de la relique étaient aussi réels pour le peuple que pour le visiteur princier. Lors de ce qui fut considéré comme un des événements les plus extraordinaires survenus à Nuremberg, les habitants virent ce que les chroniqueurs du XVI^e siècle appelèrent un « spectacle effroyable » et une « apparition épouvantable ». Dans une vision de l’Apocalypse digne

de Nostradamus, ils virent le ciel au-dessus de Nuremberg se remplir d'étranges objets en forme de tonneaux qui volaient dans l'air et explosaient en boules de feu rouge, noir et orange. À la fin de ce que les prêtres appelèrent une « bataille céleste », les cieux s'éclaircirent et tout le monde put voir apparaître une image fantomatique de la lance de Longin.

Selon toute vraisemblance, ce qu'ils avaient vu était une pluie de météores. Mais l'esprit de la Renaissance incitait à considérer cette vision comme une manifestation divine, la prémonition d'un désastre. Et peut-être était-ce vrai, puisque, trois cent quatre-vingt-quatre ans plus tard, la ville fut rasée par les bombardements.

Le culte de la Sainte Lance ne se démentit pas et constitua un atout majeur pour Nuremberg pendant tout le déclin et la dissolution du Saint Empire. Même après la Réforme protestante et la guerre de Trente Ans, lorsque l'Église catholique romaine était assiégée partout en Allemagne, une autorité spirituelle aussi respectée que la mystique allemande Anne Catherine Emmerich donna sa bénédiction à la relique. Religieuse augustine célèbre pour ses capacités à étudier le passé lointain et prédire l'avenir, elle fut consultée par les notables de la ville qui lui demandèrent de vérifier si la lance était bien authentique et qu'elle avait transpercé le corps du Christ.

Au grand étonnement du clergé et d'un éminent jury composé de conseillers réunis autour de la nonne vénérée, elle toucha la pointe de la lance, tomba en extase, et, au vu de tout le monde, un stigmatte apparut miraculeusement au bas du côté droit de sa poitrine, d'où coulait du sang et de l'eau.

Des pèlerins venaient toujours de partout pour voir la Sainte Lance et autres joyaux de la Couronne. Isabelle d'Espagne envoya un émissaire à Nuremberg avec un morceau de mousseline pour le faire percer par la pointe de la lance afin qu'elle puisse le garder sur son cœur. Le comte Ferdinand d'Autriche fit tremper l'arme dans un tonnelet de vin, convaincu qu'en buvant son contenu il recevrait le sang du Christ.

Le culte de Longin était encore florissant quand Napoléon Bonaparte entra en scène à la fin du XVIII^e siècle. Dernier des souverains aspirant à devenir un empereur romain germanique et le plus grand pilleur de tous les temps, Napoléon désirait les antiques symboles du pouvoir impérial pour renforcer le sien. De peur que le Corse, conquérant à tout-va, ne réclame la lance de Nuremberg et les autres insignes impériaux, le conseil de la ville voulut les cacher à Regensburg. La mission fut confiée à l'envoyé impérial de Regensburg, le baron von Hugel, qui transféra finalement la collection à Vienne, promettant de la rendre à Nuremberg quand Napoléon aurait été vaincu.

La paix allait enfin revenir dans les premières années du XIX^e siècle, mais l'Allemagne était à présent divisée. Le baron von Hugel avait profité de la confusion légale entourant la propriété de ces objets et les avait vendus aux Habsbourg, la famille impériale qui avait régné sur l'Autriche pendant presque quatre cents ans. Le conseil municipal de Nuremberg avait exigé leur retour, mais les autorités autrichiennes avaient refusé. Le droit de propriété ainsi qu'une force militaire bien supérieure l'avaient emporté sur les anciens décrets et les coutumes des rois-soldats, décédés depuis longtemps, qui les avaient donnés à Nuremberg.

Entre les mains des Autrichiens, la lance et autres joyaux de la Couronne étaient encore considérés comme de précieux trésors, mais plus comme par le passé. La lance n'était plus un symbole sacré de conquête mondiale et de souveraineté divine. Soustraite à la vénération de ses fidèles à Nuremberg, et avec Bismarck, le chancelier du Reich, à Berlin, désireux de moderniser l'Allemagne, l'intérêt d'explorer les mystères spirituels et les superstitions entourant la lance était désormais minime. La lance et les insignes impériaux furent transférés des coffres des Habsbourg au Kunsthistorisches Museum. Et ces trésors auraient pu rester enfouis là, en Autriche, à la Hofburg de Vienne, si

un étudiant en art de vingt-trois ans, sans grand talent, mais avec beaucoup d'ambition, ne leur avait prêté attention.

Thompson, Dollar et les officiers présents n'avaient pas besoin qu'on leur dise le nom de l'étudiant. Adolf Hitler écrivait à propos de l'effondrement du « II^e Reich » de l'Allemagne et de ses années de formation à Vienne dans son *Mein Kampf* : « Là, pendant cette période, prirent forme en moi une vision du monde et une philosophie qui constituèrent les fondations en granit de mes actes. Les antiques insignes de gloire impériale conservés à Vienne semblèrent exercer sur moi leur magie d'autrefois. »

Himmler et ses intellectuels

22 juillet 1945

Tôt le lendemain matin, Horn pénétra dans le Musée national germanique pour rendre visite à Günter Troche. Trouver son ami s'avéra plus facile qu'il ne l'avait cru. L'ancienne chartreuse et le cloître qui hébergeaient le musée n'étaient plus qu'une coquille noircie par le feu dans le sud de Nuremberg, mais les activités continuaient comme d'habitude dans son entrepôt, situé dans une ancienne caserne de pompiers au coin de la rue.

Troche, trente-six ans, était debout au milieu de la rue, en train de diriger plusieurs camions qui attendaient de se positionner face au quai de chargement. Il était plus maigre que lors de leur dernière rencontre à Berlin, huit ans auparavant, et ses cheveux noirs, soigneusement coiffés, étaient devenus prématurément blancs. Mais il ressemblait toujours au conservateur de musée énergique qu'il était à ses débuts, aussi à l'aise parmi des artistes qu'au milieu des camionneurs et des manutentionnaires. Vêtu d'un tablier blanc impeccable, il tenait un bloc-notes d'une main et agitait un bâton de circulation de l'autre. Un sifflet pendait à un cordon autour de son cou, dont il usait de temps en temps pour attirer l'attention d'un livreur indolent.

Tout comme ses collègues conservateurs occupés à inspecter la cargaison, Troche était de très bonne humeur. Malgré la perte des salles d'exposition du musée, sa vaste collection d'art allemand et d'antiquités – allant des armures médiévales jusqu'à des heurtoirs en bronze du XVIII^e siècle et des barattes – avait survécu aux bombardements et à l'invasion. Après trois années dans diverses salles de stockage en dehors de la ville – dans des fermes, des sous-sols d'églises et des donjons –, la collection rentrait au bercail. Le retour des autres trésors du musée, actuellement sous l'autorité des Alliés et hébergés dans le bunker de l'allée du Forgeron et plusieurs autres installations souterraines, était attendu avant la fin de l'année.

L'enthousiasme de Troche était compréhensible. Ce matin-là, il expliqua à Horn, en compagnie d'autres conservateurs, que les deux millions d'objets qu'ils avaient en dépôt avant guerre avaient été recensés. Les seules pertes consistaient en plusieurs centaines de tableaux et d'antiquités appartenant à la collection du gouvernement de la ville, non à celle du Musée germanique. Karl Holz, responsable de la défense de la ville, avait demandé de les laisser sur les murs des administrations de Nuremberg. Enlever ces œuvres d'art aurait été une trahison, avait déclaré Holz, impliquant que le régime nazi n'était pas en mesure de protéger la ville d'une attaque.

Le résultat était prévisible. Les œuvres d'art du gouvernement de la ville qui n'avaient pas brûlé avaient été pillées pendant l'invasion. C'était évidemment une grande perte, mais insignifiante en comparaison de la dispersion et de la destruction des œuvres d'art allemandes des musées de Berlin et de Munich. La perte des œuvres d'art et des antiquités de ces villes faisait de la collection du Musée

germanique la première de la nation. Et, compte tenu des dollars déversés dans les coffres du musée dans la perspective de l'arrivée de milliers de visiteurs venus pour les procès contre les crimes de guerre, le musée était assuré de rouvrir bientôt.

L'optimisme presque joyeux qui régnait parmi les conservateurs constituait un agréable changement après l'accablement qui régnait en ville. Horn avait fini par trouver cette excitation contagieuse. Il put enfin attirer l'attention de Troche et gagner le milieu de la rue. Il entourra son ami de ses bras dans un élan de sincère affection.

Troche tendit son bâton à un collègue et fit entrer Horn dans l'entrepôt qui était plein à craquer. Il ramassa quelques livres et quelques dossiers sur son bureau et guida Horn hors de la pièce vers un endroit où ils pourraient parler en tête à tête.

Ils traversèrent les ruines noircies du musée en direction du cloître de l'ancien monastère. Après être passé devant les salles d'exposition sans toit et condamnées avec des planches, Horn fut ravi de retrouver le cloître intact, avec sa cour quadrangulaire entourée par une arcade voûtée. Les débris de poutres calcinées avaient été enlevés et la fontaine en pierre vieille de plusieurs siècles qui trônait au milieu de la cour avait été nettoyée et remplie d'eau. C'était curieux, se dirait Horn plus tard. Partout autour d'eux, subsistaient des rappels du haut degré de sophistication et de culture qui avaient contribué à créer cette paisible oasis, alors que, juste à l'extérieur, s'élevait une montagne de briques noircies et de gravats.

Les gravats seraient bientôt dégagés, lui assura Troche. Et s'il obtenait ce qu'il voulait, le musée renaîtrait comme un phénix. En plus de remettre en service les anciennes salles d'exposition, le conservateur envisageait la construction d'une structure entièrement nouvelle dédiée à l'art contemporain allemand. Pas l'art nazi, se hâta de préciser Troche, mais le nouvel art allemand.

Troche cita des noms d'hommes et de femmes qu'ils avaient connus pendant leurs études, quand Berlin éclipsait Paris grâce au mouvement expressionniste en art et au cinéma. Horn le savait, il y avait eu un exode massif de talents pendant que l'Allemagne se mobilisait pour la guerre. Troche était sûr que certains artistes reviendraient et il s'était engagé à veiller à ce que tous, Juifs ou chrétiens, disposent d'espace pour exposer leurs œuvres au Musée germanique.

Horn n'en doutait pas. S'il existait un seul conservateur en Allemagne capable d'accomplir cette tâche, un homme ayant toutes les raisons de le faire, c'était bien Troche. Leurs chemins s'étaient séparés avant la déclaration de la guerre, mais ils partageaient le même désir d'aider à réparer les dégâts et les injustices perpétrés par les nazis. Leur grande différence était que Troche avait été partie prenante de l'injustice. Comme il le confessa à Horn ce matin-là, il se sentait personnellement responsable de la réparation des nombreuses erreurs. Il le faisait de la façon qu'il connaissait le mieux, en contribuant à créer un musée qui célébrerait la diversité culturelle.

Le hasard venait de les réunir dans la recherche et la restitution des bijoux de la Couronne disparus. Mais malgré leur désir de se mettre au travail, ils prirent le temps d'évoquer leurs souvenirs et de réfléchir à ce qui aurait pu se passer si Horn était resté en Allemagne et si Troche était parti pour l'Amérique.

Ils s'étaient rencontrés à Berlin au début des années 1930, lorsqu'ils étudiaient avec Panofsky. Comme Horn, Troche faisait partie des étoiles montantes dans le firmament universitaire ; un peu plus jeune que Horn – il commençait à peine sa thèse de doctorat alors que Horn la terminait –, ils avaient fait de nombreux voyages d'études ensemble, étudié les mêmes collections, occupé le premier rang dans l'auditorium de l'université lors des conférences de spécialistes invités. Ils avaient même brièvement partagé un meublé.

Avant la guerre, Berlin avait été un endroit exaltant pour les deux hommes. Sans l'avoir connu, il

était difficile de comprendre vraiment l'atmosphère décadente qui y régnait, ou de percevoir l'incroyable liberté créative et sexuelle qui poussait les étudiants de la ville à tous les extrêmes, aussi bien en matière d'excellence que d'excès. Les meilleurs cerveaux du xx^e siècle – scientifiques, mathématiciens, ingénieurs, artistes et historiens de l'art – se réunissaient dans des cafés, des brasseries et des salles de réunion de l'université pour débattre des grands thèmes du jour. Étudiants et professeurs de Berlin étaient les meilleurs du monde dans presque tous les domaines, et, avec les autres habitants de la ville, ils formaient la population la plus cultivée au monde. Cela avait malheureusement œuvré en faveur des nazis, car, partout, les gens savaient que les Allemands étaient éminemment cultivés et hautement sophistiqués. Ceux qui seraient plus tard emmenés dans les camps de concentration se rendraient même souvent de leur plein gré, croyant les Allemands incapables de commettre les atrocités qu'ils finiraient par subir.

Malgré les courants antisémites sous-jacents de plus en plus perceptibles, les Juifs occupaient les premières places dans le domaine de l'art et des sciences. En plus d'avoir raflé la part du lion dans l'attribution des prix Nobel au cours de la décennie précédant la guerre, les Juifs donnaient les dîners les plus courus, géraient les galeries à la mode, et c'étaient encore eux qui s'illustraient comme chefs d'orchestre et artistes de cabaret.

Horn et Troche s'étaient épanouis dans cet environnement, s'y jetant à corps perdu, et jouissant au maximum de la liberté intellectuelle et sexuelle ambiante. Il leur arrivait souvent de passer la soirée à la bibliothèque avant d'aller finir la nuit dans des clubs. En dehors de leur amour partagé pour l'histoire de l'art et leurs prouesses sportives – Horn était champion de javelot et Troche un athlète consommé –, ils avaient tous les deux des partenaires juifs. Dans le cas de Horn, il s'agissait de Gretl, une femme de dix ans plus âgée, mariée à un industriel nazi. L'amant de Troche s'appelait Jan, un artiste et critique d'art juif bourré de talent.

Panofsky, juif lui aussi, leur avait recommandé de faire profil bas, car le climat changeait dans la nation. D'une discrimination occasionnelle on en arrivait à une intolérance affichée et à des sévices physiques. Il leur conseillait vivement de quitter le pays comme lui-même se préparait à le faire. Horn avait suivi le conseil de Panofsky et obtenu un emploi à l'Institut germanique de Florence. Troche avait préféré rester et était devenu archiviste dans le département des conservateurs de la Galerie nationale de Berlin.

Les trois années et demie passées en Italie, de 1934 à 1938, avaient été pour Horn une prolongation de la vie insouciant qu'il avait connue à Berlin, mais son cercle d'amis s'était élargi à des amateurs d'art plus huppés et plus cosmopolites. Au lieu de fréquenter des cafés et des boîtes de nuit, il participait désormais à un salon fréquenté par des historiens d'art, des marchands, des conservateurs de musée et des artistes expatriés, réunis autour du critique et collectionneur Bernard Berenson, dieu incontesté du monde de l'art de l'après-Première Guerre mondiale.

Dans la propriété de vingt hectares de Berenson, I Tatti, située au pied des collines à l'extérieur de Florence, Horn assistait à un défilé ininterrompu d'intellectuels européens et américains lors de thés élégants et de dîners aux chandelles : le marchand d'art anglais Joseph Duveen, la collectionneuse Isabella Stewart Gardner, Alfred Hamilton Barr, le directeur du Museum of Modern Art, Paul Sachs de Harvard et Worth Ryder de Berkeley. Tant pis si Horn n'était que fraîchement diplômé, s'il n'avait publié qu'un seul article et s'il subsistait modestement grâce à son salaire de l'Institut germanique. Il était traité comme un intime et convié l'été à des séjours avec Berenson à Madrid et à Paris, et à des escapades hivernales dans les Alpes.

En Allemagne, le couperet commençait à tomber. L'amant de Troche et plusieurs centaines d'autres activistes s'efforçaient de faire passer au Reichstag une nouvelle législation pour annuler

celle qui rendait les rapports sexuels entre hommes illégaux. C'était une tentative désespérée, car les nouveaux dirigeants nazis étaient farouchement homophobes. Hitler lui-même avait déclaré que l'homosexualité était un « comportement dégénéré » qui menaçait le « caractère viril » de la nation. On collectait les noms d'homosexuels notoires, comme ceux des Juifs, des Témoins de Jéhovah, dans une liste de plus en plus longue d'« indésirables » de toutes sortes.

Horn connut sa première alerte lorsqu'il retourna chez lui pour enterrer son père en 1934. Avec son frère aîné Rudolf et son futur beau-frère Erich, il avait participé à un rassemblement public pour célébrer le nouveau chancelier du Reich. Se moquant de la foule en délire, Horn levait les bras en même temps qu'elle. Mais au lieu de crier *Heil Hitler*, il entonnait sur le ton de la plaisanterie *Drei liter*. Dans le tumulte de la foule, le refrain connu célébrant « trois litres » de bière pouvait difficilement être distingué de ce que tous les autres criaient. Une fois le cortège de voitures d'Hitler passé, son frère l'attira à l'écart et lui fit remarquer le danger auquel il avait échappé de justesse. Ceux qui ne levaient pas le bras ou, pire encore, le levaient avec le poing fermé au lieu de la main tendue étaient extraits de la foule par des membres des troupes d'assaut qui leur brisaient les mains. Horn était bouleversé et furieux après le spectacle auquel il venait d'assister, mais il avait été encore plus perturbé quand Erich, sur le point d'épouser sa sœur Elsbeth, l'avait réprimandé pour son manque de respect et ses mœurs « projuives ».

Horn avait collectionné les maîtresses juives. Avant Gretl, il y avait celle avec qui il faisait des randonnées de nuit dans les Alpes et, beaucoup plus jeune, cette fille à Heidelberg qui l'avait sauvé de la noyade. Jamais il n'avait pensé qu'elles pouvaient appartenir à une autre race que la sienne.

Un an plus tard, au cours d'un autre voyage, Horn avait entendu Troche décrire la terreur qui régnait maintenant partout dans le pays. Son amant Jan était désormais un ennemi public répondant de deux chefs d'accusation : son ascendance juive et son homosexualité. Troche lui-même avait réussi à éviter les ennuis, mais Jan avait été arrêté et envoyé à Dachau, qui servait à l'époque pour les prisonniers politiques et les petits délinquants. Horn, craignant que Gretl soit également en danger, l'avait suppliée en vain de quitter le pays avant qu'elle ne soit, elle aussi, arrêtée. Gretl ne croyait pas qu'elle serait inquiétée – elle avait vécu en Allemagne toute sa vie et jouissait de la protection de son mari nazi.

La couleur politique de l'Allemagne changeait également de façon troublante. Juste au moment où Hitler essayait de reformuler le concept des intérêts et des obligations de l'État, artistes et historiens de l'art étaient contraints de s'aligner sur tous les autres. Nulle part cela n'était apparu aussi évident qu'à l'ouverture du premier salon officiel d'art nazi en juillet 1937. Hitler y avait dénoncé l'art moderne comme étant une invention de « barbouilleurs et de buvardiers » imposée au public par des Juifs qui profitaient de leur mainmise sur la presse. Tous les historiens d'art et les conservateurs de musée étaient maintenant prévenus. Hitler avait sa propre conception de l'art, donc de ce qui devait être collectionné et conservé. C'était à lui de définir ce qu'il convenait de détruire ou soustraire à la vue du public. Cela incluait toute œuvre un peu difficile à comprendre ou qui demandait ce qu'Hitler appelait un « commentaire littéraire pompeux », une définition insultante de ce que Horn et Troche avaient été formés à faire.

Horn était retourné à Florence, où il pensait pouvoir laisser passer la tempête nazie dans le confort de la villa de Berenson. Mais Heinrich Himmler avait le bras long : la Gestapo et la SS, non contentes de se préoccuper d'étouffer la dissension en Allemagne et à l'étranger, devaient également rallier des intellectuels pour justifier leurs activités. En janvier 1938, Horn fut informé par un ami du ministère de l'Intérieur qu'un officier SS était en route vers l'Institut germanique avec des instructions pour « superviser » la formation à venir de Horn et de ses collègues expatriés.

« C'est un homme de main d'Himmler, lui dit son ami à propos de l'officier. Fais attention à ce que tu dis. »

L'endoctrinement politique était le cadet des soucis de Horn. Il fallait qu'il sache si le mari nazi de Gretl avait mis son nom sur une liste ou si ses nombreux commentaires sur les nazis avaient été rapportés. Peut-être la critique ouverte de Panofsky sur le régime et son départ pour les États-Unis avaient-ils jeté le doute sur son élève préféré. À moins que le voyage de l'officier SS à Florence ne soit purement anodin ? Rudolf, le frère aîné de Horn de cinq ans plus âgé, lui avait dit que les nazis recherchaient activement des spécialistes d'histoire germanique ou pangermanique. « Études aryennes » était la nouvelle matière à la mode à l'université de Heidelberg, où enseignait Rudolf et où Horn avait l'intention d'enseigner aussi un jour.

Horn avait alors conçu un plan pour en avoir le cœur net. Pour se faire aider, il avait enrôlé une collègue suédoise qui étudiait à l'Institut germanique. Divorcée, mère d'un enfant en bas âge, elle était, comme le savaient d'expérience Horn et plusieurs de ses amis, « généreuse » de ses charmes. « Pas vraiment du genre monogame », dirait plus tard Horn en parlant d'elle à son ami Rosenthal. Le plan impliquait qu'elle séduise l'officier pour qu'il lui révèle ses intentions. Elle avait accepté de jouer l'espionne pour Horn à la seule condition qu'elle trouve l'officier SS séduisant. Au grand soulagement de Horn, l'officier paraissait assez beau quand il descendit du train à Florence, dans son uniforme noir bien coupé avec son célèbre insigne à la tête de mort.

Un dîner avait été organisé en l'honneur de l'officier le soir même. Après le départ de Horn et des autres convives, son espionne s'était attardée un peu pour initier le visiteur allemand à la vie sociale de Florence. Tout s'était déroulé comme prévu. Le lendemain matin dans un café, l'espionne de Horn lui confirma que l'officier avait été envoyé à Florence pour une mission de recrutement. Le nom de Horn figurait en haut de sa liste. Et on ne laisserait pas aux recrues le choix de rentrer ou non en Allemagne pour servir leur pays.

Ce même jour, le 7 février 1938, Horn avait dépensé presque tout son argent, sauf vingt dollars, pour acheter un billet d'entrepont sur un bateau à vapeur en partance de Gênes. Le bateau avait Cuba pour destination et non les États-Unis, mais Horn n'allait pas discuter. Il fit ses adieux, sa valise et se dirigea vers la gare. La seule personne venue lui dire au revoir était le dernier homme au monde qu'il aurait souhaité voir. Quelques minutes avant le départ du train, l'officier SS en grande tenue avec pistolet à la ceinture s'assit à côté de lui.

Horn blêmit.

« Si vous croyez que j'ignore vos intentions, dit l'officier, vous vous trompez. Je suis au courant. »

Horn eut beau prétendre qu'il se rendait à Gênes pour quelques jours. L'officier n'était pas dupe. Il était au courant du billet pour Cuba. Il connaissait aussi les détails de la vie personnelle de Horn – il pouvait retracer sa généalogie sur cinq générations en Allemagne, son nom avait été évoqué pour l'équipe de javelot aux Jeux olympiques. Il jouait du violon, pas bien. Il parlait cinq langues, avait un doctorat en histoire de l'art et il avait choisi la préhistoire pangermanique comme matière secondaire.

« J'avais espéré vous offrir une place dans le nouvel ordre mondial, lui dit l'officier. Mais il est trop tard maintenant. »

Horn était certain que l'officier SS allait dégainer son pistolet. Au lieu de cela, il lui tendit la main et lui souhaita bon voyage. Il déclara qu'il l'enviait et ajouta : « Simplement, n'essayez pas de rentrer chez vous. Ce ne serait pas bon, ni pour vous ni pour moi. »

C'était la dernière conversation que Horn avait eue avant d'embarquer sur le bateau à destination de La Havane. Après que le navire eut levé l'ancre, il avait longtemps craint que la police secrète

nazie ne vienne l'arrêter.

« Après ça, les choses ont été beaucoup plus simples, dit Horn à Troche. Il est facile de s'installer aux États-Unis. Je suis maintenant professeur à Berkeley à l'université de Californie, et j'ai une maison juste au-dessus du pont du Golden Gate de San Francisco. »

Tout n'avait pas été aussi facile pour Horn aux États-Unis qu'il avait bien voulu le dire à son ancien condisciple. Il était arrivé à New York avec six dollars en poche, l'adresse d'un collègue à Greenwich Village et un carnet d'adresses avec une liste de personnes rencontrées à la villa Berenson.

La première année, il avait survécu en travaillant comme conférencier invité en histoire de l'art, ce qui n'était pas particulièrement facile, l'anglais n'étant pas sa langue maternelle. Ses revenus étaient si maigres qu'il lui arrivait de sortir d'une salle de conférence d'une ville avec juste de quoi prendre le train pour aller à la prochaine université ou au musée où il devait parler. Un jour, après avoir fait un exposé au musée d'art de Cleveland, il était rentré à New York en stop avec une femme qui subventionnait des musées et sa compagne. Ils s'étaient arrêtés en route pour déjeuner dans une grande demeure à Hyde Park. Horn avait passé un après-midi tout à fait agréable à bavarder avec ses hôtes, avant de réaliser après son départ qu'il avait déjeuné avec Eleanor Roosevelt, la première dame des États-Unis et son amie Brooke Astor, une des femmes les plus riches du monde.

Horn lui raconta d'autres aventures, comme sa rencontre avec un cow-boy au cours d'une traversée de l'Arizona en train, alors qu'il était en route pour donner une conférence à Berkeley, à l'université de Californie. Le cow-boy n'était pas monté dans le train à une gare. Il était arrivé au galop sur son cheval le long du wagon et avait sauté à bord.

La conférence à Berkeley s'était déroulée particulièrement bien et Horn s'était vu ensuite proposer un poste à plein temps pour créer le premier programme d'histoire de l'art. C'est alors qu'il avait acheté la maison à Point Richmond, avait épousé Anne Binkley et était devenu citoyen américain.

Il n'avait jamais oublié sa première réunion de faculté, car c'était la première expérience réellement démocratique de sa vie. Dans le milieu universitaire allemand, comme dans beaucoup d'autres domaines de la société allemande, les décisions venaient toujours d'en haut. Si on n'obtempérait pas, on était mis à l'index. Comme Horn le décrirait plus tard dans ses mémoires orales : « À Berkeley, on prenait des décisions ensemble. Hommes et femmes discutaient librement, sans crainte d'exprimer leur désaccord. Je suis tombé amoureux de l'Amérique ce jour-là, et depuis je n'ai plus jamais regardé en arrière. »

Horn avait minimisé certaines difficultés pour s'accoutumer à la vie en Amérique : réussir à faire une conférence cohérente et captivante dans une langue étrangère n'était pas le seul défi, Anne Binkley en était un autre. Mais il n'avait rien dit de l'inquiétude qu'il éprouvait pour ses amis et sa famille en Allemagne. Il recevait sporadiquement des lettres, mais aucune de Gretl.

Puis survint la guerre en Europe. Horn avait vécu la précédente en tant qu'adolescent et il connaissait la faim et les privations qui avaient suivi. Ses parents, incapables de le nourrir, l'avaient envoyé dans une communauté fermière en Suède, dirigée par des confrères luthériens. Son oncle bien-aimé, qui avait été pour lui un deuxième père, était mort de façon horrible à la suite d'une blessure par balle qui s'était infectée, et d'autres membres de sa famille avaient été estropiés. Et voilà qu'une nouvelle guerre mondiale commençait. Pire encore, non seulement sa famille refusait de quitter l'Allemagne, mais son frère, Rudolf, et son beau-frère, Erich, professeurs dans des universités prestigieuses, s'étaient engagés dans le parti nazi et œuvraient pour inciter leurs jeunes étudiants influençables à répondre aux appels du Führer pour prendre les armes.

L'Amérique tardait à se joindre à l'effort de guerre. Quand elle le fit, Horn répondit aussitôt à l'appel.

Les services de renseignements étaient hors de question. Récemment arrivé aux États-Unis, et propriétaire d'une maison située sur un promontoire en front de mer qui pouvait être utilisée pour transmettre des signaux à des navires ennemis, il fut placé sur une liste noire d'agents allemands potentiels. Pour prouver sa fidélité à sa patrie d'adoption et en dépit du risque de se retrouver face à d'anciens amis au combat, il s'engagea alors dans l'infanterie.

Horn avait suivi une formation de tireur à Camp Roberts dans la vallée de Salinas en Californie. Juste au moment de l'embarquement, il avait contracté une infection des sinus. Sa condition médicale devait être sa planche de salut, bien qu'à l'époque seule sa femme ait été de cet avis. Resté à la caserne, en attendant de rejoindre sa compagnie, il avait été affecté au lavage des fenêtres pendant six semaines. Au grand étonnement de son officier commandant qui prétendait n'avoir jamais vu quelqu'un laver des vitres avec tant d'enthousiasme. Suivant une logique typiquement militaire, il avait recommandé Horn pour la formation des officiers à Fort Benning. De là, il avait rejoint Camp Ritchie dans le Maryland, où il avait rencontré Felix Rosenthal, qui le rejoignit ensuite en Angleterre, puis en Allemagne. La rencontre fortuite de Horn avec Mason Hammond à Londres, puis son interrogatoire du soldat Hüber l'avaient finalement conduit jusqu'à Nuremberg.

On pouvait comprendre que les deux hommes, réunis après tant d'années, aient pu imaginer à quel point les choses auraient été différentes si Horn était resté en Allemagne. Comme Troche le lui fit remarquer, il aurait fait un candidat parfait pour un poste de dirigeant dans le III^e Reich. Les nazis auraient déroulé le tapis rouge pour ce lanceur de javelot, spécialiste de l'histoire de l'art allemand et originaire d'une famille allemande depuis cinq générations.

Troche avait probablement raison. Hormis l'athlétisme, avec ses diplômes de l'université de Heidelberg et ses études pangermaniques à Berlin, Munich et Hambourg, Horn aurait rapidement gravi les échelons de la hiérarchie nazie. Mais il n'aurait pas pu se regarder dans un miroir.

Troche ne donna pas beaucoup de détails sur son propre itinéraire après leur dernière rencontre à Berlin, mais il en dit assez pour que Horn comprenne à quel point il regrettait de n'avoir pas suivi le conseil de Panofsky.

Sa justification pour ne pas avoir quitté l'Allemagne, c'était de penser qu'à Berlin il parviendrait à faire sortir son amant de Dachau. Mais il n'en fut rien. Il avait trop peur pour se joindre aux amis de Jan qui s'exprimaient publiquement contre la tyrannie nazie. Ceux qui protestaient se retrouvaient obligés de porter le triangle rose à l'envers cousu sur les uniformes des détenus de Dachau qui, entretemps, était devenu un camp de concentration. Peu après, le crématorium avait été installé.

Les nazis enfermèrent des centaines, peut-être même des milliers, d'homosexuels dans les camps. Les amis de Troche qui n'avaient pas été arrêtés faisaient semblant de ne pas le reconnaître dans la rue. Lui aussi faisait profil bas. Il avait continué son travail dans les archives du Musée national et s'était efforcé d'échapper à l'armée. Étrangement, et sans qu'il puisse expliquer pourquoi, il avait commencé à croire au tableau décrit par Hitler du « nouvel ordre mondial », même s'il n'y avait pas sa place. Il jouait un rôle, prétendant être hétérosexuel et mépriser les Juifs, alors qu'il était homosexuel et qu'il avait été l'amant de plusieurs Juifs.

Pour garder son travail à Berlin, il avait dû s'inscrire au parti nazi et se conformer ensuite à ses règles. Des enfants s'inscrivaient aux Jeunesses hitlériennes. Des hommes capables et désireux d'agir s'engageaient dans l'armée, la marine ou l'aviation. Des conservateurs de musée et des intellectuels rejoignirent les rangs de la Deutsches Ahnenerbe, un institut de recherche de pointe nazi qu'Himmler et quelques-uns de ses comparses avaient fondé.

Horn n'avait jamais entendu parler de l'organisation Ahnenerbe ni lu quoi que ce soit dans la presse étrangère, sinon une allusion ou deux dans les rapports de renseignements du G-2, mais

probablement fondées sur des choses que son frère Rudolf et son beau-frère Erich lui avaient dites avant la guerre. Il s'agissait du même groupe d'intellectuels nazis qui surveillaient les programmes dans les universités et finançaient l'envoi de chercheurs universitaires à l'étranger.

Troche confirma à Horn qu'il s'agissait bien de cela, mais que ce n'était pas tout. La *Deutsches Ahnenerbe Forschungs und Lehrgemeinschaft*, ou Société pour la recherche et l'enseignement sur l'héritage ancestral allemand, était un institut de recherche nazi créé par Himmler et chargé de retrouver les réalisations des ancêtres prétendument aryens de l'Allemagne, dans le but de les communiquer au public à travers l'éducation de la jeunesse. Il publiait également des magazines, des articles et des livres, finançait des expositions et assurait la conduite de recherches scientifiques. C'était particulièrement séduisant pour des érudits et des intellectuels voulant éviter l'armée, le travail de cet institut étant considéré comme essentiel pour la guerre. Les membres haut gradés disposaient d'uniformes SS spécialement créés pour eux et possédaient leurs propres chevalières et leurs dagues de cérémonie.

Troche s'était impliqué dans les activités de l'Ahnenerbe pendant qu'il était au musée de Berlin. Au début, il avait aidé à collecter des données pour la recherche, mais, au fur et à mesure de son engagement, il avait assisté à des conférences au quartier général de l'Ahnenerbe dans un grand hôtel particulier à Dahlem, un des quartiers les plus huppés de Berlin. La conférence qui avait impressionné le plus Troche avait été celle du docteur Otto Rahn, l'éminent médiéviste de Berlin et, toujours selon Troche, une des figures de la communauté homosexuelle clandestine de la ville, qui aurait pu servir d'exemple à Troche.

Horn se souvenait de l'exposé de Rahn sur Guyot de Provins, un noble, chevalier et poète, dont les écrits sur le Saint-Graal auraient inspiré Wolfram von Eschenbach pour écrire *Parzival*, le poème épique évoquant la « lance saignante ». Rahn cultivait l'idée singulière que sa recherche le conduirait vers l'endroit où étaient cachés les légendaires trésors du Temple de Salomon, dont le calice du Graal et l'arche d'Alliance.

Quand Troche avait assisté à la conférence de Rahn, il ignorait que celui-ci était déjà devenu un nazi important occupant un rang élevé dans la SS. Il ne savait pas non plus que le quartier général tentaculaire de l'Ahnenerbe, avec ses grandes haies et son portail en fer forgé, avait été acheté « à bon compte » à une famille juive contrainte de fuir le pays. Impressionné par sa vaste bibliothèque, ses laboratoires bien équipés et ses archives, Troche avait aussi découvert avec plaisir qu'il était d'un grand soutien à Rahn dans sa quête du Saint-Graal.

« Aucun rêve n'est trop grand ni hors de portée des nazis », avait dit Rahn à son auditoire.

Troche avait été conquis. À ce moment-là – juste avant l'invasion de la Pologne –, l'Ahnenerbe comptait plus de cent spécialistes et scientifiques parmi son personnel et presque le double de cinéastes, photographes, artistes, techniciens de laboratoire, comptables et secrétaires. Plusieurs milliers d'autres personnes prenaient part à la diffusion de ses idées dans les écoles. Les professeurs qui refusaient de prendre en compte les directives de l'Ahnenerbe étaient progressivement remplacés. Si un professeur souhaitait obtenir une chaire à l'université, il devait rejoindre les rangs de l'Ahnenerbe, ou tout au moins sembler adhérer à l'organisation. Plus tard Troche découvrirait la face sombre, impitoyable de l'Ahnenerbe et ses relations avec le haut commandement nazi.

Rahn lui aussi apprit tardivement la vérité. Ayant échoué à trouver le Saint-Graal et embarrassé par les mœurs homosexuelles du professeur, Himmler le fit arrêter pour déviance sexuelle, après quoi – si l'on en croit la presse du Reich – Rahn se suicida. Après son décès, tout membre de la SS jugé coupable d'offenses sexuelles risquait une condamnation à mort.

Troche n'aurait jamais imaginé le sort qui serait réservé à l'homme qui l'avait incité à rejoindre

l'Ahnenerbe. Comme Rahn, il avait rapidement gravi les échelons et, d'archiviste, avait été promu au rang de directeur d'un musée d'art à Breslau, la capitale de la province de Silésie, en Pologne, à prédominance allemande. Il aurait pu grimper encore dans la hiérarchie de l'Ahnenerbe, mais il hésitait à devenir membre de la SS d'Himmler, ce qui était une condition préalable pour tout haut gradé. Cela aurait impliqué une période de six mois dans un « camp d'entraînement » à Dachau ou dans un des autres camps de concentration, puis une formation supérieure dans le château privé d'Himmler à Wewelsburg, dans la ville de Büren, au nord de Francfort. Mais Troche n'avait pas besoin d'aller à Dachau ni de se rendre au château de l'Ahnenerbe pour se rendre compte des horreurs commises par le régime nazi. Son expérience à Breslau lui suffisait.

Horn savait ce qui s'était passé grâce aux rapports du G-2. La priorité à Breslau était de nettoyer la ville des Juifs, des Polonais d'origine et des Slaves. Pour dynamiser la repopulation des territoires conquis par la race aryenne et imposer sa culture, selon le projet d'Hitler, Himmler décida de réimplanter des centaines de milliers d'Allemands de l'autre côté de la frontière dans les maisons des personnes récemment déplacées. Aucune dépense ne fut épargnée pour la création d'universités, de musées et autres institutions culturelles afin d'élargir la mère patrie. Breslau devait devenir la vitrine de l'Empire oriental du Führer.

Troche avait donc été nommé à Breslau pour contribuer à transformer la ville en une communauté modèle exaltant la culture et l'esprit allemands. Le musée n'était pas seulement un lieu d'exposition de l'art allemand, ancien et traditionnel, mais il visait aussi à propager une vision aryenne de l'avenir ancrée dans le passé.

Ainsi, Troche avait supervisé la construction d'une ferme modèle, où des visiteurs découvraient une version idyllique des fermes allemandes ainsi que les pratiques agricoles allemandes traditionnelles. Il devait aussi y avoir une aile juive séparée dans le musée, où les écoliers allemands apprendraient ce qu'étaient des cultures « inférieures » et vaincues. Près du musée, les scientifiques de l'Ahnenerbe avaient établi un centre de reproduction aryen, une sorte d'usine à bébés destinée à repeupler la Pologne avec des Allemands génétiquement supérieurs.

Comme tant des grands projets d'Hitler, la ville modèle de Breslau, l'utopie de l'Ahnenerbe, avait fini en une tragédie incompréhensible pour le peuple allemand. Après la bataille de Stalingrad, l'Armée rouge avait commencé à reconquérir la Pologne. Breslau devint un camp retranché qui avait pour fonction de retenir les hordes communistes. Les civils allemands, dont la plupart avaient volontairement abandonné leur patrie pour s'établir à Breslau et qui rêvaient encore de leur communauté idéale, se retrouvèrent pris en étau entre deux armées. Hitler les avait laissé se faire massacrer par les Soviétiques.

L'histoire du funeste aéroport de Breslau, unique possibilité de fuite de la population allemande, était un exemple typique de la façon dont les nazis s'étaient révélés sous leur vrai jour à leur propre peuple. Au moins un millier de maisons allemandes avaient été démolies et dix mille civils allemands et polonais tués pour construire une piste d'aviation qui ne servit qu'à un seul avion. Aucun civil allemand n'avait pu prendre place à bord. Cet avion était réservé aux officiers SS de la ville.

Troche n'avait pas eu à assister à la destruction finale de Breslau. Il avait été transféré au Musée germanique à Nuremberg comme conservateur adjoint. Il n'était pas au courant des décisions prises par l'état-major du Reich, mais il était témoin de suffisamment d'activités au musée pour se rendre compte que le plus haut gradé de l'Ahnenerbe, Heinrich Himmler, avait des projets grandioses pour Nuremberg. Parmi les trésors rapportés à Nuremberg de Pologne par ses collègues de l'Ahnenerbe, se trouvait le retable de Veit Stoss, déménagé de Cracovie, qui devait rejoindre les joyaux de la Couronne, déjà pris à l'Autriche.

« Cela faisait partie du plan directeur », dit Troche.

Horn connaissait l'expression « plan directeur ». Les officiers des renseignements y faisaient référence quand ils commentaient la stratégie d'Hitler pour écraser la Pologne et envahir la France et l'Angleterre, et son ambition d'exterminer la race juive. Horn ne l'avait pas encore entendue appliquée aux trésors du Saint Empire.

À entendre Troche, ces trésors, ainsi que les anciennes traditions pangermaniques, les rituels et les mystérieuses croyances religieuses des rois-soldats jadis détenteurs de ces trésors, dépassaient le simple pillage pour la prétendue race supérieure. Entre les mains d'Adolf Hitler et de son principal homme de main, Heinrich Himmler, la Sainte Lance et les joyaux de la Couronne constituaient une arme d'un pouvoir inouï que les nazis avaient utilisée pour légitimer le « Reich millénaire » du Führer. Hitler s'était servi de ces trésors pour transformer Nuremberg et l'ensemble de l'Allemagne.

Malgré la conférence de trois heures qu'il avait donnée à l'hôtel sur la vénération des cultes, Horn fut perturbé par les propos de Troche. Il aurait parfaitement pu ignorer ce que le curateur avait encore à lui dire, si Troche n'avait pas apporté des preuves incontestables.

En plus des nombreux livres et dossiers sur les joyaux de la Couronne qu'il avait pu récupérer dans les archives du musée, Troche avait une carte qu'il déroula sur le sol pavé du cloître. À la différence de la carte de la Première Guerre mondiale que Thompson avait reçue, celle-ci, revue par les nazis, montrait le camp des prisonniers et le champ de parade. Elle détaillait également les améliorations et les rénovations en cours à travers la ville. L'architecte et urbaniste nazi Albert Speer, le chouchou d'Hitler, avait décidément été très occupé à planifier l'avenir.

Troche prit son crayon gras de conservateur et esquissa les améliorations nazies au fur et à mesure qu'elles se succédaient sur le champ de parade. Le dessin produit était évident. Il avait une forme de lance ou, plus précisément, de la Sainte Lance. Et sa pointe était dirigée droit vers la vieille ville, vers l'allée du Forgeron.

Jésus l'Aryen

22 juillet 1945

Comme sur la planchette de l'Ouija, la pointe de la lance dessinée au crayon gras était indéniablement dirigée vers l'allée du Forgeron. Mais ce n'était pas sur la cave à bière rénovée que Troche attira l'attention de Horn. Les cartographes nazis avaient omis le bunker secret et sa chambre forte. La pointe de la boussole indiquait juste le milieu des bâtiments dans le complexe du château, situé directement au-dessus du bunker. La lance désignait une petite structure carrée perchée sur le promontoire de calcaire avec vue sur l'allée du Forgeron, à l'ouest de la salle des Chevaliers, où les chevaliers Teutoniques se réunissaient autrefois, et à l'est de la tour des Païens, ainsi nommée à cause des images païennes qui couvraient ses murs.

« La chapelle du Roi », dit Horn en posant son index sur ce qui était probablement le bâtiment historique le plus important de tout le complexe du château.

Horn avait deviné juste. C'était dans cette chapelle, expliqua Troche, que les empereurs du Saint Empire assistaient à la messe, et, au xv^e siècle, les chevaliers Teutoniques y conservaient les bijoux de la Couronne pour les protéger contre les envahisseurs. Le Heilig Geist Spital, ou Hôpital de l'église du Saint-Esprit, était l'endroit où ils étaient officiellement conservés. Mais c'était dans la chapelle du Roi, le centre spirituel de la ville, que l'empereur pouvait plus facilement y veiller. Hitler, continua Troche, connaissait les légendes de la ville ancienne pour les avoir étudiées. C'est pour cette raison qu'il avait décrété que l'ancienne capitale spirituelle de Nuremberg deviendrait la nouvelle Terre sainte où se tiendraient les congrès du parti.

À entendre Troche, Horn se trompait en croyant que le parti nazi était un simple mouvement politique ; non, c'était un culte né de l'imagination perverse de son créateur. Hitler, assisté par Himmler et d'autres, ne voulait pas tant effacer le passé que le réinventer systématiquement pour justifier sa conquête du monde. C'était ce que Troche entendait par plan directeur, et cela concernait autant la création du camp de concentration de Dachau que celle du bunker de l'allée du Forgeron. Horn ne pourrait pas découvrir qui avait pris les bijoux de la Couronne, et pourquoi, avant de comprendre comment Hitler avait l'intention de les utiliser.

Horn avait passé la soirée précédente à l'hôtel à faire admettre aux officiers des forces d'occupation la signification des bijoux de la Couronne pour les empereurs romains germaniques. C'était maintenant Troche, dans l'enceinte du cloître du musée, qui faisait comprendre à Horn ce qu'ils signifiaient pour les nazis.

Troche commença par aborder des aspects familiers. Le culte d'Hitler reposait sur une croyance fondamentale : la supériorité de l'homme aryen. La conquête militaire ou l'extermination des Juifs n'était pas l'intention exprimée ou manifeste des nazis. Ils les voyaient plutôt comme le résultat naturel de l'évolution de l'homme aryen sur la scène mondiale. C'était le message contenu dans *Mein*

Kampf et dans les diatribes démentes du Führer lors des congrès du parti.

Horn ne pouvait pas contredire Troche. Tous ceux qui avaient vécu dans l'ombre du III^e Reich comprenaient le programme raciste d'Hitler. Mais Troche voulait amener Horn à une compréhension plus profonde du processus de pensée d'Hitler, et pourquoi l'homme aryen était supérieur à ses yeux.

Pour Troche, le culte d'Hitler se réduisait à peu près à un amalgame de croyances populaires mystérieuses répandues en Europe au début du siècle. L'une d'elles était le système de caste des races, qui mettait les Aryens, la soi-disant race blanche composée d'hommes et de femmes grands et blonds du nord de l'Europe, au sommet de la pyramide de la supériorité génétique. L'alphabet des Aryens, les runes, figurait sur des monolithes de pierre et des rouleaux de vélin dans différents endroits à travers le monde, et surtout dans l'Allemagne du Nord et autres nations teutoniques ou nordiques. Selon cette mystique ésotérique, les ancêtres de l'homme aryen venaient de l'Himalaya et, avant cela, d'une région polaire indéterminée connue sous le nom de Thulé.

Hitler, ainsi qu'Himmler, croyait que Dieu lui-même avait créé les Aryens pour qu'ils soient physiquement et spirituellement une race parfaite. Ils possédaient le génie nécessaire pour fonder une civilisation et étaient dotés de capacités surhumaines comme la télépathie. Ils pouvaient lire dans le passé et prédire l'avenir. Avant la disparition de l'Aryen – résultat direct d'un métissage avec des races génétiquement inférieures –, ils avaient donné au monde tout ce qui était vraiment important et durable. En étudiant les réussites de l'homme aryen et ses vérités cosmiques, en adoptant l'esprit de l'ancienne communauté aryenne, ce que les nazis appelaient *Volk*, les Allemands des temps modernes et leurs descendants directs pourraient retrouver ces capacités et prendre la place qui leur revenait sur la scène mondiale.

« Hitler n'a pas simplement recyclé le folklore, les mythes et le mysticisme des anciens teutoniques pour donner de la crédibilité à son programme raciste, dit Troche. Lui et ses intimes y croyaient vraiment. »

Plus significatif encore, fit remarquer Troche, le rôle que les intellectuels d'Himmler, l'Ahnenerbe, avaient joué dans la mise en œuvre du programme d'Hitler. Ce sont eux qui étudiaient les rites anciens, les coutumes mystiques, les vérités cosmiques de l'homme aryen, pour réveiller l'esprit de l'ancien *Volk* chez l'homme moderne. Pour ce faire, il fallait trouver des colonies aryennes et des endroits sacrés, déchiffrer les runes qu'ils y trouvaient et identifier les images iconiques et chargées de spiritualité créées par l'homme aryen. Des archéologues de l'Ahnenerbe exploraient des sites historiques pour y trouver des indices de la culture aryenne, des linguistes étudiaient les noms de lieux anciens pour établir des cartes retraçant les migrations aryennes, et des géomanciens, observant les champs électromagnétiques, devinaient l'emplacement de sites sacrés aryens qui seraient favorables aux futures colonies nazies. Ils avaient aussi étudié des constructions anciennes, depuis les mégalithes préhistoriques jusqu'au Parthénon d'Athènes et au Colisée de Rome, car on pensait que ces structures étaient des reliques significatives, œuvres d'artisans et d'architectes dans les veines desquels coulait un sang purement aryen. Ces structures avaient été mesurées pour décoder les secrets de leur géométrie sacrée – raison pour laquelle, affirmaient les érudits de l'Ahnenerbe, ces monuments avaient résisté à l'épreuve du temps. Toutes ces connaissances, dit Troche, devaient être incorporées dans l'urbanisation du paysage de Nuremberg.

Tous ceux qui participaient aux congrès du parti comprenaient parfaitement le message d'Hitler sur la supériorité raciale. Mais seule l'élite nazie était ouvertement consciente des doctrines mystérieuses et des rites qui étaient à la base des croyances d'Hitler, et comment ces croyances devenaient partie intégrante de la vie dans le Reich.

Troche décrivit comment les masses de pèlerins du parti nazi défilaient en rangs serrés aux

congrès de Nuremberg, ignorant comment et pourquoi Hitler avait choisi cette façon particulière de marcher. Des millions de membres du parti s'émerveillaient devant l'aigle en or massif majestueuse surmontant la tribune nazie, mais très peu savaient qu'Hitler avait vu cette image dans un rêve mystique. Pas plus qu'ils ne réalisaient que la construction et les dimensions du champ de parade correspondaient parfaitement à une mystérieuse formule. Ils savaient que la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne – symboles importants de la monarchie allemande – avaient été rendus à la ville qui les avait longtemps convoités, mais ils ignoraient qu'ils contribuaient aussi à la machine de destruction nazie.

Horn connaissait déjà en grande partie ce que Troche lui racontait. Mais son ancien condisciple lui ouvrait aussi une piste de réflexion totalement nouvelle et inattendue. Connaissant la vision qu'avait Hitler des événements mondiaux de grande portée, lui dit Troche, on ne pouvait pas s'étonner que son opéra préféré célèbre la découverte par Parsifal de la « lance saignante » qui avait ressuscité le royaume mythique allemand. Ce n'était pas non plus un hasard que le 15 mars, le jour où saint Longin est honoré par l'Église catholique, soit la date à laquelle Hitler ait fait prendre la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne dans leurs vitrines à la Hofburg de Vienne. En se fondant sur ce que Troche avait vu et entendu auprès de ses collègues du Musée germanique, Hitler aurait très bien pu programmer l'invasion de l'Autriche pour cette même raison. Le trésor du Saint Empire comprenait les toutes premières œuvres d'art majeures que les nazis avaient pillées et, selon Troche, c'était également les dernières qu'ils rendraient aux Alliés.

Horn était stupéfait par ce qu'il entendait. Il savait que les nazis s'étaient servis de Nuremberg comme d'une scène pour créer et projeter une image d'ampleur historique, de légitimité politique, et la promesse d'une future grandeur. Il comprenait aussi que la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne soient des éléments d'une importante signification politique qu'Hitler et son régime pouvaient utiliser pour conquérir les cœurs et les esprits des Allemands. Mais ce que prétendait Troche était bien plus alarmant : Hitler et ses intimes croyaient que ces œuvres d'art elles-mêmes possédaient une signification mystique. Aussi bizarre que cela puisse être, l'image en forme de lance sur la carte nazie que Troche lui montrait, la concordance de la chambre forte cachée avec la chapelle du château directement au-dessus et la date de l'Anschluss étaient autant de preuves qu'Hitler croyait à la portée mystique de ces symboles. Et bien que Horn n'ait pas consulté les dossiers de la MFAA, Troche pouvait très bien avoir raison en disant que les bijoux de la Couronne avaient été les premières œuvres d'art que les nazis avaient ramenées en Allemagne.

L'intérêt qu'Hitler portait aux trésors du Reich, comme Horn lui-même l'avait supposé et que Troche lui confirmait maintenant, remontait à 1909, quand le jeune artiste de vingt et un ans tirait le diable par la queue à Vienne. Il avait échoué deux fois à l'admission à l'académie des Arts de Vienne, et n'avait connu jusque-là que frustration et déceptions, d'autant plus que la mort atroce de sa mère d'un cancer du sein et son éloignement du reste de sa famille n'avaient fait qu'empirer les choses. Hitler dormait parfois sur des bancs publics et fréquentait la soupe populaire. Il n'avait aucun avenir. La vie lui semblait dénuée de sens. L'imaginaire était peut-être sa dernière échappatoire.

Rosenthal, le spécialiste d'Hitler de la 3^e armée, aurait certainement été d'accord avec la théorie de Troche. Le jeune Hitler, amoureux de l'art et de l'architecture germaniques, avait erré dans les immenses parcs publics et les espaces verts de Vienne, observant la façon dont les piétons se déplaçaient dans la ville. Il restait assis pendant des heures à contempler les effets subliminaux que certains monuments ou des conceptions particulières d'immeubles avaient sur la population. Il remplissait des cahiers avec des esquisses d'améliorations futuristes à apporter aux espaces existants et il imaginait de nouveaux transports publics en dessinant des autoroutes, des systèmes de

bus et les véhicules qui les emprunteraient. L'amour de l'art et de l'architecture du jeune Hitler le conduisait aussi à la Hofburg, au Kunsthistorisches Museum situé dans l'ancien palais impérial, là où il découvrit la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne.

En pénétrant dans la salle 11 du musée, il aurait lu dans le catalogue que les trésors exposés étaient les objets sacrés des rois allemands transmis de droit divin. Bien que la lance ait été infiniment plus modeste que la couronne, le sceptre, l'orbe et les glaives royaux, cet objet avait, paraît-il, excité son imagination : une simple pointe de lance en fer, noircie par le temps, enveloppée de bandes d'argent et d'or, avec un clou au centre de la lame, reposant sur une estrade en velours rouge.

On ignorait si Hitler avait seulement manifesté un intérêt désinvolte pour la vieille relique ou si, comme prétendaient ceux qui l'avaient connu jeune, cela avait été pour lui une révélation. Troche, quant à lui, pensait qu'Hitler avait bien vécu une sorte d'épiphanie. Pour ce jeune homme influençable – ancien enfant de chœur catholique et aspirant à la prêtrise, dont les lectures allaient de traités sur la Rome antique aux dynasties des rois francs et au mysticisme pangermanique –, les trésors représentaient certainement bien autre chose que de simples souvenirs d'un âge révolu. Ils avaient le pouvoir d'influer sur la destinée de l'humanité.

Ce qu'Hitler avait ressenti précisément en regardant la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne resterait un mystère. Troche estimait toutefois que ce n'était pas par hasard que, à l'époque où il découvrait les bijoux de la Couronne, Hitler fréquentait des membres de sociétés occultes. Parmi ses intimes, on sait qu'il y avait deux Autrichiens, Guido von List et Lanz von Liebenfels, partisans de l'ariosophie, fondée sur la croyance en une chrétienté mystique, un nationalisme populaire et l'antisémitisme. Une doctrine qui aurait pu devenir celle d'Hitler. Revenant aux traditions et aux pratiques enracinées dans les cultes germaniques médiévaux – où le sang du Christ et ses plaies constituaient les principaux symboles de vénération –, List et Liebenfels prônaient une persécution générale des Juifs et un retour au sang comme lien entre les mystiques chrétiens et leurs ancêtres païens.

Mieux connue, et non moins importante, était l'association d'Hitler avec Dietrich Eckart et les membres de la Société Thulé, un groupe d'étude prônant une philosophie raciale aryenne et un militarisme virulent. Reprenant le nom de la patrie légendaire des Aryens, les thulistes étudiaient l'ancien alphabet rune pour en tirer les secrets de l'origine de l'homme. À l'époque de l'accession au pouvoir du Führer, un livre entier avait été écrit sur ses liens avec la Société Thulé, mais le livre et toute discussion publique sur le sujet avaient été interdits par les nazis qui craignaient une réaction de la part des Églises luthérienne et catholique.

Horn le savait, Hitler était parfaitement conscient de la nécessité du soutien de la communauté chrétienne allemande majoritaire. Ce n'était pas non plus un secret qu'il avait adopté le swastika de l'ariosophie et qu'Himmler, autre catholique borné et ami de longue date des thulistes, choisirait des runes comme symboles de la Waffen-SS, qui faisait office pour lui d'armée privée. Horn, son frère Rudolf et son beau-frère Erich en avaient discuté.

Mais à quel point Hitler croyait vraiment à ces mythes, cette magie et cette pseudoscience, cela restait du domaine de la pure spéculation, donc difficile à prouver. En dehors de la décision d'Hitler de dédier le deuxième volume de *Mein Kampf* à Dietrich Eckart et de plusieurs allusions qu'il avait faites dans ses discours, Hitler n'avait jamais ouvertement fait référence à ses liens avec l'ariosophie, la Société Thulé, ni avec leurs fondateurs. Tout ce qu'on pouvait dire avec certitude concernant sa première visite à la Hofburg, c'était qu'il se souvenait de la Sainte Lance et des autres trésors du Reich, et que, vingt-six ans plus tard, il se ferait un devoir, certains diraient une obligation divine, de les faire revenir dans la mère patrie.

Himmler, qui était tout aussi imprégné de traditions mystiques, était le complice avoué d'Hitler. Il avait profité de ce qui n'aurait pu être pour Hitler qu'un sujet d'intérêt passager ou un engouement pour l'ésotérisme et poussé les choses plus loin en créant son propre bureau de recherche, en recrutant des érudits pour étudier toutes sortes de croyances et de pratiques mystiques. Sous sa direction, l'amalgame de croyances et de rites forma la « nouvelle Église » des nazis, connue par de nombreux membres de l'Ahnenerbe et des théologiens éminents comme le mouvement germano-chrétien.

Ni Hitler ni Himmler n'avaient jamais publiquement défini cette nouvelle religion. Pas plus qu'ils n'avaient élaboré de rituel cohérent. Comme l'empereur Constantin, Hitler se contentait de montrer la voie et de laisser ses partisans chrétiens croire à ce qu'ils voulaient. La seule chose qu'Hitler et sa garde rapprochée déclaraient publiquement, c'était que leur foi était résolument nordique ou germanique, sans aucune corruption de la part du catholicisme romain, des Juifs non aryens et des marxistes.

Dans leurs rangs, c'était une autre affaire, dit Troche. Hitler et Himmler préparaient le terrain pour faire de la chrétienté germanique la nouvelle religion nationale de l'Allemagne. Selon lui, un groupe de théologiens protestants influents était allé jusqu'à concevoir une version du Nouveau Testament dans laquelle les Saintes Écritures étaient habilement détournées pour suggérer que Jésus préparait une guerre sainte contre les Juifs, et que ses plus proches partisans n'étaient pas des Juifs, mais des gentils. La Sainte Lance et les joyaux de la Couronne, avec les évangiles « remis au goût du jour » des nazis, devaient jouer un grand rôle dans la conversion du peuple allemand.

D'après Troche, la place qu'allaient occuper les œuvres d'art du Saint Empire dans les plans nazis était devenue évidente dès la création du III^e Reich. À peine Hitler était-il arrivé au pouvoir qu'Himmler ordonnait à Wolfram Sievers, un ancien antiquaire et futur secrétaire exécutif de l'Ahnenerbe, de faire des recherches sur les trésors du Reich en Autriche. Les histoires les entourant furent collectées, et les légendes médiévales, éminemment séduisantes concernant le pouvoir de la lance, présentées en Allemagne comme des faits réels. Et en même temps que ces légendes, des siècles de doctrine chrétienne furent subtilement modifiés et rendus plus attractifs. Non seulement Longin était un Aryen, mais Jésus l'était aussi.

Pour soutenir ces théories racistes, les chercheurs nazis pointaient du doigt des contradictions dans les récits de l'enfance de Jésus, des incohérences relatives à sa généalogie, et ils dressèrent un tableau révisionniste des données démographiques raciales en Galilée. Ils firent remarquer que les tribus aryennes, que l'on savait présentes en Galilée, n'avaient jamais quitté les colonies israélites, et, d'après ces chercheurs, la Galilée, après la conquête des Assyriens, ne comptait aucun Juif. Les parents de Jésus, descendants des cavaliers aryens du roi Hérode, étaient juifs par « confession » et non par identité raciale. Les chercheurs nazis soutenaient que Jésus n'était pas né à Bethléem en Judée, mais dans un autre Bethléem près de Nazareth en Galilée. De nombreux arguments furent avancés cherchant à montrer que Jésus, depuis la création de son ministère, était en opposition directe avec la pensée et les pratiques juives et qu'il prêchait un « royaume de Dieu » dans le cœur humain, concept étranger au judaïsme.

Plus encore, au cours de conférences et de sermons délivrés depuis les chaires allemandes, les chercheurs et théologiens nazis suggéraient que les anciens rois-soldats du Saint Empire étaient conscients du secret qui entourait le pedigree aryen de Jésus et du fait que l'Église catholique cherchait à l'étouffer. C'était d'ailleurs peut-être une des raisons pour laquelle le roi Frédéric I^{er}, en conflit avec le pape Alexandre III au Vatican, avait conspiré pour que l'antipape Victor IV devienne le nouveau vicaire du Christ du Saint Empire romain germanique.

Troche comprenait parfaitement que Horn, parti d'Allemagne juste avant la guerre, puisse trouver

tout cela un peu tiré par les cheveux. Pourtant c'étaient les théories avancées par le groupe de réflexion de l'Ahnenerbe d'Himmler et les partisans du mouvement germano-chrétien. C'était aussi la raison pour laquelle Himmler avait envoyé des chercheurs soldats à Jérusalem, au Tibet et partout dans le monde pour réunir des œuvres d'art considérées comme précieuses pour le Reich.

Toujours d'après Troche, Himmler cherchait à faire revenir les joyaux de la Couronne au moment même où ses chercheurs de l'Ahnenerbe révisaient fiévreusement l'histoire du monde pour justifier la nouvelle théologie de la supériorité aryenne. L'avocat Walter Buch, beau-père de Martin Bormann, avait reçu l'ordre de trouver des moyens légaux pour récupérer les trésors du Saint Empire auprès de l'Autriche. Les documents originaux promettant les joyaux de la Couronne à Nuremberg, signés par l'empereur romain germanique Sigismond, furent exhumés et étudiés en détail.

Le récit de Troche paraissait extraordinaire aux yeux de Horn. Mais ce qui lui semblait encore plus fascinant, c'était que les nazis, qui pillaient sans scrupule ce qu'ils considéraient comme leur appartenant et qui mettaient tout en œuvre pour réinterpréter les légendes et les mythes du passé, aient pu déployer autant d'efforts pour étudier les aspects juridiques et légaux afin de légitimer leurs actes concernant les joyaux de la Couronne.

Autre paradoxe, souligna Troche : ceux-là mêmes qui essayaient de récupérer des œuvres d'art chrétiennes étaient également impliqués dans la destruction des sociétés secrètes à la base des croyances d'Hitler, et compilaient des dossiers qu'ils utiliseraient pour saper l'autorité des figures marquantes des Églises allemandes qui se montraient réticentes à accepter la doctrine nazie. Le culte des nazis ne devait souffrir aucun rival.

Soutenu par Hitler, Buch avait fait plusieurs tentatives pour organiser un échange d'œuvres d'art afin que les insignes royaux puissent être exposés en Allemagne. En vain. Les dirigeants du Kunsthistorisches Museum de Vienne pensaient à juste titre qu'en les prêtant à un musée allemand, ils ne reverraient jamais les trésors.

Mais Hitler ne renonça pas pour autant à ses efforts pour faire connaître au public l'importance historique des joyaux de la Couronne. Dans un premier temps, il fit construire une réplique du reliquaire en bois qui abritait les trésors à l'époque médiévale. Au cours du premier congrès du parti nazi à Nuremberg, en 1933, la reproduction du reliquaire était fidèlement installée sur la place du marché, comme des siècles auparavant, quand les véritables œuvres d'art étaient exposées pendant une semaine de réjouissances destinées à célébrer le trésor du Saint Empire. Mais ce reliquaire avait été laissé vide, façon peu subtile de faire comprendre que Nuremberg avait été spoliée de son héritage culturel et spirituel.

Les efforts d'Hitler pour sensibiliser sa nation au trésor avaient été accueillis avec enthousiasme par le nouveau maire de Nuremberg. Willy Liebel était aussi préoccupé par les joyaux de la Couronne qu'Hitler lui-même et, non content de publier des livres et des articles à leur gloire, il avait demandé publiquement leur retour à Nuremberg.

Liebel ne s'intéressait pas particulièrement aux propriétés mystérieuses et mystiques attribuées aux objets. Il n'en fut pratiquement jamais question dans ses nombreux discours, ni lors de ses réunions avec son conseil municipal. Son obsession était de voir les emblèmes de la monarchie mondiale revenir dans la « ville impériale » de l'Allemagne. Tout comme Berlin avait la porte de Brandebourg, surmontée par son chariot symbolisant la solidarité germanique, Nuremberg aurait les joyaux de la Couronne. La couronne impériale, dit Troche, avait toujours eu plus d'importance pour Liebel que la Sainte Lance.

En préparation du congrès du parti à Nuremberg en 1935, Liebel avait fait fabriquer à grands frais une reproduction du glaive cérémoniel. Au cours de son discours de bienvenue à Hitler, il avait

présenté le glaive comme un « symbole d'unité, de grandeur, de pouvoir et de force de la nation allemande ». Liebel évoqua les recherches de Walter Buch, devenu commandant dans les Waffen-SS d'Himmler, qui attribuaient à Nuremberg la propriété légale des insignes impériaux. Et pour la première fois, Hitler en parla directement comme d'un « symbole du pouvoir impérial allemand » et un rappel de la signification de la révolution nationale-socialiste.

Après son discours, Hitler avait promis à Liebel que les objets authentiques seraient rendus à Nuremberg après l'annexion de l'Autriche. C'était très important, fit remarquer Troche, car Hitler aurait dit cela trois ans avant que les troupes d'assaut franchissent la frontière allemande pour entrer en Autriche. En d'autres termes, les plans d'invasion étaient déjà prêts alors qu'Hitler jurait publiquement de préserver la paix.

Parmi les principaux acteurs de la « récupération » des œuvres d'art authentiques, il y avait Himmler, assisté par Kaltenbrunner, alors commandant de la SS autrichienne clandestine, ainsi que le commandant Buch, qui était devenu le chef de la police secrète du parti nazi. Liebel et son conseil municipal s'occupaient des autres tâches administratives et des relations publiques liées au « rapatriement » des œuvres d'art à Nuremberg.

Comme on le racontait dans les cercles nazis, l'opération avait été déclenchée début mars 1938. Buch, qui voyageait incognito en avant des forces allemandes, était descendu dans un petit hôtel près de la Hofburg. À l'intérieur de la valise banale du commandant, se trouvaient son uniforme SS, un pistolet Luger et l'ordre secret de tuer quiconque essaierait de cacher ou de retirer la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne du Kunsthistorisches Museum avant que les troupes d'assaut aient pris la ville. Le 12 mars, la nuit de l'invasion, pendant que les divisions Panzer traversaient la frontière pour entrer en Autriche, Buch revêtit son uniforme et assura la garde du trésor.

Il s'ensuivit, trois jours après, une éblouissante réception au palais royal de Vienne, où Buch présenta une sélection des objets de la collection à Hitler. On a raconté que Buch avait levé le bras dans un salut nazi et annoncé : « La Sainte Lance, mon Führer. »

Hitler ne rapporta pas la lance et les autres trésors à Berlin. Tout devait paraître parfaitement légal. C'est après que l'Autriche fut devenue formellement partie intégrante du Reich et que l'ambassadeur autrichien en Allemagne eut présenté les trésors à la ville de Nuremberg que les bijoux de la Couronne regagnèrent leur demeure ancestrale.

Le maire Liebel lui-même et les membres du conseil municipal se rendirent à Vienne pour les escorter sous bonne garde jusqu'à Nuremberg dans un train spécial de huit wagons. Les trésors arrivèrent à la gare de Nuremberg le 30 août 1938 et, au milieu d'une phalange de gardes SS, ils furent amenés jusqu'à l'église Sainte-Catherine pour y être exposés. Troche, un des nouveaux conservateurs du Musée germanique, les avait vus là pour la première fois.

« Tout ce que les nazis ont fait, ils l'ont fait à dessein », répéta Troche.

Sur ces mots, il retira sa blouse, roula la carte, ramassa ses livres et ses dossiers, et signifia qu'il était temps de quitter le cloître du musée. Hitler avait conçu de grands projets pour la ville, le Reich et ses trésors sacrés, et Troche voulait que Horn puisse s'en rendre compte par lui-même.

Le royaume de conte de fées d'Hitler

22 juillet 1945

Le cloître du musée embaumait les herbes aromatiques. Troche guida Horn à travers ce sanctuaire pour rejoindre la rue pleine de gaz d'échappement. Des camions étaient encore à l'arrêt sur l'aire de stationnement de l'entrepôt et la circulation matinale entretenait un défilé ininterrompu de jeeps transportant de hautes personnalités depuis l'aéroport de Nuremberg-Fürth, de transports de troupes chargés d'ouvriers venus réparer les hôtels et de coursiers à moto faisant le va-et-vient entre le palais de justice et les bureaux gouvernementaux de l'armée américaine. On aurait dit que tous les moyens de transport de la ville servaient uniquement à préparer Nuremberg aux prochains procès contre les criminels de guerre.

Les deux hommes se frayèrent facilement un chemin à travers la circulation en empruntant vers l'est un grand boulevard le long de la muraille de la vieille ville. Ils se rendaient à la chapelle du Roi, à l'intérieur du complexe du château, mais, en route, Troche voulait s'arrêter à la porte Laufer, une des cinq tours médiévales en pierre qui avaient jadis monté la garde aux portes du vieux Nuremberg. De son parapet, on avait la meilleure vue sur le cœur de la vieille ville au nord et le champ de parade du parti nazi au sud.

Le feu avait ravagé l'intérieur des bâtiments de chaque côté de la porte Laufer et brûlé les toits. Mais l'ancienne tour, constituée de pierres taillées massives, était toujours debout à l'entrée de la vieille ville, comme elle l'était cinq cents ans auparavant, quand des chevaliers en cottes de mailles faisaient pleuvoir toutes sortes de débris en feu sur ceux qui voulaient assiéger Nuremberg.

Comment le toit en pente douce en bois de la tour avait-il en grande partie échappé aux bombardements et à la dernière offensive, c'était un mystère. La compagnie E de Peterson, dans sa percée vers l'allée du Forgeron, avait échangé quelques salves avec des tireurs d'élite perchés sur ses parapets, mais ce n'était pas la compagnie E qui avait livré une bataille rangée pour la tour de vingt-cinq mètres. Cet honneur avait été réservé à une section antichar qui avait bombardé la Porte Laufer pendant vingt minutes avant que les cent vingt-cinq hommes qui la défendaient ne se rendent.

Une brigade de femmes allemandes était en train de dégager les gravats autour de l'entrée quand Troche et Horn arrivèrent. Comme partout ailleurs dans la ville, les femmes portaient un foulard sur la tête et elles se couvraient le visage avec un mouchoir pour se protéger des nuages de poussière et des relents nauséabonds provenant de ce qu'elles découvraient inévitablement au cours de leur travail. Comme Horn le noterait à propos de ses déplacements à travers la ville, il ne pouvait pas s'empêcher de se demander combien de corps enfouis sous les gravats elles découvraient et si, après des mois de ce travail éreintant, elles étaient immunisées contre cette écœurante odeur de putréfaction. Horn, lui, ne s'y habitait pas. Il faillit vomir en passant entre les femmes pour suivre Troche à l'intérieur de la

tour et gravir un escalier de pierre en colimaçon.

Dans la grande pièce d'observation circulaire en haut, ils trouvèrent du matériel de couchage, un réchaud à kérosène et un assortiment de vieilles commodes et autres mobiliers divers. Partout dans la ville, tout ce qui avait encore un toit était considéré comme habitable. La tour était un bien immobilier recherché, car elle offrait un abri tout à fait convenable et possédait une porte à charnières qui pouvait être fermée de l'intérieur, permettant un minimum de protection contre les anciens travailleurs des camps, les gangs de jeunes et les meutes de chiens errants qui parcouraient la ville pendant la nuit.

Les occupants de la tour n'étaient pas là. Peut-être étaient-ils dehors à la recherche de nourriture ou d'autres produits, ou bien parmi les femmes au pied de la tour qui déblayaient les rues. Troche, plus habitué aux privations, entra dans la pièce sans autre forme de procès. Son seul intérêt était la vue panoramique.

On devait avoir une ligne droite virtuelle à travers le champ de parade jusqu'à la chapelle du Roi, dit Troche. Ce n'était pas un hasard, comme il l'avait déjà indiqué. Les nazis avaient déplacé des immeubles et asséché un petit lac pour que, un jour, la route qui reliait le centre-ville au champ de parade soit droite comme une flèche et que la vue du château ne soit pas obstruée. Hitler lui-même, accompagné par Himmler, avait parcouru à pied la route proposée.

Les nazis, qui avaient transformé un parc et des pâturages à l'extérieur de la ville avec leur architecture monumentale, des espaces publics énormes et leur voie de communication principale, avaient également réhabilité et restauré le centre-ville historique. Leur plan pour l'ancienne Nuremberg était de redonner à la ville un romantisme de conte médiéval et de projeter une image de la grandeur passée dépourvue de toute souillure. La « Via Appia » du III^e Reich devait relier l'ancien centre-ville, la gloire passée de la nation, au champ de parade, l'avenir de la nation. Cela devait compléter le programme du régime visant à donner à Nuremberg une aura de ville sacrée, un environnement où le culte de la chrétienté germanique et le *Volk* feraient renaître chez les visiteurs comme chez les habitants une véritable culture nationale allemande.

Du haut de la tour, Troche montra les différents aspects du travail des nazis sur le champ de parade. Ce qui avait déjà été accompli était impressionnant, mais ce qu'Hitler avait prévu et ébauché sur la carte du Reich, et que Troche décrivait maintenant, ressemblait à un parc d'attractions nazi, dans lequel le fantastique devait devenir réalité.

Le bâtiment le plus imposant dans tout le complexe destiné aux congrès était l'arène en forme de fer à cheval, le Deutsches Stadion, un espace colossal qui devait à terme accueillir près d'un demi-million de personnes, devenant ainsi la plus grande arène au monde. Le but avoué d'Hitler était qu'il devienne un jour le stade permanent des Jeux olympiques. Les pylônes massifs, les portails et les galeries, tous à une échelle gigantesque, étaient conçus pour faire paraître plus petits ceux qui passaient en dessous et dominer, comme une cathédrale, l'espace à l'intérieur. Nuremberg ne devait pas ressembler à d'autres espaces publics modernes, mais imiter la Grèce et la Rome antiques, où les visiteurs et les participants d'un spectacle se regardaient les uns les autres, et vers le haut. Ceux qui étaient présents ne devaient pas regarder l'action, mais être l'action.

La pompe prévue pour l'arène avait été imaginée en se fondant sur ce thème. Processions de masse éclairées par des torches, avec des fanfares de trompettes et des roulements de tambours tonitruants, tout cela incarnait parfaitement le concept. Les différents contingents – Jeunesses hitlériennes, sections d'assaut, membres de la Ligue du travail – ouvriraient la voie en costumes de légionnaires, avec des étendards romains.

Le mysticisme allait de pair avec la solennité, la grandeur et le spectacle, dans les formules

« sacrées » déterminant les proportions et l'emplacement d'un bâtiment, expliqua Troche. L'Ahnenerbe était, paraît-il, arrivée aux formules exactes en étudiant les textes anciens et les chefs-d'œuvre des civilisations passées. La tribune d'où Hitler faisait ses discours lors des congrès était copiée sur le Grand Autel de Pergame sur la côte turque, alors que le Deutsches Stadion tout proche imitait celui construit par Hérode Atticus à Athènes. Hitler était convaincu que ces constructions avaient duré pour une seule raison : leurs plans chargés de spiritualité obéissaient à des lois universelles.

La position et la hauteur de la tribune avaient été déterminées par des radiesthésistes, et l'immeuble d'origine lui-même était réimplanté à plusieurs dizaines de mètres à l'ouest pour profiter de ce que les radiesthésistes prétendaient être des lignes droites électromagnétiques, dites lignes de Lay, des rivières souterraines et des courants magnétiques plus favorables aux activités se déroulant au-dessus. Le positionnement de la tribune n'avait pas été une mince affaire, dit Troche, puisqu'il impliquait l'assèchement d'un lac et le déplacement d'une voie de chemin de fer.

Beaucoup d'autres exemples de croyances mystiques et de la « géométrie sacrée » avaient influencé la construction et les plans des monuments. Par exemple, douze était le « nombre magique » puisqu'il y avait douze signes du zodiaque et douze apôtres. Des séries de douze colonnes, de douze piliers et de douze avenues devaient déboucher sur la voie principale reliant la vieille ville à la nouvelle. Tout cela n'était pas surprenant, comme le noterait Horn plus tard, au vu des douze divisions ou bureaux dans la SS d'Himmler.

Troche continua à décrire comment les architectes du champ de parade avaient trouvé maintes occasions pour introduire le chiffre douze dans leurs plans. Les dessins complexes du swastika comportaient une roue avec douze bras, appelée soleil noir, que l'Ahnenerbe et les adeptes de Thulé tenaient pour la représentation la plus ancienne du Dieu aryen par l'homme nordique ou teutonique.

La notion de polarité entraînait également dans leur façon de penser. Comme c'était le cas pour la voie principale menant du champ de parade à la chapelle, à peu près tous les plans, quand c'était faisable, étaient dirigés au nord vers la terre légendaire de Thulé. Décidément, les centaines de milliers de personnes qui assistaient aux congrès ne pouvaient pas avoir la moindre idée de ce qui se cachait derrière l'urbanisation, pas plus que des messages subliminaux diffusés.

L'emplacement, l'orientation et les plans des structures n'étaient pas les seuls éléments soumis à des considérations mystiques. Les décorations et les symboles ornant les immeubles, comme le soleil noir, étaient également significatifs.

Troche affirmait que l'énorme aigle aux ailes déployées placée au-dessus du stade avait la forme d'une rune de l'ancien alphabet aryen. La rune en question – choisie par le spécialiste officiel des runes, Karl Maria Wiligut – était celle du Tyr, ou de la « rune de la lance », symbolisant l'aigle femelle légendaire qui escortait Zeus, le dieu de la guerre, faiseur de victoires et capable de protéger du mal. Cette rune était également significative, car c'était le symbole dont les guerriers aryens étaient censés avoir marqué leur propre chair pour entrer au Walhalla.

Après avoir commenté les constructions sur le champ de parade, Troche franchit le parapet de la porte Laufer et attira l'attention de Horn sur la vieille ville, à laquelle Hitler avait consacré la même attention et les fonds du Reich.

Le centre-ville, dit-il, ne devait pas rester à l'écart des congrès. Il devait donner une légitimité aux activités se déroulant au sud. Les changements, en tant que tels, ne visaient pas à bâtir des monuments nouveaux, mais à rénover et préserver les structures existantes. Ils devaient renforcer le concept de grandeur de l'Allemagne, pour proclamer le nouvel âge glorieux advenu sous le régime nazi et promouvoir le Führer comme le véritable conservateur, le gardien et réformateur héroïque de la ville

impériale de l'ancien Saint Empire.

La première étape des nazis fut la restauration des bâtiments historiques de la ville pour « nettoyer et embellir » son image. Tout ce qui pouvait brouiller le message ou déprécier la grandeur médiévale de la ville devait disparaître. Panneaux d'affichage et enseignes avaient été décrochés, les toits pentus en tuiles avaient remplacé les toits plats modernes, et des pierres et des constructions à pans de bois avaient émergé de sous des revêtements séculaires. Des immeubles délabrés ou sans intérêt étaient remplacés par des bâtiments plus en harmonie avec leur environnement. Les nazis employaient des artisans venus de partout en Allemagne et en Europe. Des artistes fondaient des statues, des bustes commémoratifs. Ils dessinaient des affiches rappelant les gloires du passé ancien de la ville et le génie des musiciens, des peintres et des sculpteurs qui avaient vécu et travaillé dans ses murs.

Très tôt dans ce processus, toute trace d'influence juive ou slave avait été effacée. Une campagne, dit Troche, menée par Julius Streicher, le premier à avoir pris en charge la défense de Nuremberg et Gauleiter de la région, champion des célèbres lois antijuives dites « lois de Nuremberg ». Le fait que des hommes d'affaires et des artisans juifs aient largement contribué à la fondation de la ville médiévale et de ses institutions avait été commodément passé sous silence.

Horn le savait, effacer toute présence juive de la ville n'était pas une idée neuve : la place du marché – renommée place Adolf-Hitler sous le régime nazi – avait été le site d'une synagogue avant que, au Moyen Âge, une vague d'antisémitisme déferle sur la ville et que l'église Notre-Dame soit construite sur ses ruines. Les nazis s'étaient contentés de reprendre là où les pères de la ville s'étaient arrêtés, des siècles auparavant.

Le plus important des projets nazis de rénovation était le vieil immeuble du télégraphe sur la place du marché, dont Troche disait qu'il avait été désigné comme un « corps étranger insupportable » qui gâchait le charme médiéval de la ville. Au terme d'une rénovation majeure, une façade plus dépouillée et un toit à forte pente assortis aux constructions voisines répondaient à un souci esthétique de plus grand ordre et de nouvelles fresques antisémites, savamment vieillies, avaient été ajoutées à la façade.

D'autres projets de rénovation avaient été entrepris pour restaurer la mairie de la ville, l'hôpital du Saint-Esprit et l'église Saint-Laurent qui devait devenir, par ordre d'Hitler et avec le soutien du mouvement germano-chrétien, la cathédrale nationale du III^e Reich. Sainte-Catherine, l'ancien couvent dominicain où avaient été entreposés les joyaux de la Couronne après leur arrivée d'Autriche, avait également son importance. Le fait que les maîtres chanteurs se soient produits ici et que, des années plus tard, la compagnie de l'opéra de Nuremberg y ait célébré la découverte par Parsifal de la « lance saignante » avait placé cette église en tête des priorités nazies.

Mais le plus important des projets de rénovation restait le château de Nuremberg, qui devait être débarrassé de ses altérations du XIX^e siècle pour que le bâtiment redevienne le symbole de la grandeur médiévale de l'Allemagne. Le désir absolu des nazis de recréer un symbole de grandeur du Reich était pourtant en opposition avec la réalité historique. Le problème, qui n'avait pas échappé aux conservateurs du Musée germanique, était qu'il n'avait jamais existé un seul château incarnant l'âge d'or de la suprématie allemande. Le château était un amalgame de constructions anciennes illustrant une alternance de grandeur et de décadence, et il était impossible d'en dater certains éléments ou de l'imaginer tel qu'il était des siècles auparavant.

Plutôt que de rechercher la précision historique, les nazis avaient préféré créer un château de conte de fées. Tout ce qui n'était pas grandiose, ou qui n'avait pas un caractère romantique, fut enlevé. À plusieurs endroits, des flèches et des entrées voûtées furent ajoutées et le caractère martial du bâtiment, représenté par ses remparts et ses ponts-levis, mis en valeur. Le message des nazis était clair : le château était une forteresse, le *Feste Burg* de l'empire.

Comme le champ de parade destiné à accueillir les congrès visait à promouvoir la grandeur du message nazi, les principaux bâtiments du château, qui comprenaient la salle des Chevaliers et la résidence impériale, furent réaménagés pour être utilisés par la hiérarchie nazie. Les écuries furent transformées en auberge pour les Jeunesses hitlériennes, et la chapelle du Roi, qui, durant des décennies, avait logé le gardien du château, fut à nouveau dédiée aux empereurs romains germaniques et aux chevaliers Teutoniques qui y avaient fait leurs dévotions.

Ici comme partout dans la vieille ville, les nazis voulaient persuader leurs visiteurs que l'ancien royaume du Reich était un endroit grandiose, où des rois-soldats éclairés régnaient sur des commerçants prospères, des artisans et des musiciens vivant confortablement dans des maisons idylliques et bien tenues. Alors que, dans les temps médiévaux, les rues de la ville étaient un torrent de boue et de détritiques où grouillaient des rats porteurs de maladies, des porcheries étaient accolées à la façade de presque toutes les maisons, et les murs de la ville ne servaient pas à la protéger seulement contre les invasions, mais contre l'insécurité qui régnait à l'extérieur. Voleurs et brigands de tout poil y faisaient la loi, sans parler du cas célèbre de ces membres mécontents de la propre famille de l'empereur qui s'en prenaient à tous ceux qui s'aventuraient dans les forêts et les vallons prétendument idylliques de l'Allemagne médiévale.

Dans le royaume de conte de fées qu'Hitler et ses proches avaient créé à Nuremberg, il avait aussi apporté la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne. Tel que Troche le décrivait, c'était comme si les chevaliers de la Table ronde étaient revenus à Avalon et que le roi Arthur, ou son jumeau maléfique, accompagné par Merlin – Himmler en personne –, était entré dans Camelot armé d'Excalibur.

Erwin Panofsky, le mentor de Horn et de Troche, aurait sans doute été scandalisé par la comparaison entre la conduite chevaleresque arthurienne et les pratiques criminelles du III^e Reich. Mais il aurait sûrement eu grand plaisir à écouter les explications de Troche sur la prééminence de l'art et de l'architecture dans la culture que le régime nazi instaura à Nuremberg, non pas en raison des détails les plus mystiques, mais pour l'approche de Troche : le paysage ou l'environnement était source d'informations et donnait un sens à une œuvre d'art. Les trésors anciens ne devraient pas être étudiés dans les musées, mais dans leur contexte d'origine. Dans le cas de la Sainte Lance et des bijoux de la Couronne, la façon dont ils étaient exposés, vénérés et protégés à l'époque médiévale avait influé directement sur la façon dont les nazis avaient voulu exposer, vénérer et se servir de ces trésors à l'époque moderne.

Dans la cosmologie nazie, passé et présent se mélangeaient infiniment plus que Horn ne l'avait précédemment imaginé. Horn était fasciné, car sa spécialité consistait à montrer comment l'art et l'architecture imprégnaient la vie culturelle d'une ville et de ses habitants. Simplement, Horn s'était limité jusque-là à l'étude de cultures anciennes disparues depuis longtemps. Jamais auparavant, il n'avait examiné au détail près comment les mêmes principes et les modes de recherche pouvaient avoir un lien si étroit avec les temps modernes.

Mais il y avait toujours la question des bijoux de la Couronne. Si Horn comprenait bien ce que disait Troche, les nazis attribuaient aux bijoux de la Couronne un statut mystique, et il fallait donc les abriter et les protéger soigneusement. Il était évident qu'ils les cacheraient lors de l'invasion, comme cela avait été le cas à l'arrivée des troupes de Napoléon aux portes de Nuremberg. Et pourtant toute la collection n'avait pas été déplacée pendant que le royaume fantastique des nazis brûlait. Seuls cinq objets avaient été retirés du bunker, et celui qui aurait pu avoir le plus d'importance pour Hitler – la Sainte Lance – n'en faisait pas partie. Si Troche avait eu raison, les nazis auraient certainement caché l'Excalibur d'Hitler avec les autres trésors.

Le lieutenant bouillait d'impatience d'entendre son ancien condisciple aborder le sujet des bijoux

de la Couronne, mais il ne voulait pas bousculer Troche. Horn devait d'abord savoir et comprendre certaines choses, sinon il ne croirait pas ce que Troche avait à lui montrer et à lui dire ensuite.

Les chevaliers Teutoniques

22 juillet 1945

Troche décrit le drame qui s'était déroulé à Nuremberg comme le premier acte d'un opéra wagnérien, sauf que les acteurs et la toile de fond étaient réels. Hitler, tel Parsifal, surgissait au milieu de la scène pour conférer avec Himmler, le magicien maléfique. Quelles nouvelles péripéties Troche allait-il dévoiler ?

Horn, déjà ébranlé par les révélations de son collègue, suivit Troche en silence en bas de la tour. Ils montèrent la route pavée vers la vieille ville, traversèrent la place du marché et empruntèrent un dédale de ruelles sinueuses jusqu'à Sainte-Catherine, le couvent du XIII^e siècle qui avait été transformé en salle d'exposition pour les bijoux de la Couronne. Une autre équipe de travailleuses, avec les mêmes foulards sur la tête, s'y affairait, mais il n'était pas question de réhabiliter l'ancienne chapelle et la salle des chœurs des maîtres chanteurs. Tout cela ne pouvait même plus être sauvé, sauf peut-être pour illustrer la capacité destructive de l'aviation alliée.

Horn passa à travers le trou déchiqueté où une bombe alliée avait fait sauter l'entrée voûtée. Cinq cents ans plus tôt, dans ce couloir en pierre, des religieuses dominicaines, portant voiles noirs et robes blanches, étaient entrées dans la chapelle et s'étaient retrouvées devant un formidable ensemble d'art et d'architecture éclairé par des chandelles : arches en forme d'oméga surplombant un chœur et un transept magnifiques, vitraux, statue délicatement sculptée de leur sainte patronne bien-aimée, la martyre Catherine d'Alexandrie. On ne voyait plus à présent que des murs en pierre noircis par le feu, des trous à la place des fenêtres gothiques, des monceaux de bois brûlé et un tas d'ardoises à l'endroit où le toit s'était effondré dans le sanctuaire.

Troche aida Horn à imaginer à quoi ressemblait l'endroit quand les nazis y exposaient la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne. Il décrit l'énorme tapis rouge qui allait de la nef jusqu'au déambulatoire. Des tentures rouge et noir recouvraient les murs sur toute la hauteur de l'édifice, et les fenêtres étaient obturées pour augmenter l'effet des projecteurs braqués sur les vitrines d'exposition. La couronne, l'orbe, le sceptre, la lance et les glaives, dans toute leur splendeur, étaient disposés dans le chœur sur un coffre médiéval en pierre délicatement sculptée.

Les cérémonies d'inauguration de l'exposition, le 6 septembre 1938, après que les trésors eurent été officiellement remis à la ville, avaient été présidées par Arthur Seyss-Inquart, le gouverneur nazi de l'Autriche qui, reprenant la déclaration de l'empereur Sigismond, avait offert les trésors à Nuremberg « pour toute l'éternité ». Une semaine plus tard, lors du sixième congrès du parti, le Führer vit les bijoux de la Couronne de ses propres yeux. Une phalange de gardes SS, en uniforme noir de cérémonie, se tenait au garde-à-vous dans les allées. Sur le balcon, avaient pris place des trompettes vêtus de costumes héraldiques médiévaux. Quand le Führer était entré dans le sanctuaire, les choristes

de Nuremberg avaient entonné le refrain « Éveille-toi » des *Maîtres chanteurs* de Wagner.

À la tribune remplaçant la chaire, Hitler s'était montré très éloquent ce jour-là. Troche reprit les propos du Führer d'après un album commémoratif publié par le maire Liebel : « Dans aucune autre ville allemande, il n'existe un lien aussi fort entre le passé et le présent [...] qu'à Nuremberg, l'ancienne et la nouvelle ville impériale. Cette ville, que l'ancien Reich allemand avait jugée digne de protéger les insignes impériaux derrière ses murs, a retrouvé ces symboles, ce qui témoigne de la puissance de l'ancien Reich [...] et constitue une affirmation de la puissance et de la grandeur allemandes dans un nouveau Reich allemand. »

En touchant la couronne, Hitler avait dit encore : « Les Allemands se sont déclarés eux-mêmes porteurs de la couronne millénaire. »

Troche fit remarquer qu'Hitler n'avait pas évoqué la couronne comme « couronne impériale », ni « couronne du Saint Empire ». Il l'avait appelée sa couronne millénaire.

Ce premier jour, Troche et quelque deux cent mille personnes défilèrent devant la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne. Dans les mois qui suivirent, plusieurs millions d'autres eurent le même privilège.

Cela ne faisait aucun doute, dit Troche, Hitler avait toutes les raisons de croire dans les pouvoirs protecteurs de la Sainte Lance.

Horn était d'accord. L'invincibilité du Führer avait dû paraître irréfutable quand on voyait une nation européenne après l'autre tomber face au blitzkrieg de l'armée et de l'aviation allemandes.

Mais le climat n'avait pas tardé à changer. À l'été 1940, on ne parvenait toujours pas à arrêter la progression d'Hitler et de ses armées, mais la RAF avait commencé à bombarder les villes allemandes. Peu de temps après les premiers raids sur Nuremberg, l'exposition à l'église Sainte-Catherine fut discrètement fermée. Sans fanfare cette fois, mais toujours accompagnés par la même phalange d'officiers SS, les bijoux de la Couronne furent placés dans un coffre-fort de la banque Kohn, au coin de la Königstrasse et de la Brunnengasse, une banque dont les propriétaires juifs avaient été, comme par hasard, bannis de Nuremberg.

Des rumeurs avaient couru selon lesquelles Hitler empruntait la lance pendant des jours ou des mois d'affilée. Troche n'en savait rien. Tout ce qu'il avait entendu dire à propos de la collection par ses confrères conservateurs et le personnel du musée, c'était qu'Himmler et l'Ahnenerbe préparaient un film sur l'histoire des bijoux de la Couronne et l'émergence de Nuremberg comme La Mecque du III^e Reich. Troche ainsi que d'autres conservateurs avaient été envoyés en repérage pour trouver des endroits appropriés pour le tournage et chargés de fournir des éléments en provenance de la collection du musée. Le film ne fut jamais terminé car, à ce moment-là, les bombardements avaient détruit des pans entiers de la ville.

Peut-être aussi, continua Troche, l'invincibilité du régime nazi commençait-elle à être sérieusement mise en doute. Les formules mystiques qui devaient assurer la longévité du Reich millénaire n'offraient aucune protection contre les vagues de bombardements. Les congrès du parti furent suspendus et les travaux de rénovation de la ville arrêtés. Au début des années 1940, l'argent et les matériaux prévus pour les différents projets étaient désormais consacrés à l'effort de guerre. Mais tous ceux prévus dans la vieille ville n'avaient pas été arrêtés. Les nazis construisaient le bunker sous le château de Nuremberg.

La construction du complexe de l'allée du Forgeron, expliqua Troche, n'était pas un secret. De nombreux abris contre les bombes se construisaient partout dans Nuremberg et celui-ci ne semblait pas très différent. Mais peu de personnes, en dehors du maire Liebel et de ses proches, étaient au courant des aménagements spéciaux en cours.

Horn avait effectivement constaté ces aménagements. Mais Troche tenait à ce que Horn comprenne pourquoi Himmler et l'Ahnenerbe avaient choisi ce site particulier pour y entreposer les trésors, alors qu'il existait à Nuremberg d'autres chambres souterraines tout aussi appropriées.

Sans perdre cette idée de vue, ils quittèrent les ruines de Sainte-Catherine et montèrent péniblement à travers le dédale de rues encombrées de gravats en direction du château. D'une certaine façon, ils reculaient dans le temps et allaient se retrouver à l'endroit où, des siècles auparavant, la ville avait été fondée. Aucun camion ne passait plus avec des hommes et des équipements, aucun coursier à moto. La vieille ville était étrangement déserte à l'ombre de ses immeubles et de ses colonnes à demi effondrés, d'une beauté obsédante et mystérieuse.

Horn et Troche gravirent une série de marches en pierre en colimaçon usées par les siècles et pénétrèrent dans le complexe par le portail de la porte du Ciel dont le nom avait sombré dans l'oubli. Selon une explication au demeurant vraisemblable, cette porte menait vers une cour ouverte où, à l'époque médiévale, les criminels se voyaient accorder l'asile, à condition qu'ils parviennent à tromper la vigilance des gardiens ou à les tuer.

Les sentinelles de garde, deux MP nonchalamment appuyés contre les remparts, regardèrent Horn et Troche à deux fois pour des raisons évidentes : les bombardements aériens avaient à peu près tout détruit sauf les murs du château, et des hordes de pillards avaient emporté tous les objets de valeur. Ici, comme ailleurs, la mission des MP était d'empêcher les citoyens allemands et les travailleurs libérés des camps de se rassembler.

Horn et Troche s'arrêtèrent quelques minutes pour regarder la cour impériale. Presque tous les guides sur la vieille ville mentionnaient un « arbre sacré », que l'on disait planté par l'épouse de l'empereur romain germanique Henri II au début du XI^e siècle. Selon la légende, tant que l'arbre serait florissant, le château et la forteresse adjacente prospéreraient.

Il n'existait aucun document mentionnant combien de fois et dans quelles circonstances l'arbre avait été replanté. D'après Troche, celui des nazis, réputé pour avoir été béni par le Führer lui-même, s'était étioilé bien longtemps avant l'invasion des Alliés. Il n'en restait plus qu'une souche noircie par le feu.

Mais ils n'étaient pas venus pour voir l'arbre. Troche conduisit Horn en bas d'un escalier étroit entre la salle des Chevaliers et la tour des Païens ; il donnait sur la partie inférieure de la chapelle du Roi, composée de deux galeries romanes séparées, l'une au-dessus de l'autre. En dehors des pigeons qui voletaient à l'intérieur, les deux hommes étaient seuls.

L'ouverture carrée qui liait la galerie inférieure à la galerie supérieure avait survécu aux bombardements. Des parties du plafond voûté de la galerie supérieure et des portions des quatre grands piliers en marbre blanc qui le soutenaient ne s'en étaient pas aussi bien tirées. D'énormes fragments de maçonnerie s'étaient écrasés au sol, jonchant de gravats la galerie inférieure. La chapelle, comme le reste du château, ne servant à rien pour la tenue des procès contre les crimes de guerre et n'étant pas non plus indispensable aux services vitaux de la ville, aucune équipe de travail n'avait été envoyée pour nettoyer le chantier.

Troche attira l'attention de Horn vers un endroit au milieu de la galerie inférieure encombrée de gravats. C'était l'endroit où les chevaliers Teutoniques conservaient le reliquaire contenant la Sainte Lance et les joyaux de la Couronne. L'empereur, depuis la galerie au-dessus, pouvait vérifier si on veillait convenablement sur eux.

Regardant en bas entre les tronçons de maçonnerie poussiéreux, Horn se demandait s'il y avait encore quelque chose à découvrir sous les gravats. Après des siècles de rénovation, existait-il encore des indications sur la façon dont les chevaliers Teutoniques protégeaient les trésors ? Et plus

important encore, la façon qu'avaient les chevaliers Teutoniques de protéger les trésors dans les temps médiévaux avait-elle le moindre rapport avec celle employée par les nazis pour les transmettre aux générations futures ?

Horn ne pouvait pas ignorer le fait qu'Himmler ait choisi de réhabiliter une cave à bière directement sous la chapelle, pas plus qu'il ne pouvait ignorer le dessin en forme de lance sur ce qui aurait pu être une carte aux trésors nazie. Peut-être le conduit de secours secret du bunker, caché dans le tuyau d'évacuation de l'unité auxiliaire de ventilation, menait-il directement à la galerie inférieure de la chapelle. Si c'était le cas, le soldat Dollar aurait besoin de renforts pour dégager le passage.

Troche avait deviné les pensées de Horn. Il ne savait pas avec certitude si c'était là que débouchait le tunnel secret, mais ce n'était pas une hypothèse farfelue. Les chevaliers Teutoniques médiévaux, dit-il, jouaient un rôle primordial dans la conception mystique du monde d'Himmler.

Pourtant, de nouveau, Troche se référait au plan directeur et au culte d'Hitler, mais, à présent, il tenait à souligner que, pour comprendre ce que les nazis avaient fait à Nuremberg, il était indispensable de le relier au passé le plus lointain.

En plus du rôle que les chevaliers Teutoniques avaient joué dans la protection des bijoux de la Couronne, rappela Troche, on ne devait pas oublier les différences importantes entre cette ancienne confrérie et les autres, comme les Templiers et les Hospitaliers. Les trois ordres de chevalerie étaient nés en Terre sainte pendant les croisades, et tous les trois avaient prospéré un temps dans l'Europe médiévale. Mais les chevaliers Teutoniques considéraient la récupération de la Palestine et la protection des pèlerins comme une de leurs tâches principales, ou relevant de leur vocation religieuse. En plus, la confrérie allemande des prêtres soldats avait aidé les empereurs romains germaniques dans leur expansion à travers la grande Europe et avait conduit les invasions de la Pologne, de la Hongrie et de la Russie, tout comme les SS d'Himmler assistaient le III^e Reich. Contrairement aux chevaliers Teutoniques, les Templiers et les Hospitaliers étaient eux originaires de différentes nations. Les chevaliers Teutoniques devaient prouver leur ascendance germanique sur au moins trois générations, de la même façon que seuls les Aryens de pure souche étaient admis au sein de la SS.

Comme l'avait appris Horn au cours de ses études, les chevaliers Teutoniques avaient représenté en un temps une force très importante dans le Saint Empire. C'est au moment de la Réforme protestante et de la guerre entre protestants et catholiques qui s'ensuivit que leur nombre avait diminué fortement. L'ordre fut finalement aboli par Napoléon, dont l'échec pour devenir empereur romain germanique avait dissous ce qui avait été jadis un grand agglomérat de territoires européens. À cette époque, les bijoux de la Couronne, qui n'étaient plus sous la protection des chevaliers Teutoniques, furent emmenés à Vienne et ne réapparurent en Allemagne que lorsque les nazis eurent envahi l'Autriche et les eurent réclamés.

Comme Rosenthal avant lui, Troche tenait à attirer l'attention de Horn sur l'intérêt que portait Himmler aux chevaliers Teutoniques. La plus haute décoration que pouvait recevoir un officier SS était l'Ordre du Sang, ou *Deutscher Orden*, une version nazie de la décoration accordée aux chevaliers Teutoniques. Les couleurs noir et blanc de la confrérie étaient également devenues les couleurs officielles des SS. Le premier uniforme SS, après que les nazis eurent éliminé les chemises brunes des voyous d'Hitler, fut la tunique noire et la casquette à visière des heaumes des chevaliers Teutoniques. Himmler n'avait pas seulement repris les symboles des ordres bénits par les empereurs romains germaniques, mais il en avait également emprunté la structure hiérarchique pour la direction de la SS.

« N'oubliez jamais, avait dit Himmler à ses officiers, nous sommes un ordre de chevaliers. »

Une affiche de recrutement, diffusée partout en Allemagne, avait même montré le Führer habillé

en chevalier Teutonique médiéval.

Horn écoutait les propos de Troche avec un intérêt grandissant, mais il ne pouvait pas imaginer la suite. D'après ce que ses collègues conservateurs lui avaient dit et ce qu'il avait pu glaner par des allusions dans les écrits du maire, il avait de bonnes raisons de croire qu'Himmler ne s'était pas contenté d'emprunter les symboles des chevaliers Teutoniques. Il aurait parfaitement pu ressusciter l'ordre, qui avait continué à exister en Allemagne comme instance caritative et cérémonielle. Malgré l'ordre d'Hitler appelant à la dissolution des chevaliers Teutoniques, des francs-maçons, des rosicruciens, des anthroposophistes ainsi que d'une myriade d'autres sociétés et fraternités ésotériques, Himmler aurait très bien pu faire revivre la confrérie des prêtres soldats.

D'après Troche, le nouvel ordre de chevaliers aurait pu se rassembler au château d'Himmler à Wewelsburg, une forteresse médiévale triangulaire qui surplombait la vallée de l'Alme, à trois cents kilomètres environ au nord-ouest de Nuremberg. Le château comportait une tour réservée à l'usage exclusif d'Hitler, une autre pour Himmler et une troisième, face au nord, où se tenaient toutes sortes de cérémonies mystiques. Troche admit ne jamais être allé au château ; peu de personnes en dehors des intimes du Reichsführer-SS s'y étaient rendues. Mais il en avait entendu parler par les employés du musée à Berlin. La visite du château, ainsi que celle d'Externsteine tout proche, un site de fouilles situé à une trentaine de kilomètres, permettrait à Horn de jauger la fascination des nazis concernant les cultes, l'histoire germanique, le mysticisme et les chevaliers Teutoniques.

Troche était convaincu que Liebel, le maire, et peut-être d'autres notables de Nuremberg étaient membres de l'hypothétique confrérie teutonique, et que leur tâche particulière était de veiller à la protection de la Sainte Lance et des joyaux de la Couronne. Évidemment, Troche ne pouvait pas en être certain, car l'adhésion à l'ordre supposé et tout ce qui le concernait étaient tenus secrets. Il était, comme il l'avait répété à plusieurs reprises, parfaitement extérieur à tout ça. Pour lui, en tout cas, il ne pouvait pas s'agir d'un hasard si, dans les temps anciens, trois résidents de Nuremberg, membres des chevaliers Teutoniques dans la cité impériale, étaient chargés de veiller à la protection des trésors, alors que, à l'époque actuelle, sous les nazis, le maire avait confié à trois membres du conseil municipal de Nuremberg la garde des clés et la combinaison de la serrure de la chambre forte de l'allée du Forgeron.

Pour la deuxième fois ce jour-là, Horn avait la tête qui tournait en entendant le conservateur. D'après Troche, Himmler n'avait pas seulement mandaté l'armée sous ses ordres pour récupérer les trésors du Saint Empire, mais il était peut-être allé encore plus loin et avait recréé une confrérie médiévale avec pour mission de protéger ces trésors.

Toutefois, la thèse de Troche ne répondait pas à une question plus brûlante, à savoir qui aurait pu emporter les joyaux de la Couronne du bunker. Mais elle suffisait à expliquer toutes les coïncidences entourant la récupération et l'utilisation par les nazis des joyaux de la Couronne, la décision de mettre les trésors en sécurité dans une chambre forte sous la chapelle du Roi et les aménagements architecturaux de Nuremberg qui dessinaient une lance depuis le champ de parade servant aux congrès du parti nazi jusqu'à l'ancien siège des empereurs romains germaniques.

Si ce que Troche disait était vrai, et non le fruit de son imagination, on pouvait supposer que ceux qui avaient été jugés dignes de détenir les clés de la chambre forte avaient négligé leurs devoirs. Ou bien ce sont eux qui avaient pris ce qu'ils considéraient comme les cinq trésors les plus précieux. Et si c'étaient en effet les chevaliers Teutoniques actuels qui avaient déménagé les trésors, un nouveau dilemme se posait à Horn, un dilemme auquel il se trouvait confronté depuis le jour où il avait fait son exposé à Thompson et à ses collègues officiers, et depuis que Troche lui avait montré le plan de la ville du Reich. Si, comme le pensait Horn, la Sainte Lance avait une telle importance pour Hitler,

pourquoi cette relique n'avait-elle pas été retirée de la grande collection d'œuvres d'art entreposée dans le bunker nazi ? S'il existait effectivement un équivalent moderne des chevaliers Teutoniques, avaient-ils échoué dans leurs efforts pour protéger tous ces trésors importants, ou cela faisait-il également partie, d'une façon ou d'une autre, du plan directeur ?

Troche n'avait pas de réponse définitive à apporter. Il pouvait en tout cas avancer une explication. Lorsque les bombardiers étaient arrivés au-dessus de Nuremberg et de l'Allemagne, et lorsque les troupes alliées avaient traversé le Rhin pour entrer dans la mère patrie, la Sainte Lance avait perdu de son prestige. Il était devenu évident pour tous que la relique n'offrait aucune protection surnaturelle contre les infidèles.

Selon Troche, le Führer avait alors répudié le talisman sacré, comme il l'avait fait du mouvement germano-chrétien. Les plans pour agrandir le champ de parade réservé aux congrès du parti nazi, pour rénover la ville et faire de l'église Saint-Laurent la cathédrale nationale n'avaient soudain plus cours. Il n'était plus question désormais que d'installer des batteries antiaériennes sur le périmètre de la ville et de protéger les emblèmes impériaux de la monarchie allemande, ceux que le maire avait le plus convoités.

Quatre des trésors qui avaient été retirés du bunker de l'allée du Forgeron – la couronne, l'orbe, le sceptre et le glaive impérial – étaient les éléments indispensables à un couronnement. Le cinquième objet, le glaive cérémoniel, était différent. C'était lui que le roi utilisait, en d'autres temps, pour conférer le titre de chevalier aux futurs prêtres soldats.

Pour Troche, il n'était pas surprenant que Liebel, avant que les bijoux de la Couronne ne soient revenus à Nuremberg, ait offert une copie du glaive cérémoniel au Führer à l'occasion des cérémonies d'ouverture du congrès du parti, en 1935. Liebel n'avait pas offert de copie du glaive impérial, de la couronne ni de la Sainte Lance. Il avait remis à Hitler une copie du glaive avec lequel le roi allemand adoubaient ses guerriers teutoniques.

Horn suivait parfaitement le raisonnement de Troche. Le plan directeur s'était égaré. La volonté affichée d'Hitler de ressusciter Nuremberg et d'en faire la ville impériale de l'empire germanique n'était plus réaliste alors que les bombes alliées pleuvaient sur la ville. La protection mystique détenue par la Sainte Lance ne s'était pas révélée efficace. C'était la couronne et les autres œuvres d'art de la monarchie qu'il fallait préserver pour les générations futures. Le glaive cérémoniel avait une importance que la Sainte Lance n'avait pas. C'était le moyen qui permettrait aux générations futures de rejoindre la chevalerie.

À condition que cela fût vrai – et Horn n'était pas convaincu par la théorie de Troche –, cela ne permettait toujours pas d'identifier la ou les personnes qui avaient retiré les cinq trésors manquants du bunker de l'allée du Forgeron.

Troche avait également une idée sur le sujet. Le maire Liebel était mort, mais ses chevaliers Teutoniques supposés, ou leurs subalternes, n'avaient pas quitté la ville.

« Ils ne vont pas être difficiles à trouver, lui assura Troche. Deux d'entre eux sont salariés des autorités d'occupation américaines. »

L'ennemi aux portes

23-25 juillet 1945

Si ce que Troche décrivait était vrai, Hitler s'était servi du trésor du Saint Empire pour légitimer son règne. Il avait installé les symboles vénérés de l'autorité du Reich dans la capitale ancestrale de sa nation, transformée en un vaste lieu de pèlerinage. Et comme les rois-soldats qui l'avaient précédé, Hitler avait à sa disposition une confrérie de chevaliers Teutoniques dédiés à la protection et à la conservation du trésor sacré de son royaume contre les armées d'invasion. Cela s'était passé dans les temps anciens, c'est ce qui se passait sous le III^e Reich.

Horn ne remettait pas fondamentalement en cause les propos de son ancien condisciple. Hitler aurait très bien pu croire qu'il appartenait à une longue lignée de dirigeants consacrés. La possession des bijoux de la Couronne aurait bien pu être, à ses yeux, le moyen de justifier son désir de conquête du monde occidental. Cela pouvait aussi expliquer pourquoi Hitler se croyait autorisé à commettre les atrocités dont ses partisans allaient bientôt répondre devant les juges. Le pouvoir n'avait plus de limites quand un seul homme était persuadé de détenir son autorité de Dieu. Mais Horn, à ce stade de son enquête, ne voulait pas prendre cet élément en considération. Il devait résoudre un mystère. Et si chaque réponse induisait de nouvelles questions, l'obligeant à évaluer le rôle que le corps des érudits soldats d'Himmler avait joué dans l'émergence d'un éventuel dictateur du monde entier, Horn avait au moins une idée sur l'identité des voleurs de trésors. La prochaine étape était de retrouver les membres de cette « fraternité teutonique » ou, à défaut, leurs fantassins.

Deux des trois noms en haut de la liste de Troche des présumés conspirateurs avaient déjà retenu l'attention de Horn, qui les avait notés. Heinz Schmeissner et le docteur Konrad Fries, conseillers municipaux sous Liebel, occupaient actuellement les mêmes fonctions pour les forces d'occupation et faisaient partie du comité historique de la MFAA du capitaine Thompson. Le troisième suspect sur la liste de Troche, l'ancien conseiller municipal Julius Lincke, serait plus difficile à trouver. Il avait disparu juste avant l'invasion de la ville et n'avait pas réapparu depuis. Il pouvait être caché, prisonnier dans un camp de travail ou bien, comme le pensaient Dreykorn et Thompson, faire partie des morts anonymes de Nuremberg.

Pourtant, Horn ne voulait pas commencer par eux. Même s'il parvenait à retrouver Lincke, obtenir des réponses honnêtes de sa part ou des autres pourrait s'avérer difficile. Ils ne se montreraient certainement pas enclins à avouer leur complicité dans un vol qui risquerait de les mener en prison, mais on pouvait compter sur eux pour dissimuler soigneusement leur rôle dans la conspiration. Mieux valait, pensait Horn, les interroger avec Albert Dreykorn, l'ancien secrétaire du maire, dès qu'il aurait les bonnes questions à poser. Il devait d'abord se familiariser avec les détails de la construction du bunker et de son fonctionnement pour établir une chronologie des événements susceptible de déterminer la date à laquelle les bijoux de la Couronne avaient été sortis de la chambre forte.

Interroger le soldat Hüber, qu'il n'avait pas revu depuis Camp Namur, n'était pas envisageable, compte tenu des centaines de milliers de prisonniers parqués dans les camps de travail à travers la Belgique, la France et l'Angleterre. Retrouver sa famille, pour autant qu'elle n'ait pas péri dans l'effondrement des bâtiments médiévaux dans l'allée du Forgeron, serait aussi difficile que de mettre la main sur Julius Lincke. Grâce à Troche, Horn pourrait obtenir des renseignements plus consistants auprès des principaux employés du musée, ingénieurs civils, maçons, secrétaires et différents ouvriers qui avaient travaillé à la construction et à la livraison de ce qui se trouvait dans les salles de stockage du bunker.

Horn n'aurait pas à puiser dans sa cantine de biens acquis au marché noir pour obtenir leur collaboration. Il avait à sa disposition un outil bien plus puissant : la capacité de faire des recommandations à la commission de révision pour l'emploi au sein de l'occupation militaire. Il détenait à la fois la carotte et le bâton. Tous les citoyens allemands adultes devaient soumettre un *Fragenbogen*, questionnaire conçu par les douanes américaines, qui passait en revue leurs précédentes affiliations nazies. Comme à peu près chaque citoyen de Nuremberg avait été un membre du parti, ou avait une quelconque affiliation nazie répréhensible, et ne pouvait donc pas, techniquement, être embauché, la seule façon pour un particulier d'obtenir légalement du travail était de faire appel de son cas auprès de la commission de révision, qui pouvait tenir compte de circonstances atténuantes pour l'embauche d'un candidat. L'intervention d'un officier occupant, comme le capitaine Thompson, pouvait faire la différence entre travail et famine.

Trouver des informateurs potentiels ne serait pas difficile. Troche n'avait qu'à faire passer le mot parmi les employés du musée et leurs amis que toute personne disposée à parler avec des enquêteurs verrait sa candidature pour un emploi favorablement considérée. Le plus difficile, aux yeux de Horn, serait de persuader Thompson de l'aider.

Dans la brève discussion qui s'ensuivit avec Thompson, Horn n'informa pas le capitaine que les interrogatoires qu'il voulait mener étaient un prélude à celui de Dreykorn, de Fries et de Schmeissner. Pas plus qu'il ne fit allusion à une prétendue confrérie teutonique de néonazis clandestins susceptibles d'infiltrer l'administration civile de la ville. Il préféra insister auprès de Thompson en lui faisant part de son désir de vérifier, comme l'avait dit lui-même le capitaine, que les nazis avaient déménagé les trésors avant que l'armée américaine envahisse la ville. Selon toute vraisemblance, il compléterait quelques détails et serait de retour à Francfort avec un rapport confirmant les rumeurs que le capitaine avait déjà portées à l'attention du commandant Hammond.

Thompson accéda aux demandes de Horn sans grande discussion. Peut-être l'exposé de l'hôtel avait-il tempéré l'hostilité initiale du capitaine envers lui, ou bien Thompson était-il simplement impatient de se débarrasser du lieutenant. Horn n'en savait rien. Le capitaine donna son plein accord au lieutenant pour passer quelques jours à interroger le petit personnel du bunker. Il consentit également à intervenir auprès de la commission de révision pour l'emploi dans l'intérêt des informateurs ayant contribué à l'enquête et proposa à Horn d'utiliser son bureau au quartier général d'occupation.

Avec l'aide de Troche, Horn se mit aussitôt à l'œuvre. Le 25 juillet, le cinquième jour de son enquête, vingt et une personnes lui dirent ce qu'elles savaient du bunker. Parmi ces hommes âgés de vingt à cinquante ans, on trouvait deux anciens entrepreneurs en bâtiment, un ingénieur civil, un inspecteur chargé des structures et de l'électricité, un préposé à la défense passive et un employé administratif du département d'urbanisation de la ville. Ils portaient tous des vêtements sales et déchirés et n'avaient connu que la misère depuis l'occupation. Mais, surtout, ils voulaient trouver du travail dans leur spécialité.

La plupart étaient venus en personne au quartier général des forces d'occupation, mais certains, ne voulant pas être vus en train de parler directement aux enquêteurs, s'étaient arrangés pour rencontrer Horn en privé au Grand Hôtel. Le soldat Dollar, assis avec Troche à une table devant les bureaux de la MFAA, opérait les premiers tris. Les informateurs étaient ensuite amenés un par un dans le bureau de Thompson pour être interrogés, ce qui pouvait durer entre quelques minutes et une heure.

Aucun des interlocuteurs de Horn en ce premier jour des entretiens ne reconnut savoir quoi que ce soit sur la disparition des bijoux de la Couronne du bunker. Mais Horn n'en perdait pas son temps pour autant : presque toutes les personnes avec qui il s'était entretenu avaient confirmé les dires de Troche concernant les choix du maire pour faire marcher le complexe de l'allée du Forgeron. Le nom de Julius Lincke figurait sur les plans fournis aux entrepreneurs. Le bureau de Heinz Schmeissner se chargeait de l'aspect légal, Konrad Fries fournissait l'argent et signait les bons de réquisition, et Albert Dreykorn s'occupait des affaires courantes.

Le nom que Horn s'attendait à entendre – Heinrich Himmler – ne fut pas mentionné tout de suite à propos de la construction ou de la gestion du bunker. Ou bien le bunker n'était pas techniquement sous sa supervision, comme le soldat Hüber et Troche l'avaient affirmé, ou bien les informateurs interrogés par Horn le premier jour n'étaient pas au courant des discussions au plus haut niveau. Chose également décevante pour Horn, ces travailleurs semblaient complètement ignorer l'existence d'un ordre secret de chevaliers des temps modernes. Les travailleurs considéraient le bunker comme un complexe appartenant à la ville et géré par elle, mais secret et placé sous la responsabilité directe de Liebel.

De même, aucun de ceux à qui Horn avait parlé ce premier jour ne savait que le site choisi pour le bunker dans l'allée du Forgeron l'avait été pour des raisons mystiques ou ésotériques. Si un quelconque débat avait eu lieu à ce propos, il s'était tenu portes closes dans le bureau de Liebel à la mairie, dans ceux d'Himmler à Berlin, ou dans son château de Wewelsburg encore plus isolé. Les informateurs avaient confirmé que l'ancienne cave à bière avait été longtemps la propriété de la ville et que, avant sa rénovation pour en faire un complexe de haute sécurité destiné à entreposer des œuvres d'art de la ville, c'était un site parmi d'autres, servant à stocker du matériel, des éléments d'éclairage et des étais pour les congrès annuels du parti nazi.

La rénovation de l'ancienne cave à bière s'était déroulée en grand secret à partir de septembre 1939 pendant une période de six mois, juste avant le début de la guerre avec la Pologne. Cette date avait été confirmée par l'informateur Paul Müller, un entrepreneur qui livrait du ciment et de l'acier au site, et par Friedrich Lammerman, qui avait réquisitionné des matériaux de construction initialement destinés au champ de parade du parti nazi. Outre les unités de ventilation, de chauffage et d'aération, c'est la chambre forte de banque qui avait constitué la dépense la plus importante ; elle avait été fabriquée à Nuremberg par la Société Carl Hermann, l'entreprise qui avait aussi fourni les serrures et les portes blindées, capables de résister aux chocs, des salles de stockage.

Comme le souligna un agent maritime, la dissolution de la Société Carl Hermann allait rendre difficile de connaître les détails du règlement des factures, ou, plus exactement, de savoir qui les payait. Le plus remarquable, en tout cas, était le moment présumé où les paiements avaient commencé. Selon plusieurs informateurs, la Société Carl Hermann livrait déjà des marchandises haut de gamme au complexe de l'allée du Forgeron bien avant que des fonds aient été alloués par la ville pour construire des abris antiaériens ou toute autre installation concernant la défense de la ville.

Les employés municipaux Luis Hirsch et Grete Weigel ignoraient les relations financières existantes entre la Société Carl Hermann et le maire, mais ils étaient certains que les fonds qui passaient entre leurs mains venaient directement des ressources attribuées à Liebel pour le champ de

parade. D'après eux, ces fonds étaient fournis par le Bureau II du RSHA, l'Office central de la sécurité du Reich, mais contrôlés par le maire Liebel et son conseil municipal. Ernst Kaltenbrunner, l'adjoint d'Himmler, était celui qui fournissait techniquement les fonds, mais Hirsch et Weigel ne savaient pas si le Reichsführer-SS lui-même était au courant de la façon dont les fonds étaient dépensés. Tout était traité par le bureau de Liebel.

Un troisième détail concernant la construction du bunker était également important à noter. D'après Harold Claub, un dessinateur industriel, et Wilhelm Schwemmer, un gardien, la conception originale du bunker ne prévoyait que trois salles de stockage – deux de trois mètres sur quatre, plus la chambre forte – en plus des locaux techniques, la ventilation et les quartiers des gardiens. On pouvait en déduire que le complexe n'avait pas été prévu initialement pour entreposer l'énorme collection d'objets précieux appartenant à la ville qu'on y plaça finalement. Le bunker avait été agrandi sur une période de deux ans pour devenir un complexe à tout faire de sept salles.

Le fait de savoir cela n'avait peut-être aucune importance pour l'enquête de Horn, mais cela indiquait tout de même que le bunker avait probablement été conçu d'abord pour installer la chambre forte destinée aux joyaux de la Couronne et au retable de Cracovie, et qu'il avait été agrandi plus tard, à la suite des bombardements. Personne ne savait précisément qui avait pris la décision, mais tout le monde s'accordait pour désigner Liebel et les directeurs du Musée germanique, Heinrich Kohlhaussen et Eberhard Lutze.

Le transfert des trésors du Saint Empire romain germanique de la banque Kohn au bunker avait eu lieu le 23 février 1940, un an et demi après leur arrivée en Allemagne. Des porteurs du musée avaient été dépêchés pour déménager nuitamment vingt caisses depuis la banque jusqu'à l'abri nouvellement construit de l'allée du Forgeron. D'après un porteur du musée, Liebel était présent avec une compagnie de gardes SS. Le seul indice nouveau que Horn avait pu soutirer de ses interlocuteurs était que les hommes d'Himmler avaient pris part aussi bien à la création du complexe qu'à sa sécurité ultérieure.

Les envois d'œuvres d'art en provenance du Musée germanique et l'extension de la zone de stockage pour les accueillir n'avaient jamais cessé. Les dates fournies par le personnel correspondaient aux entrées dans le fichier et elles pouvaient être reliées aux raids aériens qui étaient devenus la réalité quotidienne de la vie à Nuremberg. Comme les événements de Pearl Harbor pour les Américains, les dates et les conséquences des raids étaient profondément gravées dans l'esprit de tous ceux que Horn interrogeait.

La mention de ces raids aériens provoquait toujours une forte réaction. Le général Arthur Harris de la RAF, connu par les habitants comme Harris le Boucher, était le plus détesté des commandants alliés en raison de sa décision de bombarder la population civile pour écraser la résistance allemande. Cela ne surprit guère Horn : presque tous ceux avec qui il eut l'occasion de s'entretenir avaient perdu un membre de leur famille, leur maison et leur gagne-pain à la suite des raids menés par Harris et, plus tard, par les Américains. Les deux tiers d'une métropole de presque un demi-million d'habitants avaient été détruits avant même qu'elle soit occupée.

Conséquence directe d'un certain raid aérien, le 13 octobre 1944, le nom d'Himmler avait enfin surgi à propos du bunker. Huit bombardements majeurs avaient déjà pris Nuremberg pour cible et la construction de quatorze abris en surface et huit souterrains avait été achevée. Toute la ville avait également été entourée de canons antiaériens qui pourraient éventuellement être repositionnés pour tirer sur les forces d'invasion américaines.

À ce moment-là, les habitants avaient perdu le moral et s'étaient endurcis après les destructions causées par les vagues de bombardiers. Les informateurs de Horn déclarèrent qu'ils n'étaient plus

fiers de porter leur insigne du parti. Les énormes congrès du parti, qui avaient pris fin cinq ans auparavant, n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Le salut *Heil Hitler !* se faisait rare. Les gens dans la rue, civils comme militaires, ne saluaient plus le drapeau nazi et les officiers locaux du parti ne réprimandaient même plus ceux qui ne respectaient pas l'étiquette nazie.

Le bombardement du 13 octobre n'avait pas été aussi violent que les précédents. Il n'avait pas déclenché un incendie comme celui qui allait éradiquer Dresde, quatre mois plus tard. Mais il avait pourtant fait sauter l'entrée camouflée du tunnel de l'allée du Forgeron, et des centaines d'habitants au moins le découvrirent. D'après plusieurs informateurs, Liebel s'était précipité vers la vieille ville le lendemain, où ses pires craintes avaient été confirmées. Les portes extérieures du tunnel maquillées en portes de garage du magasin d'antiquités avaient été soufflées et étaient grandes ouvertes.

Liebel avait immédiatement ordonné à des ouvriers de réparer les dommages et plus de vingt personnes avaient participé au chantier. Parmi eux, Anton Kiesel, un simple chef d'équipe. Le travail était surtout concentré à l'extérieur du bunker à côté du quai de chargement, mais plusieurs modifications avaient été faites à l'intérieur du complexe. Au moins vingt grandes poutres avaient été installées en renfort dans le couloir menant du bout du tunnel dans la zone de la chambre forte. Quelques jours après le début de la reconstruction, vers le 16 octobre, Himmler et un contingent d'officiers SS étaient arrivés à Nuremberg dans le train personnel du Reichsführer-SS. En compagnie du maire ils avaient procédé à l'inspection des travaux et à l'inventaire du contenu de la chambre forte.

La présence d'Himmler était pour Horn un indice important dans l'établissement de la chronologie. Sans qu'il puisse en être absolument certain, il semblait logique au lieutenant que les bijoux de la Couronne aient été encore dans le bunker à ce moment-là, sinon Himmler, l'un des hommes les plus puissants d'Allemagne, ne se serait certainement pas dérangé personnellement. En tant que ministre de l'Intérieur, il avait des préoccupations allant bien au-delà d'un simple projet de construction. La seule explication valable était qu'il devait s'inquiéter pour la sécurité de la collection. C'était peut-être à ce moment-là qu'avec Liebel ils avaient décidé de déménager ce qu'ils considéraient comme les trésors les plus précieux et les plus faciles à transporter.

Mais le contenu du bunker n'intéressait absolument pas les informateurs de Horn. Ils voulaient parler des raids aériens qui avaient suivi. Malgré le désir de Horn de s'en tenir au bunker, il les laissa exprimer leur souffrance devant les conditions de vie qui se dégradaient en ville. Chacun avait son histoire à raconter et tous voulaient que l'officier américain écoute leurs doléances et que l'armée d'occupation sache à quel point les épreuves et les souffrances étaient pernicieuses pour tout le monde.

Trois mois avant l'invasion alliée, Nuremberg avait connu les bombardements les plus sévères qui avaient provoqué l'arrêt des activités de l'administration et de l'économie de la ville. Le 2 janvier 1945, la majeure partie du centre de la vieille ville et de nombreuses zones extérieures avaient été détruites, presque deux mille personnes tuées, et cent mille s'étaient retrouvées à la rue.

Nuremberg ne s'en était pas remise. Les 20 et 21 février, des raids avaient tué encore au moins mille personnes et fait quelque soixante-dix mille sans-abri. À entendre la majorité des témoins, les bombes tombaient sur des ruines, et on avait renoncé à faire l'inventaire des objets et des biens détruits. Le registre sur lequel on inscrivait précédemment les constructions endommagées prenait seulement en compte celles qui étaient encore debout.

À peu près tous les interlocuteurs de Horn reconnaissaient avoir alors attendu avec impatience l'invasion des Alliés. La nourriture devenait rare. Il n'y avait ni essence, ni eau potable, ni électricité, et la plupart des rues étaient bloquées par des amas de ruines. Faute de bois pour fabriquer des

cercueils, les morts étaient enveloppés dans du papier pour être enterrés et les fossoyeurs payés en bouteilles de schnaps. La plupart des habitants croyaient que l'arrivée de l'ennemi mettrait fin à leurs souffrances. L'opinion la plus répandue était qu'il valait mieux endurer une fin avec horreur qu'une horreur sans fin.

Horn comprenait leur désespoir. En même temps, il devait bien avouer que les habitants refusaient de regarder la réalité en face. Les habitants pensaient que les nations alliées bombardaient injustement leur ville. Peut-être était-ce vrai. Comme Horn l'avait appris grâce aux rapports de renseignements du G-2, le nombre de bombes larguées sur Nuremberg le 2 janvier 1945 avait été supérieur à tout ce qui avait été déversé par les Allemands sur l'Angleterre pendant toute la guerre. Mais les citoyens de Nuremberg – qui protestaient de leur ignorance sur les conséquences de leur soutien au régime nazi, tout en étant incapables de s'y opposer – ne s'étaient pas contentés de fournir hommes, armes et nourriture à la machine de guerre nazie. Ils avaient fourni le lieu, la propagande et la pompe dont Hitler s'était servi pour subjugué la nation.

Le lieutenant préféra taire l'ambiguïté de ses sentiments. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour accuser. Il revint simplement sur le but de ses entretiens, à savoir obtenir des détails précis sur la gestion du bunker par les nazis et la façon dont ils administraient la ville.

Julius Streicher, à ce moment de la guerre, avait disparu totalement. Bien que toujours chargé d'assurer la défense de la ville, son poste était pratiquement vacant. Au terme d'un scandale qui avait fini par dresser les uns contre les autres de nombreux notables de Nuremberg, Liebel avait accusé Streicher de voler des biens juifs confisqués et d'utiliser les fonds pour son usage personnel. Au moment du déménagement présumé des bijoux de la Couronne du bunker, Streicher avait cessé de venir au quartier général du gouvernement et vivait dans une petite ferme dans les faubourgs de la ville.

Le véritable responsable de la défense de Nuremberg était maintenant Karl Holz, qui avait mis en œuvre les méthodes extrêmes des nazis, jusque-là seulement appliquées en dehors de l'Allemagne. À ses côtés, on trouvait le chef de la Gestapo, Benno Martin, connu pour être un ami d'Himmler. Mais selon les informateurs, élément très intéressant aux yeux de Horn, Martin et Holz ne s'entendaient pas. Les informateurs affirmaient que les deux hommes avaient plusieurs sujets de discorde importants, notamment la nécessité de défendre Nuremberg, qui, pour Martin, n'avait aucune importance stratégique militaire.

Holz était passé outre l'avis de Martin, comme il le fit avec Liebel ultérieurement. Il avait ordonné que toute personne fuyant la ville soit abattue et que les ouvriers ne se présentant pas au travail dans les usines soient arrêtés. De plus, toute personne qui mettrait un drapeau blanc à sa fenêtre ou qui en brandirait un serait exécutée pour trahison.

« Celui qui ne veut pas vivre avec honneur doit mourir dans la honte », avait diffusé Holz dans les haut-parleurs de la ville.

Ce n'était pas une menace en l'air. Comme l'avaient affirmé successivement tous les témoins, quatre habitants avaient été exécutés publiquement pour « disgrâce et honte » au cours de la semaine précédant l'invasion et trente-cinq autres « criminels » envoyés à Dachau. À en croire plusieurs témoignages, pendant que l'armée américaine arrivait à Fürth, dans les faubourgs de la ville, Holz échafaudait des plans pour détruire des quartiers entiers de Nuremberg. Des équipes de démolition avaient été assignées à chaque immeuble gouvernemental et à toutes les usines et les ponts encore debout. Et parmi les endroits voués à la destruction se trouvait le bunker de l'allée du Forgeron, ce qui intéressait particulièrement Horn.

Aucun des interlocuteurs de Horn ne savait qui avait été assigné au travail de démolition ni qui les

avait empêchés d'exécuter les ordres de Holz. Dans la confusion provoquée par l'invasion, pendant que l'artillerie américaine pilonnait la ville et que la compagnie E de Peterson libérait le camp de prisonniers à côté du champ de parade, les habitants de Nuremberg ne se préoccupaient pas beaucoup du bunker de l'allée du Forgeron. Les plus chanceux s'étaient déjà précipités vers les abris pour échapper à l'ennemi parvenu à leurs portes.

La chaîne de commandement

26 juillet 1945

Le nom d'Albert Dreykorn figurait en haut de la liste de ceux avec qui Horn allait s'entretenir le lendemain. La perspective de perdre son poste au sein du comité de rénovation historique de Thompson suffisait largement à le faire venir de son plein gré dans le bureau du capitaine. L'amener à partager ses informations serait sans doute une autre affaire. Bureaucrate rusé sachant parfaitement s'exprimer, il choisissait ses mots avec soin.

« Le docteur Liebel était un maire bon et honorable, déclara Dreykorn. Il n'existait pas fonctionnaire plus gentil et consciencieux à Nuremberg ni nulle part ailleurs en Allemagne. »

Horn, qui prenait des notes, savait parfaitement que Dreykorn allait défendre son ancien employeur, mais il ne se doutait pas que le secrétaire aux manières affables soutiendrait Liebel avec autant de ferveur. Liebel était effectivement un fonctionnaire dévoué et, de l'avis général, un administrateur efficace, mais c'était avec l'assentiment de Liebel que Julius Streicher avait publié les livres de classe et les journaux d'un antisémitisme forcené qui avaient contribué à jeter les bases des lois de Nuremberg, présentées au congrès du parti de 1935, ce qui avait conduit à la création des camps de la mort.

Le moment venu, Horn mettrait Dreykorn en face des tristes réalités de l'administration de Liebel. Pour l'instant, le lieutenant devait se concentrer sur le rôle du maire dans la construction et l'entretien du bunker. Sans nier l'implication de Liebel, Dreykorn rendait hommage au maire pour avoir anticipé les calamités qui allaient s'abattre sur la ville et pris des mesures pour protéger la population, les monuments historiques et les trésors.

« Le bunker était entièrement l'idée du docteur Liebel, dit Dreykorn. Les trésors de la ville devaient être protégés, quels qu'en soient le coût et les sacrifices. Il avait ordonné la construction de l'installation au risque d'encourir les foudres du haut commandement nazi à Berlin. »

Le danger, selon Dreykorn, venait du non-respect de la politique nazie de l'affectation des fonds. Au lieu de consacrer toutes les finances à l'effort de guerre, Liebel avait ponctionné secrètement les dollars du Reich des coffres de la municipalité pour construire le bunker de l'allée du Forgeron, et plus tard d'autres abris et installations dans la ville.

D'après lui, le haut commandement nazi interdisait formellement la construction d'abris, persuadé que cela envoyait un mauvais signal au peuple. Les habitants de Nuremberg ne devaient pas penser que la mère patrie risquait d'être envahie.

Dreykorn continua à expliquer qu'avec l'aide de Julius Lincke, qui dirigeait le bureau de planification de la ville, Liebel avait détourné les termes de la loi en déclarant le bâtiment de l'allée du Forgeron comme entrepôt municipal, mais surtout pas comme bunker ni abri, dont la construction

était interdite par la loi. Grâce à l'habile interprétation de la loi par Liebel et Schmeissner, Nuremberg comptait davantage d'abris pour sa population que toute autre ville en Allemagne.

« Vous voulez dire qu'Heinrich Himmler ignorait que Liebel avait construit le bâtiment de l'allée du Forgeron pour abriter les joyaux de la Couronne ? »

Dreykorn n'avait pas répondu directement à la question de Horn. Il dirait seulement que les trésors du Saint Empire appartenaient à la ville de Nuremberg, pas au gouvernement nazi. Étant donné qu'ils étaient propriété de la ville, le maire avait parfaitement le droit de les transporter d'un lieu appartenant à la ville à un autre, comme il avait fini par le faire pour les collections des trésors du musée de Nuremberg. La seule concession qu'avait faite Liebel avait été d'accorder à Himmler les mêmes faveurs que celles qu'il accordait aux visiteurs nazis de haut rang. Elle consistait entre autres à faire admirer au Reichsführer-SS la défense de la ville assurée par des volontaires et les plans d'évacuation. Liebel et Himmler, dit-il, étaient tous les deux conscients de l'importance historique de la ville et avaient travaillé en parfaite entente.

Plutôt que de continuer à évoquer Himmler, Horn préférait en revenir au bunker. Dreykorn lui confirma que Lincke, Schmeissner et Fries étaient les trois principaux intervenants dans la construction et la gestion du bunker. Liebel leur faisait toute confiance, et c'est pourquoi il leur avait donné les clés de la chambre forte. Dreykorn prétendait qu'après l'invasion les conseillers municipaux ne s'étaient pas présentés à l'entrée du bunker avec les clés, car ils redoutaient une vengeance de la part des nazis purs et durs dont ils craignaient qu'ils continuent à sévir en ville. La confiance qu'avait Liebel en Schmeisser et Fries, déclara-t-il ensuite, était largement méritée, car ils avaient prouvé la même « fidélité absolue » au service des autorités d'occupation pour reconstruire la ville.

« En tant que chevaliers Teutoniques ? » demanda Horn.

La fraternité médiévale évoquait-elle quelque chose à Dreykorn ? Il ne manifesta en tout cas aucune réaction. Il se contenta de répéter en grande partie ce qu'il avait dit précédemment, ajoutant seulement que les documents du bunker avaient été brûlés avant l'arrivée des Alliés. Ces archives se trouvaient dans un placard fermé à clé du bureau de Liebel à la mairie. Ce bureau et la plus grande partie du bâtiment avaient été détruits au cours des bombardements dévastateurs de janvier dernier. Dreykorn prétendait qu'ils renfermaient tous les documents importants concernant le bunker et son contenu, notamment les joyaux de la Couronne.

Plus tard, Dreykorn finit par confirmer, comme Horn le soupçonnait, l'existence d'autres archives. Le maire disposait d'un placard secret au quartier général de la Gestapo qui contenait des correspondances confidentielles entre les fonctionnaires municipaux et le haut commandement du Reich. Dreykorn soutenait que cette correspondance avait été brûlée par Holz, que Dreykorn accusait d'être le véritable criminel.

À entendre Dreykorn, Holz était l'homme d'Hitler. Il avait la ferme intention d'appliquer le plan du Führer afin de ne rien laisser aux envahisseurs. « Tout devait être détruit. Bâtiments, ponts, l'aéroport, la gare. Tout. »

D'après Dreykorn, Liebel et Holz entretenaient depuis longtemps une rivalité mutuelle sur des sujets allant du traitement des travailleurs du Reich à la déportation des Juifs. Holz, qui était directement sous les ordres du Führer, l'emportait chaque fois. Mais Liebel, toujours selon Dreykorn, réussissait à trouver des moyens pour contourner Holz et aider les Juifs. Lui et Benno Martin, ami personnel et confident de Liebel, et commandant en second de la défense de la ville, n'avaient pas pu arrêter les déportations, mais ils avaient tout de même réussi à renseigner les autorités juives sur le moment des rafles. Liebel et Martin, disait Dreykorn, avaient conspiré pour débarrasser la ville de Julius Streicher.

Toujours selon la version de Dreykorn, Liebel et Martin, le chef de la Gestapo, avaient réuni quantité de preuves montrant le profit que Streicher tirait personnellement de la vente forcée des biens juifs. Mais débarrasser la ville de Streicher n'était pas suffisant, car cela revenait à conférer à Holz le pouvoir militaire absolu sur la ville, ce qui n'avait servi qu'à compliquer une situation déjà difficile après que les Alliés eurent franchi le Rhin. Benno Martin avait une influence considérable sur Himmler, tout comme Liebel, mais pas suffisante, selon Dreykorn, pour révoquer Holz.

Dreykorn prétendait que les confrontations les plus sérieuses entre Liebel et Holz étaient intervenues peu de temps avant l'arrivée des Américains, quand il devint évident pour tout le monde que Nuremberg serait envahie. Selon Dreykorn, Liebel était résolu à rendre la ville, sans tenir compte des ordres d'Hitler transmis depuis son bunker à Berlin. Quand Liebel s'était aperçu que Holz avait l'intention de sacrifier jusqu'au dernier homme et de faire sauter les usines à gaz, les centrales électriques et l'approvisionnement en eau de la ville, ainsi que les ponts – comme Hitler l'avait ordonné –, il était devenu blême, accusant Holz de s'en prendre, non pas à l'ennemi, mais à leur propre peuple. Comme Horn l'avait appris précédemment, et Dreykorn le lui confirmait à présent, le bunker de l'allée du Forgeron figurait sur la liste des installations à détruire. Le secrétaire de Liebel décrivait l'installation comme faisant la fierté du maire, son unique sujet de réconfort au milieu de l'horreur qui s'était abattue sur sa ville.

« Il contenait tout ce que le docteur Liebel considérait comme les biens les plus sacrés de Nuremberg, dit Dreykorn. Il aurait préféré mourir que de voir ces trésors partir en flammes. »

La tension entre Liebel et Holz avait atteint son paroxysme quand Benno Martin, qui était chargé des différents projets de démolition, s'était enfui de la ville, laissant Holz aux commandes, deux jours avant que l'artillerie alliée déclenche son assaut.

« Le docteur Liebel avait échafaudé des plans pour se rendre, dit Dreykorn. Il avait parlé par téléphone avec le général américain Alexander Patch. »

Horn n'avait jamais eu vent d'une telle conversation, néanmoins plausible. Selon Thompson, l'ennemi avait eu toutes les chances de pouvoir se rendre. Des milliers d'affichettes avaient été lancées par avion au-dessus de Nuremberg.

« Liebel n'aurait eu qu'à hisser le drapeau blanc et il n'y aurait pas eu d'invasion, dit Horn. Il s'était rangé sous l'autorité de Holz ? »

D'après Dreykorn, Liebel, depuis son bureau dans le bunker sous le quartier général de la Gestapo, avait pris les devants et donné l'ordre de reddition complète de la ville. Holz, l'apprenant, avait rendu au maire une ultime visite. « Holz fut la dernière personne à voir le docteur Liebel vivant », déclara Dreykorn.

À en croire Dreykorn, Holz s'était précipité dans le bureau en exigeant que Liebel révoque son ordre de reddition. Dreykorn, assis dans l'antichambre du bureau, avait vu Holz arriver, fou de rage. Holz s'était engouffré dans le bureau de Liebel et avait claqué la porte derrière lui. Quelques minutes plus tard, Dreykorn avait entendu un coup de feu. Holz était alors sorti du bureau et avait annoncé que le maire s'était suicidé.

« Le docteur Liebel ne s'est pas tiré une balle dans la tête, dit Dreykorn, il a été assassiné. »

Si Dreykorn, le fidèle second, croyait que ses paroles lui attireraient la sympathie du lieutenant ou disculperaient tant soit peu le maire, il se trompait lourdement. Liebel avait scellé son sort bien avant que Holz ait posé un pistolet sur sa tête.

« Que s'est-il passé ensuite ? demanda Horn.

– Holz a donné suite à son intention de détruire ponts, installations et bâtiments publics.

– Cela comprenait le bâtiment de l'allée du Forgeron ? »

Dreykorn répéta ce qu'il avait dit précédemment. Le bunker figurait sur la liste des bâtiments et des monuments devant être détruits. Mais Benno Martin et le docteur Liebel, anticipant la réaction de Holz, avaient déjà donné des ordres pour évacuer le personnel et condamner l'accès au bunker. Faute de pouvoir accéder aux réserves blindées fermées à clé, la seule chose que les experts en démolition de Holz eurent le temps de faire, ce fut de détruire l'entrée du tunnel.

« Que les trésors à l'intérieur du bunker soient restés intacts est un hommage à la mémoire du docteur Liebel », dit Dreykorn.

Horn réfléchissait à ce qu'on venait de lui dire. À en croire Dreykorn, Liebel, avec ou sans l'aide et la complicité d'Himmler, avait construit l'installation clandestinement, à la fois pour protéger les joyaux de la Couronne, mais aussi parce que la politique nazie interdisait la construction d'installations défensives. C'est après que le bunker eut été terminé que les décideurs du Reich avaient finalement autorisé Nuremberg à installer des défenses et que le Musée germanique et les autres trésors de la ville avaient été transportés dans le bâtiment. Détail important également, Liebel et Holz ne s'aimaient pas. Se doutant que Holz risquait d'annuler son ordre de reddition de la ville, Liebel avait apparemment pris les devants pour protéger le bunker de l'allée du Forgeron, dernière décision désespérée qui devait lui être fatale. C'est pourquoi le capitaine Peterson et la compagnie E avaient trouvé le bâtiment vide. Il était fort possible que le responsable de la destruction de l'entrée du tunnel soit l'équipe de démolition de Karl Holz et non l'artillerie américaine.

Liebel aurait-il pu faire davantage avec l'appui de Benno Martin ?

Le maire avait-il donné l'ordre que l'on transporte hors du bâtiment les cinq trésors les plus importants ? C'était la conclusion logique et Dreykorn, en tant que secrétaire personnel de Liebel, était bien placé pour le savoir.

Horn regarda Dreykorn droit dans les yeux. « Heinrich Himmler a-t-il ordonné à Liebel de déménager les joyaux de la Couronne ? »

Dreykorn choisissait toujours soigneusement ses mots. Au début, il s'était contenté de dire que le docteur Liebel, fervent patriote, avait sacrifié sa vie pour protéger le plus important trésor d'Allemagne. Puis, pressé de questions, Dreykorn avait fini par admettre qu'il en savait davantage. Liebel avait reçu un important coup de téléphone à propos des joyaux de la Couronne.

« Environ un mois avant l'invasion, en février ou début mars, le docteur Liebel a reçu un appel de Berlin, dit Dreykorn.

– D'Himmler ? »

L'appel venait effectivement du Reichsführer-SS. Conformément à ce que soupçonnait Horn, Himmler avait bien ordonné la création du bunker. Mais la raison n'en était pas tout à fait la même. D'après Dreykorn, la construction devait rester secrète, car Himmler et le Führer craignaient que les envahisseurs alliés, et aussi des éléments à l'intérieur du Reich, veuillent mettre la main sur le trésor impérial.

« On ne pouvait faire confiance à personne », dit Dreykorn.

Pour Horn, la conclusion était évidente. L'existence du bunker n'était plus un secret après les bombardements de janvier. La porte masquant l'entrée du tunnel avait été soufflée et on avait dû la réparer. Il fallait protéger la collection. Mais la collection ne pouvait pas être transportée dans sa totalité, car il n'y avait aucun endroit sûr pour l'accueillir.

Dreykorn confirma l'hypothèse de Horn avant de continuer. Himmler avait ordonné que les objets les plus précieux soient mis à l'abri. Liebel n'avait rien dit à Dreykorn, sinon que c'était l'objet de sa conversation téléphonique avec Himmler.

« À qui devait être confiée la responsabilité de déménager les joyaux de la Couronne ?

– Au conseil municipal, dit Dreykorn d'un ton laconique. Heinz Schmeissner, Julius Lincke et le docteur Konrad Fries. C'est ce que j'ai dit au capitaine Thompson. »

L'envoyé d'Hitler

26 juillet 1945

Horn n'était pas absolument convaincu par ce que disait Dreykorn, mais il fallait admettre que, excepté la prétendue « bonté » du maire envers les Juifs, son histoire corroborait la version de base que Horn croyait véridique. Le plus ennuyeux dans cet interrogatoire était d'apprendre que Dreykorn avait déjà évoqué ses soupçons avec le capitaine Thompson. Le capitaine avait fait allusion à des rumeurs sans préciser leur origine.

Si Thompson avait vraiment souhaité enquêter sur l'affaire d'une manière efficace, il aurait certainement cherché à interroger Schmeissner et Fries. Comme Dreykorn, ces hommes siégeaient au comité historique des forces d'occupation. Thompson avait-il sciemment évité d'attirer l'attention de Horn sur ce point ? Le capitaine préférait-il dissimuler la façon dont les joyaux de la Couronne avaient été sortis du bunker ?

Impatient de progresser dans son enquête et disposé à affronter Schmeissner et Fries, Horn remercia Dreykorn de sa visite.

« Ce sera tout pour le moment, dit-il. Votre aide m'est très précieuse. »

Après le départ de Dreykorn, Horn discuta de ce qu'il avait appris avec Troche et lui fit part de son intention de s'attaquer à Schmeissner et à Fries. Trouver deux des trois conseillers municipaux ne posait aucun problème, assura Troche à Horn. Schmeissner et Fries avaient un bureau au palais de justice de Nuremberg. Troche incita toutefois le lieutenant à s'entretenir avec un autre informateur potentiel – son supérieur immédiat au Musée germanique, le docteur Eberhard Lutze – avant d'approcher les deux conseillers municipaux.

Horn connaissait Lutze de réputation, comme étant le grand spécialiste mondial de Veit Stoss, un homme vers qui Panofsky se tournait quand il avait besoin de renseignements sur le célèbre artiste de la ville. D'après Troche, il avait été étroitement mêlé au transfert du retable de Stoss depuis Cracovie et avait surveillé le transport des diverses collections du Musée germanique jusqu'au bunker de l'allée du Forgeron.

Plus important encore pour son enquête, dit Troche, la conversation que Lutze aurait eue avec Liebel avant l'invasion, juste après la visite d'Himmler aux différentes installations souterraines de la ville, quand les bombes alliées avaient fait sauter les portes d'entrée du tunnel. Cela avait fait l'objet de maintes discussions au sein de l'équipe du Musée germanique et il incitait Horn à s'en enquérir auprès de Lutze.

Troche leur organisa un rendez-vous au Grand Hôtel, où ils pourraient parler plus discrètement qu'au quartier général des troupes d'occupation. Comme tous ceux que Horn avait déjà interrogés, Lutze comptait sur le lieutenant pour intervenir en sa faveur auprès du gouvernement militaire, dont l'influence sur le conseil de révision aiderait à clarifier certains problèmes causés par ses précédentes

collaborations avec la hiérarchie nazie et surtout sa participation au déménagement du retable de Stoss de Pologne. Mais en même temps, Lutze préférait qu'on ne le voie pas entrer ni sortir du quartier général des troupes d'occupation. La raison, pas très claire au début, n'allait pas tarder à devenir évidente.

Lutze, la cinquantaine obèse, s'abstint de tout bavardage et épargna à Horn les détails sur les souffrances qu'il avait endurées dans la ville avant l'arrivée des Américains. Comme Troche et le reste de l'équipe du musée, il avait passé les quatre derniers jours avant l'occupation dans un abri situé sous l'école élémentaire de la place Pannier à Nuremberg.

Lutze alla droit au fait. Il avait appris la création du bunker de la bouche de Liebel au début de la rénovation de l'édifice. Lutze croyait, comme Dreykorn, que la seule fonction du bunker était d'y entreposer les trésors du Saint Empire et le retable de Stoss, conservés alors à la banque Kohn, un endroit jugé inadapté pour la conservation d'objets d'art. La chambre forte de la banque était parfaite pour conserver l'argent liquide, les bons, l'or, non des étoffes inestimables, des sculptures sur bois fragiles et des caisses massives contenant des objets d'art sacrés. Aussi, Liebel, probablement avec l'assentiment d'Himmler, s'était mis à la recherche d'un endroit plus propice.

L'implication de Lutze dans le traitement des objets d'art était toutefois antérieure à la création du bunker. Conscient de ses connaissances et de sa familiarité avec la collection Stoss au Musée germanique, Liebel avait convié Lutze à participer au déménagement du retable de Stoss de la vénérable basilique Sainte-Marie à Cracovie. Lutze reconnut sans la moindre gêne que Heinz Schmeissner et lui-même étaient arrivés à Cracovie par le train, et, avec l'aide d'une vingtaine de membres d'une unité spéciale SS de l'Ahnenerbe et sous la direction du docteur Peter Paulson de l'université de Berlin, ils avaient démonté le retable morceau par morceau pour l'expédier en Allemagne, où, dit-il, il serait mieux protégé. Sa présence dans la basilique ayant été seulement consultative, le véritable travail de déménagement du retable avait été effectué par des troupes gouvernementales d'Himmler. Lutze considérait donc sa participation dans cette affaire comme tout au plus marginale.

En écoutant Lutze, comme Dreykorn avant lui, Horn avait du mal à se contenir. Le vol du retable de Stoss n'avait pas résulté d'une bataille, il faisait partie d'un programme idéologique systématique visant à dépouiller une autre nation de son patrimoine artistique et culturel. Lutze, en tant que professionnel accompli des musées, ne pouvait pas ignorer la nature de ses actes. Et pourtant, à l'entendre, il rendait service à la Pologne. Cracovie était ravagée par la guerre et le retable devait être déménagé pour être protégé. La seule difficulté, disait-il, avait été de ramener le retable à Nuremberg, plusieurs haut gradés nazis désirant que le chef-d'œuvre de Stoss soit mis en sécurité ailleurs.

Malgré les protestations de Liebel, le retable avait été détourné vers Berlin, où l'architecte nazi Albert Speer pensait qu'il devrait être exposé. D'autres haut gradés nazis ne manquaient pas d'idées pour le retable, eux non plus. Parmi eux, Hermann Göring, surtout, le voyait déjà réhausser le lustre de Karinhall, sa somptueuse demeure. Le ministre de la Propagande Josef Goebbels pensait, quant à lui, qu'il devrait faire partie d'une exposition itinérante d'œuvres d'art nazies.

L'arrivée du retable à Nuremberg, affirma Lutze, avait été due à l'intervention d'Himmler, avec l'aide de Julius Streicher. Avec une vanité confinant à l'arrogance, Lutze admit ultérieurement avoir personnellement contribué à la présentation qui avait permis l'adhésion d'Hitler à la demande de Liebel concernant le trophée. Le retable, installé à Nuremberg, devait être le clou d'une éventuelle célébration en 1947 pour le cinq centième anniversaire de la naissance de l'artiste. Après la guerre, il serait installé à l'église Saint-Laurent, future cathédrale nationale d'Allemagne. Mais jamais il ne fut question d'un éventuel retour du retable en Pologne.

Les projets de célébrer l'anniversaire de Stoss, comme ceux de transformer Saint-Laurent en cathédrale nationale d'Allemagne, avaient été suspendus à cause de la poursuite de la guerre et des bombardements incessants. Cela avait entraîné la création du bunker de l'allée du Forgeron et la décision prise par le maire Liebel et le directeur du Musée germanique, Heinrich Kohlhausen, d'agrandir la structure existante pour y entreposer davantage d'objets d'art.

« Himmler était-il au courant de l'agrandissement du bunker ? demanda Horn.

– Il devait le savoir, dit Lutze, même si cela ne devait pas lui faire particulièrement plaisir. »

En revanche, Lutze ignorait ce qui avait transpiré entre Liebel et le Reichsführer-SS et si, à en croire Troche, les chevaliers Teutoniques des temps modernes étaient impliqués. À moins qu'il n'ait pas voulu le dire. Il n'avait eu aucun contact direct avec Himmler et ses informations se limitaient aux commentaires du maire. Lutze avait la responsabilité de veiller à la bonne conservation du retable et des objets d'art du Musée germanique entreposés dans le bunker. Et même à ce moment-là, il ne bénéficiait que d'un accès limité à l'endroit. Chaque fois qu'il avait besoin d'inspecter le retable et d'autres objets d'art dans les unités de stockage, Liebel devait demander à Schmeissner, Fries ou Lincke de venir le chercher à l'entrée. Lutze devait signer en entrant et en sortant, et les gardes SS ne le quittaient pas d'une semelle. Il n'était même jamais entré dans la chambre forte où étaient conservés les bijoux de la Couronne. Selon lui, les gardes eux-mêmes ne pénétraient pas dans la chambre forte en dehors de la présence de Liebel, Fries, Schmeissner ou Lincke.

Exactement comme pour un éventuel retour du retable à Nuremberg, certains officiers nazis de haut rang avaient leur propre idée sur la destination des bijoux de la Couronne. Lutze ne savait pas précisément sur quoi avaient porté les négociations secrètes, mais il était conscient que Göring aurait bien aimé récupérer tout ou partie des trésors pour lui-même. Au congrès du parti nazi en 1935, où Liebel avait présenté au Führer une reproduction incrustée de pierres précieuses du glaive cérémoniel, Lutze se trouvait non loin d'Hitler quand Göring avait fait remarquer qu'il voulait le vrai glaive pour sa propre collection. Selon des rumeurs qui circulaient parmi les conservateurs du Musée germanique, Hitler en avait été vivement courroucé. De toute évidence, Göring n'avait pas mesuré à quel point le Führer convoitait le trésor.

Mais Lutze n'était pas au courant d'éventuelles rivalités au sein de l'élite nazie qui auraient pu justifier qu'Himmler mette le trésor à l'abri dans le bunker de l'allée du Forgeron. Liebel, disait-il, craignait seulement que les objets ne soient endommagés par les bombardements, ou que, au moment de l'invasion quasi inévitable, des voleurs ne profitent de la confusion pour s'introduire par effraction dans la chambre forte et s'emparent du trésor.

« Liebel était-il inquiet à propos de Karl Holz ? » demanda Horn.

Lutze était du même avis que Dreykorn. Le maire et le responsable de la défense étaient en complet désaccord. Mais Liebel avait beaucoup d'autres ennemis. Holz avait le soutien du Brigadeführer-SS Erich Naumann, un de ses adjoints qui voulait remplacer le chef de la Gestapo Benno Martin. Naumann aurait pu être l'officier chargé de détruire les ponts de la cité, les installations et autres bâtiments publics juste avant l'arrivée des Américains. Toutefois, Lutze ne pouvait pas l'affirmer, car il n'avait que peu ou pas de contacts avec les nazis tenants de la ligne dure dans la ville. Son unique responsabilité était de veiller sur le retable de Stoss.

Horn ajouta mentalement Naumann à sa liste de suspects. Comme il l'avait appris en lisant les rapports du G-2, le Brigadeführer-SS Naumann, du RSHA d'Himmler, dirigeait les commandos SS responsables du massacre de dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants en Russie. La chasse à l'homme se poursuivait contre Naumann, ainsi que Martin Bormann et le chef de la Gestapo, Heinrich Müller. D'après Lutze, Naumann avait été transféré à Nuremberg dans les derniers

jours de la guerre et partageait des bureaux avec Holz.

Lutze poursuivit en confirmant des détails évoqués par le personnel du bunker lors des précédents entretiens de Horn. Il insista sur la sécurité renforcée et émit des doutes sur l'éventualité que le moindre objet ait pu être retiré de l'installation sans ordres directs de la part de Liebel et d'Himmler. Bien qu'ignorant tout sur une éventuelle évacuation du bunker ou l'ordre de Holz de le faire sauter, il reconnaissait que c'était parfaitement possible.

« Alors qui a pris les joyaux de la Couronne ? » demanda Horn.

Lutze n'en savait rien, mais il se doutait de ce qui avait pu arriver.

« Il y a une rumeur à ce propos, dit-il. J'en ai parlé à votre capitaine Thompson et j'ai fait un rapport. Vérifiez, vous verrez. »

Horn tiqua en apprenant que, une fois encore, Thompson lui avait dissimulé des indices déterminants pour son enquête. Mais il n'était pas question d'aborder ce sujet avec le directeur du musée.

« Continuez, s'il vous plaît, et dites-moi ce que vous avez raconté au capitaine.

– Il y a un homme, M. Baum, dit Lutze. Je travaille parfois avec lui au musée. Il y est probablement toujours s'il n'est pas mort ou ne s'est pas enfui avant l'invasion. »

Ce Baum était un ferronnier réputé auquel les conservateurs du musée faisaient régulièrement appel pour fabriquer des vitrines spéciales.

« Le maire voulait faire fabriquer des caisses, dit Lutze. Il m'a demandé si je connaissais quelqu'un de bien et je lui ai donné le nom de Baum. »

Lutze, qui n'était pas au courant des accords particuliers que Liebel avait passés avec Baum, savait seulement que le maire avait demandé au ferronnier de fabriquer quatre grands conteneurs renforcés en cuivre, deux longs et deux plus courts. Il les voulait hermétiques.

« À quoi devaient-ils servir ? »

Lutze dit que les deux petits coffres auraient facilement pu contenir la couronne, le globe et le sceptre. Les longs auraient été parfaits pour les glaives.

« Qu'en a fait Baum ?

– Il les a livrés au conseiller Lincke pour qu'il les donne à Liebel. »

Lutze avait glané le reste des informations au cours d'une ultime inspection des installations par le maire, un mois avant l'invasion. Le maire lui avait dit qu'un groupe d'officiers SS avait visité le bunker juste après que Baum eut livré les coffres. Toujours d'après lui, ils étaient venus sur ordre spécial du Reichsführer-SS Himmler.

Les clés de la chambre forte

27 juillet 1945

Thompson ne nia même pas avoir lu le rapport de Lutze. Il se contenta de le rejeter en parlant de « rumeurs et de suppositions ».

Combien d'autres rapports et d'indices potentiels Thompson avait-il jugés sans importance, c'était difficile à savoir, et le capitaine n'était évidemment pas disposé à le dire à Horn. En tout cas, les preuves s'accumulaient contre lui. Ils étaient assis l'un en face de l'autre à la même table du club des officiers, comme une semaine plus tôt. Thompson avait menti en assurant à Horn que tous les témoins importants de son enquête s'étaient enfuis de la ville, avaient été envoyés dans des camps de travail ou étaient enterrés sous les ruines.

« Je comprends que vous n'avez pas pu parler à Julius Lincke, dit Horn. Il a fui la ville. Mais vous auriez pu interroger les deux conseillers auxquels Liebel avait confié la responsabilité du bunker. Ce sont eux qui avaient les clés de la chambre forte. »

À la grande frustration de Horn, Thompson se lança dans la même litanie que lors de leur précédente réunion. Cela ne servait à rien de continuer à enquêter, car le passé nazi de la ville n'était plus qu'un champ jonché de ruines. Nuremberg n'était plus qu'une vaste morgue, et le seul cadavre qui importait était celui de Liebel, lui qui avait organisé le déménagement des bijoux de la Couronne avant l'occupation alliée.

« Vous vous trompez, riposta Horn. Les deux conseillers municipaux, Schmeissner et Fries, ont été témoins du délit, le docteur Lutze et peut-être le secrétaire de Liebel, Dreykorn, n'étant que de simples comparses. »

Thompson refusait de reconnaître qu'il s'agissait bien d'un délit, le déménagement des bijoux de la Couronne du bunker s'étant produit avant que l'armée américaine ait remplacé le III^e Reich. Thompson ne voulait pas admettre non plus que Horn ait progressé dans son enquête. Le docteur Eberhard Lutze ne pouvait pas être un témoin fiable de ces événements, car il avait fait partie du groupe qui avait pillé la basilique Sainte-Marie à Cracovie. Il avait intérêt à dire à Horn ce qu'il voulait entendre, ajouta Thompson, pour éviter de devoir rendre des comptes devant les tribunaux pour crimes de guerre. Dreykorn pouvait parfaitement être en train de dédouaner Liebel, pour lequel il avait une vénération évidente. Et Troche cherchait lui aussi à protéger son poste de conservateur au Musée germanique et pouvait parfaitement avoir des motifs personnels pour accuser d'anciens collègues.

Horn dut reconnaître que le capitaine avait peut-être raison. Il était toutefois convaincu maintenant de pouvoir faire pression sur Schmeissner et Fries pour qu'ils lui révèlent ce qu'ils savaient. De toute façon, il n'allait pas quitter la ville avant de les avoir interrogés.

La réponse du capitaine fut brève et sans ambiguïté. Horn ne devait en aucun cas prendre contact avec Schmeissner et Fries. Le comité de révision des forces d'occupation s'en était porté garant et ils avaient prouvé leur loyauté en aidant le comité de rénovation historique de Thompson. Ces hommes – des civils – ne pouvaient pas être tenus pour responsables d'éventuels services rendus à l'ancienne administration nazie de la ville. Si Horn persistait, il devrait poser ses questions par écrit et le capitaine en discuterait avec le nouveau gouverneur militaire, le colonel Andrews, qui était attendu sous peu à Nuremberg.

Horn n'avait pas du tout l'intention de se laisser enfermer par Thompson dans des arcanes bureaucratiques. Le lieutenant était tout à fait disposé à faire remonter l'affaire si un appel téléphonique de la part de Mason Hammond se révélait nécessaire, ou un télex d'Eisenhower en personne. Sinon, il poursuivrait et les interrogerait sous la responsabilité du seul Hammond. Grâce à Troche, il savait déjà où les trouver. Dans leurs bureaux du palais de justice.

Devant l'insistance de Horn à poursuivre son enquête, Thompson réagit en proférant, selon celui-là, une série de menaces pour qu'il « la ferme ». En l'absence de toute confirmation de la part de Thompson ou de tout autre document militaire, il est possible que le capitaine ne se soit pas énervé autant que le prétendait le lieutenant. D'ailleurs, Thompson était dans son rôle en punissant un officier subalterne pour insubordination.

Au cours de l'échange animé qui suivit, Thompson prévint Horn qu'il serait interdit dans un périmètre de cent mètres autour du palais, sauf avec des menottes. Et si le lieutenant ne respectait pas les ordres de son supérieur et enfreignait la limite, de toute façon, les deux conseillers municipaux ne parleraient à aucun gradé qui ne soit pas au moins colonel. Ils appelleraient Francfort et obtiendraient que le lieutenant soit dégradé avant la fin de la journée.

« Je suis ici pour faire mon boulot, répliqua Horn. Et j'ai bien l'intention de le faire, que ça vous plaise ou non. »

Thompson rétorqua que lui aussi avait un travail à faire et qu'il ne resterait pas les bras croisés pendant que Horn harcelait des membres de l'administration civile de la ville. Et il comptait sur l'appui du gouverneur désigné Andrews qui, souligna Thompson, avait été nommé par le président Truman et jouissait du soutien total de l'USFET. Ils feraient passer le lieutenant en cour martiale.

Horn, aussi obstiné que Thompson était emporté, tourna alors les talons et sortit de la pièce.

Au grand soulagement du lieutenant, le capitaine ne fit pas appel à un MP. Il prit sa veste et sa cravate et rattrapa Horn dans le hall de l'hôtel, où ils continuèrent leur conversation de manière plus apaisée. Thompson ne donnerait pas son accord à l'interrogatoire. Il désirait seulement avertir le lieutenant que ce n'était pas seulement sa carrière qui se jouait. Des intérêts américains majeurs étaient en balance.

Thompson lui révéla alors ce à quoi Troche s'était contenté de faire allusion. Les deux anciens conseillers municipaux n'étaient pas simplement deux noms figurant sur le registre du personnel d'occupation. Ils se trouvaient tout en haut de la chaîne de commandement civile de l'administration. Heinz Schmeissner était chargé de rénover les tribunaux du palais de justice et la prison. Konrad Fries dirigeait la division des affaires civiles. Cela coûterait un argent fou si leur travail était interrompu ou, pire encore, s'ils devaient être impliqués dans une conspiration nazie visant à voler les bijoux de la Couronne.

Horn arrivait difficilement à tout comprendre, mais le tableau d'ensemble commençait à se dessiner. Si les rénovations entreprises dans le palais de justice n'étaient pas terminées à temps pour les procès, ce serait la faute des troupes d'occupation. Si la distribution des vivres était interrompue, ils pourraient parfaitement avoir une émeute sur les bras. Tous ces scénarios seraient un désastre pour

les intérêts américains. Les tribunaux devraient peut-être être transférés à Berlin dans la zone soviétique, à Hambourg dans la zone britannique ou à Baden-Baden dans la zone française.

Horn n'était pourtant pas prêt à se laisser intimider ni dissuader de suivre sa seule véritable piste.

« Vous êtes avec moi dans cette affaire, ou vous ne l'êtes pas. »

Finalement, Thompson avait décidé de se joindre à lui. Son propre travail, dit le capitaine, était aussi en jeu.

Horn ne savait pas s'il devait complimenter Thompson sur son revirement ou lui reprocher de ne pas avoir agi plus tôt. Il décida qu'un compliment était de mise. Même si Thompson cherchait seulement à se protéger, le capitaine était maintenant de son côté. C'était suffisant pour le moment.

Le deuxième classe Dollar, garé à l'extérieur, conduisit Horn et Thompson jusqu'au palais de justice tout proche. Au cours du trajet, le capitaine ne se montra pas avare de recommandations. Le lieutenant devait adopter un ton courtois pour parler aux conseillers. Cela ne devait pas passer pour un interrogatoire, mais plutôt une réunion amicale entre des membres du comité historique pour mettre à plat certains détails afin d'aider la MFAA à retrouver les trésors de la ville.

« Ce ne sont pas des trésors de la ville, protesta Horn. Les nazis s'en sont emparés à Vienne par la force. »

Thompson rappela à Horn que tout ce qui se trouvait dans le bunker était toujours techniquement propriété de la ville de Nuremberg et le resterait jusqu'à ce que le gouvernement militaire allié en statue autrement. C'était une décision qui n'appartenait ni à lui ni au capitaine. Horn devait parler des objets disparus comme étant « le trésor du Reich ». Le capitaine se chargerait du reste.

Horn n'était pas non plus disposé à laisser Thompson mener l'interrogatoire. Toutefois, après avoir franchi plusieurs points de contrôle militaires, le lieutenant se rendait bien compte de l'avantage qu'il y avait à être accompagné du capitaine. Même si les procès n'étaient pas prévus avant novembre, l'énorme complexe du palais était déjà sur le qui-vive, et personne ne pouvait y accéder sans autorisation de l'un des dix officiers supérieurs commandant les forces d'occupation. Comme Hammond en avait prévenu Horn, on craignait la réaction des Allemands quand la nation verrait leurs anciens dirigeants mis en accusation. Si un quelconque mouvement de résistance nazie attendait son heure, c'est à ce moment-là qu'il se manifesterait.

En prévision d'éventuels troubles, une garnison entière était stationnée derrière les grilles d'entrée du palais, renforcées par des fils de fer barbelés, et des chiens renifleurs de bombes patrouillaient les alentours. Chose ironique, comme l'avait remarqué Horn, les salles d'audience et la prison qu'ils gardaient avaient servi de salles d'audience et de prison sous le régime nazi. Et probablement, les Alliés utilisaient des chiens dressés par les nazis. Les détenus de la prison et les gardiens avaient changé de bord – sans qu'on puisse même en être certain, compte tenu des responsables des travaux.

D'après ce que Horn avait lu dans les rapports du G-2, le spectacle à l'intérieur du bâtiment imposant promettait d'être un vrai cirque quand les procès commenceraient. Truman et Staline feraient peut-être une apparition, avec l'armée de reporters qui les suivaient dans leurs déplacements. Mais la majorité de ceux qui avaient le plus de responsabilités dans ces procès n'y assisteraient pas.

Hitler, Himmler, Goebbels et plusieurs centaines d'autres nazis avaient choisi de mettre fin à leur vie plutôt que d'être livrés en spectacle au public. Heureusement, les reporters auraient encore de quoi écrire. Il était certain que Göring serait présent au procès, tout comme l'architecte Albert Speer et l'ancien chef adjoint du parti, Rudolf Hess. Horn et Rosenthal eux-mêmes avaient contribué à rassembler des preuves contre Julius Streicher et Ernst Kaltenbrunner et risquaient d'être appelés à la barre par l'accusation pour témoigner à leurs procès.

La perspective d'une nouvelle visite à Nuremberg perturbait beaucoup moins Horn que celle de

devoir interroger deux hommes employés maintenant par les Américains et qui pouvaient très bien avoir autant œuvré à la mise en œuvre du programme nazi que leurs plus célèbres collègues. Il leur manquait juste un uniforme ou une certaine notoriété.

Horn et Thompson furent introduits dans un vaste ensemble de bureaux dans l'aile est. Ici, comme dans le reste de la ville, les bombes alliées avaient fait leur œuvre. Mais les équipes de rénovation du palais disposaient de davantage d'éléments à partir desquels travailler, seul le toit ayant été réellement endommagé. Il s'agissait plutôt d'une remise en état.

La pièce dans laquelle les deux officiers furent finalement reçus était déjà complètement équipée, avec des tapis luxueux au sol, du mobilier, des téléphones et des armoires à classeurs. Une grande table trônait au centre, couverte de plans et de schémas du complexe. Schmeissner et Fries attendaient à l'intérieur, juste derrière la porte.

Que les deux hommes soient ensemble, nota ultérieurement Horn, aurait pu être une coïncidence. Le lieutenant n'avait pas oublié l'arrivée providentielle du secrétaire de Liebel au bunker juste au moment où Thompson allait faire sauter l'entrée de la chambre forte. Comme le noterait Horn et comme les archives militaires détaillées de l'interrogatoire qui allait suivre allaient le corroborer, il existait un réseau clandestin d'informateurs travaillant à la fois pour les gouvernements civil et militaire. Horn était incapable de dire avec certitude de quel côté était véritablement chacun.

Schmeissner, quarante ans, était le plus grand des deux. Presque chauve, rasé de près, avec des lèvres minces, il avait l'allure sévère d'un gardien de prison. Fries, plus âgé de six ans, frêle, la chevelure clairsemée et légèrement voûtée, ressemblait à un moine. Tous les deux ne semblaient pas avoir vu la lumière du jour depuis des mois.

Thompson fit les présentations. Il les pria de bien vouloir les excuser de les déranger, et dit qu'il s'agissait de précisions concernant le bunker et pour lesquelles il espérait des éclaircissements de leur part.

Comme Horn le rapporterait plus tard dans ses notes inédites sur la rencontre, il hésitait à laisser Thompson prendre le premier la parole. L'entretien était trop important pour être laissé à un lèche-bottes.

« C'est à propos des bijoux de la Couronne qui ont disparu, coupa Horn. Je veux savoir ce que vous en avez fait. »

Schmeissner, s'exprimant dans un anglais parfait, dit que le lieutenant devait faire allusion au bunker contenant des objets d'art. Il considérait cette construction comme un chef-d'œuvre.

« Oui, répliqua Horn. Le bunker d'Himmler. Celui que vous et Julius Lincke avez construit et équipé. »

S'adressant à Fries, Horn poursuivit l'interrogatoire.

« Et celui que vous avez administré pour le compte des nazis. »

Les deux hommes regardèrent Thompson, comme s'ils attendaient une explication.

Le capitaine fit remarquer que l'administration américaine de Nuremberg n'avait pas techniquement établi que le bunker était une installation nazie. Il servait à entreposer les trésors artistiques de la ville.

Schmeissner et Fries comprirent aussitôt que le capitaine cherchait à apaiser le débat et à remettre le lieutenant à sa place.

Mais Horn n'entendait pas leur laisser le moindre répit.

« Le docteur Fries et vous-même étiez présents le jour où les envoyés d'Himmler ont pris cinq trésors de la collection des bijoux de la Couronne entreposés dans la chambre forte. »

Thompson intervint une nouvelle fois, soucieux de désamorcer la remarque de Horn avec une

explication de son cru. Cet effronté de jeune lieutenant voulait savoir à quoi s'en tenir au sujet des rumeurs insinuant que le maire avait livré cinq éléments des joyaux de la Couronne aux SS avant que les forces alliées investissent la ville.

« Je m'en tiens à ce que j'ai dit, interrompit Horn. Tous les deux, vous avez pris possession de quatre conteneurs en cuivre dans lesquels vous avez placé les joyaux de la Couronne. Vous les avez ensuite livrés aux hommes d'Himmler. »

Schmeissner nia avoir jamais touché aux objets dans la chambre forte. Liebel ne le lui aurait jamais permis.

« Le maire vous a demandé d'ouvrir la chambre forte, vous avez pris les trésors et vous les avez donnés aux SS. »

Schmeissner, comme Horn le décrirait plus tard, avait une expression glaciale. Fries était tendu à présent. Ce n'était plus le moine las, habitué à se pencher au-dessus d'un lutrin en bois. C'était un enfant insupportable pris la main dans le pot de confiture.

« Êtes-vous en train de nous accuser d'avoir volé des objets dans la chambre forte ? » rétorqua Schmeissner.

Thompson intervint une nouvelle fois, disant que personne n'avait encore proféré la moindre accusation. Le lieutenant voulait simplement savoir ce qui s'était passé dans la chambre forte. Il avait des raisons de croire que cinq éléments de la collection des joyaux de la Couronne du Saint Empire avaient été placés dans des coffres en cuivre et sortis du bunker.

Mais Horn refusa qu'on le fasse taire et que Thompson reformule ses questions.

« Je veux savoir qui a pris les joyaux de la Couronne et pourquoi vous et votre collègue, le docteur Fries, vous ne vous êtes pas présentés pour raconter ce que vous saviez lors de la première inspection de la chambre forte. »

Thompson, persuadé sans doute que Horn ne reculerait pas et que tout avait été dit, finit par laisser celui-ci prendre les choses en main. D'après les souvenirs de Horn, l'échange qui s'ensuivit ressemblait au contre-interrogatoire d'un procureur, sauf qu'il n'y avait pas de juge dans la pièce pour modérer le lieutenant.

« Dites-moi ce que vous savez, sinon vous devrez répondre devant un tribunal militaire », promit Horn.

Après un moment de silence gêné, Schmeissner adopta un ton un peu plus conciliant, recula et invita Horn ainsi que Thompson à s'asseoir à la table.

Il dit à Horn que le docteur Fries et lui n'avaient rien à cacher, et que personne, jusqu'à maintenant, ne les avait interrogés sur leur participation à la construction et l'administration du bunker. Ils désiraient par-dessus tout que les joyaux de la Couronne, ou tout ce qui avait pu être volé dans la chambre forte, soient restitués à leurs propriétaires légitimes.

Schmeissner continua alors d'un ton laconique, presque pensif. Apparemment, il n'aimait pas se remémorer les jours désagréables de la guerre et la façon dont les infrastructures de la ville – le travail de toute sa vie – avaient été détruites. Horn préféra ne rien dire. Nuremberg avait été effectivement réduite en cendres par les bombardiers alliés. Mais en réalité, il avait été détruit plus d'une décennie auparavant, quand le conseil municipal avait voté à l'unanimité la mise à la disposition d'Hitler et de ses acolytes du champ de parade.

« Vous étiez dans le bunker le jour où les joyaux de la Couronne ont été enlevés ? » demanda Horn sur le ton de l'affirmation.

Schmeissner le confirma. Fries et lui étaient là tous les deux. Ils admirent également qu'ils auraient dû venir en parler plus tôt. En vérité, selon Schmeissner, Fries et lui avaient honte de ce que

Liebel avait été contraint de faire pendant sa mandature.

Fries, prenant la parole pour la première fois, en vint directement au fait. Il dit que Schmeissner et lui avaient été appelés au bunker juste avant la prise de la ville.

« Après que les portes de garage dissimulant l'entrée du tunnel eurent été réparées ? demanda Horn.

– Oui. Après la réparation, confirma Schmeissner.

– À quelle date ? »

Schmeissner et Fries se regardèrent.

« Fin mars ou début avril », dit Schmeissner.

Fries ne savait pas exactement non plus, pourtant il semblait faire un réel effort pour se souvenir de la date avec précision.

« Je sais que c'était avant le dimanche de Pâques. »

Fries dit à Horn que Liebel leur avait demandé, à lui et à Schmeissner, de venir au bunker très tôt le matin.

« Attendait-il à l'entrée du tunnel ou était-il déjà dans le bunker ? » demanda Horn.

Fries confirma qu'ils avaient retrouvé Liebel à l'entrée.

« Il était seul ? »

Schmeissner secoua la tête. Le maire était accompagné d'un officier SS et de deux soldats – un chauffeur et un garde armé. Leur voiture était garée devant le quai de chargement.

Fries acquiesça d'un signe de tête. Schmeissner poursuivit, expliquant qu'il était inhabituel que le maire leur demande de venir à la chambre forte si tôt le matin.

« L'époque était inhabituelle, dit-il. Tout le monde savait que les Américains allaient bientôt arriver. Ils avaient déjà franchi le Rhin. Ni l'un ni l'autre ne savions ce qui nous attendait quand nous nous sommes retrouvés devant le bunker.

– Et que s'est-il passé ? »

Liebel leur avait fait ouvrir la chambre forte.

« C'est tout ? »

– Non », reconnut Schmeissner, avant de laisser son collègue continuer.

Fries raconta que Liebel et l'officier SS étaient entrés dans le bunker, portant les conteneurs. On leur avait demandé, à lui et à Schmeissner, d'ouvrir la chambre forte. Le maire et l'officier SS y étaient entrés. Quelques minutes plus tard, ils en étaient ressortis avec les caisses métalliques.

« Combien y en avait-il ? »

Fries ne voulant pas admettre tout de suite qu'il le savait, Horn insista.

« Vous devez forcément le savoir. Vous étiez là. »

Schmeissner finit par confirmer à la place de Fries qu'il y en avait quatre, deux petites et deux longues.

« Que s'est-il passé ensuite ? »

– Les deux soldats se sont avancés et ont pris les caisses métalliques. Heinz et moi avons refermé la porte de la chambre forte à clé. Les nazis ont regagné leur voiture et ont chargé les caisses sur le siège arrière. Après quoi, nous avons été congédiés. »

Fries hocha la tête en signe de confirmation.

« Vous deviez savoir ce que contenaient les caisses.

– Pas avec certitude, dit Schmeissner. Konrad et moi ne sommes pas entrés dans la chambre forte avec le maire et l'officier. Nous n'avons pas vu ce qu'ils ont mis dans les conteneurs.

– Mais vous vous doutiez qu'ils étaient destinés aux bijoux de la Couronne. »

Schmeissner acquiesça. « Les cinq objets manquants : la couronne, le globe, le sceptre, le glaive impérial et le glaive cérémoniel. »

Horn n'avait pas précisé quels objets avaient été retirés du bunker, mais même si les deux conseillers n'avaient pas réellement aidé à emballer les objets dans les caisses, Dreykorn avait dû leur faire part des détails de l'enquête de Horn. Il fallait que les conseillers avouent ce qu'ils savaient exactement : que s'était-il passé dans la chambre forte ce jour-là, et étaient-ils, comme Troche l'avait indiqué, au nombre des trois personnes chargées par Liebel de protéger les trésors ?

« Vous saviez ce qu'il y avait dans les caisses, car vous aviez la responsabilité, avec le conseiller Lincke, de veiller sur les bijoux de la Couronne, dit Horn. Vous vous étiez rendus dans la chambre forte de nombreuses fois auparavant. Vous y faisiez entrer les conservateurs pour qu'ils l'inspectent. Et vous y étiez allés précédemment avec Himmler. »

Schmeissner ne réagit pas à la mention du nom d'Himmler. Il reconnut que Fries, Lincke et lui étaient les seules personnes autorisées à ouvrir la porte de la chambre forte et à y pénétrer.

« Excepté, bien entendu, le maire, ajouta Fries. C'était toujours lui qui y accompagnait les hauts dignitaires.

– L'officier SS qui a emporté les caisses métalliques, était-il un haut dignitaire ? »

Schmeissner répondit à la place de Fries. « Difficile qu'il en soit autrement. Sinon, le maire n'aurait pas été là.

– Combien de temps le maire et l'officier SS sont-ils restés à l'intérieur de la chambre forte ? »

D'après Schmeissner, le transfert avait pris à peine cinq minutes. Ils étaient pressés et, à entendre le conseiller, Liebel ne voulait pas qu'on emporte quoi que ce soit de la chambre forte, mais il n'avait pas voix au chapitre. Liebel était énervé, paraît-il. Il voulait en finir avec cette affaire. Après tout, dit Schmeissner, il s'était donné beaucoup de mal pour obtenir ces trésors pour la ville et il avait risqué sa carrière en construisant la chambre forte.

« Mais il avait agi avec la bénédiction d'Himmler. Quel risque prenait-il alors ? »

Schmeissner resta silencieux. Après un long moment, Fries répondit à sa place. Tout ce qui concernait le bunker était fait dans le plus grand secret, mais quand les bombes avaient commencé à tomber nuit et jour, il avait bien fallu mettre à l'abri les trésors de la ville.

« Comme ils l'avaient été à l'époque médiévale par les chevaliers Teutoniques ? »

Pas plus que Lutze avant eux, aucun des deux hommes ne manifesta la moindre réaction à la mention de l'ordre des chevaliers. Les deux hommes se contenteraient de dire qu'Himmler avait autorisé la construction du bunker.

« Et le Reichsführer-SS a ordonné qu'on retire les bijoux de la Couronne ? Il a envoyé un officier pour prendre ce qui était facilement transportable ?

– Oui, c'est ce qui s'est produit, dit Schmeissner.

– Vous voudrez bien en témoigner ? Vous acceptez de le consigner par écrit ? »

Les deux conseillers dirent qu'ils le consigneraient par écrit.

Thompson, resté silencieux pendant l'entretien, paraissait visiblement soulagé. La séance d'interrogatoire avait été moins pénible qu'il ne le craignait.

Mais Horn n'en avait pas terminé. « Qui a pris les caisses des mains du maire ? Comment s'appelle l'officier ?

– Son nom ? » Fries paraissait surpris par la question de Horn. « Pourquoi le saurais-je ?

– Vous voulez dire que vous ne connaissez pas le nom de l'homme à qui vous avez remis les bijoux de la Couronne du Saint Empire ?

– Liebel le connaissait, se hâta de dire Schmeissner. Autrement, nous ne l'aurions pas fait.

– Il y a certainement eu un document ? Vous avez signé une décharge.

– Oui, reconnu-il. Il a dû y avoir une trace écrite. Mais Liebel s’est occupé de tout. Konrad et moi n’avons jamais été présentés à l’officier ni à ses hommes.

– Ce n’était pas à nous de signer une décharge, ajouta Fries. Je n’aurais même pas pu jurer que les bijoux étaient à l’intérieur des caisses. »

Horn se sentit découragé. Lui avaient-ils dit tout ce qu’ils savaient ? Il lui en fallait plus – quelque chose qui fasse progresser son enquête.

« Quel était le grade de l’officier ? » demanda Horn.

Schmeissner consulta Fries du regard. « Commandant, peut-être. Je ne crois pas qu’il s’agissait d’un lieutenant-colonel, ni d’un colonel.

– Non, certainement pas un colonel, reconnu Fries. Ce devait être un commandant.

– De quelle unité ? »

À part l’appartenance de l’officier à la SS, les conseillers ne semblaient pas le savoir.

Horn tenta une approche différente. « De quelle couleur étaient ses épaulettes et la ganse sur son képi ? Combien de galons avait-il sur ses manches ? Portait-il une chevalière à tête de mort ? Réfléchissez. Vous devez vous en souvenir. »

Visiblement, les conseillers ne se souvenaient de rien, à moins qu’ils ne l’aient même pas remarqué.

« Quels étaient la marque et le modèle de la voiture ? demanda Horn. Avait-elle un fanion sur le pare-chocs ? »

Ils étaient certains que c’était une berline Mercedes à quatre portes, sans fanion ni autre insigne distinctif.

« Quel était le numéro d’immatriculation ?

– Je n’ai pas pensé à regarder, dit Schmeissner.

– Il faisait sombre, fit remarquer Fries. C’était très tôt le matin.

– Le chauffeur et le garde ont placé les caisses sur le siège arrière, dit Schmeissner. L’officier s’est assis devant avec le chauffeur, et le garde à l’arrière. Ils sont partis aussitôt.

– Ainsi vous ne savez pas qui a pris livraison des bijoux de la Couronne et vous ne connaissez pas le numéro d’immatriculation, déclara Horn, exaspéré. Où allaient-ils ? »

Schmeissner dit qu’ils avaient probablement quitté Nuremberg. Fries suggéra l’aéroport de Nuremberg-Fürth. Les avions avaient continué à décoller et à atterrir jusqu’à la fin.

« Le maire ne vous a rien dit à ce propos ? »

Les deux conseillers reconnaissaient que Liebel était perturbé, mais qu’il avait également laissé entendre que c’était un soulagement.

« Qu’est-ce qui vous fait dire ça ? » demanda Horn.

D’après Schmeissner, Liebel n’était jamais revenu dans la chambre forte après cet épisode. Fries et lui-même n’avaient jamais été rappelés au bunker avant l’arrivée des Américains, quand le secrétaire du maire était venu leur dire que les troupes d’occupation alliées étaient sur le point de faire sauter la porte de la chambre forte.

Fries confirma le récit de son collègue. C’était un soulagement à l’en croire, car les bijoux de la Couronne n’avaient causé que des problèmes à Nuremberg. Plus tard, Horn se dit qu’il aurait bien aimé que Fries explique ce qu’il entendait par là, mais Thompson avait conclu l’interrogatoire avant que Horn ne puisse insister auprès des deux conseillers.

Thompson remercia les deux hommes pour avoir bien voulu leur faire part de ce qu’ils savaient. Sauf s’ils avaient quelque chose à ajouter, le lieutenant et lui-même allaient les laisser retourner à leur

travail.

Horn résista à la tentation de poursuivre l'interrogatoire. Il se contenta de dire qu'il allait rédiger une déposition qu'il demanderait aux conseillers de signer. « Juste pour m'assurer que je n'ai pas fait d'erreur. »

Ce ne serait pas nécessaire, dit Thompson aux conseillers, étant donné qu'ils n'étaient pas près de s'éloigner. Il restait beaucoup de travail avant que les tribunaux entrent en séance.

Horn dit qu'il écrirait malgré tout un rapport. Et sur ces mots, Thompson et lui quittèrent le bureau.

Le capitaine était visiblement soulagé que l'entretien se soit aussi bien déroulé. Au lieu d'agiter son sabre et de rabâcher que Horn perdait son temps à fouiller les ruines du Nuremberg d'Hitler, ou à harceler des administrateurs civils, le capitaine paraissait plutôt contrit et félicita le lieutenant pour son travail. Il promit à Horn que, la prochaine fois, il lui fournirait toute l'aide nécessaire.

Horn doutait qu'il y ait une prochaine fois. À en croire les deux conseillers, seuls les deux premiers actes de l'opéra démoniaque d'Hitler s'étaient déroulés dans l'ancien Nuremberg. Himmler, le magicien diabolique, avait caché les trésors en dehors de la ville.

Le saint Reich d'Hitler

27 juillet 1945

Ce soir-là, Horn évacua sa frustration de la journée passée à Nuremberg avec une partie d'échecs et une bouteille de vin en compagnie de Rosenthal, dans la bibliothèque de leur maison à Camp Freising. Les nazis qui avaient transféré les bijoux de la Couronne de Vienne à Nuremberg étaient les mêmes que ceux qui les avaient secrètement déménagés de la chambre forte de l'allée du Forgeron. Et plusieurs des conspirateurs nazis les plus importants occupaient les mêmes postes, ou des postes similaires à ceux qu'ils occupaient sous le III^e Reich, dans le gouvernement d'occupation nommé par les Américains, ce dont l'armée américaine aurait dû avoir honte. À part ces révélations, Horn n'avait pas tiré grand-chose de plus de sa première semaine d'enquête que ce que Rosenthal lui avait dit dès le début. Himmler avait donné l'ordre de déplacer les cinq éléments des bijoux de la Couronne avant l'invasion alliée. De là à supposer, comme le faisait Rosenthal, que l'envoyé d'Himmler les avait immergés par la suite dans un lac autrichien, c'était encore un peu prématuré.

« Aucun chevalier Teutonique n'aurait accepté de commettre un tel sacrilège », dit Horn.

Rosenthal ne croyait pas en la théorie de Troche concernant cette fraternité de chevaliers des temps modernes dont la mission aurait consisté à protéger les bijoux de la Couronne. Il n'écartait pas non plus l'éventuelle existence d'une telle organisation secrète sous le III^e Reich, ni de liens entre les trésors de la chambre forte et l'armée d'érudits aryens d'Himmler. Il admettait volontiers que des nazis munis de manuels scolaires puissent être aussi dangereux que des commandos avec des fusils.

Comme Horn, Rosenthal avait été témoin de choses qui auraient paru invraisemblables avant l'arrivée des troupes d'occupation. Les expériences médicales menées à Dachau et à Auschwitz en étaient un exemple édifiant. Jamais dans leurs pires cauchemars, ils n'auraient pu croire que leurs semblables allemands seraient capables d'assassiner des détenus dans le seul but de mesurer certaines parties de leur corps anormalement petites ou trop importantes. C'était pourtant ce que les services de renseignements du G-2 venaient de découvrir.

Les enquêteurs avaient trouvé ce qu'ils avaient identifié comme une « collection de crânes juifs » dans un laboratoire de recherche français exploité par des Allemands. Outre cette collection de spécimens, il y avait des cadavres de Juifs à différents stades de décomposition ; un ascenseur spécialement fabriqué transportait les cadavres d'un étage à l'autre, où des médecins, équipés de grands réservoirs remplis de produits chimiques, arrachaient cheveux, ongles, tendons, cartilages et toute autre partie tendre du corps pour obtenir des squelettes parfaits. Ce programme avait été minimisé à cause des camps de la mort et des usines d'armement, mais il n'en était pas pour autant négligeable. Il était également financé par le Reich, et une armée de bureaucrates veillait à son bon déroulement. D'après Rosenthal, ce programme était soutenu par la Deutsches Ahnenerbe, cette équipe d'érudits aryens et de scientifiques à laquelle Troche avait fait référence. Ce seul fait justifiait

qu'on ne réfute pas d'emblée la thèse du conservateur du musée mettant en avant l'existence d'une fraternité teutonique, aussi extravagante que cette hypothèse puisse paraître.

« Rien n'est impossible avec les nazis, dit Rosenthal pendant qu'il disposait les pièces d'échecs. Mieux vaut l'accepter une bonne fois pour toutes, et nous concentrer sur Hitler et ses acolytes. »

Rosenthal et Troche étaient persuadés l'un et l'autre que les programmes médicaux et éducatifs de l'Ahnenerbe trouvaient leur raison d'être dans la haine pathologique du Führer à l'égard des Juifs et sa notion perverse d'une suprématie aryenne. Le défi pour les officiers de renseignements était de tout mettre en relation. On pouvait se contenter de traiter Hitler et son entourage de fous à lier, comme le faisaient de nombreux membres du commandement allié, ou l'on pouvait, difficilement certes, retracer dans ses moindres étapes l'évolution du monstrueux projet nazi, depuis les vociférations d'un dissident politique dans une brasserie de Munich jusqu'à cette collection de crânes rassemblés en France.

Rosenthal et Horn pensaient qu'on ne pouvait pas expliquer l'Holocauste sans se donner la peine de relier les différentes étapes. Même s'il était peu probable que les prochains procès pour crimes de guerre cherchent à retracer les origines de la doctrine nazie avant l'apparition d'Hitler dans la brasserie munichoise, Rosenthal était de l'avis de Troche : les racines de la psychose d'Hitler ne se trouvaient pas en Allemagne, mais à Vienne, durant ses années d'errance comme étudiant en art, un étudiant qui haïssait les Juifs et fantasmaït sur son destin personnel. En tant que spécialiste d'Hitler, Rosenthal en connaissait autant sur ce sujet que Troche. « Tout le monde sait à présent comment le III^e Reich a fini, dit-il. Personne ne sait comment il a commencé. »

L'appartenance d'Hitler avant guerre à diverses sociétés ésotériques secrètes n'avait jamais été prouvée, mais ses relations avec des membres de ces sociétés, leur antisémitisme virulent et les livres qu'il étudiait étaient autant d'éléments qui figuraient dans les archives. Le maître mot, disait Rosenthal, était *étudier*. Hitler lisait sans arrêt, d'où sa profonde et constante admiration pour les empereurs du Saint Empire et leurs traditions millénaires. Que ces rois-soldats aient cru que leur mission divine était de rayer les païens de leur empire correspondait au propre désir pathologique d'Hitler d'éradiquer la « conspiration juive ». La grandeur des prétendus ancêtres aryens de l'Allemagne donnait à Hitler la mesure d'un futur Reich grandiose.

Outre sa fascination pour tout ce qui était allemand, Hitler était profondément superstitieux. Avant la guerre déjà, il consultait des astrologues. Bien que réfutant toute foi ou toute croyance prenant ses racines dans le catholicisme romain, il avait aspiré jadis à devenir prêtre, comme Troche l'avait souligné. Des années plus tard, Hitler choisirait un prêtre catholique pour mettre au point *Mein Kampf*. Non que le Führer ait été catholique ni même chrétien, mais on ne pouvait pas nier les multiples influences qui avaient nourri le pseudo-mysticisme dont il était imprégné à son arrivée à Munich et qui, au cours des années suivantes, alimenterait son inexorable ascension vers le pouvoir et, selon Troche, pèserait sur sa décision de placer Nuremberg au premier plan. C'était un fou, sans aucun doute. Mais ce n'était pas seulement un fou furieux qui martelait la table de ses poings, tyrannisait son entourage. C'était un politicien rusé et calculateur qui lisait un livre par jour, gardait un pied dans le passé et planifiait le futur des décennies à l'avance. « Tout était déjà dans *Mein Kampf*, seulement personne n'avait pris le temps de le lire, dit Rosenthal. Les Allemands croyaient ce qu'ils avaient envie de croire à son propos. »

Il y avait aussi Himmler. Les officiers de renseignements alliés avaient beau se moquer du Reichsführer-SS, personnage de bande dessinée, éleveur de poulets raté devenu assassin psychotique, c'était le fils brillant, studieux, instruit et parfaitement éduqué d'un éminent précepteur bavarois, qui s'était tourné vers l'élevage pour tenter de créer une agriculture durable pour son pays. Outre les

expériences menées pour obtenir un bétail génétiquement supérieur, sa société basée à Munich vendait des engrais enrichis et promouvait des techniques agricoles de pointe. Himmler, qui était raciste et croyait à la supériorité de l'homme aryen, était passionné par les rites et les traditions des empereurs du Saint Empire. Il avait étudié l'archéologie, l'anthropologie et l'histoire médiévale, aussi bien que la chimie, la physique et la botanique. Mais emporté par la vague de patriotisme, le culte du héros et la crise économique qui avaient conduit Hitler au pouvoir, il avait fini par se persuader que la déportation et les camps ne suffisaient plus pour protéger le sang aryen des dangers de la mixité raciale.

Himmler s'était attelé à la tâche avec un fanatisme obsessionnel et une attention méticuleuse aux détails. Il était difficile de comprendre à quel point de folie l'architecte de la « solution finale » en était arrivé après avoir renoncé à son élevage de poulets. Devenu Reichsführer-SS, Himmler avait non seulement créé la mécanique SS et son industrie de la mort, mais également instauré la cruauté comme une nécessité historique pour purifier la race aryenne.

Sachant cela, il était facile de croire que, avec la bénédiction d'Hitler, le Reichsführer-SS avait bien ressuscité les chevaliers Teutoniques, dont la mission historique était de protéger la souveraineté de l'Allemagne et de préserver sa culture pour les futures générations. Rosenthal n'avait pas particulièrement envie de spéculer davantage sur l'existence de la fraternité ni sur tout autre sujet ésotérique dont avait parlé Troche, mais il tenait à attirer l'attention de Horn sur deux points capitaux, découverts au cours de ses années d'études sur Hitler et le III^e Reich.

En premier lieu, chose très importante, le régime d'Hitler n'était pas aussi efficace que le commandement allié se plaisait à le rapporter à la presse. Le haut commandement nazi était extrêmement organisé, mais pas monolithique. Il y avait de nombreuses rivalités, chaque camp espionnant l'autre et sapant volontiers son efficacité. Les officiers des services de renseignements s'en étonnaient et en cherchaient la cause. Beaucoup au sein du G-2 croyaient que ces rivalités provenaient de la façon brouillonne de diriger d'Hitler ; d'autres croyaient à une stratégie intentionnelle pour créer des factions dans les rangs, au bénéfice du propre pouvoir et du prestige du Führer. En tout cas, les dirigeants nazis comme Himmler, Göring et Goebbels avaient, chacun de son côté, organisé leur propre espace de pouvoir en s'attribuant toutes les ressources en matière de main-d'œuvre, de financement et de biens dont ils pouvaient profiter au sein du tronc commun.

Le deuxième point soulevé par Rosenthal était directement lié au premier. Le III^e Reich n'étant pas un État totalitaire unifié, mais une mosaïque de principautés bureaucratiques, les dirigeants du Reich étaient libres de créer leur propre miniempire ou leur fief. C'était vrai pour l'amiral Karl Dönitz et ses équipages de U-boats, comme pour le maréchal de l'air Göring et ses pilotes de Messerschmitt. Les officiers de la marine de Dönitz disposaient de leurs propres plages privées avec bordels attenants pour récompenser les combattants qui avaient passé des mois d'affilée en mer. Les pilotes de Göring jouissaient de privilèges similaires, et les officiers qui s'étaient distingués étaient reçus au Karinhall, le palais du maréchal de l'air, où leur hôte les accueillait parfois à la porte dans une tenue excentrique de chasseur médiéval. Tant que les dirigeants du Reich s'acquittaient avec succès de leurs responsabilités individuelles, Hitler ne se mêlait pas de leurs affaires. Il n'intervenait pas dans leur vie personnelle, à la différence d'Eisenhower qui surveillait de près ses généraux.

Horn comprenait ce que voulait dire Rosenthal. Il préférait toutefois tempérer ses propos en y ajoutant sa vision d'érudit imprégné d'histoire germanique. À entendre Rosenthal, le III^e Reich fonctionnait de la même façon que l'ancien Saint Empire romain germanique. De la même façon que les seigneurs médiévaux et autres électeurs de l'empire, les dirigeants nazis rivalisaient pour obtenir le contrôle de fiefs personnels au sein d'un plus grand royaume. Cette discorde féodale permettait à

l'empereur d'accroître son pouvoir. Le transfert de la couronne d'un empereur au suivant, ou *translatio imperii*, dépendait d'accords véritablement épiques. Les candidats à la couronne devaient faire des concessions aux seigneurs de la guerre, au clergé, comme aux princes séculiers. Plus le candidat empereur réussissait à dresser un camp contre l'autre, plus il était susceptible de maintenir l'équilibre fragile dont il avait besoin pour prendre le pouvoir.

Dans le saint Reich d'Hitler, Himmler avait eu tout le loisir de créer sa propre sous-culture SS très spécialisée, tant que ses camps de la mort fonctionnaient sans problème et tant que l'infanterie SS se distinguait sur le champ de bataille. Même si Göring et Dönitz n'étaient pas connus pour disposer d'une fraternité secrète de chevaliers Teutoniques opérant sous leur commandement, ni d'une armée de soi-disant érudits aryens installés dans leurs propres châteaux, cela ne signifiait pas qu'il en allait de même pour Himmler, gardien des joyaux de la Couronne.

La Nuremberg d'Hitler était effectivement l'endroit rêvé pour exposer un trésor digne d'un empereur. Et c'était précisément ce que Horn, fort de ce qu'il avait appris la semaine précédente, trouvait profondément perturbant. Certes, il enquêtait sur la disparition de cinq reliques sacrées de la salle au trésor du III^e Reich, mais il se retrouvait aussi en train de dénouer un complot nazi destiné à empêcher les symboles d'une monarchie universelle de tomber entre les mains des Alliés. Le général Patton avait-il eu vent de ce complot ?

Rosenthal avait justement quelque chose à dire à ce propos. Pendant que Horn était à Nuremberg en train d'interroger les anciens employés du bunker, Rosenthal avait enquêté discrètement auprès de ses collègues officiers du G-2 et de l'équipe du général Patton pour comprendre précisément l'intérêt que Patton portait aux joyaux de la Couronne.

D'après Rosenthal, Himmler et Hitler n'étaient pas les seuls officiers de rang supérieur à être obsédés par l'histoire ancienne, le mysticisme catholique ou les conquêtes médiévales des empereurs romains germaniques. Patton était aussi obsédé par ces sujets que ses ennemis. Ce n'était pas une grande révélation pour Horn, car tous les membres des services de renseignements de la 3^e armée connaissaient l'originalité de Patton en raison de la variété des missions qu'il donnait à ses officiers. Il avait commandité des études entières à propos du moral des soldats allemands sur le terrain, combien assistaient à la messe et le nombre de cas de maladies vénériennes. Plus intéressant pour l'enquête de Horn, il y avait aussi les rapports que le général avait demandés sur les batailles menées des siècles auparavant dans une région que sa 3^e armée était sur le point d'envahir. Horn lui-même avait contribué à une étude détaillant les préparatifs des légionnaires romains avant leur traversée des Alpes.

D'après des officiers auxquels Rosenthal avait parlé, le général Patton avait écrit un poème à propos de Longin, imaginant ce que le centurion romain avait pu penser en plongeant sa lance dans le flanc du Christ et comment l'acte isolé d'un soldat lambda avait changé le cours de l'histoire du monde. Et bien que Patton ait été épiscopalien et lecteur assidu de la Bible, on avait beaucoup commenté au quartier général la croyance du général en des idées ésotériques comme la réincarnation. Lors d'une réunion de son état-major, Patton avait surpris les commandants en se référant à des batailles qui s'étaient déroulées au même endroit des siècles auparavant. « Imagine un peu la conversation que Patton aurait pu avoir sur le sujet avec Himmler », remarqua Rosenthal.

Rosenthal n'avait pas soulevé ce point pour se moquer d'un homme envers lequel Horn et lui avaient le plus grand respect. Il voulait attirer son attention sur les connaissances de Patton et sa capacité de prendre en compte les aspects plus mystiques et les bienfaits qu'on pouvait attribuer au trésor du Saint Empire romain germanique. Peut-être était-ce pour cette raison, d'après ce qu'avait dit à Rosenthal un officier du grand quartier général, que Patton était venu en avion à Nuremberg

quelques jours après son occupation. Il était venu s'incliner sur les tombes des morts alliés, puis était parti dans la vieille ville pour voir la collection du Saint Empire. Mais le gouverneur Fuller ne l'avait pas laissé entrer dans le bunker. La chambre forte était toujours fermée à clé et personne ne savait comment l'ouvrir sans risquer d'endommager les objets. Cela avait incité Patton à appeler Mason Hammond, lequel avait alors pris contact avec Horn. Mais bien que Patton ait poussé Hammond à diligenter une enquête, ses intentions envers le trésor différaient de celles d'Eisenhower, qui voulait que le trésor soit restitué à l'Autriche, là où Hitler l'avait volé. Patton pensait que les bijoux de la Couronne devaient rester la propriété de l'armée américaine.

« N'oublie pas pour qui tu travailles », rappela Rosenthal à Horn.

Patton était peut-être celui qui lui avait confié l'enquête, mais c'était la signature d'Eisenhower qui figurait sur ses bons de voyage et ses accréditations MFAA. Rosenthal tenait à ce que son collègue soit bien certain de ses conclusions avant de se lancer dans une folle digression à propos d'une fraternité secrète de chevaliers néonazis et d'un trésor digne d'un empereur. Pour lui, c'était exactement le genre d'arguments incendiaires qui pourrait pousser Patton à emporter tous les bijoux de la Couronne loin de l'Europe, ce qu'aucun historien d'art digne de ce nom ne pourrait tolérer.

Horn ignorait si l'intérêt que Patton portait à la collection du Saint Empire risquait d'influer sur son enquête, mais, à présent, il comprenait mieux pourquoi son rapport de Camp Namur avait remonté aussi rapidement les échelons de la chaîne de commandement. Comme Hitler et Napoléon avant lui, Patton voulait garder les trésors pour lui.

« Que vas-tu faire maintenant ? » demanda Rosenthal après s'être une nouvelle fois proclamé vainqueur dans leur duel sans fin aux échecs.

Horn avait déjà commencé à imaginer son plan d'action. Il avait deux pistes logiques à suivre pour retrouver le trésor disparu. Il pouvait continuer à enquêter sur les opérations secrètes d'Himmler dans son château forteresse de Wewelsburg, et en même temps exploiter l'énorme quantité de renseignements que les Alliés avaient rassemblée sur les subordonnés d'Hitler. D'autant que parmi eux se trouvaient justement les hommes auxquels Rosenthal avait fait allusion dans sa première conversation avec Horn au sujet des objets disparus. Le contre-espionnage avait capturé plusieurs officiers occupant de hautes fonctions dans le RSHA et s'en servait avec succès pour traquer les mouvements de l'or nazi et autres trésors. D'après ce que Rosenthal avait découvert grâce à des collègues enquêteurs, c'étaient ces mêmes officiers qui avaient propagé la rumeur selon laquelle les bijoux de la Couronne avaient été immergés dans le lac Zell.

Rosenthal supposait par avance que les archives qu'ils devraient consulter concerneraient Ernst Kaltenbrunner, qui avait navigué au sein du haut commandement nazi avec une facilité déconcertante. Il était probablement plus au courant des faits et gestes d'Himmler qu'Hitler lui-même. Le CIC avait réuni vingt classeurs de dépositions, de dossiers et de comptes rendus d'interrogatoires consacrés à l'ancien commandant du RSHA, dont, d'après Rosenthal, un au moins devait faire allusion aux bijoux de la Couronne.

Toutefois, obtenir l'accès au saint des saints du CIC ne serait pas facile. Branche d'investigation éminemment secrète des services de renseignements de l'armée, le CIC permettait rarement l'accès à ses archives à des officiers de l'extérieur. Mason Hammond lui-même, au grand quartier général à Francfort, n'aurait peut-être même pas le bras assez long pour ouvrir les portes de l'agence d'espionnage afin que Horn, un simple officier MFAA, puisse consulter ses dossiers. La question devrait être abordée officieusement, entre officiers du renseignement. Rosenthal avait rendu beaucoup de services au CIC, surtout en traduisant des documents, et il pourrait leur demander un service en échange.

« Fais ce que tu peux », lui dit Horn.

Rosenthal était prêt à tout mettre en œuvre, y compris donner à son contact au CIC une caisse d'alcool provenant du fond de leur placard fermé à clé. L'homme essaierait d'obtenir que Horn, accompagné de Rosenthal, puisse se rendre au quartier général du CIC d'ici deux jours, où, ensemble, ils pourraient passer les dossiers en revue. Entretemps, Horn, à l'incitation de Troche, irait avec le deuxième classe Dollar à Wewelsburg pour voir ce qu'on pourrait trouver au château d'Himmler.

Horn en fit part à Mason Hammond quand il appela Francfort le lendemain pour rendre compte de l'avancement de son enquête à Nuremberg. Hammond fut peut-être surpris par la décision de Horn de visiter le château, mais il n'en dit rien. D'après le commandant, la forteresse d'Himmler n'était pas connue pour avoir abrité des quantités d'objets pillés comme le Karinhall de Göring. Hammond avait cependant reçu un rapport disant que le Reichsführer-SS y conservait des reproductions d'au moins un des joyaux de la Couronne. Il promit de téléphoner pour prévenir l'officier MFAA responsable des lieux, le commandant Sydney Markham de l'armée britannique, stationné non loin à Büren, de la visite de Horn. Hammond ajouta que Markham avait rédigé un rapport qu'il avait trouvé aussi intrigant que celui que Horn avait écrit à Namur. Markham lui en remettrait certainement un exemplaire et en discuterait avec le lieutenant.

Restaient encore les dispositions à prendre pour Schmeissner et Fries. Les deux conseillers n'étaient pas au-dessus de tout soupçon. Ils n'avaient pas dit tout ce qu'ils savaient quand le bunker avait été ouvert pour la première fois, et, malgré la confiance que leur faisait le gouverneur Fuller, ils avaient été et étaient peut-être encore des nazis convaincus. Et ils n'étaient certainement pas les seuls parmi les collaborateurs des troupes d'occupation de Nuremberg.

« Dois-je les faire arrêter ? demanda Horn. Ils devraient au moins être retenus pour un complément d'interrogatoire et relevés de leurs fonctions. »

Hammond laissait Horn agir comme il l'entendait, mais il conseillait au lieutenant de faire attention où il mettait les pieds. Outre les répercussions politiques qui en résulteraient certainement, arrêter les conseillers mettrait certainement un terme à toute future coopération à l'enquête de leur part. Ils en savaient certainement beaucoup plus que ce qu'ils avaient déjà révélé. Comme Horn lui-même aimait à le répéter : « Mieux vaut attraper le gros poisson avant de prendre la petite friture. »

Maintenant qu'il avait fait le point avec Hammond, Horn était prêt à s'attaquer à l'étape suivante de son enquête. Il n'avait plus qu'à aller chercher son courrier pendant que Dollar faisait le plein de la jeep et vérifiait le trajet jusqu'à Büren en passant par la forêt de Teutoburg.

À la grande déception du lieutenant, il n'y avait toujours aucune nouvelle de son frère et de sa sœur à Heidelberg, pas plus que de sa mère et de sa demi-sœur qui vivaient à Iéna en zone soviétique. Les seules nouvelles de la famille étaient arrivées sous la forme d'une grosse enveloppe oblitérée à Chicago en provenance de sa femme. Curieusement, alors qu'il recevait encore des cartes postales remontant à plusieurs mois qu'on lui avait fait suivre de Belgique et de France, ses papiers concernant son divorce lui étaient parvenus en moins d'une semaine.

Le document était bref et sans surprises. La bonne nouvelle était que sa reine de beauté de Lake Forest avait respecté sa promesse de lui laisser leur maison de Point Richmond. Il ne la retrouverait pas quand il en aurait assez de vouloir résoudre les problèmes de son pays natal. Il reviendrait dans sa propre maison. Elle resterait à Chicago. Horn trouvait cela positif ; il serait d'autant plus facile pour chacun de prendre un nouveau départ.

Horn lut le document deux fois, apposa sa signature et le glissa dans l'enveloppe prévue pour le renvoi pour que Rosenthal la mette à la poste. Il en éprouva un sentiment de soulagement inattendu. Hormis son souhait de retourner un jour à Berkeley, il n'avait plus aucune obligation urgente en

Amérique et pouvait rester en Allemagne aussi longtemps qu'il le voulait. Il pourrait d'ailleurs donner un cours ou deux à l'université de Heidelberg et aider Felix à ouvrir sa librairie de livres anciens à Munich.

Autre note positive, il était maintenant libre d'envisager de nouvelles relations sans risque de culpabilité ou de récriminations. Rosenthal le lui rappelait souvent et Dollar le lui faisait remarquer chaque fois qu'ils croisaient une femme séduisante dans la rue, il y avait au moins vingt femmes pour chaque célibataire en Allemagne occupée. Chaque homme en uniforme, quel que soit son rang, était un époux potentiel, et les officiers étaient les plus convoités. Horn avait les galons sur son uniforme et il disposait pour le moment d'une jeep et d'un chauffeur. Mieux, il parlait allemand, ce qui lui donnait plusieurs longueurs d'avance dans la compétition. La question la plus frustrante était de savoir si, après avoir revisité les villes meurtries et les rêves inassouvis de sa jeunesse, il pourrait ouvrir son cœur aussi facilement que sa braguette.

Externsteine

29 juillet 1945

Horn et Dollar atteignirent les contreforts montagneux de la forêt de Teutoburg vers le milieu de la matinée. Le trajet empruntait une route à deux voies étroites entre les forêts denses de pins et de sapins avec leurs branches recourbées s'emmêlant au-dessus des têtes. Il s'était souvenu des nombreuses randonnées joyeuses et du camping en famille dans ces mêmes bois obscurs. L'évocation de sa famille et de l'érudition de son frère aîné Rudolf l'avait incité à changer leurs plans. Avant d'aller à Büren voir le commandant Markham, ils feraient un détour d'une demi-heure pour visiter Externsteine, le site archéologique dont Troche avait parlé.

Le lieutenant connaissait la route. C'était un chemin tortueux couvert de mousse qui s'écartait de la chaussée principale. Même s'ils rataient le virage, ils ne pouvaient pas se tromper. Externsteine était visible à une distance d'au moins cinq cents mètres avec ses cinq énormes piliers de grès qui surgissaient tout droit de la voûte de la forêt. Le plus grand pilier montait jusqu'à trente mètres et, avec les trois autres, ils formaient un mur de près de trois cents mètres de large.

Horn commença aussitôt à expliquer à Dollar ce qui faisait la singularité d'Externsteine. En plus de sa configuration géologique remarquable, le site avait été habité et avait servi de sanctuaire païen dès l'époque néolithique. De nombreux sites comparables existaient dans la région, mais celui-là était unique, car il avait également été occupé par les premiers chrétiens d'Allemagne, qui avaient construit une chapelle dans une des nombreuses cavernes de la formation géologique et vécu dans des grottes creusées dans la paroi rocheuse. Le site fascinait historiens et archéologues depuis des siècles. En raison de cette présence religieuse constante, il avait aussi retenu l'attention de son père, et celle de son frère ensuite. Rudolf avait écrit un mémoire sur le site pendant qu'il préparait son doctorat sous la direction de l'éminent docteur Eugen Fehrle à l'université de Heidelberg.

Horn supposait que, avec la guerre, l'activité archéologique sur le site avait été suspendue. Le pavage d'un ancien chemin de terre, adjacent aux puits d'excavation, et plusieurs grands abris destinés à l'équipement au pied des principales tours laissaient supposer le contraire. Bien que le chantier ait été désert ce jour-là – le site leur appartenait entièrement –, il était évident que les recherches archéologiques avaient continué sous le régime nazi. Une grande carte touristique du site affichée à l'entrée témoignait de toute son histoire. En gras en bas, la Société pour la protection et la préservation des monuments culturels allemands remerciait sincèrement son mécène, Heinrich Himmler.

Après avoir garé la voiture, ils empruntèrent un sentier entre les arbres jusqu'à la chapelle creusée à la base de la tour principale. Archéologues et érudits débattaient encore à propos des activités qui s'étaient déroulées partout ailleurs sur le site, mais il ne faisait aucun doute que la grotte avait été utilisée par les premiers chrétiens. Sculpté dans la paroi rocheuse, un ancien bas-relief représentait des

hommes en train de descendre le Christ de la croix. Après l'interminable exposé de Horn à Nuremberg à propos de Longin et de sa lance ayant percé le flanc du Christ, Dollar s'attendait à trouver une représentation du soldat à la lance aux côtés de Joseph d'Arimathie et de Nicodème debout au pied de la croix. Mais non, cette représentation de la crucifixion était habituelle pour la chrétienté allemande, car elle était antérieure aux récits populaires de la Passion et à la légende de Longin qui avaient induit les cultes du sang et l'adoration des reliques du Moyen Âge. Ici, il s'agissait du Christ conquérant les païens.

Dollar écouta attentivement le commentaire de Horn sur le bas-relief. Le Christ était représenté alors qu'on l'allongeait sur une sorte d'arbre ou de pilier avec deux branches écartées, un symbole sacré connu par les païens comme l'Irminsul, le « Pilier du ciel » ou « l'Arbre de vie ». Ce qu'était exactement l'Irminsul et quelle place il occupait dans la cosmologie païenne faisait l'objet de débats enflammés chez les érudits à l'époque où Horn et son frère étudiaient la préhistoire allemande. Beaucoup croyaient que l'Irminsul était un arbre, ou un grand tronc d'arbre, autour duquel se déroulaient des cérémonies. Il aurait aussi pu s'agir d'une représentation d'un des monolithes d'Externsteine. Personne n'en savait rien. Les runes qui racontaient l'histoire pouvaient être interprétées de différentes façons. C'était là le mystère.

Horn savait seulement que les diverses cavernes et grottes creusées dans la roche avaient été aménagées en respectant une orientation astronomique précise, tout à fait comme Stonehenge en Grande-Bretagne. Une ouverture ronde comparable à une fenêtre dans la base d'une des salles correspondait à des alignements célestes importants, notamment une vue de la lune à son extrême nord et le soleil à son lever lors du solstice d'été.

Les premiers chrétiens venus à Externsteine devaient connaître sa signification pour les païens, ce qui les avait conduits à mêler la scène de la crucifixion à celle de l'Irminsul. L'interprétation la plus évidente était celle de l'ascendant du Christ sur les barbares. Mais une autre interprétation avait pris le pas sur celle-ci. Le christianisme, à mesure qu'il s'étendait sur ce qui devenait l'Allemagne, avait été nourri par des croyances et des coutumes païennes plus anciennes. Un siècle avant que Charlemagne abolisse les coutumes anciennes des tribus germaniques, et abatte métaphoriquement et peut-être littéralement l'arbre Irminsul, les païens et les chrétiens avaient vécu ensemble. C'était en tout cas une des théories sur laquelle son frère avait travaillé pour son doctorat.

Horn et Dollar jetèrent un coup d'œil dans les cavernes avant de grimper jusqu'au sommet de la flèche centrale où on supposait que les païens avaient leur temple. Que l'endroit n'ait pas été détruit, comme l'avaient été beaucoup d'autres sites païens considérés par les chrétiens médiévaux comme des lieux de culte dédiés au diable, était, selon son frère, une preuve supplémentaire que paganisme et christianisme, ou un hybride des deux, avaient coexisté dans l'ancienne Allemagne. Il n'y avait plus rien à voir à présent, sinon une plateforme en béton de construction récente et l'extraordinaire panorama de la forêt luxuriante en contrebas.

Du sommet, Horn montra des sites qu'il avait visités étant jeune. Et surtout, cachés par la voûte des arbres, un parc et une statue dédiés à Arminius, le légendaire chef tribal germanique qui avait exterminé les légions romaines de Varus, ce qui permit d'établir une fois pour toutes la frontière entre l'Empire romain et la Germanie. Bien qu'Arminius ait finalement échoué à unifier les tribus germaniques, sa victoire sidérante – la pire défaite de l'histoire romaine – avait eu des conséquences considérables sur les tribus aryennes, l'Empire romain et, en fin de compte, sur la carte de l'Europe. La région alentour avait également une importante signification historique. Une forêt proche était réputée pour avoir été le site de batailles légendaires où les anciennes tribus germaniques avaient repoussé les Huns.

Peut-être, remarqua Horn d'un air songeur, était-ce l'histoire mouvementée de la région qui avait incité Himmler à installer une base d'opérations pour ses érudits aryens dans un château proche. Cela expliquait sans doute pourquoi les nazis avaient poursuivi les fouilles à Externsteine. Troche aurait certainement tiré la même conclusion. Externsteine et les terres tout autour étaient un symbole de l'unité allemande, que ce soit pour les chrétiens ou pour les païens, et la preuve qu'une Allemagne unie pouvait vaincre de puissants ennemis. La tentation de s'emparer d'un château au cœur de champs de bataille aussi légendaires avait dû être irrésistible.

Horn réfléchissait toujours à cela en regagnant la jeep avec Dollar pour effectuer le trajet à travers la campagne jusqu'à Büren, où il devait rencontrer l'officier Markham de la MFAA. Mais, comme Horn le noterait plus tard, une nouvelle pensée tout aussi perturbante vint le distraire pendant qu'ils passaient devant les puits des fouilles. Son propre frère avait-il fait profiter de ses connaissances l'armée d'universitaires et de scientifiques d'Himmler ? Et que dire de son beau-frère, Erich Maschke, doyen de la faculté de préhistoire et d'archéologie à l'université de Leipzig, qui était parvenu au sommet de sa profession sous le régime nazi ? Troche, qui connaissait Rudolf et Erich et avait été membre de l'Ahnenerbe, n'avait rien dit. Et Horn ne lui avait rien demandé.

Horn et Dollar quittèrent bientôt le tunnel vert de la forêt et la route se mit à serpenter entre des pâturages et des vallons couverts de mousse, passant parfois devant de petites laiteries et de vieilles maisons en pierre. Trouver son chemin jusqu'au quartier général des troupes d'occupation britanniques fut un jeu d'enfant. Une compagnie entière de soldats logeait dans des rangées de tentes impeccables plantées sur une prairie ondulante juste à l'extérieur du centre-ville de Büren. Un drapeau britannique flottant sur la mairie indiquait les bureaux de l'administration.

Après avoir garé la jeep devant, Dollar resta à proximité tandis que Horn présentait ses accréditations aux gardes à la porte avant d'être introduit dans le bureau de Markham.

Comme ses homologues américains de la MFAA, le commandant portait un uniforme de simple soldat. À part cela, il était difficile de savoir s'il avait jamais fait le coup de feu au combat. Grand et maigre, Markham avait le comportement réservé et les lunettes épaisses d'un universitaire, ce qu'il avait d'ailleurs été dans sa précédente carrière en tant que spécialiste attaché au British Museum. Il accueillit chaleureusement Horn dans son bureau, prépara un thé sur un réchaud portable et assura son collègue de toute l'aide dont il pourrait avoir besoin.

Horn était enchanté par l'amabilité de Markham, surtout après l'accueil qu'il avait reçu à Nuremberg. Peut-être l'officier avait-il reconnu chez Horn une âme sœur ou, plus simplement, comme Hammond l'avait laissé entendre, était-il reconnaissant d'avoir quelqu'un à qui parler. Il n'y avait eu qu'un seul visiteur au château avant lui, un officier du CIC qui ignorait jusqu'à son arrivée dans les lieux qu'un personnage aussi important qu'Himmler avait tenu sa cour dans sa vaste salle des Chevaliers.

Markham servit le thé dans un service de porcelaine coquille d'œuf orné de runes germaniques, l'ancien alphabet aryen. Horn ne put s'empêcher de le faire remarquer.

Le commandant parut ravi que le lieutenant reconnaisse les symboles. Himmler avait fait faire ce service spécialement et les forces d'occupation britanniques l'avaient emprunté aux cuisines du château. Troche l'avait dit à Horn, ces mêmes images antiques avaient été utilisées par Hitler dans la reconstruction de Nuremberg et les plans pour le champ de parade du parti. Le fait qu'Himmler se soit emparé du château et qu'il ait fait orner de runes son propre service à thé était une preuve supplémentaire de sa façon d'utiliser le passé pour glorifier l'avenir.

« Je me réjouis de visiter le château et d'examiner les papiers du Reichsführer-SS, dit Horn. On m'a laissé entendre qu'il avait transformé la vieille forteresse en un centre d'étude et de

recherche. »

Markham, avec un enthousiasme d'érudit, lui confirma qu'effectivement l'endroit avait été un centre de recherche. Mais il était désolé de lui apprendre que les nazis avaient déménagé la plupart des documents avant que l'armée américaine arrive sur les lieux. Un incendie avait détruit pratiquement tout le reste.

Horn en éprouva un coup au cœur. Ni Troche ni Hammond n'avaient mentionné le moindre incendie.

L'incendie, poursuivit Markham, avait été déclenché par les nazis eux-mêmes, sur ordre d'Himmler, qui avait chargé sa propre équipe de démolition de faire le sale boulot.

Markham montra sur une carte murale le château d'Himmler dans le village de Wewelsburg et, à proximité, l'ancien campement de la 3^e armée américaine. À l'aide d'une baguette, il indiqua les endroits stratégiques et expliqua que la garnison nazie avait déserté le château juste avant Pâques 1945 à bord d'une flotte de camions, quelques jours avant que l'armée américaine arrive aux confins du village. Himmler avait alors envoyé un commando d'experts pour détruire le château. Le Reichsführer-SS ne voulait à aucun prix qu'il tombe aux mains de l'ennemi et, apparemment, il ne pensait pas que l'équipe du château ferait convenablement le travail. Le commandant connaissait les détails de l'opération, car tous les gens du village, ainsi que les travailleurs forcés des camps qu'Himmler avait fait venir pour restaurer et agrandir l'édifice, avaient été témoins de ce qui était arrivé.

Horn s'enfonça dans son siège, tout en sirotant son thé, pendant que le commandant lui relatait ce qu'on lui avait raconté.

L'équipe d'Himmler, composée de dix membres sous la direction du capitaine SS Heinz Macher, était arrivée à Paderborn, tout à côté, le samedi avant Pâques. Mais étant donné que les États-Unis contrôlaient toutes les routes alentour et que le village était cerné sur trois côtés, son équipe avait eu besoin d'aide pour pouvoir accéder au château. Après avoir essayé vainement de se glisser devant les forces américaines, l'unité avait recruté un guide local pour lui indiquer un passage entre les lignes ennemies.

Les commandos nazis étaient arrivés à bord de trois jeeps vers 10 heures ce dimanche-là. La plupart des habitants du village étaient à l'église, juste en face du château. Ils ne virent pas les commandos jusqu'à ce qu'une explosion se produise et qu'ils se précipitent dehors. Les employés du château et les officiers d'Himmler ayant quitté le site plusieurs jours auparavant, les villageois pensèrent que les Américains tiraient sur le château. Dans la confusion, pendant qu'ils aidaient à éteindre les flammes, ils se retrouvèrent face à face avec Macher et son commando armé.

La véritable démolition ne se passait pas comme Macher l'avait prévue. Il ne connaissait pas le château et avait grandement sous-estimé la quantité d'explosifs nécessaire pour s'acquitter de la tâche. Bien que le château ait été relativement petit – pas plus grand qu'un pâté de maisons à Londres –, ses fondations avaient été bâties sur la roche et renforcées d'énormes dalles de pierres taillées. Après avoir déclenché les premières salves d'artillerie sans beaucoup endommager le vieux château et les remparts, Macher se résolut à placer des mines dans des endroits stratégiques. Cela ne fut toujours pas suffisant. Son équipe finit par passer de pièce en pièce avec des torches incendiaires. Le lendemain, quand les tanks américains commencèrent à remonter la rue devant l'église, le château brûlait encore.

Mais tout n'avait pas disparu dans le brasier. Quelques pièces de l'aile est, près des appartements privés du Führer, et de l'aile ouest, où logeait Himmler, avaient échappé à la destruction. La seule zone encore intacte était la tour nord, l'endroit précis du château qu'Himmler voulait faire raser.

« Pourquoi ? » demanda Horn.

Markham n'en était pas certain mais, d'après ce que lui avaient dit d'anciens travailleurs forcés, Himmler croyait que c'était le centre du monde, son *axis mundi*.

Horn l'avait deviné à Externsteine. La forêt de Teutoburg et la ville de Paderborn toute proche avaient certainement incité Himmler à choisir un château retiré pour abriter ses érudits aryens et assurer une formation intellectuelle et spirituelle à ses officiers SS.

Markham lui confirma que c'était effectivement un endroit très particulier. Mais ce sentiment n'était pas partagé par tout le monde. Les habitants de Wewelsburg pensaient que le château était maudit.

Le commandant expliqua que les craintes des villageois ne provenaient pas seulement de la malignité des récents occupants du château, même si cela avait certainement contribué à leur ôter toute envie de se risquer à l'intérieur. Leur crainte provenait également d'histoires macabres concernant des habitants qui auraient été torturés et assassinés par un chevalier Teutonique, le premier à avoir construit sa forteresse sur le site, et, plus tard, par les évêques électeurs de Paderborn, qui avaient bâti la forteresse plus récente au même endroit.

L'endroit était chargé d'histoire, remarqua Markham, suffisamment pour attirer Himmler. Lors des premières fouilles des fondations du château, des archéologues avaient découvert un puits funéraire du paléolithique contenant des restes humains. D'autres fouilles menées dans les alentours avaient permis d'exhumer des squelettes de néandertaliens, ainsi que des bijoux de l'âge du bronze et d'autres traces d'un habitat humain précoce.

Le lien que faisait Markham entre le site de l'ancien homme aryen et un chevalier Teutonique célèbre, ainsi que son usage ultérieur par des électeurs du Saint Empire romain germanique – les seigneurs qui choisissaient ensemble l'empereur – correspondait parfaitement à ce qu'avait dit Troche.

Mais le commandant n'en avait pas fini. D'après l'historien local qui avait aidé Markham à préparer son rapport pour la MFAA, la forteresse – le bastion –, partie la plus ancienne du château, avait depuis toujours arrêté les invasions, à commencer par Attila le Hun. Comme le château de Nuremberg, il avait acquis une aura de puissance et de mysticisme germanique. La seule différence majeure entre ce bâtiment et l'énorme château de Nuremberg, c'était qu'Himmler avait gardé celui-là pour son seul usage, profitant de ce refuge niché au cœur d'une forêt loin de Munich et de Berlin. Il était libre d'en faire ce qu'il voulait. Il n'avait pas à le partager comme le Führer, qui avait mis le château de Nuremberg et son champ de parade à la disposition de Liebel et du parti nazi. Cette forteresse était le propre fief d'Himmler.

Comme Markham l'avait dit, en plus de la relation avec Himmler, les peurs des locaux avaient été nourries par des histoires barbares transmises de génération en génération. Markham décrivit le donjon du château comme ayant été le lieu d'abominables horreurs à l'époque médiévale. Enfermées dans des cages, attachées sur des chevalets, les ongles arrachés à l'aide de pinces, les seins scarifiés et la tête prise dans un étau, les sorcières étaient contraintes de confesser leurs péchés contre l'Église. Beaucoup de ces outils avaient servi ensuite, paraît-il, lors des différentes vagues de persécution contre les Juifs.

Markham ne savait pas exactement combien de Juifs étaient morts dans les donjons du château, mais il y avait suffisamment de preuves d'après les restes humains extraits d'une fosse trouvée dans l'aile de l'ouest. La fosse, connue sous le nom de trou Norbertus, en honneur d'un seigneur du château particulièrement cruel, renfermait les ossements d'au moins une centaine de victimes, datant de plusieurs siècles ou beaucoup plus récents. C'était, souligna Markham, avant qu'Himmler n'ouvre son

propre camp de concentration au pied de la montagne.

Horn ignorait qu'il y avait eu un camp de concentration dans la région, ce qui n'étonna pas Markham. Peu de gens au sein de l'armée alliée en avaient entendu parler, et même parmi les nazis eux-mêmes. Telle était la volonté d'Himmler. Il s'était donné beaucoup de mal pour qu'il n'en soit fait aucune mention. Comme Markham s'en était aperçu d'après ses recherches, les archives de Berlin et de Munich elles-mêmes y faisaient à peine allusion.

D'après le commandant, le premier camp avait été construit dans la prairie directement en dessous du château pour abriter un camp de travail. Les prisonniers vivaient dans des tentes. Il n'avait pas été financé par des fonds du Reich, mais fonctionnait sous l'égide d'une organisation philanthropique, la Société pour la protection et la préservation des monuments culturels allemands, qu'Himmler avait annexée pour rénover et améliorer le château.

Horn se souvint de ce nom qui figurait sur la carte destinée aux touristes à l'entrée d'Externsteine.

Markham ignorait combien d'autres projets étaient regroupés au sein des diverses œuvres philanthropiques d'Himmler, mais le but avoué du Reichsführer-SS en ce qui concernait Wewelsburg était de transformer le château en académie SS, où des officiers confirmés recevraient une formation idéologique. Elle devait également servir de tremplin pour des érudits dans leurs entreprises archéologiques et scientifiques. Mais cette ambition relativement modeste avait fini par se transformer en un projet infiniment plus grandiose. À entendre Markham, Himmler avait commencé à considérer le château comme le siège de son empire personnel, un Marienberg des temps modernes. Il devait devenir une cité monastique consacrée aux études aryennes, une sorte de Mecque teutonique.

Markham confia à Horn un classeur contenant des archives du camp de concentration, montrant combien de prisonniers avaient été amenés au château pour travailler à sa rénovation. Des soixante-dix premiers ouvriers, on était passé à plusieurs centaines d'hommes et de femmes hautement qualifiés venus du camp de concentration de Sachsenhausen à Berlin.

Ce n'était pas des Juifs, dit Markham, soucieux d'attirer l'attention de Horn sur un point précis. C'était des Témoins de Jéhovah, membres du mouvement religieux américain qui s'était enraciné en Allemagne vers la fin des années 1890. Connus dans toute l'Europe comme « des étudiants de la Bible », ils étaient pour la plupart des professionnels reconnus. Himmler les avait spécialement choisis pour leurs talents d'ingénieurs, de maçons et d'administrateurs.

Horn savait déjà que les Témoins de Jéhovah occupaient une place à part parmi ceux que le III^e Reich avait persécutés. À la différence des Juifs, des Tsiganes et de la plupart des autres groupes ethniques et religieux envoyés dans les camps de concentration, les Témoins de Jéhovah choisissaient leur sort. Il leur suffisait de jurer fidélité au Führer pour recouvrer leur liberté. Des centaines, puis des milliers de Témoins de Jéhovah avaient préféré le martyre plutôt que de jurer fidélité à Hitler.

Selon Markham, Himmler s'était employé à faire venir les Témoins de Jéhovah au château, car ils étaient en bonne santé, techniquement bien formés et, compte tenu de leurs croyances, forcés de ne pas s'échapper. Il avait sélectionné des maçons, des plombiers, des électriciens, des charpentiers, des vitriers, des relieurs, des bibliothécaires et des traducteurs. Il avait trié sur le volet les détenus dans des camps de toute l'Allemagne et de la Pologne selon les spécialités dont il avait besoin. Quelques-uns d'entre eux étaient d'ailleurs toujours à Wewelsburg, en train d'aider l'armée britannique dans sa tâche de déblayage. C'était, dit-il, un groupe remarquable.

Mais à mesure que la guerre se poursuivait et que les projets d'Himmler concernant le château prenaient de l'ampleur, il ne s'était pas limité aux Témoins de Jéhovah. Il lui fallait à présent trouver d'autres sources de financement que ses œuvres philanthropiques. La main-d'œuvre comprenait désormais plus de quatre mille prisonniers. Un camp de concentration séparé, plus grand, fut construit

pour les abriter en plein Wewelsburg. Himmler le nomma Niederhagen, un ancien nom aryen, paraît-il, désignant la forêt adjacente au château.

Comme l'installation précédente, Niederhagen ne figura pas tout de suite sur le registre du Reich. Himmler imagina un ensemble de subterfuges qui lui permettraient de profiter du financement du Reich bien que le travail effectué ne soit pas précisément lié à la guerre. Tous les autres camps d'Himmler étaient bâtis à proximité d'usines d'armement, de carrières, de briqueteries et d'industries de défense. Pas Niederhagen. C'était le projet personnel d'Himmler.

À ce stade, le commandant préféra ne pas s'étendre sur les raisons pour lesquelles Himmler avait besoin de quatre mille ouvriers pour rénover un château constitué d'un seul bâtiment. Il se contenta de dire que les conditions à Niederhagen étaient aussi atroces qu'à Dachau et à Auschwitz, et que plus de huit cents prisonniers – environ un quart de la population du camp – étaient morts en une seule année en rénovant le château et en extrayant d'autres pierres pour une nouvelle aile. Compte tenu du nombre de cadavres, Himmler avait installé un crématorium, car ceux de Dortmund et de Bielefeld situés à proximité ne suffisaient pas à la demande.

Markham montra des photographies à Horn. Elles n'étaient pas particulièrement horribles, pas comme celles de Dachau et des autres camps que le lieutenant avait vues, mais elles véhiculaient toujours le même message. La vie humaine au camp de Niederhagen n'avait aucune valeur pour les suzerains nazis.

Après avoir vu les photographies, Horn revint à son principal sujet de préoccupation. Markham savait-il quelque chose sur les joyaux de la Couronne ? Les travailleurs forcés du château ou les gens de la ville avaient-ils entendu dire qu'Himmler les avait subtilisés ? Et quelque chose permettait-il de relier le château à ces chevaliers Teutoniques des temps modernes ?

Markham ne parut surpris par aucune des questions. Il semblait plutôt ravi qu'un autre officier de la MFAA se les pose. La plupart des demandes de renseignements qu'il avait reçues à propos du château et de ses occupants portaient sur des statistiques, par exemple : quelle quantité de travail forcé avait été consacrée à la rénovation du château et quelles sommes.

Pour comprendre l'endroit, dit Markham, Horn devait le voir de ses propres yeux. Il n'était pas seulement question de vies sacrifiées, ni des sommes dépensées, c'était ce qu'ils construisaient à Wewelsburg qui était le plus éloquent.

Quant à répondre aux questions de Horn, c'est vrai qu'il ne manquait pas de liens entre le château et l'ancienne fraternité des chevaliers Teutoniques. Une salle d'études tout entière était consacrée à l'ordre chevaleresque, bien que Markham ne puisse pas lui dire à quoi servaient ces recherches, ni si les chevaliers Teutoniques des temps modernes s'y plongeaient.

Markham souligna également le lien avec les joyaux de la Couronne qui, dit-il, avaient été exposés là. Mais les trésors en question n'étaient pas ceux de Nuremberg. C'était des reproductions parfaites, dit Markham, avec des pierres précieuses. Des fac-similés de la couronne, du sceptre et du globe avaient été placés dans les vitrines du musée du château, et une copie de la Sainte Lance était posée en permanence sur le bureau d'Himmler. Selon les rumeurs, que Markham lui-même ne s'expliquait pas, la lance reposait sur le bureau d'Himmler à côté d'une fiole de sang. Tout ce dont le commandant était certain, c'était qu'il ne s'agissait pas de presse-papiers.

Le fac-similé de la Sainte Lance, comme les cérémonies supposées avoir été tenues dans le château, avait donné largement matière à réflexion aux Témoins de Jéhovah survivants. Ils jugeaient Himmler démoniaque, comparable à la Bête dans *Le Livre de la Révélation*. Leur seul regret à propos du départ des nazis de Wewelsburg était que les commandos d'Himmler n'aient pas mené leur tâche jusqu'au bout et démolit le château de fond en comble. Ils avaient laissé la tour nord.

Aucun des interlocuteurs de Markham n'avait pu expliquer exactement ce que venait faire la lance dans les croyances du Reichsführer-SS, ni quel rôle elle, ou les joyaux de la Couronne, avait pu jouer dans les cérémonies tenues au château. Une grande partie de l'intérêt que portait Himmler à la lance, expliqua Markham, venait évidemment de l'importance historique de l'objet et de son rôle central dans l'histoire du Christ. Outre cela, certaines légendes évoquaient Odin, la principale divinité du panthéon scandinave, se servant d'une lance pour s'empaler lui-même sur un arbre et trouver la révélation.

Il y avait aussi les runes, dont Markham assurait qu'on les trouvait dans tout le château, comme sur le service à thé en porcelaine d'Himmler. La rune la plus fréquente était le Tyr, ou rune de la lance, dont on disait que les guerriers aryens de Thor et d'Odin l'enfonçaient dans leur propre chair pour entrer au Walhalla.

Mais ce n'était pas tout : aux innombrables traditions antiques et légendes que les nazis s'étaient appropriées, Markham en ajoutait maintenant une autre. Ce n'était pas seulement le rapport historique et mythique à la Sainte Lance qui obsédait Himmler, mais la forme de la lance elle-même, le Tyr, auquel les runologues prêtaient des propriétés magiques, car elle liait le ciel et la terre, les dieux mythiques et les hommes. D'une certaine façon, elle était considérée par Himmler et les runologues comme un canal d'énergie. Exactement comme le laboureur entame la terre pour y faire pousser ses semences, le Seigneur de l'univers transperce l'homme pour lui apporter la révélation. Les légendes anciennes faisaient référence à l'endroit de cette révélation comme l'*axis mundi*.

Après avoir entendu parler du camp de concentration et écouté les allusions de Markham à des cérémonies tenues dans le bâtiment que les prisonniers avaient rénové, les runes brillantes sur sa tasse à thé ne fascinaient plus Horn autant que la première fois qu'il en avait approché ses lèvres. Les runes n'étaient pas plus des témoins d'une histoire ancienne revue et corrigée pour des regards neufs, que la Sainte Lance n'était devenue une icône chrétienne sacrée une fois entre les mains d'Himmler.

Horn faillit jeter sa tasse par terre. Au lieu de cela, il la reposa doucement. Il demanda quand son chauffeur et lui-même pourraient visiter le château afin d'examiner les dossiers et les documents administratifs disponibles.

Markham assura à Horn qu'il ne manquerait pas de choses à voir. Et qu'il y en aurait aussi beaucoup qu'il préférerait ne pas voir.

Le château de Camelot

29 juillet 1945

Le soldat Dollar s'attendait à ce que Horn se lance dans son discours didactique habituel quand le commandant Markham les fit entrer dans le château. Si le lieutenant avait été enclin à faire un commentaire comme à Nuremberg et à Externsteine, il aurait certainement remarqué le soin que les bâtisseurs avaient pris pour positionner la forteresse sur un promontoire rocheux surplombant la vallée facile à défendre. Horn aurait pu faire halte sur le pont cintré enjambant les douves pour faire admirer le travail minutieux des artisans sur les contreforts de pierre, la filigrane décorative sculptée sur l'ancienne herse et les spectaculaires nervures sur les gargouilles ornementales sous ce qui avait été des corniches bombées de deux des trois tours. En dépit de l'incendie qui avait détruit les toits en pente et les fenêtres en verre cathédrale, le château d'Himmler était toujours un chef-d'œuvre de l'art et de l'architecture de la fin de la Renaissance.

Mais Horn ne semblait pas disposé à faire le moindre discours. Sachant qui en avait ordonné la restauration et les malheureuses victimes qui avaient perdu la vie en travaillant pour transformer le rêve en réalité, Horn restait ostensiblement silencieux. La tête de mort en fer forgé mal accrochée sur un des murs roussis par le feu, les runes gravées au-dessus du poste de garde, ainsi que les symboles nazis sur les portes renforcées en acier suffisaient à leur rappeler qu'ils n'étaient pas en train de visiter un monument historique, mais qu'ils mettaient leurs pas dans ceux des meurtriers et de leurs victimes.

Des gravats provenant du violent incendie qui avait ravagé le château jonchaient le chemin menant à la cour pavée triangulaire après les portes principales. Le mur d'enceinte était encombré de mobilier calciné, de débris de verre provenant des fenêtres, de tas de céramiques brisées, de fragments de lambris brûlés, de moquette arrachée, de machines à écrire et de monceaux de livres et de paperasse souillés par l'eau. Les ouvriers s'étaient contentés de jeter les débris dans la cour par les fenêtres.

Markham les conduisit entre les montagnes de déchets jusqu'à une porte en bois dans l'aile ouest pour commencer la visite. De là, il les guiderait à travers les salles du château, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, jusqu'à leur destination finale, la tour nord.

Ils s'arrêtèrent pour commencer au pied d'une volée de marches en pierre dans une pièce caverneuse remplie de vitrines et de cabinets complètement démolis, décrite par Markham comme le musée privé d'Himmler. C'était là qu'avaient été exposés les fac-similés de la couronne, du globe et du sceptre du Saint Empire.

Tous les visiteurs étaient d'abord conduits dans cette pièce, expliqua Markham. C'était le joyau d'Himmler. Une nouvelle exposition était prévue, paraît-il, chaque fois que le Reichsführer-SS ou ses chefs d'état-major venaient au château. Elle comprenait invariablement de l'art germanique emprunté à des musées ou des objets extraits par l'équipe d'archéologues d'Himmler de tumulus funéraires

antiques et d'habitats d'avant l'ère chrétienne. La plupart avaient été emportés dans des camions, y compris les reproductions des bijoux de la Couronne, mais des photos permettaient d'identifier une grande partie des objets. Dans les vitrines en verre, on voyait des urnes, des couteaux en fer, des pièces romaines, des aiguilles de l'âge du bronze et des moulages de runes en plâtre. Des fossiles, également. Une des pièces vedettes du musée, dit Markham, était un ichtyosaure de trois mètres de long, un reptile marin proche du dauphin de quelque quatre-vingt-dix millions d'années.

Un tas d'autres débris attendait Horn dans les pièces noircies par le feu. Selon le commandant, c'était là que les érudits d'Himmler avaient leurs salles de travail, avec un labo photo et une imprimerie, une machine à ronéotyper et une salle de dactylo, ainsi qu'un studio de reliure. Mais on ne pouvait rien y récupérer, pas plus que dans la bibliothèque adjacente où Horn et Dollar furent ensuite conduits.

Un prisonnier du camp faisant office de bibliothécaire assistant avait dit à Markham qu'il y avait eu là jusqu'à douze mille volumes, dont beaucoup portant sur l'histoire germanique, les mythes, les rituels et un choix de sujets plus ésotériques. Une grande partie de la collection venait de Pologne et d'autres pays occupés, mais l'essentiel de ces volumes avait été emprunté à des universités et des musées allemands, dont plusieurs codex médiévaux de grande valeur. Les livres qui n'avaient pas été emportés par les nazis ou brûlés dans l'incendie avaient été pris en guise de souvenirs par la première équipe de soldats américains stationnés dans la prairie au pied du château. Il ne restait plus que des étagères métalliques modulables, comme on en trouvait rarement même dans les meilleures bibliothèques allemandes.

Markham les conduisit par une porte dans la tour ouest, le domaine réservé d'Himmler. Le Reichsführer-SS disposait de deux pièces au rez-de-chaussée pour ses bureaux, et d'un appartement à l'étage pour son usage personnel. Comme dans tout le château, ces pièces avaient été vidées et tout ce qui restait jeté par les fenêtres.

Markham savait seulement ce que les différents ouvriers et les équipes de nettoyage lui avaient raconté à propos de cette partie du château. D'après eux, Himmler avait donné à ses appartements le nom de son saint patron, le roi Henri I^{er}, et avait décoré les pièces en conséquence, avec un lit médiéval, un fauteuil, une armure et d'autres éléments d'ameublement que le Reichsführer-SS avait achetés ou empruntés aux collections d'État. C'était sur le bureau près de la cheminée que reposait la reproduction de la Sainte Lance appartenant à Himmler ainsi que la fiole de sang.

Ils s'arrêtèrent ensuite au donjon, où se trouvait le trou Norbertus, de sinistre mémoire, un puits profond surmonté d'une grille en fer forgé. Horn remarqua l'ancien cadenas et évita de regarder à l'intérieur, avant de suivre Markham jusqu'à une chambre latérale, où les hommes du commandant avaient trouvé le coffre d'Himmler. Le coffre était apparemment intact quand les premiers soldats américains étaient arrivés, mais, au moment où les Anglais avaient pris possession de l'endroit, on avait déjà fait sauter les portes de leurs gonds. À part quelques livres et des papiers répandus sur le sol, ses hommes n'avaient rien trouvé d'important.

Markham ne croyait pas que le coffre ait jamais contenu les bijoux de la Couronne. D'après les différents témoignages de prisonniers du camp que le commandant avait recueillis, Himmler y conservait les bagues à tête de mort SS offertes aux officiers après trois années de bons et loyaux services. Selon la tradition, quand un officier mourait, sa bague était renvoyée au château et donnée ensuite à un autre officier. Ornées d'un crâne, d'ossements en croix et d'une rangée de runes germaniques, elles étaient fondues en l'honneur de Thor, le dieu païen du tonnerre, célèbre pour son anneau en argent massif sur lequel ses guerriers juraient fidélité.

Où et comment se déroulait le rituel de la présentation de la tête de mort, Markham avait été

contraint de le deviner. Les prisonniers SS capturés refusaient de le dire, à moins qu'ils ne l'aient pas su. Markham pensait que les cérémonies se tenaient dans la tour nord, car les prisonniers du camp ne pouvaient pas y entrer quand Himmler et son état-major s'y réunissaient. Alors qu'ils pouvaient pénétrer dans l'aile sud du château où Markham conduisit Horn ensuite.

La pièce la plus grande et la plus spectaculaire de l'aile sud était appelée la grande salle, dont Markham disait qu'elle servait pour des dîners, des conférences et des réunions à grande échelle. D'après des photographies et des témoignages de première main, Markham savait que c'était là également qu'étaient célébrées les cérémonies de mariage nazies. Selon les prisonniers du camp, Himmler avait découragé ses intimes de prendre part à des cérémonies chrétiennes, y compris mariages, baptêmes et autres réjouissances traditionnelles. Noël avait été remplacé par une célébration du solstice d'hiver, pendant laquelle officiers et employés du camp chantaient autour d'un feu de camp dans la cour. Le traditionnel échange de cadeaux se trouvait reporté au solstice d'été.

À l'extrémité de cette partie du château, dans la tour est, des pièces avaient été réservées exclusivement au Führer, bien qu'aucun document n'ait jamais attesté qu'Hitler y ait séjourné, ou qu'il soit même venu au château. Les pièces étaient baptisées et décorées en l'honneur de Frédéric le Grand, l'idole d'Hitler. Mais c'était tout ce que Markham savait à leur sujet. La majeure partie de cette section du château gisait à présent dans les décombres des fossés en contrebas.

Comme les appartements d'Hitler, les pièces de l'aile orientale portaient également le nom de personnages historiques ou de sujets remarquables, et avaient été décorées en respectant une parfaite exactitude historique avec sabres, blasons, armures, vêtements, bijoux et livres.

Markham cita les noms de plusieurs personnages : Henry le Lion, d'après un roi guerrier saxon qui avait défendu les païens contre Charlemagne ; le roi Arthur de la légende du Graal ; l'empereur Frédéric Barberousse ; Christophe Colomb, dont les érudits d'Himmler avaient déterminé l'origine aryenne. La pièce qui intéressait particulièrement Horn était celle qui célébrait les rois teutoniques. Le commandant ignorait qui avait occupé cette pièce et l'objet des recherches que l'on y menait. Il promit à Horn qu'il se renseignerait auprès d'un des anciens prisonniers du camp.

Puis le commandant conduisit Horn et Dollar à travers les ruines jusqu'à la tour nord, la partie la moins endommagée de tout le château. Les rénovations à cet endroit avaient été considérables, la structure ayant été démantelée bloc par bloc, puis reconstituée pour former une tour ronde plus parfaite. La construction des deux chambres à l'intérieur avait été réalisée avec un soin tel qu'une lame de canif n'aurait pas pu être glissée entre les pierres. La position, les dimensions et les proportions de chaque fenêtre, colonne et piédestal à l'intérieur étaient rigoureusement identiques. Même l'acoustique avait été prise en compte : une cloche actionnée dans la chambre du bas résonnerait à travers le sol et le son pourrait être perçu par quelqu'un se tenant sur le toit.

Ils pénétrèrent dans la tour par un portail étroit, qui menait autrefois dans la chapelle privée des princes évêques de Paderborn. Himmler l'avait certainement utilisée également comme une sorte de chapelle ou de sanctuaire. Personne ne savait ce qui s'était passé à l'intérieur. Tout ce dont Markham était certain, c'était qu'Himmler avait prévu trois chambres dans la tour, l'une au-dessus de l'autre, mais seules les deux du bas avaient été terminées.

Horn s'avança dans la chambre du milieu, une pièce circulaire immense avec un plafond voûté. Sur le sol incrusté de marbre noir et blanc, on voyait une énorme représentation du soleil noir à douze bras, le dessin de la roue solaire sacrée que Troche lui avait décrit à Nuremberg. Les seuls autres éléments architecturaux étaient douze piliers, disposés tout autour de la pièce, qui se rejoignaient au sommet pour former un second cercle intérieur.

Markham se livra à quelques réflexions concernant l'usage de la pièce, basées sur des papiers que

ses hommes avaient trouvés derrière une fausse cloison dans un monastère proche. Himmler avait passé commande à des charpentiers d'une table spéciale destinée à occuper le centre de la pièce au-dessus de la roue solaire. Elle devait être circulaire avec un trou au milieu pour que le dessin au sol soit visible par tous ceux qui étaient assis autour. Il devait également y avoir douze fauteuils, un pour chacun de ses plus anciens officiers SS. Derrière chaque siège, les murs seraient ornés d'armoiries spécialement dessinées et réalisées par des artisans du château pour certains officiers. Des armoiries identiques figureraient sur chaque fauteuil en peau de porc repoussée, avec, en dessous, sur le dossier encadré de bois, une plaque en argent au nom de chaque officier. Quelques-uns des fauteuils avaient été retrouvés cachés dans une grange voisine, mais, d'après Markham, Himmler n'avait pas pris livraison de la table ni des armoiries.

À l'entendre, et à en juger sur pièces, il était clair que le Reichsführer-SS s'était inspiré du roi Arthur et de sa table ronde. Le docteur Otto Rahn – le médiéviste de l'Ahnenerbe qui avait tellement impressionné Troche à Berlin – l'aurait certainement dit, c'était le futur Camelot d'Himmler.

Markham, comme Troche avant lui, avait fourni à Horn un autre exemple de la façon dont Himmler s'était inspiré des légendes du passé pour construire son rêve de nouveau Reich. Mais, se hâta de préciser le commandant, Himmler n'avait pas forcément fait construire cette pièce pour y conduire ses affaires de palais. Une telle précision dans la construction de la tour était inutile pour ça. Pas plus que la pièce n'était faite pour y prendre des repas. Les cuisines du château étaient trop éloignées. Sous cette pièce, ce que des prisonniers du camp appelaient la « crypte nazie » ne laissait pas grand doute sur sa finalité.

Horn suivit Markham en bas des marches de pierre dans une deuxième pièce ronde, avec le même plafond voûté, mais plus sombre et plus sinistre que la précédente. Les seules fenêtres se trouvaient près du plafond, laissant à peine passer la lumière.

Cette pièce aussi était vide de tout mobilier. À la place des colonnes qui entouraient la première pièce, douze piédestaux en granit se dressaient autour d'un vaste bassin circulaire en pierre, une sorte de puits peu profond creusé au milieu du sol. Au centre du plafond voûté, juste sous le soleil noir incrusté dans le sol de la pièce au-dessus, on voyait un autre dessin de roue, avec une croix au centre.

Rénover cette pièce, dit Markham, avait certainement demandé un énorme travail. Dans les temps anciens, c'était la citerne du château. Himmler l'avait fait creuser davantage, mais les travailleurs forcés qui avaient pioché dans la roche sur laquelle reposait la tour en ignoraient la raison.

Certains des ouvriers survivants avaient dit à Markham que les piédestaux devaient constituer la base de grandes urnes en pierre destinées à contenir les cendres d'officiers SS qui s'étaient distingués en servant leur pays. La cuvette au milieu du sol devait être remplie d'essence pour alimenter une flamme perpétuelle, comme dans le temple de Vesta situé dans le forum romain il y a deux mille six cents ans.

Selon la théorie de Markham, une certaine forme de cérémonie d'ordination devait se tenir dans cette pièce, destinée à relier les soldats de l'actuel Reich à leurs ancêtres.

Horn, connaissant les deux objets qu'Himmler était supposé avoir gardés sur son bureau, était de l'avis du commandant. Mais ce qui lui vint alors à l'esprit le glaça jusqu'aux os.

D'anciennes légendes évoquaient des chevaliers croisés du Saint Empire qui étaient trempés ou « baptisés » dans le sang de camarades héroïques tombés au combat. Après s'être prêtés à une telle cérémonie, ils se croyaient invincibles. Dans la crypte du culte nazi avec sa flamme éternelle et les anneaux à tête de mort transmis d'un chevalier à l'autre, les soldats tombés vivaient pour l'éternité à travers leurs successeurs. C'était la promesse contenue dans les runes sur la roue solaire au plafond et sur celle incrustée dans le sol au-dessus d'eux et symbolisée par la lance entre les mains du centurion

romain lors de la crucifixion.

Était-ce pour ces deux pièces qu'Himmler était tellement anxieux de détruire le château et qu'il avait envoyé ses troupes d'assaut les plus dévouées percer les lignes américaines juste pour le faire sauter ? Markham l'ignorait. Mais ce n'était pas tout. Il conduisit Horn et Dollar à l'extérieur de la chambre souterraine. Ayant retrouvé le soleil, ils franchirent le pont voûté, puis traversèrent le village jusqu'au camp de concentration de Niederhagen.

Horn fut aussitôt frappé par la proximité du camp avec le centre du village. La plupart des camps de concentration se trouvaient loin des centres de population, soigneusement cachés au milieu de forêts. Niederhagen était même situé en plein village. Tout le monde devait savoir ce qui s'y passait. La fumée du crématorium devait envahir les rues. Et pourtant, comme aujourd'hui, les habitants avaient continué à vaquer à leurs affaires. Leurs boutiques dans les rues pavées médiévales étaient restées ouvertes. Les gens fréquentaient la même église juste en face du château.

La clôture en fils de fer barbelés entourant le camp était toujours en place, mais l'entrée était maintenant surmontée par une croix en bois massive. Ce n'était pas un ajout nazi, lui assura le commandant. Elle avait été érigée par des travailleurs forcés libérés par les Américains, en souvenir de ceux qui étaient morts en rénovant le château.

Comme Dachau, Niederhagen avait été construit suivant une grille uniforme, afin que les divers bâtiments et les baraques de prisonniers puissent être facilement surveillés depuis des miradors équipés de mitrailleuses. Il y avait dix-sept bâtiments, avec en plus le bureau de l'administration du camp, la caserne des gardes et une zone de parking. Situés juste à l'extérieur des barbelés, ces bâtiments, comme les quartiers des prisonniers, étaient entourés par une clôture en bois face au village. Cette clôture n'était évidemment pas destinée à empêcher les évasions, elle était faite pour empêcher les gens de l'extérieur de regarder à l'intérieur.

Le camp avait été conçu non seulement dans un souci d'efficacité, mais également comme un instrument de terreur psychologique. On pouvait en juger par la clôture électrifiée, remarqua Markham. Le voltage était réglé pour assommer les prisonniers, mais pas pour les tuer. Les nazis ne voulaient pas qu'un prisonnier puisse se suicider en se précipitant contre les fils de fer. La vie et la mort de ces hommes dépendaient de la seule volonté du commandant du camp.

C'était la même psychologie, dit Markham, qui avait conduit à placer la porcherie juste à l'extérieur de la clôture, sous les yeux des prisonniers. Les porcs appartenaient au commandant et étaient engraisés avec les restes de nourriture des gardes. Après, les porcs étaient tués et grillés au barbecue au vu et au su des prisonniers.

De la même façon, la pièce connue comme étant l'infirmerie comportait deux portes. La première menait dans une cage. La seconde donnait dans le crématorium.

Markham leur faisait remarquer ces particularités tout en se dirigeant vers la blanchisserie du camp, que son équipe d'occupation utilisait comme entrepôt provisoire pour rassembler tableaux, objets d'art et documents nazis trouvés dans le château ou restés cachés dans le village ou dans les alentours de Büren. Une masse de documents avait été retrouvée derrière une fausse cloison dans l'ancien monastère. D'autres provenaient de la grange d'un fermier.

La pièce où ils pénétrèrent était bondée de toutes sortes d'objets. Armures, arbalètes médiévales, sièges, tapis, livres, tableaux, cadres, drapeaux et même des soldats de plomb. Près d'un buste du roi Frédéric se trouvait une tapisserie ornée de l'Irmisul, le symbole sacré de la cosmologie païenne. Sur une table, le jeu d'échecs en ivoire d'Himmler incrusté de runes noires et blanches reposait sur son échiquier en marbre poli.

L'ensemble formait un étrange kaléidoscope d'éléments historiques dont toutes les pièces auraient

été redispasées.

Parmi les plus grands objets d'art, on remarquait un énorme diorama venant probablement du musée du château. Il représentait les débuts de la période romaine, avec la reproduction d'une ferme pittoresque complète avec son toit de chaume et des personnages de maison de poupée représentant des hommes, femmes et enfants aryens vêtus d'habits paysans. De l'autre côté de la maison et des figurines, se trouvait un minuscule fourneau pour fondre du minerai de fer. Des chevaux miniatures et des moutons paissaient dans des champs peints en vert. C'était l'image du paradis perdu, un rêve de simplicité et d'abondance germanique.

Près du diorama, des panneaux provenant probablement d'un triptyque de la salle à manger du château ou du grand hall reposaient contre le mur. L'un d'eux représentait des troupes SS au cœur de la bataille et un officier mort ou mortellement blessé. Un autre panneau montrait des SS labourant la terre chèrement gagnée. Le dernier panneau manquait, mais il devait probablement exalter le nouveau village résultant du sacrifice, habité par des familles aryennes heureuses et prospères avec leurs jeunes enfants.

Horn s'attarda devant des albums de photos. L'un célébrait le millième anniversaire de la mort du roi Henri I^{er}, en présence d'Himmler. On voyait le Reichsführer-SS déposant une couronne sur la tombe du roi. Sur une autre photo, Himmler, debout sur une estrade, lisait probablement le panégyrique du roi.

D'autres photos montraient des officiers SS assistant à des cérémonies de mariage. Sur l'une d'elles, un charmant jeune couple aryen se tenait devant la cheminée du château encadrée de bougies allumées et recouverte d'un drapeau nazi brodé de runes.

La majeure partie des documents que Horn examina était constituée de communiqués de presse, d'articles et de dossiers en rapport avec le corps d'érudits et d'archéologues d'Himmler. Resté sceptique devant les histoires fantastiques rapportées par Troche, il était à présent sidéré par les incroyables campagnes de recherche d'Himmler.

Le Reichsführer-SS avait dépêché un groupe au Moyen-Orient pour chercher des preuves sur une ascendance aryenne de Jésus. Une autre expédition s'était rendue en Turquie, en Cappadoce, probablement à la recherche de la tombe de saint Longin, et une troisième en Espagne, à la recherche du Saint-Graal. L'Ahnenerbe avait des universitaires en Finlande en train d'étudier Miron-Aku, un célèbre médium réputé pour communiquer avec les esprits des ancêtres nordiques de l'Allemagne. Une quatrième expédition avait traversé le Tibet pour enquêter sur la théorie selon laquelle les premiers Aryens avaient conquis une grande partie de l'Asie. Une autre expédition était également partie pour l'Antarctique.

L'expédition la plus ambitieuse, celle du Tibet, avait été conduite par des scientifiques qui mesuraient les populations indigènes et prenaient un masque de leur visage, persuadés qu'ils pourraient en déduire des caractéristiques raciales aryennes et parviendraient à déterminer les capacités morales et intellectuelles au moyen de la phrénologie. Ce programme faisait certainement partie des mêmes recherches que celles qui avaient conduit à la collection de crânes juifs en France.

Moins extraordinaires que celles-ci, étaient les expéditions qui avaient justifié la création du bunker d'Himmler à Nuremberg : un corps expéditionnaire avait été envoyé en Pologne pour revendiquer le retable de Veit Stoss, et un autre en Autriche pour prendre la Sainte Lance et les bijoux de la Couronne. Une photographie nazie montrait le retable de Cracovie en train d'être démonté pour l'expédition. Une autre montrait Liebel, le maire de Nuremberg, suivi par son conseil municipal, à la cérémonie au cours de laquelle les bijoux de la Couronne avaient été présentés à Hitler.

Il n'y avait malheureusement rien de plus récent sur les trésors du Saint Empire. Aucune liste du

personnel nazi, à aucun registre consignait les mouvements du trésor d'un endroit à un autre.

C'est Dollar qui attira l'attention du lieutenant sur quelque chose de plus significatif. Pendant leur visite du château, Dollar n'avait pas aligné plus de deux phrases. À la grande surprise de Horn, il s'était brusquement mis à protester contre le château d'Himmler, la crypte des horreurs et la lance de Longin. C'est une maquette qui avait suscité sa diatribe : partiellement recouverte d'un drap et de la longueur d'une table, elle représentait le futur château d'Himmler. En la regardant, on comprenait facilement pourquoi Himmler avait eu besoin de quatre mille ouvriers.

La maquette montrait une avenue rectiligne tracée au milieu du village suivant un axe nord-sud. Les maisons, les fermes, l'église et le reste du village avaient disparu, remplacés par d'immenses bâtiments en cercles concentriques contenant de petits bureaux semblables à des cellules d'ermites, et un grand lac. Tout partait de la tour nord, avec ses trois salles. De la chambre d'en haut, avec sa flèche pointue, Himmler aurait eu une vue panoramique sur son domaine fantastique au royaume du III^e Reich – son *axis mundi*.

Le plan reproduisait la forme de la lance de Longin. La route montant au château était sa hampe, les cellules destinées à l'étude sa lame, sa pointe la tour nord.

La Maison Blanche

30 juillet 1945

Tôt le lendemain, après une nuit agitée passée au cantonnement de l'armée britannique, Horn et Dollar retournèrent à Freising. Puis, en compagnie de Rosenthal, ils continuèrent jusqu'au pittoresque village de Pullach, au sud de Munich, où le CIC s'était approprié l'ancienne demeure de Martin Bormann. L'immense demeure à deux étages d'Heillmann Strasse, bordée d'un côté par un pré et de l'autre par une réserve de chasse, faisait partie d'un ensemble plus vaste s'étendant sur une douzaine d'hectares de maisons individuelles et de jardins ayant appartenu à un industriel juif. Les officiers du CIC l'appelaient la Maison Blanche, car c'était la seule maison du complexe de cette couleur et que ce nom conférait à leur état-major régional plus d'importance qu'à la maison en briques occupée par leurs homologues du G-2 à Munich.

Rosenthal avait déjà pénétré plusieurs fois à l'intérieur à l'occasion de services rendus à ses collègues du CIC. En tant que demeure la plus vaste et la plus luxueusement meublée du complexe, elle présentait l'avantage d'avoir un vestibule spacieux avec un sol et une énorme cheminée en marbre, un salon de musique lambrissé avec un piano à queue et des tapis d'Orient, une salle à manger pour vingt, une bibliothèque et une véranda qui donnait sur un bassin avec des nénuphars décoré de statues. Seules traces de sa période nazie, le poste de garde à l'entrée d'Heillmann Strasse était à présent occupé par un MP, et les vestiges d'une aigle du Reich en pierre demeuraient perchés sur le linteau au-dessus de la porte d'entrée. Les GI s'étaient amusés en passant dessous à ébrécher l'aigle, et l'oiseau avait perdu la plupart de ses plumes et une de ses serres.

Pendant que Dollar attendait au parking, Horn et Rosenthal entrèrent dans le bâtiment et furent accueillis par un MP derrière un bureau dans l'entrée. Le personnel administratif et le secrétariat occupaient la salle à manger, qui avait été transformée en centre de communication. Une rangée de télétypes et un standard téléphonique remplaçaient le buffet. D'après Rosenthal, les sous-sols abritaient des cellules dans lesquelles il arrivait qu'un prisonnier soit interrogé ou retenu avant d'être transféré à Camp King, le QG des renseignements et des interrogatoires de l'USFET à Francfort. Le premier étage abritait surtout les bureaux des enquêteurs du CIC. Le second, où Rosenthal conduisit Horn, comportait encore quelques bureaux et les pièces consacrées aux dossiers et aux archives.

Arrivé sur le palier, Rosenthal guida Horn au bout d'un long couloir, frappa à une porte anonyme, puis entra sans attendre la réponse. Robert Gutierrez, l'officier qui les accueillit, était grand et dégingandé, avec un nez bulbeux. Son uniforme ne portait aucune indication de grade, sinon un insigne de l'armée américaine sur ses épaulettes. Pour Horn, il aurait très bien pu être un modeste lieutenant comme lui-même. Rosenthal lui préciserait ultérieurement qu'il était lieutenant-colonel, officier supérieur en charge des opérations de renseignements pour toute la Bavière et une grande

partie de l'Autriche.

Horn ignorait tout des détails de l'accord entre Rosenthal et Gutierrez. Il impliquait des services précédemment rendus à l'officier en matière de renseignements par Felix, ainsi qu'une caisse d'alcool à livrer à une certaine adresse à Munich. Quant à la version officielle de leur visite, au cas où quelqu'un s'en inquiéterait, Gutierrez faisait venir Horn et Rosenthal dans le saint des saints du CIC pour leur faire traduire des documents nazis exigeant des connaissances particulières qu'eux seuls possédaient. Évidemment, cela ne suffirait pas à expliquer la brèche dans la sécurité du CIC. Gutierrez allait les laisser seuls dans la salle d'archives, où ils seraient libres de tout lire et de prendre des notes, à la seule condition qu'ils n'emportent aucun document.

La salle d'archives en question occupait une ancienne chambre à coucher, probablement celle d'un des domestiques ou de l'aide de camp de Bormann. À la place du lit, se trouvaient une table avec une lampe de lecture, une pile de cendriers et un bloc de papier. Une rangée de classeurs couvrait un mur. Les documents que Gutierrez jugeait les plus intéressants étaient déjà sortis.

Sur un discret signe de tête amical, Gutierrez referma la porte derrière lui et les abandonna pour plusieurs heures.

Horn et Rosenthal furent tout de suite surpris de constater que les archives sélectionnées par Gutierrez n'étaient pas celles concernant le chef du RSHA Ernst Kaltenbrunner, dont ils supposaient pourtant qu'il faisait l'objet d'enquêtes récentes menées par le CIC. Kaltenbrunner aurait pu donner d'importants détails sur les transports d'or, de bijoux, d'argent et d'objets d'art à partir de Berlin et de Munich dans les derniers jours du Reich. Les documents préparés à leur intention se rapportaient surtout à un personnage moins connu, l'Oberführer Josef Spacil, le trésorier-payeur d'Himmler.

Horn connaissait l'officier SS de réputation seulement. Au cours des dernières années de la guerre, il était le chef du Bureau II du RSHA, le département au sein de la SS qui s'occupait des problèmes de droit, administrait les fonds et coordonnait les activités d'un vaste ensemble d'agences autonomes de police SS et de renseignement concernant la sécurité. En bref, le Bureau II payait les salaires et achetait biens immobiliers, uniformes, armes et autres équipements pour plus de deux cent mille personnes chargées de faire marcher les camps de la mort. Il travaillait avec la Gestapo, le SD et la SS dans tout le Reich, les fonctions premières de ces départements étant l'assassinat, la déportation illégale et l'emprisonnement. Dans la mesure où tous leurs membres faisaient partie de l'organisation criminelle plus vaste opérant au sein de l'État nazi, ces derniers étaient tous passibles d'arrestation et de poursuites pour crimes de guerre. Le personnel du Bureau II méritait toutefois une attention spéciale de la part des procureurs. Ils savaient comment les fonds étaient dépensés, mais aussi où les fonds avaient été volés.

Comme un vautour autour de sa proie, le Bureau II pillait les banques et les trésors des nations occupées, pratiquait l'extorsion de fonds auprès des Juifs et de tous ceux qui voulaient obtenir des permis pour quitter l'Allemagne, confisquait les propriétés qu'ils abandonnaient derrière eux et dépouillaient les prisonniers des camps de larges sommes en or ou en argent liquide ainsi que de tous leurs objets de valeur. Sous l'administration de Spacil, des centaines de milliers d'alliances et de plombages en or avaient été fondus en lingots. Des diamants, des objets d'art, des antiquités et d'autres objets précieux avaient été vendus, mis en gage ou échangés hors d'Allemagne contre des devises étrangères.

Et ce n'était pas tout, d'après ce que le CIC venait de découvrir. Soucieux de dissimuler la source de ses pillages, le Bureau II avait établi de faux comptes dont le seul but était d'effacer toute trace de meurtre, d'extorsion et de vol. Comme un alchimiste, il transformait les biens des prisonniers des camps de la mort en lingots d'or et en argent liquide qui étaient déposés dans la banque centrale du

Reich, puis, d'un coup de plume du banquier, ces sommes se retrouvaient transférées sur de faux comptes avant d'être reversées ensuite sur d'autres comptes bancaires allemands ou des comptes privés numérotés à Genève.

À la lecture des dossiers concernant Spacil, Horn et Rosenthal n'allaient pas tarder à comprendre que les magiciens du Bureau II créaient aussi de l'argent à partir de rien : c'étaient de parfaits faux-monnayeurs. Des millions de livres anglaises en billets avaient été produits dans un endroit secret du camp de concentration de Sachsenhausen à Berlin et transférés discrètement à l'étranger pour acheter des munitions et financer des espions ainsi que des opérations de sabotage.

Le service de renseignements du CIC n'avait pas failli à sa réputation. Les transcriptions d'enregistrements de conversations, d'interviews, les notes et les rapports sur Spacil étaient certainement aussi complets que ceux des nazis eux-mêmes, et beaucoup plus exhaustifs que ceux du G-2. Le CIC ne disposait certainement pas d'autant d'hommes travaillant sur ce dossier que ses homologues du G-2, mais il avait les meilleurs. Et les meilleurs des meilleurs étaient affectés à des opérations très spéciales, comme l'équipe opérant sous couvert dirigée par Gutierrez, dont le but était de mettre au jour les plans secrets des nazis pour créer un mouvement de résistance dans l'Allemagne occupée, et de retrouver la trace de l'or et autres valeurs amassées et blanchies destinées à le financer.

Gutierrez et son équipe ne se contentaient pas d'interroger des prisonniers nazis et de suivre la trace des documents laissés par les Allemands, ils montaient également de fausses entreprises et des salles de coffre contrôlées par le CIC pour inciter d'anciens nazis à sortir de la clandestinité. Horn lut un dossier qui détaillait le fonctionnement d'une société de courtage et de change opérant au marché noir, dont le CIC se servait pour inciter des criminels suspects à y déposer argent et autres produits de leur pillage. Un autre évoquait un salon spécialisé dans l'effacement des tatouages et principalement des mentions obligatoires de groupe sanguin que tous les soldats SS portaient, tatouées sous le bras gauche, généralement près de l'aisselle. Les soldats SS fuyant leur passé nazi venaient en confiance dans ces cliniques clandestines pour faire effacer leurs tatouages et se retrouvaient jetés dans un camp de prisonniers.

Les dossiers mis de côté pour Rosenthal et Horn portaient surtout sur les activités de Spacil dans les derniers jours du Reich, quand les personnels du RSHA bourraient sous-marins, avions, camions et voitures, d'or, de bijoux, d'argent liquide et d'objets d'art, avant de fuir les décombres du Reich. La plupart s'étaient dirigés vers les Alpes autrichiennes, d'autres avaient gagné le Chili, l'Argentine et la Colombie. Ceux-ci ainsi que d'autres dossiers étaient classés secret défense pour une raison évidente. Toute personne s'y plongeant – que ce soit un agent d'un gouvernement étranger ou simplement un GI à la recherche de butin nazi pour son propre compte – risquait de mettre à profit les dossiers pour s'approprier le trésor. Un trésor composé d'énormes sommes d'or et d'argent liquide et d'une fortune en fausses livres anglaises et en dollars américains, tellement parfaits, paraît-il, que des banquiers eux-mêmes s'y trompaient.

Rien dans les dossiers sur ce sujet ne concernait l'Ahnenerbe, les chevaliers Teutoniques, le maire de Nuremberg et son conseil municipal, le château d'Himmler, ou les nombreuses expéditions lointaines entreprises par ses savants. Ces archives concernaient exclusivement la mission confiée par le chef du RSHA Kaltenbrunner, à l'Oberführer Spacil, consistant à retirer et à cacher les sommes déposées sur des comptes contrôlés par le Reich à Berlin au cours des dix derniers jours de la guerre. Spacil avait été choisi non seulement parce qu'il savait où la SS conservait ses avoirs blanchis, mais également parce qu'il avait fidèlement servi Himmler pendant plus d'une décennie et connaissait d'expérience toutes les opérations SS.

D'après les archives du CIC, le chef du Bureau II avait rejoint la SS à ses débuts, en 1931, à l'âge

de vingt-cinq ans. Après plusieurs mois de travail bénévole, le beau Spacil aux yeux bleus et aux cheveux blonds s'était vu proposer un poste de sténographe au sein de l'administration financière centrale de la SS à Munich. Trois ans plus tard, il était transféré à Berlin, comme officier de liaison entre le siège de la SS et la trésorerie du Reich. Puis il revint à Munich comme officier responsable des finances du camp de concentration de Dachau. Désormais, il avait fait ses preuves en tant que responsable administratif hautement qualifié. En attendant qu'on lui accorde un rôle plus important dans la hiérarchie SS, il avait été transféré à des postes qui le familiarisaient davantage avec l'ensemble des activités du royaume d'Himmler. Et, surtout, il avait servi sur le front russe, en charge des documents administratifs qui avaient conduit au pillage organisé de Kiev. Après quoi, il avait été promu au grade de Standartenführer, l'équivalent de colonel, et, de retour à Berlin, on lui avait donné le commandement du Bureau II.

Le succès des opérations de contrefaçon du Bureau II et l'habileté de Spacil à brouiller la trace des biens pillés avaient convaincu Kaltenbrunner, puis Himmler, qu'on pouvait lui faire confiance pour retirer de Berlin les liquidités restantes de la SS et aller les cacher en Autriche à l'intention des combattants de la résistance et des agents secrets qui constitueraient le noyau d'un mouvement clandestin visant à restaurer un nouvel ordre nazi dans l'Allemagne d'après l'occupation. Au cours des derniers jours de la guerre, Spacil avait été promu Oberführer, un grade équivalent à celui de général de brigade, avec autorité de réquisitionner toute force ou tout moyen de transport nécessaire. Puis on l'avait envoyé poursuivre sa tâche.

Vers le milieu d'avril 1945, la majeure partie des cargaisons de biens du Reich en provenance de Berlin avait déjà été répartie dans des mines de sel et autres entrepôts souterrains dans les Alpes. Le défi auquel Spacil faisait face était plus grand. Il avait un montant estimé à 25 millions en or, métaux précieux, diamants et papier-monnaie à répartir, à protéger des forces d'occupation alliées et à cacher de manière à ce qu'aucun opérationnel nazi à part lui ne puisse accéder aux différents lieux. Le paquebot Reich étant en train de sombrer, peu d'hommes étaient suffisamment fiables pour ne pas succomber à la tentation de s'approprier l'or nazi.

Spacil avait choisi les environs de Zell am See, une station dans les Alpes, comme centre de ses opérations. Il connaissait déjà la région, car la SS avait des bureaux dans le château de Fischhorn voisin, où elle mettait en œuvre un programme éminemment secret d'élevage de chevaux. Himmler en parlait comme d'une école de cavalerie, ce qui figurait d'ailleurs dans les rapports des renseignements du G-2. Mais le CIC avait appris que son véritable but n'était pas d'enseigner l'équitation. Il abritait un laboratoire de recherche génétique, où des chevaux exceptionnellement grands, rapides et superbes étaient amenés de toute l'Europe dans le but de produire un « super cheval » capable d'affronter les climats et les terrains les plus hostiles.

Apparemment, le château de Fischhorn et sa station de Zell am See étaient également une des destinations préférées des fidèles nazis qui fuyaient les Alliés. Hermann Göring et sa famille s'y étaient installés en avril 1945, quand Karinhall avait été envahi par les Soviétiques, et un certain nombre de chefs d'état-major SS et d'officiers supérieurs, sur lesquels comptait Spacil, vivaient déjà dans les environs ou se cachaient au fin fond de la montagne.

Au cours de ces dernières journées folles du Reich, Spacil avait voyagé sans arrêt, prenant l'avion entre l'Allemagne et l'Autriche, puis faisant la navette entre le château de Fischhorn, la grandiose demeure de sa femme à Bad Ischl et la maison de ville de sa maîtresse à Salzbourg. Quand il ne voyageait pas par air, il se déplaçait en convoi : une berline Mercedes, plusieurs jeeps et un camion chargé de trésors. Quand l'armée alliée s'était approchée du château de Fischhorn, il s'était débarrassé du camion et des jeeps, avait transporté or et autres trésors dans des sacs et des coffrets fermés à clé

entassés dans le coffre et sur la banquette arrière de sa Mercedes. En multipliant les allers-retours, il avait noué une série de contacts susceptibles de former l'armée de résistance – des fermiers et des forestiers, des employés de bureau, des commerçants et des membres des Jeunesses hitlériennes.

Parmi les nombreux haut gradés qu'il avait rencontrés en avril 1945, se trouvaient son supérieur immédiat Ernst Kaltenbrunner et les subordonnés immédiats de Kaltenbrunner, le chef du Bureau IV de la Gestapo Heinrich Müller et le chef de la police criminelle Friedrich Panzinger, qui, tous les deux, avec Martin Bormann, figuraient en haut de la liste du G-2 des hommes les plus recherchés. Les rapports du CIC faisaient état de nombreux autres contacts importants, parmi lesquels Otto Skorzeny, l'homme de commando préféré d'Hitler, et le Sturmbannführer Schuster, le principal adjoint de Spacil. Et, plus important pour l'enquête de Horn, Erich Naumann, l'officier de renseignements qui avait commandé les escadrons de la mort en Russie et avait été transféré à Nuremberg juste avant l'arrivée des forces alliées. Un centre de communications établi au château de Fischhorn assurait la liaison avec le bunker du Führer à Berlin où d'autres membres du haut commandement nazi s'étaient retrouvés pour la dernière fois.

Le CIC avait découvert le rôle que l'Oberführer avait joué lors des derniers jours du Reich dans des circonstances dramatiques. Spacil était au volant de sa Mercedes après avoir caché une partie du trésor à Graz en Autriche, le 7 mai, quand, à l'entrée de Zell am See, il était tombé sur une sentinelle américaine menant hors du village une longue colonne de soldats allemands prisonniers. Le moment était venu de disparaître. Spacil avait abandonné son véhicule, s'était déguisé en sergent et avait rejoint les Volksgrenadiers du 352^e, qui étaient conduits à pied au camp de prisonniers de guerre de Munich. En chemin, il avait fait part de son identité au commandant de la division, le capitaine Gerhardt Schlemmer, en lui demandant, comme une faveur, de ne pas révéler son véritable grade. Avec la bénédiction du commandant, Spacil serait désormais connu comme le sergent Aue.

Le capitaine Schlemmer ne s'était pas vraiment senti à l'aise à l'idée de se prêter à ce subterfuge, mais il avait fini par l'accepter. Cependant, une fois arrivé au camp de prisonniers de guerre d'Eresburg, le capitaine s'était ravisé. Spacil avait déjà laissé entendre à Schlemmer qu'il avait accès à un trésor caché d'un million de dollars en or, dont il avait l'intention de se servir, avec l'aide et la coopération de Schlemmer, pour monnayer sa sortie de la prison militaire. En plus d'acheter leur liberté à tous les deux, Spacil avait proposé à Schlemmer une partie du trésor pour disparaître et prendre une autre identité, comme lui-même en avait l'intention.

Ne sachant pas s'il devait croire Spacil, Schlemmer avait discuté de la proposition avec son adjoint, le lieutenant Walter Hirschfeld. Le lieutenant n'avait pas approuvé ce marché. Le capitaine encourait la peine de mort s'il était pris en train d'aider Spacil à fuir. Avant de battre en retraite avec les Volksgrenadiers en Autriche, Hirschfeld avait servi sur le front russe avec une compagnie de soldats pour déménager du mobilier précieux, du champagne, des mets raffinés et autres produits de luxe confisqués dans les maisons des Juifs. Conformément aux ordres, les biens devaient être livrés dans les villas personnelles des hauts dignitaires nazis. Spacil et les autres officiers SS vivaient comme des princes tandis que des soldats du rang de Hirschfeld étaient abandonnés au froid et à la faim dans les steppes de Russie. Il ne voulait pas voir Spacil s'enfuir pour aller récupérer ses millions tandis que les Volksgrenadiers et des centaines de milliers d'autres soldats qui s'étaient vraiment battus dépérissaient dans des camps de prisonniers de guerre.

En compagnie de Hirschfeld, Schlemmer était allé révéler la véritable identité du sergent Aue à l'officier de renseignements américain John Alter. Après qu'Alter eut mené son enquête et fut convaincu que le sergent Aue était effectivement Josef Spacil, il avait consulté l'agent opérationnel du CIC, Claus Nacke. Alter et Nacke avaient ensuite conçu un plan pour amener Spacil à révéler

l'emplacement d'une ou plusieurs cachettes du butin SS. Ils avaient mis discrètement sa tente sur écoute pour enregistrer les conversations entre lui, Schlemmer et Hirschfeld. Pour faire parler Spacil, le CIC s'était arrangé avec Schlemmer et Hirschfeld pour qu'ils persuadent l'Oberführer qu'ils pourraient obtenir sa libération en achetant un des « gardes américains corrompus » afin qu'il leur vende un certificat de décharge. Le document porterait la signature indispensable et l'empreinte à l'encre noire du pouce d'un officier américain. Une fois que les fonds seraient parvenus à leur destination et que Spacil aurait le certificat, il ne lui resterait plus pour obtenir sa liberté qu'à compléter le document avec le nom du sergent Aue.

Après plusieurs semaines passées ensemble dans la tente du camp, pendant lesquelles de nombreuses heures de conversation avaient été enregistrées, Spacil avait commencé à s'impatienter. Selon lui, il était impératif qu'il soit libéré le plus tôt possible, faute de quoi il perdrait le contact avec tout son réseau d'agents de terrain récemment mis en place. Disposant de toutes les informations qu'ils pensaient pouvoir obtenir, Schlemmer et Hirschfeld avaient fait semblant d'approcher leur contact américain corrompu, le lieutenant Nacke.

Le lieutenant avait joué parfaitement son rôle. Spacil avait donné à Nacke une lettre signée destinée à un forestier de Taxenbach, près de Zell am See. Une fois le contact établi et la lettre remise, Nacke devrait donner au forestier un mot de passe, « soleil », et il serait conduit à un des endroits où était caché le trésor. Si tout se passait bien et que Spacil obtenait sa liberté, d'autres fonds seraient débloqués à l'intention de Nacke pour la libération de Schlemmer et de Hirschfeld.

Nacke avait pris le commandement de l'opération. Accompagné par Alter, et avec le Volksgrenadier Hirschfeld comme guide, ils s'étaient rendus en voiture à Taxenbach, au fin fond des Alpes autrichiennes. Après quelques difficultés, ils avaient rencontré les contacts de Spacil, donné le mot de passe et avaient fini par être conduits jusqu'à une ferme à Rauris, à une douzaine de kilomètres environ au sud de Zell am See. Là, sous le plancher d'une grange, on leur avait montré près d'un million de dollars en lingots d'or. Après que les contacts locaux de Spacil eurent été arrêtés, on avait fouillé les lieux et découvert près d'une centaine de milliers de dollars en billets derrière une cloison en briques dans le grenier.

Le 18 juin, Alter, Nacke et Hirschfeld avaient chargé cette partie de la fortune de Spacil – dix-neuf sacs de pièces et de lingots d'or, trois sacs d'argent, deux boîtes de pièces et 117 752 dollars en espèces – dans une jeep avec une remorque et pris le chemin du QG du CIC à Pullach.

Mais tout ne s'était pas produit comme prévu. Sur le trajet de retour, Alter avait perdu le contrôle de sa jeep et, gravement blessé, avait échoué dans un hôpital de Munich. La raison de la difficulté éprouvée par Alter à conduire sur les routes de montagne n'avait pas tardé à être révélée. En lui enlevant sa chemise et son pantalon à l'hôpital, on avait découvert qu'Alter portait sur lui 220 francs or, 2 780 liras or, 850 billets d'une livre anglaise, neuf bagues, quatre montres et une croix incrustée de pierres précieuses dont des diamants. Apparemment, même les officiers de renseignements américains étaient incapables de résister au butin nazi.

Le tout était de savoir, bien sûr, quelle quantité du trésor avait été retirée en une seule mission en Autriche. Le CIC était passé à la vitesse supérieure en utilisant les contacts de Spacil, et Hirschfeld comme agent opérationnel clandestin. L'équipe, rejointe plus tard par l'ancienne secrétaire de Spacil, Greidl Biesecker, s'était avérée remarquablement performante. Deux cent mille dollars en lingots d'or avaient été retrouvés dans un deuxième endroit, et plus de deux millions au fond d'une mare peu profonde, cachés dans des greniers ou enterrés sur les bas-côtés de routes. On était loin, évidemment, des vingt millions estimés sous forme d'autres valeurs dont le CIC pensait qu'ils étaient toujours cachés.

Mais le temps avait commencé à manquer. Spacil s'impatientait et devenait de plus en plus méfiant devant le délai mis à lui délivrer son certificat de décharge. Il avait fini par cesser complètement de parler, et avait été inculpé et enfermé dans une cellule de prisonnier de guerre à Camp Oklahoma, près de Munich, avec d'autres officiers SS de haut rang. Une fouille au corps complète avait révélé trois capsules de cyanure cousues dans ses vêtements. À la fin, il fut transféré au camp de prisonniers de Bischofswiesen, dans un château où les nazis avaient jadis incarcéré plusieurs centaines d'Anglais déportés des îles anglo-normandes de Jersey et de Guernesey. Là, les spécialistes du CIC l'avaient soumis à de très sévères interrogatoires.

Spacil avait commencé par proclamer qu'il ne connaissait ni les endroits où étaient cachés les espèces et l'or volés, ni les noms ni l'endroit où se trouvaient ses anciens collègues. Sa langue n'avait pas tardé à se délier après d'autres interrogatoires, quand il avait été confronté avec ce que le CIC avait trouvé. Il avait alors laissé échapper des bribes d'information fascinantes et parfois incroyables. C'est au lieutenant-colonel Gutierrez qu'était revenue la tâche de les rassembler pour former un ensemble cohérent.

L'information la plus incroyable livrée par Spacil portait sur les derniers jours d'Hitler à Berlin et les plans d'Himmler pour une résurgence néonazie. Spacil prétendait qu'Hitler n'était pas mort dans son bunker. Profitant de la nuit et habillé en civil, il avait été secrètement évacué de Berlin dans un petit avion. Le corps partiellement brûlé d'un sosie avait été laissé derrière lui pour tromper les Russes.

Spacil disait également qu'on lui avait remis un important ensemble de valeurs en plus des espèces, de l'or et des bijoux, afin de les cacher pour le Reich. Parmi les trésors se trouvait le dernier uniforme que le Führer avait porté dans son bunker, ses journaux intimes, les bijoux d'Eva Braun et une importante correspondance personnelle entre Braun et Hitler. Il affirmait que le Führer et sa maîtresse avaient failli disparaître quand l'avion les transportant s'était écrasé non loin de Berlin, mais on était finalement venu à leur secours et des agents secrets les avaient mis à l'abri au château de Fischhorn.

Beaucoup plus intéressant pour Horn et Rosenthal, Spacil prétendait détenir des informations de première main concernant l'endroit où étaient cachés les joyaux de la Couronne. Lors d'une réunion à Berlin le 1^{er} avril avec Kaltenbrunner, le chef de la Gestapo Heinrich Müller et les chefs d'état-major du RSHA, Spacil avait appris que, sur ordre du Reichsführer-SS, les trésors les plus précieux de la collection du Saint Empire avaient été transportés de Nuremberg au château de Fischhorn par un agent de la Gestapo. Là, une fois chargés dans la Mercedes personnelle d'Himmler, on les avait immergés à l'extrémité sud du lac Zell.

Le butin nazi

30 juillet 1945

Horn et Rosenthal passèrent le reste de la journée à lire les rapports les plus divers du CIC, détaillant par le menu les enquêtes approfondies sur des officiers nazis et les agents secrets suspectés de résistance, les chasses au trésor autour du château de Fischhorn et de Zell am See, et les résumés d'interrogatoires s'y rapportant. Les enquêtes concernant Spacil et ses comparses du RSHA allaient sans aucun doute se poursuivre pendant des années, mais Horn et Rosenthal en avaient déjà suffisamment lu pour comprendre pourquoi le CIC n'avait pas partagé ses informations avec les autres services de renseignements, et pourquoi, sauf extraordinaire, une fois la chasse aux trésors terminée, leurs enquêtes, et peut-être même la sienne concernant les bijoux de la Couronne, ne seraient jamais rendues publiques.

Après de telles révélations, les sujets de conversation ne leur manquèrent pas ce soir-là quand ils regagnèrent Camp Freising à une heure tardive et qu'ils comparèrent leurs notes. Il n'était pas question de faire la moindre cuisine pour le dîner, ni de se détendre autour d'une bouteille de vin ou en jouant aux échecs, pas plus que de mettre Joséphine Baker sur le Victrola. Ils passèrent la soirée à commenter leurs découvertes et à méditer sur l'intérêt que les services de renseignements américains dans leur ensemble portaient à l'Allemagne d'après-guerre.

Les documents qu'ils avaient étudiés avaient mis Rosenthal de très mauvaise humeur, ce qui n'était pas son genre. Le Bureau II était la division qui avait contraint sa famille à abandonner sa demeure de Munich et sa librairie, et les deux haut gradés nazis que Spacil avait retrouvés au château de Fischhorn – le chef de la Gestapo Heinrich Müller et l'administrateur du RSHA, l'Oberführer Friedrich Panzinger, toujours recherché par les Alliés – étaient directement responsables de l'exécution des oncles, des tantes et des cousins de Rosenthal. Et ce n'était pas tout. Les archives du CIC soulevaient des points troublants concernant la façon dont les renseignements étaient obtenus et utilisés dans l'Allemagne d'après-guerre. Les activités du CIC n'étaient pas aussi rigoureuses et conformes à la morale qu'on voulait le faire croire au public et à la plupart des officiers de renseignements eux-mêmes.

D'après ce qu'ils avaient lu, l'enquête concernant Spacil était en fait l'histoire d'un ancien criminel nazi haut gradé, actuellement détenu dans un camp spécial du CIC et qui travaillait avec les chefs du renseignement pour récupérer le butin nazi. Mais ce butin n'était pas rendu aux victimes dont les vies avaient été détruites et les biens confisqués par les nazis, ni versé dans un fonds plus vaste pour contribuer à la reconstruction d'une Europe épuisée par la guerre. Il était évident qu'il était transféré apparemment sans aucune surveillance de la part de l'USFET dans des comptes contrôlés par le CIC pour renforcer sa propre trésorerie et développer probablement ses opérations d'espionnage classées secret défense. L'immense fortune en fausse monnaie était peut-être en train de prendre la

même direction.

Les manœuvres du CIC ne s'apparentaient pas à la conduite criminelle du Bureau II se livrant à des opérations de blanchiment d'argent, mais c'était le même principe. Ni Horn ni Rosenthal n'étaient vraiment choqués par ces révélations. Ils servaient au sein du G-2 depuis assez longtemps pour savoir que des opérationnels à un haut niveau décidaient souvent que tous les moyens étaient bons pour arriver à leurs fins. Pourtant, l'enquête sur Spacil mettait en évidence les contradictions troublantes qui existaient entre les paroles et les actions de leur patrie d'adoption. Ces paroles sonnaient désagréablement creux pour ces deux officiers de renseignements qui avaient consacré leurs carrières militaires à rétablir la justice dans un pays où droits de l'homme, libertés civiles et liberté d'information avaient été ignorés pendant plus d'une décennie. Horn avait été tout de suite attiré par les grands principes de justice et de droiture que professait la MFAA. D'après ce que Horn et Rosenthal avaient pu voir des dossiers concernant Spacil, le CIC ne respectait pas les mêmes règles.

Première découverte embarrassante, Spacil, occupé à marchander de l'information et du butin nazi en échange de sa vie, ne figurait pas sur la liste des prisonniers nazis passibles de poursuites criminelles. Non qu'il ne finisse pas par être poursuivi – il pourrait se retrouver au tribunal accusé de crimes de guerre. Mais compte tenu de la date du dernier rapport figurant dans les dossiers du CIC, il jouissait d'un traitement de faveur comme témoin protégé. Plutôt qu'il soit pendu, le gouvernement d'occupation et le CIC préféraient, semble-t-il, qu'il les aide dans leurs propres opérations de renseignements.

Le cas de Walter Hirschfeld constituait également un exemple de justice pervertie. L'ancien officier SS avait publiquement confessé avoir pillé les maisons de résidents juifs à Kiev. Sous prétexte qu'il avait aidé à arrêter Spacil, on lui avait accordé la liberté, un salaire et un poste comme agent secret du CIC. D'après les rapports récapitulatifs du CIC, il avait infiltré par la suite plusieurs opérations de résistance, mais avait été récemment relevé de ses fonctions car soupçonné de faire chanter d'anciens nazis et de voler le butin du Reich. Pire, il était également impliqué dans un meurtre perpétré pour couvrir son double jeu envers le CIC. Recruter d'anciens nazis pouvait présenter un avantage à court terme, mais cela équivalait à développer la corruption dans les rangs du renseignement et à tous les niveaux. On ne pouvait pas plus faire confiance à Hirschfeld qu'à Schmeissner ou à Fries, qui travaillaient au palais de justice de Nuremberg.

Il y avait aussi le problème de l'officier de renseignements John Alter, surpris à voler le butin nazi qu'il avait récupéré avec Nacke, l'agent du CIC. Il n'avait pas été poursuivi, mais simplement muté en dehors du CIC. Son crime n'était évidemment pas du même ordre que ceux des criminels qui avaient d'abord amassé les trésors, mais personne ne s'était soucié de lui demander des comptes. Finalement, il avait été libéré de façon parfaitement honorable et était rentré chez lui.

Ce qui était encore plus surprenant et perturbant, c'étaient les preuves de corruption à divers niveaux du commandement américain apparaissant dans le dossier Spacil. Les efforts pour retrouver le trésor à l'intérieur et tout autour du château de Fischhorn, qui concernaient directement Horn dans son souci de retrouver les bijoux de la Couronne, en étaient un parfait exemple.

Le lieutenant-colonel Gutierrez, ou un de ses subordonnés, avait envoyé un officier de renseignements en Autriche pour voir ce qu'on pouvait retrouver. L'officier de renseignements avait reçu l'ordre de draguer une partie du lac Zell et également de récupérer des dossiers SS et d'autres documents nazis dont on savait qu'ils étaient à Fischhorn quand les Américains avaient pris possession de l'endroit. À son arrivée, il avait trouvé l'endroit vidé non seulement des documents, mais de pratiquement tout son mobilier, dont un grand coffre, semblable à celui qui se trouvait dans le château d'Himmler.

La surveillance à l'intérieur et autour du château de Fischhorn était pratiquement nulle. Outre le vol de dossiers et le déménagement du coffre et d'autres meubles, les GI se servaient à volonté de souvenirs et se retrouvaient à la piscine pour s'amuser, sans oublier les beuveries et les bains de soleil dénudés avec les jeunes Autrichiennes du coin. De grandes quantités du champagne français de Göring, du rhum espagnol et des cigarettes avaient disparu. Un officier d'occupation haut gradé avait même expédié le lit de Göring, au complet avec les draps, chez lui, à Atlanta.

Plus intéressant encore pour Horn, comme sans doute pour Mason Hammond, c'était que plusieurs objets manquants du château avaient un rapport direct avec les enquêtes de la MFAA visant à retrouver les objets et à les rapatrier. Le plus précieux était un tableau du célèbre peintre flamand, Hans Memling, la *Vierge à l'enfant*. Avaient également disparu la dague de Reichsmarschall de Göring et un sabre incrusté de pierres précieuses. Comme le révélèrent les documents du CIC, le tableau avait été consigné comme preuve, avant de disparaître dans la collection particulière d'un général américain. La dague avait été emportée et vendue par un GI pour financer l'achat d'un élevage de poulets au Texas.

Le vol du sabre de Göring était tout aussi scandaleux. D'après les documents, le sabre avait été subtilisé et gardé par un troisième officier qui disait l'avoir trouvé par hasard au château de Veldenstein où Frau Göring avait été mise à l'abri par les Américains le 11 juin 1945. L'officier avait avoué avoir pris le sabre, affirmant qu'il n'avait pas grande importance. Frau Göring, elle, avait donné une toute autre version. Elle prétendait que l'officier américain avait voulu lui faire croire que son mari allait être libéré de prison le lendemain. Dans l'euphorie, elle lui avait remis le plus bel uniforme de Göring, des médailles et le sabre, afin que son mari puisse rentrer triomphalement chez lui en grande tenue.

Horn et Rosenthal préféraient ne pas s'étendre davantage sur les aspects les plus douteux des interventions des services de renseignements que les archives mettaient en évidence. On relevait des erreurs, des vols, de la négligence des deux côtés. Leur tâche plus immédiate était de déterminer l'exactitude des informations fournies par Spacil.

La plus grande partie de ce que l'Oberführer avait dit au capitaine Schlemmer au camp de prisonniers de guerre Oklahoma, et qu'il avait répété plus tard aux officiers du CIC après son arrestation, était vraisemblable. Himmler et Kaltenbrunner avaient tenté de mettre en place un réseau de résistance basé en Autriche, et engagé Spacil pour l'administrer et le financer. Si le mouvement de résistance ne parvenait pas à empêcher l'invasion de l'Allemagne, ses membres devraient alors infiltrer le gouvernement d'occupation et œuvrer pour impulser un mouvement révolutionnaire dont le but final était de mettre en place un nouvel ordre du Reich.

D'après les archives, il apparaissait clairement que le mouvement de résistance était bien moins organisé que les opérations du RSHA pendant la guerre. Il s'était finalement révélé inefficace. En tout cas, il avait bénéficié d'un financement important. En quelques jours, Spacil avait réussi le tour de force de cacher quelque 25 millions de dollars de biens du Reich. La découverte d'éléments de ce trésor aux endroits mêmes que Spacil avait indiqués aux enquêteurs était la preuve que ces fonds existaient bien et que l'Oberführer disait la vérité.

En même temps, Spacil avait fourni au CIC d'autres témoignages apparemment faux. Le plus évident était le récit détaillé de l'Oberführer des derniers jours d'Hitler, que Spacil prétendait avoir appris au château de Fischhorn au cours de communications radio avec Hitler et d'autres membres du haut commandement nazi dans le bunker du Führer.

Au cours de ses premières dépositions, Spacil prétendait qu'Hitler avait été blessé par un shrapnel pendant une incursion à la surface pour assister à l'invasion de Berlin par les Soviétiques. Cela ne

collait pas avec les renseignements donnés par le G-2 à Rosenthal. Spacil prétendait aussi qu'Hitler ne s'était pas suicidé dans le bunker, mais avait été capturé par les Soviétiques et exfiltré de Berlin. Même si c'était plausible, tout prouvait qu'il en avait été autrement. Qui plus est, Spacil s'était lui-même contredit au cours d'un interrogatoire ultérieur en disant qu'Hitler s'était enfui de Berlin par avion.

Pour Rosenthal, Spacil avait certainement fabriqué de toutes pièces les premiers récits pour impressionner le capitaine Schlemmer à Camp Oklahoma par son importance et son influence au sein de la hiérarchie nazie. Si Schlemmer était suffisamment impressionné, il pourrait alors croire que Spacil avait accès à l'or et aux espèces qu'il prétendait avoir cachés. Plus tard, après qu'il eut été livré au CIC, Spacil pouvait très bien avoir joué la comédie auprès des enquêteurs pour leur faire croire ce qu'ils redoutaient le plus : qu'Hitler était toujours vivant et aux mains des Soviétiques. Les Américains n'oseraient pas pendre un homme si précieux capable de leur faire connaître la vérité.

Il y avait aussi le problème des effets personnels d'Hitler, dont des journaux intimes, la correspondance et les bijoux d'Eva Braun. D'après Spacil, le général de la Luftwaffe Robert Ritter von Greim et la pilote d'essai Hanna Reitsch avaient reçu l'ordre de se rendre à Berlin en avion dans le cadre d'une mission spéciale pour les prendre ainsi que d'autres objets de valeur non identifiés avant que les Soviétiques n'envahissent la ville. Le duo était supposé avoir effectué son échappée désespérée à minuit, le 28 avril, décollant sur un monoplane monomoteur de la large avenue faisant face à la porte de Brandebourg. Leur avion s'était élevé dans le ciel de Berlin au milieu d'une pluie de balles et d'explosions de bombes soviétiques. Spacil soutenait d'ailleurs que ce n'avait pas été le seul avion à fuir Berlin au cours de ces dernières heures.

Spacil n'avait pas précisé qui au sein du commandement nazi lui avait révélé tout cela, mais il avait réussi à fournir suffisamment d'informations alléchantes pour que le CIC ait de bonnes raisons de le croire. L'Oberführer prétendait qu'un autre avion transportant certains des effets personnels d'Hitler ainsi que d'autres trésors du Reich s'était écrasé non loin de Munich. Il avait donné la date, l'heure présumée et l'endroit. Les pilotes avaient tous les deux été tués dans le crash et la cargaison récupérée par des membres de la résistance. Des officiers de renseignements avaient été en mesure de confirmer qu'il y avait bien eu un crash d'avion concordant avec le témoignage de Spacil. Mais la présence de sa prétendue cargaison n'avait pas pu être confirmée.

Et puis il y avait le problème des bijoux de la Couronne. Et cela était le plus important pour l'enquête de Horn. Spacil prétendait avoir entendu parler des trésors au cours d'une réunion des chefs d'état-major du RSHA d'Himmler, qui s'était tenue dans le bureau de Kaltenbrunner à Berlin le 1^{er} avril. Pendant la réunion, Müller, le chef de la Gestapo, avait informé Kaltenbrunner et les membres du RSHA que les objets d'art avaient été protégés. D'après ce que Spacil estimait être des ordres venant du Reichsführer-SS, les cinq trésors majeurs de la collection du Saint Empire avaient été mis sous scellés à l'intérieur de coffres en zinc fabriqués pour l'occasion, et déménagés du bunker de l'allée du Forgeron par un officier de la Gestapo digne de confiance. Ils avaient été transportés ensuite par la route jusqu'au château de Fischhorn à l'arrière de la Mercedes d'Himmler, puis immergés dans la partie sud du lac. Spacil prétendait ne pas savoir qui avait été dépêché à Nuremberg pour accomplir la tâche en question, ni qui était susceptible de fournir d'autres détails.

Tout comme ses récits à propos d'autres trésors cachés, ce que disait Spacil pouvait être vrai. Les conteneurs en cuivre mentionnés par Lutze, le directeur du musée, et les deux conseillers municipaux, pouvaient avoir été placés à l'intérieur de caisses en zinc plus grandes pour les protéger des éléments. À moins qu'Himmler et ses adjoints, ou Lutze lui-même, n'aient été bernés sur le contenu du coffre. Mais le détail le plus important – le déménagement des trésors dans des conteneurs

scellés – cadrait avec le témoignage des conseillers municipaux Fries et Schmeissner.

En se fondant sur ce qu'avait dit Spacil aux enquêteurs, le CIC avait essayé en vain de localiser les joyaux de la Couronne dans le lac Zell. Le fait que le CIC ne soit pas parvenu à retrouver la Mercedes d'Himmler ne prouvait pas que Spacil mentait. Les eaux fraîches et placides du lac étaient très profondes, rendant difficile toute opération de récupération. On mettrait peut-être des semaines ou des mois avant de localiser la voiture avec les trésors, et on ne savait même pas s'ils étaient à l'intérieur.

Rosenthal trouvait qu'il y avait suffisamment de précisions dans le récit de Spacil pour croire que les joyaux de la Couronne étaient effectivement venus échouer dans le lac Zell.

« C'est seulement une question de temps, et ils réapparaîtront, dit-il. En même temps que la voiture d'Himmler et, pourquoi pas, les journaux intimes du Führer. »

Horn n'était toujours pas convaincu. Outre la question du métal employé pour fabriquer les conteneurs, plusieurs choses le troublaient.

Pourquoi, d'abord, la destination des trésors aurait-elle été discutée ouvertement au cours d'une réunion des chefs du RSHA ? Si Himmler avait eu l'intention de garder l'endroit secret pour un mouvement de résistance nazi ou néonazi, pourquoi le divulguer devant des hommes dont, à ce moment de la guerre, il pouvait raisonnablement penser qu'ils seraient peut-être un jour interrogés par des enquêteurs du renseignement, ou accusés de crimes de guerre ? Mieux valait confier cette information à un agent secret, quelqu'un qui n'apparaîtrait pas sur les radars des Alliés, comme Spacil, qui n'avait pas révélé à ses collègues officiers de haut rang les endroits où il cachait son or.

Il y avait aussi la question de l'immersion des joyaux de la Couronne dans le lac, une éventualité qui avait éveillé les soupçons de Horn depuis que Rosenthal lui en avait parlé. Il n'était pas logique que le trésor ait été immergé dans le lac, alors que de l'or et d'autres objets de valeur nazis avaient été cachés dans des endroits facilement accessibles, sous des lames de plancher dans une scierie du Tyrol par exemple, ou sous des rochers dans les Alpes.

« Comment les agents nazis les auraient-ils récupérés ? demanda-t-il à Rosenthal. Comment savoir si les conteneurs resteraient étanches et si l'eau n'endommagerait pas les objets ? »

Rosenthal joua alors l'avocat du diable en avançant qu'Himmler avait fait sceller les conteneurs en cuivre dans des caisses en zinc pour avoir une double couche de protection.

« Et d'ailleurs, ajouta Rosenthal, les joyaux de la Couronne n'ont rien à voir avec les autres trésors. Ils prendront de l'importance seulement quand le mouvement de résistance ou un Reich néonazi sera revenu au pouvoir. »

Rosenthal avait raison. Les joyaux de la Couronne n'étaient pas des biens monnayables, susceptibles d'acheter des gardes pour libérer un prisonnier de guerre, ou se procurer des vivres et des armes au marché noir. Leur valeur intrinsèque en faisait des objets destinés à l'homme qui serait roi, au nouvel empereur du Reich. Un tel dirigeant, arrivé au pouvoir, pourrait probablement ordonner de vider le lac, ou envoyer des équipes de plongée pour remonter la Mercedes.

Horn n'était toujours pas convaincu que le trésor se trouvait là où Rosenthal le disait depuis le début. Toutefois, son problème immédiat était de savoir quoi faire à ce propos. Une équipe de plongeurs de la Navy était déjà en train d'explorer le lac Zell. De toute façon, il était peu probable que Horn, au cours des neuf derniers jours de son enquête, puisse retracer le déplacement d'un officier de la Gestapo toujours non identifié entre Nuremberg et Zell am See.

Horn décida de retourner à Nuremberg. L'histoire que les deux conseillers municipaux avaient racontée était vraisemblable, à un point près. Aucun officiel de la ville, il en était certain, n'aurait confié un trésor historique de l'importance des joyaux de la Couronne à un officier de grade incertain et de nom inconnu. Qui plus est, les édiles municipaux en Allemagne étaient réputés pour leur respect

maniaque des procédures administratives. Même si le maire leur avait spécifiquement demandé de ne pas garder de trace de ce qui serait leur dernier rendez-vous dans le bunker, Fries et Schmeissner se seraient souvenus de la date du transfert. Quel autre aspect de l'histoire cachaient-ils ? Et qui protégeaient-ils ? Spacil lui-même ? Ou peut-être, comme l'avait dit Troche, une secte teutonique clandestine spécialement chargée de protéger les symboles du passé du Reich et de les préserver pour le futur ?

À part ce que les conseillers municipaux pouvaient savoir en plus, tout ce que Horn avait appris jusqu'à présent – d'après ses discussions avec Troche, sa brève mais écœurante visite à la crypte d'Himmler et les rapports d'enquêtes du CIC – prouvait l'importance des trésors du Saint Empire pour Hitler. Il fallait qu'il suive la seule piste qui lui restait. Tant que des nazis ou des néonazis auraient encore en leur possession ces symboles dynastiques, l'ombre d'un IV^e Reich serait toujours menaçante.

« J'ai une idée, dit-il à Rosenthal. Je vais faire peur aux deux conseillers municipaux de Nuremberg pour qu'ils crachent tout ce qu'ils ont sur la conscience.

– Comment vas-tu faire ? »

Horn dit qu'il avait un plan, un stratagème sorti tout droit du propre traité d'échecs de Rosenthal. Il fallait qu'il passe à l'attaque. Tout ce que Felix aurait à faire serait de persuader Gutierrez de transférer l'Oberführer Spacil à Camp King à Francfort.

Rosenthal ne trouvait pas que c'était une manœuvre très réaliste. Gutierrez ne laisserait jamais Horn interroger Spacil sans un ordre direct de l'USFET. Seul le CIC était autorisé à l'approcher.

« Je ne vais pas l'interroger. En tout cas, pas tout de suite. Je veux juste qu'il soit amené à Francfort. »

Rosenthal doutait toujours que la demande de Horn soit prise au sérieux. Même si le CIC consentait à déplacer le prisonnier, la demande devrait venir de quelqu'un de plus haut gradé qu'un lieutenant de la MFAA.

« Demande à Gutierrez qu'il aborde le sujet avec Patton, lui dit Horn. Si le colonel proteste trop fort, je dirai à Mason Hammond de demander ce que le CIC a fait des deux millions de dollars du trésor nazi qu'il a récupérés à Zell am See. Et pendant que tu y es, demande-lui où est passé le tableau de Memling. Dis-lui que la MFAA veut le récupérer. Cela devrait accélérer les choses. »

Camp King

1^{er}-4 août 1945

Le succès du plan de Horn reposait sur la ruse, un goût pour la dramaturgie et l'élément de surprise indispensable. À son retour à Nuremberg, le lieutenant préféra ne pas révéler à Günter Troche le but de son voyage. Malgré le rôle essentiel que jouait le conservateur dans son enquête, Horn ne pouvait pas courir le risque que, par inadvertance, il mette ses collègues du musée au courant de la manœuvre audacieuse qu'il allait tenter. Rien ne prouvait, malgré l'absence de Liebel auprès de son conseil municipal, que ses fidèles soldats n'étaient plus en contact les uns avec les autres, ni qu'un ordre modernisé des chevaliers Teutoniques, à condition bien sûr qu'une telle confrérie existe, n'ait pas complètement infiltré l'administration d'occupation. Personne parmi les civils n'était au-dessus de tout soupçon.

Faire confiance au capitaine Thompson était tout aussi aléatoire. L'officier de liaison de la MFAA s'était obstiné à vouloir étouffer son enquête dans l'œuf, et il avait fallu la menace de perdre son job au sein des troupes d'occupation pour qu'il accompagne le lieutenant au palais de justice afin d'interroger Schmeissner et Fries. Mais, en dépit de ses doutes, Horn avait besoin du soutien du capitaine, sinon son plan ne risquait pas d'aboutir.

Thompson n'était pas à sa table habituelle au bar du club des officiers, ni au QG d'occupation. Agréable surprise pour le lieutenant, le capitaine était sur le terrain. Horn le trouva devant la tour de Tiergärtner, sur la place pavée juste en contrebas de l'allée du Forgeron, en train de superviser une équipe d'ouvriers qui recouvrait d'ardoises la maison d'Albrecht Dürer.

« Impressionnant, dit Horn, en félicitant le capitaine de sa décision de préserver la demeure historique. Le commandant Hammond va être ravi. »

Thompson accepta ces compliments comme le lieutenant le prévoyait – non comme un rappel d'un précédent conseil de Horn lui enjoignant de réparer la maison du maître, mais parce que cela s'imposait. Une grande partie de ce qui restait de Nuremberg était dégagée à la pelle, et les gravats ensevelis, mais ce bâtiment, symbole de ce qui était vraiment merveilleux et éternel dans la vieille ville, serait une source d'inspiration pour les nouvelles générations.

Le capitaine paraissait heureux de le voir. Il guida Horn à travers les vestiges du bâtiment et ses colombages, jusqu'à une pièce à l'arrière où une autre équipe ôtait le plâtre des reliefs architecturaux des murs et restaurait le bâtiment. Même si la maison ne retrouvait pas tout à fait son état antérieur, Thompson et son équipe avaient sauvé des gravats un maximum d'éléments originaux.

Thompson tenait à mettre Horn au courant des évolutions positives également survenues en ville. Une équipe travaillant dans un château à proximité avait retrouvé l'encadrement massif qui soutenait les panneaux du retable de Veit Stoss et les figurines dorées entreposées dans le bunker de l'allée du Forgeron. Le retable, maintenant au complet, était prêt à être rapatrié en Pologne. Plus important

encore pour les projets ultérieurs de la MFAA, le nouveau gouverneur militaire, le colonel Charles Andrews, avait promis de restructurer l'administration civile et d'obtenir les dollars et le personnel militaire nécessaires pour remonter le moral des troupes d'occupation. Thompson prévint Horn qu'il allait également constater de nouveaux changements favorables dans toute la ville avant le début des procès.

L'optimisme surprenant du capitaine facilita la tâche de Horn lorsqu'il lui expliqua le service qu'il attendait de lui. Le lieutenant profita de ce qu'ils se trouvaient un peu à l'écart sur la place pavée, loin des ouvriers.

« Je voudrais que vous arrêtiez Schmeissner et Fries », dit Horn.

Thompson mit quelques instants à comprendre que Horn était parfaitement sérieux. Il voulait que le capitaine signe des mandats le matin même.

Comme prévu, Thompson se montra stupéfait à cette idée. Les deux conseillers municipaux avaient déjà avoué leur participation au vol. Pour lui, l'affaire était terminée. Il était temps de passer à autre chose.

« Mon but est de faire peur à Fries et à Schmeissner, pour leur faire croire que les services de renseignements de l'armée savent parfaitement que les conseillers municipaux ont conspiré dès le début pour cacher les joyaux de la Couronne, et que, Himmler et Liebel étant morts, le commandement allié a l'intention de leur faire porter le chapeau. »

Thompson prit un air glacial. Comme Horn le ferait plus tard remarquer à Rosenthal, il paraissait près de regagner *illico* le club des officiers pour boire un verre. À moins que ce ne fût pour faire comparaître le lieutenant devant le nouveau gouverneur militaire pour qu'il lui passe un savon.

Le plan, expliqua encore Horn, impliquait que les conseillers municipaux soient amenés au bunker pour ce qu'ils penseraient être une dernière inspection. Devant leurs collègues de travail et leur équipe – ceux qui avaient travaillé à la construction et à l'administration de l'endroit – Horn leur ferait signer un document préparé à l'avance certifiant que cinq éléments des Joyaux de la Couronne précédemment entreposés dans la chambre forte avaient disparu. Une fois le document signé et les conseillers municipaux attendant qu'on leur donne congé, Thompson les ferait arrêter et enfermer dans les cellules du palais de justice que Schmeissner avait fait rénover. Le lendemain, un seul, ou les deux, serait transféré dans une cellule de rétention à Camp King, près de Francfort, loin de toutes leurs relations de Nuremberg.

« Je veux leur faire croire que le G-2 et le CIC les ont identifiés comme étant des agents secrets d'Himmler, dit Horn. Quand ils auront suffisamment eu peur pour leur avenir, je les sortirai de leurs cellules pour une autre séance d'interrogatoire. À ce moment-là, je ferai passer à proximité un des hommes de main du Reichsführer-SS. »

Cet homme, expliqua Horn, était Josef Spacil, qu'Himmler et Kaltenbrunner avaient chargé de financer et de superviser la résistance.

« Déstabilisés par cette rencontre, ils pourront livrer d'autres détails sur leur participation à la conspiration dans son ensemble, dit Horn. Je saurai en tout cas d'après leur réaction si Spacil était l'officier envoyé par Himmler pour prendre les joyaux de la Couronne. »

Thompson remarqua qu'il risquait de signer sa propre lettre de renvoi si le plan de Horn se retournait contre lui. Andrews ne tiendrait aucun compte des protestations du lieutenant ou de Hammond, et l'expédierait en Virginie par le premier avion sans lui donner le temps de faire ses bagages.

Horn voyait les choses autrement : en cas de découverte majeure à l'issue de l'enquête, Thompson, en tant qu'officier MFAA le plus haut gradé de la ville, se verrait attribuer le mérite d'avoir élucidé

l'affaire de la disparition des bijoux de la Couronne. Le capitaine pouvait déjà imaginer l'hôtel plein de journalistes qui le supplieraient de donner sa version de l'affaire.

Thompson sembla un peu plus séduit par le plan de Horn, bien que l'idée de donner des interviews à la presse ne fût pas suffisante pour le convaincre.

« Vous me devez ce service, dit Horn. J'avais déjà raison avant à propos de Schmeissner et de Fries, et j'ai encore raison. Ils ont déjà admis qu'ils n'étaient pas seulement de simples nazis. Liebel faisait suffisamment confiance à ces hommes pour leur laisser les clés de la chambre forte contenant le trésor le plus précieux d'Allemagne. Et vous, je crois, en avez fait autant. »

Il fallait plus qu'une simple tentative d'intimidation pour ébranler Thompson. Pourtant il finit par capituler, car, d'après Horn, il en avait assez de laisser d'anciens nazis faire la loi dans la ville que lui et son équipe tentaient de gouverner – et peut-être aussi à cause du nouvel élan donné par l'arrivée du colonel Andrews. De nombreux collègues de Thompson faisaient l'objet d'enquêtes de la part de la CID pour avoir échoué à dénazifier convenablement la main-d'œuvre civile de Nuremberg. Le limogeage du gouverneur Fuller n'était que le premier de nombreux renvois qui aboutiraient, à la fin de l'année, au remplacement de pratiquement tous les officiers chargés de l'administration de la ville.

Résolu à sauver sa carrière, Thompson avait apparemment décidé de quitter son abri du club des officiers et de monter en première ligne. Tant pis pour les retombées probables causées par le limogeage de Schmeissner et de Fries de leur poste, et si le président des tribunaux était momentanément obligé de partager ses bureaux avec le secrétariat. La place des anciens nazis au palais de justice était sur le banc des accusés et nulle part ailleurs.

Horn le félicita de son ralliement. Maintenant, il n'y avait plus qu'à remplir des documents et rassembler quelques bonnes volontés et ils seraient prêts à exécuter leur plan dès le lendemain.

Tout se passa comme sur des roulettes.

Le lendemain matin, Schmeissner et Fries se voyaient refuser l'accès à leurs bureaux du palais de justice. Pendant qu'ils étaient à la grille en train de discuter avec le MP, Horn ainsi qu'une escorte militaire au grand complet arrivèrent avec l'ordre de Thompson de les emmener au bunker. Comme prévu, ils étaient furieux de cette interruption intempestive de leur travail. Schmeissner protestait avec le plus de vigueur, arguant que sa contribution aux efforts de l'occupation passait avant toute autre chose. Il avait, selon lui, des responsabilités envers le gouvernement militaire.

Horn fit semblant d'ignorer les intentions de Thompson. Le lieutenant se contenta de dire qu'il avait reçu l'ordre de dresser un inventaire final destiné au commandement allié à Francfort.

« Une dernière visite, assura Horn. C'est probablement une simple formalité. »

Fries était resté stoïque. Comme Horn le noterait plus tard dans son rapport, le conseiller municipal pinça ses lèvres épaisses et se redressa, s'efforçant d'adopter une posture militaire, puis regarda son collègue pour savoir ce qu'il fallait faire. Schmeissner haussa les épaules et fit remarquer une nouvelle fois que l'interruption de leur travail était inacceptable.

Les surprises ne faisaient que commencer pour le duo. Une fois dans le bunker, les conseillers municipaux furent mis en présence des témoins que Horn avait précédemment interrogés. Parmi eux, se trouvait l'inspecteur administratif en chef du bunker, l'administrateur de la collection et deux employées de bureau. C'était le signe de quelque chose d'important, même si les conseillers municipaux n'avaient aucune idée de ce qui se tramait.

Le fait d'avoir réuni l'ancienne équipe dans la chambre forte était seulement un leurre. La MFAA n'avait pas besoin d'un autre inventaire. Il fallait juste faire croire à Fries et à Schmeissner qu'on avait obtenu de nouvelles informations et que Thompson voulait refermer officiellement le dossier.

Horn expliqua qu'il voulait seulement que les principaux officiels précédemment concernés par le bunker et son fonctionnement vérifient quels objets étaient encore dans la chambre forte. En plus, on demandait à chacun de signer un serment de loyauté envers le gouvernement d'occupation. Fries et Schmeissner furent les derniers à apposer leurs signatures sur le document, protestant que ce n'était pas nécessaire, car ils avaient déjà fait ce genre de serment au précédent gouverneur militaire.

« Je suis sûr que ce n'est qu'une formalité de plus, leur dit Horn. Pas de quoi s'inquiéter. »

C'était évidemment davantage qu'une simple formalité. Et le doute ne fut plus permis quand Schmeissner et Fries eurent enfin signé le document et furent conduits à l'extérieur. Horn prit possession des clés de la chambre forte et ordonna que les deux hommes soient arrêtés.

Une nouvelle fois, le lieutenant fit semblant d'ignorer les intentions de Thompson. Il ne connaissait pas les chefs d'accusation. Les ordres venaient de Francfort. Le capitaine leur donnerait certainement des explications. Peut-être s'agissait-il seulement d'une erreur.

Thompson n'était hélas pas là pour les rassurer et leur confirmer qu'il s'agissait bien d'une erreur. À présent, les deux conseillers municipaux n'en menaient pas large. Le capitaine ne se montra pas dans le bunker ce matin-là, ni à la prison du palais de justice où Schmeissner et Fries furent conduits.

Une journée entière se passa avant que Horn ne réapparaisse, cette fois pour accompagner Fries à Francfort.

Horn avait décidé de se concentrer d'abord sur Fries et de laisser Schmeissner à Nuremberg, après avoir remarqué que Fries était le moins équilibré, le plus sensible et sans doute le plus vulnérable des deux. Lors de leur précédente séance d'interrogatoire et pendant leur dernière incursion au bunker, c'était Schmeissner qui avait fait la plus grande partie de la conversation. Fries s'était contenté de hocher la tête en signe d'acquiescement ou de regarder son collègue pour savoir comment se comporter. Si Fries se retrouvait seul, sans personne pour le conseiller, et avec la perspective d'une condamnation à perpétuité ou, pire, pour crimes de guerre, il serait certainement plus enclin à tout déballer.

« Pourquoi faut-il que j'aie à Francfort ? » protesta le conseiller municipal tandis que Horn le faisait sortir de la cellule.

Horn resta évasif, se contentant de compatir comme un Allemand l'aurait fait envers un autre. Il avait l'ordre d'emmener le conseiller municipal à Camp King. C'était tout ce qu'il savait. Fries comprenait certainement que lui, un simple lieutenant, se contente de suivre les instructions de son supérieur.

« Il s'agit probablement encore de documents à remplir », dit Horn, essayant de ne pas paraître trop convaincant. Des documents devaient être signés. Au niveau du commandement. Il faisait seulement ce qu'on lui avait dit de faire.

Le conseiller municipal perdit son stoïcisme quand on lui passa les menottes et qu'il fut conduit à une jeep qui attendait. Il s'effondra sur la banquette arrière à côté de Horn, prêt à subir les quatre heures de trajet.

Pendant qu'ils quittaient Nuremberg et rejoignaient la colonne de véhicules militaires sur l'autoroute, Fries n'arrêtait pas de poser des questions à Horn. Combien de temps durerait sa détention ? Pourquoi les autorités ne l'avaient-elles pas autorisé à appeler sa femme et ses trois enfants ? Et, comme Horn s'y attendait évidemment, pourquoi Schmeissner n'était-il pas conduit à Francfort ? Horn évita soigneusement la moindre discussion au sujet de Schmeissner et de l'affaire. Il s'en tint à une conversation polie à propos des récoltes d'automne en Allemagne, s'inquiétant d'une éventuelle famine l'hiver venu.

C'était un sujet de préoccupation pour tous les Allemands et surtout pour les fermiers qui

n'avaient pas d'essence pour leurs machines agricoles. Il n'y avait même pas de chevaux disponibles, car les Allemands les avaient transportés sur le front de l'Est, et les Soviétiques les avaient gardés. L'allusion de Horn visait à déstabiliser le conseiller municipal. Si Fries était arrêté et se retrouvait prisonnier dans un camp quand la neige se mettrait à tomber, il ne pourrait pas s'occuper de sa famille.

Camp King était un décor parfait pour le deuxième acte. Établissement de haute sécurité entouré de deux rangées de barbelés, il avait gardé l'apparence et l'atmosphère d'un centre d'interrogatoires nazi. Et comme le malheureux conseiller municipal n'allait pas tarder à s'en apercevoir, il se retrouverait en compagnie de personnages illustres, bien que de sinistre mémoire. Parmi les prisonniers se trouvaient l'amiral Dönitz, le successeur désigné d'Hitler ; Hans Frank, l'ancien ministre du Reich et gouverneur général de la Pologne occupée ; Albert Kesselring, le commandant suprême de l'offensive nazie en France et en Europe occidentale ; et le maréchal de l'air Göring. Ainsi que des prisonnières, notamment la pilote d'essai Hanna Reitsch, dernière aviatrice connue à s'être rendue au bunker d'Hitler avant de fuir Berlin. Et, grâce à Rosenthal, l'Oberführer Josef Spacil n'allait pas tarder à les rejoindre.

Passé les grandes portes, Fries fut emmené dans le centre des prisonniers, un grand bâtiment en béton avec des portes blindées et des fenêtres à barreaux. Là, Horn remit le conseiller municipal à des gardes prévenus à l'avance qu'ils devaient le traiter comme un officiel nazi passible de crimes de guerre.

Pour la première fois de sa vie, Fries dut se soumettre à la procédure compliquée consistant à être enregistré, à donner ses empreintes, à être photographié et dépouillé de toutes ses affaires personnelles. Des gardes lui prirent sa montre, son stylo, ses crayons et son portefeuille. Ils lui explorèrent la bouche à la recherche d'une éventuelle capsule cachée pour se suicider. Puis ils le conduisirent jusqu'à une cellule lugubre et solitaire, équipée d'un lit de camp étroit et de barreaux aux fenêtres.

Horn avait pris la précaution de mettre Fries sous surveillance permanente pour éviter qu'il ne se suicide. On ne pouvait pas prévoir comment le bureaucrate instable et terrorisé réagirait à son nouvel environnement. Horn ne voulait pas avoir un mort sur les bras et il savait parfaitement, après le suicide raté de Kaltenbrunner, comment une petite négligence comme des lacets oubliés sur une paire de chaussures pouvait ruiner les efforts mis en œuvre pour faire comparaître un prisonnier au tribunal.

Pendant que Horn était avec Fries, un officier du CIC amenait Josef Spacil en voiture depuis un camp de prisonniers situé à Laufen, à la frontière autrichienne. Organiser le transfert dans un si bref délai n'avait finalement pas été la course d'obstacles à laquelle il s'attendait. La présence de Spacil à Camp King était prévue à des fins d'identification et non d'interrogatoire, et tant que le responsable de Spacil, Robert Gutierrez, l'accompagnait, cela devenait une simple question de logistique – un service rendu par le CIC au G-2, négocié par l'ingénieur Rosenthal.

Le plan prévoyait de mettre Fries et Spacil en présence le lendemain matin, samedi 4 août. Horn imaginait déjà le moment culminant de la rencontre, quand il désignerait Spacil, accompagné par Gutierrez, et demanderait en allemand à Fries : « Est-ce l'homme auquel vous avez remis les bijoux de la Couronne ? »

Si Fries se trouvait dans l'incapacité d'identifier Spacil, ils répéteraient l'opération avec Schmeissner. Horn n'avait pas encore décidé jusqu'où il irait, mais, en dernier recours, il les interrogerait séparément, leur faisant croire qu'ils seraient tenus pour responsables des crimes de l'ancien maire, puisqu'il était mort et ne pouvait plus être poursuivi. De toute façon, c'était une manœuvre risquée. Horn pouvait avoir de la chance, mais il pouvait aussi se retrouver à son point de

départ.

Le lendemain matin, juste après le lever du soleil, Fries reçut un maigre petit déjeuner auquel il toucha à peine, puis fut amené dans la pièce réservée aux interrogatoires et questionné par un capitaine du G-2 à propos des projets d'Himmler visant à créer un mouvement de résistance en Bavière. Son enquêteur devait persuader Fries que les renseignements savaient qu'il était un agent secret chargé de travailler à se débarrasser de l'occupation alliée et de mettre en œuvre le retour des nazis. L'officier ne fit aucune référence au bunker ni à la chambre forte. C'était l'affaire de Horn qui surgit trente minutes plus tard, après que Fries eut été abandonné à son sort pendant dix minutes, histoire de réfléchir à ce qui venait d'être dit.

Horn entra dans la pièce avec un stylo et du papier. Fries était encore plus pâle que la veille et paraissait épuisé après sa nuit solitaire dans la cellule. Après avoir renvoyé le capitaine, Horn dit à Fries qu'on lui avait demandé d'aider le conseiller municipal à préparer une déposition officielle en vue des prochains procès à Nuremberg.

« Les bijoux de la Couronne se trouvent au milieu d'un ensemble plus vaste d'objets de valeur et de lingots d'or que le Reichsführer-SS Himmler a ordonné de cacher, et les services de renseignements américains sont en train de les récupérer », expliqua Horn.

Le lieutenant continua à lui brosser les grandes lignes d'un scénario : des lingots d'or pour financer l'insurrection néonazie, et les bijoux de la Couronne comme symboles du IV^e Reich.

Après lui avoir laissé le temps de digérer ses propos, Horn ouvrit une porte dans laquelle il espérait que Fries allait s'engouffrer. Il concéda que le déménagement des bijoux du bunker ne faisait pas nécessairement de Fries un criminel puisque, à ce moment-là, il était sous juridiction nazie et obéissait aux ordres du maire.

« Vous faisiez ce qu'on vous disait de faire et vous ignoriez tout d'une conspiration visant à financer un mouvement néonazi en Autriche, commença-t-il. Si, toutefois, vous aviez gardé pour vous des informations concernant la localisation des insignes de la couronne, vous seriez coupable de conspiration avec un mouvement subversif. Un tel acte est passible de mort par pendaison. Tout ce qui vous est demandé maintenant, c'est de signer une déclaration sous serment confirmant vos propos antérieurs sur les bijoux disparus. »

Fries blêmit. Il comprenait en tout cas parfaitement ce qu'on attendait de lui et ce qui pourrait arriver s'il mentait sous serment. Horn posa une feuille de papier devant lui et dicta, en anglais, ce que le conseiller municipal devait écrire : « Moi, Johann Wilhelm Konrad Fries, conseiller municipal de Nuremberg, jure par la présente... »

Tandis que Fries écrivait, Horn remarqua l'étrange drame graphologique qui se déroulait devant lui. Le stylo du conseiller municipal ralentit au mot *jure*. Sa main trembla légèrement en commençant à écrire *par Dieu tout-puissant*. Déjà tremblant au mot *Dieu*, Fries éprouva un mal fou à orthographier *tout-puissant*. Son stylo esquissa péniblement le *t*, ajouta la barre comme à regret, puis se laissa retomber de l'autre côté, épuisé. Après le *o*, le *u* s'avéra pire encore. Il s'arrêta au milieu.

L'hésitation du conseiller municipal n'avait rien à voir avec le fait d'écrire en anglais. Horn sut à cet instant que son instinct ne l'avait pas trompé. Le conseiller municipal cachait quelque chose.

Le lieutenant attendit quelques instants puis pressa Fries de continuer à écrire.

« Je n'ai pas toute la journée. »

Fries écarta son stylo et leva les yeux. Il était en nage.

« Si vous retrouviez les bijoux de la Couronne, qu'en feriez-vous ? » dit-il d'une voix rauque.

Le plus calmement possible, Horn l'assura que, naturellement, ils seraient restitués à leur propriétaire légal, la ville de Nuremberg ou bien Vienne. La décision reviendrait aux gouvernements

alliés et aux tribunaux allemands.

« Dans ce cas, dit-il, je sais où ils sont et je vais vous y emmener. »

Horn regarda sa montre. Dans trente secondes, Spacil serait amené dans la pièce pour amorcer un piège qui n'était plus nécessaire et qui risquerait, en fait, de donner à Fries de quoi s'inquiéter ou, pire encore, le faire changer d'avis.

Horn décrocha le téléphone et dit à Gutierrez qui se trouvait dans la pièce voisine que son intervention n'était plus nécessaire. Puis il se tourna vers Fries et demanda : « Où sont les bijoux ? »

Les hommes d'Himmler n'étaient jamais venus chercher les trésors. C'était l'histoire que Liebel avait demandé à Fries et à Schmeissner de raconter aux Alliés. Sur ordre de Liebel, Julius Lincke avait emballé les bijoux de la Couronne dans les conteneurs en cuivre. Fries et Schmeissner les avaient alors placés dans de simples sacs de marin et les avaient emportés sur leurs bicyclettes jusqu'à un second bunker. Ils étaient cachés sous une école élémentaire donnant sur la place Pannier à Nuremberg.

Les bijoux de la Couronne

5-6 août 1945

La traque de Horn pour retrouver les trésors disparus était presque terminée. Son enquête, en revanche, était loin d'être bouclée. Le moindre détail avait son importance.

Konrad Fries prétendait que, avec ses collègues conseillers municipaux, ils avaient sorti les bijoux de la Couronne du bunker sur ordre de Liebel, le 31 mars, pour les protéger de l'armée américaine et de l'occupation qui allait inévitablement suivre. Il avait agi, disait-il, « au nom du maire, de la ville de Nuremberg et de l'Allemagne ».

L'explication du conseiller pouvait très bien être vraie. Fries avait fait ce qu'il estimait être son devoir de patriote, même si le camp qu'il avait choisi pouvait être contestable. Horn devait faire cadrer le récit de Fries avec la conspiration infiniment plus vaste et plus complexe qui s'était fait jour le lendemain, le 1^{er} avril, à Berlin, quand des plans avaient été mis en œuvre visant à financer et à mobiliser une résistance secrète destinée à créer un nouvel ordre du Reich dans l'Allemagne occupée. En dépit des mensonges, des exagérations et de la désinformation pratiqués par Josef Spacil auprès de ses interlocuteurs du CIC, il était évident que les bijoux de la Couronne avaient été mis à l'abri pour servir à un ordre nazi rénové, que l'état-major du RSHA savait qu'ils avaient été enfermés dans des conteneurs métalliques et qu'ils avaient été récemment déplacés.

Horn en tirait plusieurs conclusions. La sécurité des trésors préoccupait indubitablement les chefs d'état-major du RSHA, et Kaltenbrunner ou Himmler avaient pris des dispositions pour les mettre à l'abri. Himmler ou Kaltenbrunner, et peut-être Müller et Spacil lui-même, devaient donc être en contact direct avec Liebel et ses conseillers municipaux de Nuremberg. La question qui troublait Horn était de savoir pourquoi on avait fait croire à l'état-major du RSHA que le trésor avait été immergé dans le lac Zell et non caché ailleurs dans Nuremberg.

La théorie de Troche était la plus logique. Himmler n'avait pas voulu confier la protection du trésor à ses propres officiers – des hommes qui, s'ils ne se suicidaient pas, finiraient par être arrêtés ou poursuivis comme criminels de guerre. Il l'avait confiée à des agents secrets, peut-être une secte teutonique contemporaine sous la direction de Liebel, dont la mission secrète était d'œuvrer en faveur du IV^e Reich. L'infiltration aux plus hauts niveaux de l'équipe civile d'occupation par d'anciens conseillers municipaux de Liebel pouvait être considérée comme une première étape dans le processus de résurrection du régime nazi sous une nouvelle forme. Les bijoux de la Couronne réapparaîtraient quand un nouveau dirigeant serait prêt à occuper le trône du Reich.

Tandis qu'il ramenait Fries à Nuremberg, Horn envisageait la possible implication des conseillers municipaux au sein d'un complot nazi plus vaste, plus complexe. Il avait préféré ne pas évoquer le sujet avec Fries exactement comme il n'avait pas voulu confronter le conseiller municipal avec

Spacil. Sa tâche principale était de faire revenir les bijoux de la Couronne dans la chambre forte de la trésorerie. Si tout se passait bien et que les trésors étaient retrouvés, Horn les remettrait en sécurité dans la chambre forte le lendemain. Il commencerait seulement après à examiner les motifs des principaux protagonistes du vol. Les conseillers municipaux devraient être cuisinés afin qu'ils livrent des détails précis. Il pourrait en être de même de Spacil et peut-être de Kaltenbrunner lui-même.

De retour à Nuremberg, Horn ramena Fries dans une cellule du palais de justice, vérifia que Schmeissner était toujours bien dans une cellule voisine, puis retourna voir Thompson dans son bureau au QG d'occupation.

Le capitaine était enchanté par le rapport de Horn. En un instant, il repéra l'abri de la place Pannier sur sa carte de la MFAA. Cette installation, dit-il, éclipsait largement le bunker de l'allée du Forgeron, avec au moins cinquante pièces, des couloirs, des passages et des cages d'escalier qui avaient abrité plusieurs milliers de sans-abri après l'invasion. C'était initialement un abri pour les enfants de l'école élémentaire mais, après que l'école eut été fermée et la plupart des enfants de la ville évacués à la campagne, il avait été agrandi, rééquipé pour accueillir les habitants de la ville pendant les bombardements et pour abriter un centre de communications nazi ainsi qu'une unité médicale de secours.

L'endroit auquel on accédait par le rez-de-chaussée de l'école avait été débarrassé des réfugiés et des sans-abri le mois précédent seulement. Comme pour les autres abris souterrains, Thompson avait ordonné qu'il soit condamné par des planches et fermé à clé. Après les révélations de Horn, le capitaine dépêcha la police militaire pour garder l'entrée et une unité supplémentaire pour patrouiller dans toute la zone jusqu'à ce que les bijoux de la Couronne soient retrouvés.

Tôt le lendemain matin, Horn retourna au palais de justice et emmena Fries place Pannier sous escorte militaire. L'endroit était situé juste à l'est de l'allée du Forgeron. Les trésors pour lesquels il avait sillonné l'Allemagne étaient apparemment cachés à moins d'un kilomètre du lieu où avait débuté son enquête.

Thompson, accompagné de deux maçons, un ferronnier et des hommes de la police militaire munis de lanternes, retrouva Horn et Fries devant les vestiges de l'école sans toit. Quelques minutes plus tard, le groupe traversait les préaux déserts jusqu'à un large corridor. L'entrée de l'abri souterrain était protégée par une feuille de contreplaqué. Des gardes l'arrachèrent sans peine : derrière, une volée de marches en ciment descendait dans l'obscurité.

Une puanteur d'urine et d'excréments venant d'en bas les suffoqua. Cela n'avait rien à voir avec l'ancienne brasserie impeccable au-dessus, bien éclairée et climatisée. Il s'agissait de catacombes humides et froides où des milliers d'habitants s'étaient entassés épaule contre épaule, debout ou accroupis, pendant que leurs maisons brûlaient à la surface.

Fries les conduisit en bas de plusieurs volées de marches. Ils passèrent devant une grande pièce rectangulaire avec un standard et un émetteur radio, puis continuèrent en bas d'une autre série de marches jusqu'à un labyrinthe de tunnels étroits qui serpentaient sous la place. Les lanternes qui se balançaient en projetant des ombres sur les murs de ciment éclairèrent brièvement des tuyaux et des câbles électriques. Dans une des pièces, il y avait des rangées de lavabos et des cabines de douche. Une autre contenait des seaux à charbon et une chaudière.

La pièce dans laquelle les mena Fries avait servi de salle de classe. On apercevait un grand tableau noir en ardoise à une extrémité du réduit en ciment et des rangées de bancs en bois. Un livre d'orthographe d'enfant couvert de moisi était ouvert par terre ; des pages arrachées jonchaient le sol entre des boîtes de conserve vides, des vêtements souillés, des couvertures, des bouteilles d'alcool vides et divers autres débris laissés par ceux qui avaient cherché refuge ici.

Ils traversèrent la pièce jusqu'à un renforcement. « C'est ici », dit Fries en désignant un endroit près du plafond.

Des maçons avaient plâtré les murs. Le mélange de moisissure provenant de l'humidité suintant à travers le calcaire et de suie produite par la fumée des lanternes camouflaient parfaitement la cachette. Il était impossible de voir qu'une niche avait été creusée dans le mur.

Les ouvriers de Thompson se mirent au travail pour découper une section d'un mètre cinquante sur un mètre cinquante dans le mur et le plafond. Enlever le plâtre se révéla un jeu d'enfant. En revanche, le béton derrière, d'un mètre d'épaisseur, nécessitait l'emploi de pioches. Au bout de trois heures et demie de labeur, l'équipe atteignit la cavité qui contenait le trésor. Il leur suffit ensuite de débayer à la main les derniers joints et les morceaux de calcaire pour faire apparaître deux paires de conteneurs en cuivre empilés les uns sur les autres.

Horn tira les conteneurs de la niche et les posa par terre. Le ferronnier alluma son chalumeau pour briser leurs sceaux. En un rien de temps, les caisses étaient ouvertes. À l'intérieur, les objets disparus de la collection du Saint Empire, globe, sceptre, couronne, sabre impérial et sabre de cérémonie, étaient enveloppés dans de la laine de verre, en parfait état. Le trésor étincelant des anciens rois-soldats venait une nouvelle fois de changer de mains.

Une heure plus tard, Horn et Thompson, accompagnés par les gardes, rapportaient les bijoux de la Couronne dans la chambre forte de l'allée du Forgeron. Les deux officiers américains ainsi que Fries signèrent un document attestant de leur retour dans la chambre forte.

L'événement ne donna lieu à aucune célébration. Horn était épuisé après ses deux semaines et demie d'enquête et Thompson, sans doute réticent à recueillir les lauriers d'une enquête à laquelle il n'avait participé que de très loin, se contenta de serrer la main de Horn et de lui porter un toast de félicitations au club des officiers.

Même si Horn n'était pas opposé à une fête bien méritée, le retour des bijoux de la Couronne coïncida avec un événement bien plus considérable. Les télétypes de Nuremberg se mirent à cracher des dépêches annonçant le largage d'une bombe atomique sur Hiroshima par un avion allié. « Little Boy », un engin expérimental de quatre mille quatre cents kilos, avait explosé au-dessus d'un champ de parade japonais. Comme les officiers et le reste du monde n'allaient pas tarder à l'apprendre, soixante pour cent d'Hiroshima avaient été détruits et quelque soixante-dix mille habitants anéantis en cinq petites secondes.

L'encombrement des lignes téléphoniques et télégraphiques força Horn à remettre au lendemain son appel à Mason Hammond pour lui faire part de ce qui venait de se passer à Nuremberg.

Le commandant se montra impressionné par le travail de Horn. Il ne croyait pas que le lieutenant parviendrait à mener sa mission à bien. « Je vais demander une promotion pour vous », promit Hammond.

Horn remercia le commandant de lui avoir permis de participer à la grande mission de récupération de la MFAA, puis évoqua les diverses étapes par lesquelles il était passé pour retrouver le trésor. Il souligna les nombreuses questions restées sans réponse concernant la décision d'Himmler de déménager les bijoux de la Couronne et cette probable opération de résistance secrète destinée à protéger les symboles du Reich à l'intention des futures générations. Il nomma presque tous les membres de ce qui aurait pu être une secte teutonique rencontrés au cours de son enquête. Il exprima sa certitude qu'Himmler lui-même était impliqué dans la décision de mettre à l'abri les saintes reliques en vue d'une renaissance du nazisme.

À la fin de son monologue, Horn fit part à Hammond de ce qu'il avait en tête depuis qu'il avait rédigé son rapport en Belgique. Il ne s'exprimait plus tout à fait de la même façon que dans son

rapport de Camp Namur, avant que Troche lui ait montré les plans de la rénovation de Nuremberg prévue par le Führer, ou après avoir vu la crypte nazie dans le château d'Himmler. Autrement dit, avant d'avoir compris que le III^e Reich était une monarchie féodale et Hitler son empereur romain germanique en titre.

« Hitler avait l'intention de devenir le nouvel empereur romain germanique, dit Horn à Hammond. Cela faisait partie de la vision du Führer concernant l'Allemagne et le monde. Son plan directeur, si vous voulez. S'il ne parvenait pas à réaliser son but pour lui-même, il voulait que les insignes impériaux reviennent à son successeur. »

Il y eut un long silence embarrassé à l'autre bout de la ligne. Quand Hammond reprit la parole, il s'abstint de tout commentaire. Il se contenta d'évoquer d'autres dossiers au QG de l'USFET, qui complétaient ceux du G-2 ou du CIC et qu'il voulait montrer à Horn. Il n'y avait rien d'urgent, mais il voulait que le lieutenant les lise avant de rédiger son rapport final.

« Passez au bureau, et nous en parlerons. Nous verrons où cela nous mène », lui dit Hammond.

Horn prit rendez-vous avec Hammond à Francfort. Le lieutenant en profita aussi pour demander cinq ou six jours de permission avant de reprendre du service. Il préférait ne pas révéler son itinéraire.

Hammond lui dit de prendre son temps. D'ailleurs, son sauf-conduit, ses bons d'essence et ses ordres de mission de l'USFET étaient valides jusqu'à la fin du mois.

« Ne m'obligez tout de même pas à aller négocier votre libération auprès des Russes », dit-il.

Le commandant n'avait pas oublié que la famille de Horn avait été divisée par le partage des zones d'occupation et il avait tout de suite deviné les intentions du lieutenant. Autoriser Horn à voyager en dehors du territoire occupé par les Américains n'était pas de son ressort. En revanche, il disposait de la jeep, des bons d'essence et du chauffeur jusqu'à la fin du mois. Il pouvait les utiliser à son gré sans en aviser Hammond.

Après avoir dit adieu à Thompson et rendu une dernière visite à Günter Troche, Horn chargea la jeep. Avant de partir, il vérifia que l'alcool, les articles de mercerie et les provisions de tous ordres étaient toujours dans sa cantine. Tout y était, comme Dollar l'avait promis. Très satisfait, Horn décréta qu'ils pouvaient partir. Ils se dirigeraient vers le nord en direction de Bayreuth.

« J'ai une course à faire, lui avait dit Horn, sans autre précision. »

Moins son chauffeur en savait, moins il risquait de se faire taper sur les doigts pour avoir pris part à une incursion interdite en zone soviétique.

Dollar ne demanda pas d'autres détails avant d'avoir atteint les faubourgs de Bayreuth. Horn expliqua alors qu'il le laisserait passer la nuit à l'hôtel et qu'il prendrait lui-même le volant de la jeep jusqu'à sa prochaine destination. Mais Dollar n'était pas enthousiaste à l'idée de lui donner les clés sans la moindre explication.

« C'est juste pour la nuit, lui dit Horn. Je viens te chercher demain matin. »

Comme Horn le décrirait ultérieurement, Dollar refusa de lui donner les clés de la jeep. Le véhicule était capricieux. Jusque-là, il avait parfaitement rempli son office, mais on ne pouvait pas savoir ce qui se produirait si c'était le lieutenant, et non Dollar, qui se trouvait au volant.

Mais Horn se montra inflexible : il n'était pas question d'impliquer son chauffeur dans la prochaine étape de son voyage. Pour le convaincre, le lieutenant énuméra les délits qu'il avait l'intention de commettre au cours des vingt-quatre prochaines heures. Il allait passer en territoire soviétique sans la moindre autorisation ni de la part des Américains ni des Soviétiques. Techniquement, il aurait aussi volé la jeep, puisqu'il n'avait pas été autorisé à la conduire en territoire étranger. Quant à la cantine pleine de produits de contrebande provenant du marché noir enchaînée à la roue de secours de la jeep, elle constituait également une infraction au règlement militaire, sans

oublier la fraternisation avec des citoyens allemands.

Le lieutenant continua à citer d'autres infractions mineures avant de révéler le délit le plus grave susceptible de le mener dans un camp de travail soviétique, ou lui valoir au moins la cour martiale. « J'ai l'intention de passer en zone soviétique, de retrouver ma mère et ma demi-sœur et de me débrouiller pour les amener à Heidelberg, en zone occupée par les Américains.

– C'est tout ? » remarqua Dollar, hilare.

Il sortit les clés de la jeep de sa poche et les agita sous le nez de Horn. Il allait l'accompagner en tant que chauffeur, que cela plaise au lieutenant ou non.

Le pari faustien

7-8 août 1945

Les appareils photo Leica étaient les objets de luxe les plus convoités encore produits dans l'Allemagne d'après-guerre. Le boîtier de l'appareil était fabriqué en zone américaine, les objectifs en zone soviétique et les obturateurs en zone française. Le défi pour les fabricants était de contourner les règlements draconiens qui empêchaient que les différentes parties soient expédiées d'une zone d'occupation à l'autre. Il était pratiquement impossible de les faire passer d'une zone à l'autre. Ce qui n'empêchait pas les appareils Leica d'être produits par milliers et vendus au marché noir de Berlin à Munich.

Horn allait essayer de pénétrer en zone soviétique de la même façon que les chauffeurs routiers franchissaient les frontières : au moyen d'un pot-de-vin. Pour augmenter ses chances, il choisit un poste suffisamment à l'écart pour éviter d'attirer trop l'attention, traverser quand il y aurait moins de circulation, et donner aux gardes un bakchich convenable, mais pas pour autant exorbitant. Offrir trop peu impliquerait une négociation avec un retard à la clé. Trop jetterait le doute sur le motif de sa visite.

Après avoir étudié la carte, Horn choisit une frontière assez isolée juste à l'ouest d'Iéna, un bourg agricole sans installations militaires ni industrielles majeures. Des fermiers transportant du fromage naviguaient sur ses chemins de terre, pas des convois de soldats. Les denrées contenues dans sa cantine étaient plus précieuses que de l'argent liquide, les rationner était une décision difficile à prendre.

D'après Horn, pénétrer en zone soviétique avec son chauffeur devrait coûter beaucoup moins cher que de quitter la zone avec deux passagères supplémentaires – sa mère, Mathilde, et sa demi-sœur, Friedl. Deux bouteilles de whiskey, quelques grosses boîtes de sardines et un assortiment de bas nylon feraient l'affaire. Il mit le tout dans un sac à dos facile à tendre aux gardes, diminuant ainsi le risque qu'ils fouillent la cantine et trouvent le reste dont il aurait certainement besoin pour son voyage de retour.

Ils quittèrent l'autoroute juste après le coucher du soleil, une fois la circulation militaire ralentie et les piétons devenus rares. Grâce au couvre-feu en vigueur, les citoyens allemands n'étaient pas autorisés à sortir de chez eux après 18 heures. Il n'y aurait pas de queue au poste de contrôle et, si tout se passait bien, ils retraverseraient la frontière bien après minuit, quand ils auraient encore moins de risques d'être arrêtés.

Pendant les premiers kilomètres, ils se dirigèrent vers l'est sur un chemin de terre entre des pâturages et des fermes isolées. Il n'y avait aucune trace de half-tracks abandonnés, de transports de troupes ou d'autres vestiges de la guerre. S'il y avait eu des combats à cet endroit, les Soviétiques avaient déjà dégagé les carcasses pour les mettre à la ferraille, à moins que les villageois ne les aient

en partie cannibalisées pour servir d'équipement agricole.

Au bout d'un moment, le terrain devint plus rocailleux et les pâturages cédèrent la place à des vignobles en terrasse. Le poste frontière soviétique était juste en face, entre un bouquet d'arbres d'un côté et un vieux mur de pierre de l'autre. Comme Horn le prévoyait, le point de transit se limitait à une simple barrière de fortune en bois en travers de la route avec deux gardes munis de lanternes. Ils devaient loger dans une tente minable plantée dans le bouquet d'arbres voisin.

Dollar s'arrêta au barrage et laissa le moteur tourner au ralenti. Surpris par l'apparition de ces deux soldats américains en uniforme sur une route normalement déserte, un des gardes, reconnaissable à son étoile rouge sur sa casquette, leva son fusil à mi-hauteur. C'était moins un geste agressif qu'un signe pour empêcher Horn et son chauffeur d'avancer. Son acolyte émergea de la tente, s'approcha de la jeep et leur brandit la lanterne sous le nez.

Horn connaissait un ou deux mots de russe, mais il n'en eut pas besoin. Un sourire, un petit signe de tête, une démonstration d'affection quelque peu exagérée d'un soldat allié à un autre, cela suffisait pour manifester ses intentions amicales. Non, ils n'étaient pas perdus ni en mission officielle, leur fit-il comprendre par gestes.

Ensuite, avant que le garde puisse lui demander ses papiers, Horn s'exprima en anglais, dans son meilleur « parler yankee » de Camp Ritchie, comme disait Rosenthal quand Horn s'efforçait de gommer son accent allemand. « Juste une virée pour s'amuser », dit-il.

Horn regarda alors le sac à dos à ses pieds et, très lentement, pour qu'on ne pense pas qu'il cherchait une arme, il le tendit au garde.

« Pour mes camarades russes », dit-il avec une solennité de circonstance.

Le garde le prit sans commentaire, regarda à l'intérieur, puis dit quelque chose à son collègue. Les deux gardes examinèrent le butin, et, sans plus réfléchir, dégagèrent la barrière et leur firent signe de passer.

Dollar avança lentement et ils reprirent leur route, traversant bientôt Iéna, une ville médiévale bombardée avec des rues étroites à une seule voie. Sans les drapeaux de l'armée rouge flottant à la tour de l'horloge, ils auraient pu se croire n'importe où en Allemagne occupée. Une troupe de soldats des deux sexes traînait devant ce qui restait d'une vieille auberge. Ils ne prêtèrent pas la moindre attention à la voiture quand Dollar passa devant eux, manœuvrant entre des maisons à pans de bois éclairées et une étable.

Onze années s'étaient écoulées depuis que Horn avait vu sa demi-sœur à l'enterrement de leur père à Heidelberg et cela faisait encore plus longtemps qu'il était allé chez elle dans les faubourgs d'Iéna. L'aînée de la famille, Friedl, était la première des enfants de son père à avoir obtenu un diplôme et fait son chemin dans la vie. La dernière fois qu'il avait eu de ses nouvelles, elle enseignait l'algèbre et travaillait à temps partiel comme comptable.

Il s'étonna de retrouver la maison aussi facilement. Construction à ossature de bois à un étage, elle avait souffert du temps. Certains volets semblaient avoir joué et ne cadraient plus avec les fenêtres, et la haie de devant n'avait pas été taillée. Cela n'avait pas d'importance. Une brouette pleine de fumier dans le jardin contigu montrait que la maison était toujours occupée. La lumière à la fenêtre du vestibule indiquait qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

La seule question qui se posait maintenant était de savoir si Friedl et sa mère habitaient toujours là. Sa demi-sœur pouvait avoir vendu la maison, abandonné la propriété ou été mise à la porte pour loger des soldats russes.

Ce n'était pas le moment d'hésiter. Dollar se gara derrière la maison pour éviter d'être remarqué de la rue, tandis que Horn allait jusqu'au porche et regardait par les fenêtres. Ne voyant personne, il

frappa doucement à la porte d'entrée.

Quelques instants plus tard, une femme regarda par une fenêtre de côté. Horn ne parvenait pas à la voir assez nettement pour être certain de son identité et il ne pouvait pas savoir non plus si elle le voyait bien. Elle l'avait entendu frapper ou, plus probablement, avait été alertée par le bruit de la jeep allant se garer derrière.

Il ne pouvait pas lui reprocher de se montrer méfiante. Seuls les Russes avaient de l'essence pour les véhicules à moteur et le couvre-feu, très strict, empêchait les visites à l'improviste entre voisins.

« C'est Walter », dit Horn à voix basse.

Un instant plus tard, Friedl ouvrait la porte. Sans dire un mot, elle resta immobile dans l'embrasement de la porte, le regardant des pieds à la tête pendant une éternité.

Ce n'avait jamais été une belle femme à proprement parler, plus bavaroise que le reste de sa famille, avec de bonnes épaules rondes et larges, des hanches rebondies. Et le temps n'avait rien arrangé. Ses cheveux blond vénitien étaient devenus gris, ses joues roses défraîchies et ses lèvres, autrefois pulpeuses, gercées et incolores. Seuls ses yeux bleu clair n'avaient pas changé et ils fixaient Horn comme s'il était un écolier pris en faute.

Puis, toujours sans lui adresser la parole et conformément à son tempérament calme et peu émotif, elle fit brusquement demi-tour et se dirigea au fond du vestibule vers l'escalier montant à l'étage. « Mathilde, appela-t-elle. Il y a quelqu'un pour toi. »

Quelques instants après, sa mère descendait prudemment les marches. Elle n'hésita pas un instant, comme l'avait fait Friedl. Elle hâta aussitôt le pas en le voyant et l'enveloppa de ses bras.

En appuyant sa tête contre son épaule, elle dut ressentir le soulagement qu'il éprouvait de la savoir vivante et en bonne santé. Horn aussi ressentit l'intense émotion de sa mère.

Quand ils se furent séparés, et que Friedl, à son tour, l'eut serré dans ses bras, ils restèrent tous ensemble un moment au pied des marches. Il examina alors sa mère attentivement pour voir si elle avait souffert des épreuves ou d'une quelconque malnutrition.

Chose étonnante, elle semblait en bonne forme. Petite, avec une chevelure blanche nouée en chignon, un nez fin prussien et de longs doigts délicats, elle avait bien vieilli. Une décennie s'était écoulée depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois assise dans le bureau de son père en train d'écrire de la poésie, mais elle avait gardé sa dignité tranquille et ses manières affables.

« Un officier, voyez-vous ça, dit sa mère en allemand, rayonnante de fierté. Tu es superbe. »

Horn avait revêtu son uniforme de sortie, non pour impressionner sa famille, mais pour paraître important à la frontière.

Derrière eux, surgit alors le soldat Dollar, avec des boîtes de conserve venant de la coopérative militaire et des bouteilles de schnaps plein les bras. Il se présenta comme étant l'autre moitié de l'équipe de secours.

Friedl rectifia la cravate de Dollar qui était toujours de travers, puis lui dit, dans un mauvais anglais, de se redresser en présence d'une femme. Elle n'avait pas changé malgré la guerre.

Ils se rendirent ensuite à la salle à manger et discutèrent pendant près d'une heure avant que Horn ne leur révèle la raison de sa visite. « Vous seriez beaucoup mieux à Heidelberg, en zone américaine, où je pourrais veiller sur vous. »

Friedl et sa mère commencèrent toutes les deux par protester. Elles n'avaient pas souffert de l'occupation, et, bien que les soldats stationnés à Iéna se soient livrés à des pillages et à des viols pendant tout un mois, et jusque dans la campagne, les conditions s'étaient améliorées et on pouvait penser que cela allait durer.

Mais Horn ne voulut pas leur cacher la triste réalité. « On ne sait pas ce que les Russes vont faire

une fois les récoltes d'automne engrangées, quand l'hiver sera arrivé et que leurs familles seront en train de mourir de faim chez eux. Après avoir pris la nourriture, ils abattront les arbres, puis ils prendront les meubles. »

Friedl ne voulut pas discuter. Elle ne partirait pas quoi qu'il arrive. Elle ne risquait d'ailleurs plus grand-chose après ce qu'elle avait déjà subi. Horn comprit à son ton véhément qu'elle ne souhaitait rien dire de plus. Sa maison et ses amis étaient tout ce qui comptait maintenant pour elle. Mathilde, elle, serait nettement mieux avec le reste de la famille.

Mathilde consentait à partir. Elle avait un fils et une autre fille à Heidelberg, en plus de Walter, dont la situation lui permettait de veiller sur eux en zone américaine. Le seul problème était de choisir ce qu'elle allait emporter. « Ce n'est pas qu'il me reste grand-chose à part des souvenirs des jours meilleurs », dit-elle, faisant une discrète allusion aux épreuves qu'elle avait endurées.

Elle voulait emporter ses livres. Dollar chargea plusieurs volumes sous les sièges de la jeep, mais il était hors de question de prendre autre chose que quelques robes, sa collection d'aiguilles à tricoter, des bijoux et un album photo.

À minuit, ils étaient prêts à partir ; à cette heure-là, ils ne risqueraient pas de tomber sur un officier russe à la frontière. Horn se ravisa pourtant et demanda à Friedl une couverture pour recouvrir sa mère. Mathilde pourrait se recroqueviller derrière les sièges avant et, avec un peu de chance, les gardes ne remarqueraient même pas qu'elle faisait partie du voyage. Et s'ils la découvraient malgré tout, il était peu probable que le passage clandestin d'une vieille dame soit considéré comme une infraction justifiant l'intervention du haut commandement. Avec Friedl, il y aurait pu y avoir un problème, mais pas avec Mathilde seule.

Le trajet de retour jusqu'à la frontière se déroula sans encombre. Mieux, la tension de l'aller était retombée : il n'était pas certain alors de retrouver sa mère, ni qu'elle serait en état de voyager. Mathilde était saine et sauve. C'était le plus important.

Le lieutenant et Dollar retrouvèrent les mêmes gardes-frontières que précédemment. Cette fois, Horn ne prit même pas la peine de se livrer à une démonstration de camaraderie fraternelle entre soldats alliés. Il se dirigea aussitôt vers l'arrière de la jeep, ouvrit sa cantine et laissa les soldats prendre ce qu'ils voulaient, soit à peu près tout. Mathilde, cachée à l'arrière sous la couverture, dormait peut-être. Horn jura plus tard à Rosenthal qu'il l'avait entendue ronfler, mais c'était probablement ses propres nerfs qui lui avaient joué un tour quand un des gardes avait promené sa lanterne à l'arrière de la jeep, et souri bêtement en découvrant ce qui était de toute évidence quelqu'un caché sous une couverture, puis il s'était dirigé vers les trésors qui restaient encore dans la cantine.

Au lever du soleil, alors qu'ils se dirigeaient vers Heidelberg, ils traversèrent une campagne pleine de vergers, de prairies et de champs labourés parsemés de pittoresques villages en pierre et d'élégantes églises. Mathilde était assise bien droite à l'arrière, enveloppée dans la couverture, et elle serrait contre elle sa collection de bijoux – des babioles que le père de Horn lui avait achetées lors d'un voyage à Rotterdam, mais qui avaient pour elle une valeur sentimentale.

Pour entrer dans Heidelberg, ils empruntèrent une passerelle métallique de fortune au-dessus de la rivière Neckar. La ville avait traversé la guerre sans grands dommages. Seul le vieux pont de pierre, une merveille de la Renaissance, surmonté à une extrémité par un singe en bronze, avait sauté. Des troupes allemandes en fuite l'avaient démolie pour ralentir la véritable course à laquelle se livraient les armées alliées concurrentes pour atteindre Berlin. Ni centre industriel ni nœud de transports, Heidelberg ne constituait pas un objectif militaire. Son université, la plus ancienne du pays, faisait la réputation de la ville, tout comme les étudiants qui, traversant le vieux pont pour se rendre à leurs

examens, s'arrêtaient pour frotter le nez du singe réputé porter chance.

Horn regrettait la destruction du pont en raison de tous les souvenirs qui y étaient attachés. C'était juste en amont, par un matin d'hiver glacial, quand la Neckar paraissait solidement gelée et qu'il cherchait un raccourci pour aller à l'école, qu'il était passé à travers la glace et avait été emporté. Une jolie jeune fille, une Juive, qui se trouvait au pied du pont, avait vu ce qui était arrivé. Elle s'était précipitée pour lui porter secours, avait troué la glace d'un coup de pied et l'avait sauvé de la mort. Horn se demanda ce qu'était devenu son bel ange, et aussi son violon, qu'elle n'avait pas lâché pendant qu'elle le tirait sur la rive et l'enveloppait de son manteau.

Les souvenirs se bousculaient pendant qu'il approchait de sa modeste maison de famille en briques rouges sur la colline de l'autre côté du château de Heidelberg. Ce n'était pas la maison dans laquelle il était né, ni la maison de sa petite enfance, située dans un minuscule village à quelques kilomètres en amont de la rivière. Il avait passé toutes ses années de lycée et d'université à Heidelberg chez sa tante Clara et son oncle Rudolf. C'était ici aussi, après que son père eut pris sa retraite du clergé, qu'il avait retrouvé ses parents juste avant la mort de son père.

Personne n'était encore réveillé quand ils s'arrêtèrent devant la maison. Comme c'était la tradition dans la famille, la porte d'entrée n'était pas fermée à clé, en souvenir des années passées par son père à la paroisse, où leur maison était ouverte aux paroissiens qui pouvaient avoir besoin d'aide ou de réconfort.

Horn aida sa mère à porter ses affaires pendant que Dollar s'installait comme chez lui dans la cuisine avec une boîte de café et des petits gâteaux. Juste de quoi réconforter les voyageurs fatigués. Ils étaient assis autour de la table, et Dollar portait un toast à leur retour triomphal en territoire américain, quand Rudolf, le frère plus âgé de Walter, surgit devant eux, en peignoir, pas rasé.

Surpris et content de voir sa mère, Rudolf la salua avec affection, mais sa réaction en voyant son frère manquait singulièrement d'enthousiasme. Horn se rappelait l'avoir entendu dire : « C'est toi », moins comme une constatation que comme une question. « Je n'aurais jamais pensé te revoir en Allemagne. Et en uniforme, rien que ça. »

Horn lui sourit, essayant de ne pas gâcher le moment pour sa mère, qui était ravie de se retrouver en famille après plus d'une décennie de séparation.

Sa relation avec Rudolf avait toujours été difficile, une rivalité à la Jacob et Isaïe plus qu'une fraternité affectueuse. Au cours de leur enfance, ils se défoulaient à coups de poing ou à force d'insultes mais, avec l'âge, leurs chemins ayant divergé, les non-dits et les actes manqués avaient fini par l'emporter sur tout le reste.

Leurs différends ne risqueraient pas de se résoudre ce matin-là. Après des années passées à gagner l'affection de leur mère et de leur père, à multiplier les lauriers académiques et sportifs, Rudolf était maintenant affligé d'une lourde tare. Membre du parti nazi, il avait perdu son poste de professeur à l'université, ainsi que toute possibilité de trouver un travail dans un futur proche. En tant qu'Allemand, il devait supporter en plus la honte et l'humiliation d'avoir pris part à une guerre qui avait dévasté le pays et causé épreuves, famines et mort à des femmes et des enfants sans défense. Walter, en revanche, était revenu à la maison en héros victorieux, le sauveur de leur mère, la femme qui comptait le plus dans leur vie.

Horn aurait voulu embrasser son frère. Ou se battre avec lui. N'importe quoi pour effacer le soupçon obsédant que Rudolf ait aidé activement et soutenu le corps d'érudits soldats d'Himmler. Son frère n'avait-il pas passé un marché faustien ?

L'université de Heidelberg, leur *alma mater* où Rudolf avait été professeur titulaire, avait été la première université d'Allemagne à expulser tous ses professeurs et ses étudiants juifs. Son frère était à

l'intérieur de la faculté quand les Jeunesses hitlériennes avaient envahi le gymnase de l'université, quand des livres avaient été brûlés devant la bibliothèque et quand une bande de terroristes nazis avait mis le feu à deux synagogues de la ville.

À quel point avait-il compromis son intégrité et trahi la confiance de ses étudiants ? Avait-il fait le moindre geste pour tenter d'empêcher ses étudiants juifs d'être déportés vers les camps de concentration ? Pendant combien de temps et dans quelles circonstances avait-il poursuivi ses recherches à Externsteine ? Avait-il remplacé la bible luthérienne de son père et de son grand-père par celle que les nazis utilisaient pour promouvoir le Jésus aryen ?

Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête, mais, avant qu'il puisse les poser, sa plus jeune sœur Elsbeth entra dans la salle à manger.

Jeune femme brillante et gaie, ayant hérité de la beauté de leur mère et de l'optimisme de leur père, c'était elle qui avait le plus de raisons de se lamenter sur la tragédie de la guerre et la façon dont celle-ci avait divisé la famille. Son mari, Erich Maschke, l'ancien président de l'université de Leipzig, avait été envoyé dans un camp de travail soviétique dans les montagnes de l'Oural. Elle n'avait aucune nouvelle de lui depuis plus de quatre mois.

La famille, au complet à présent sauf Friedl, passa le reste de la journée à se remémorer les beaux jours d'autrefois, quand, adolescents, ils pensaient être plus malins que leur père en allant subrepticement retrouver des copains dans une des nombreuses brasseries de Heidelberg, alors qu'ils pouvaient être certains de rencontrer un paroissien et d'en subir les conséquences à leur retour à la maison. Il y avait aussi les nombreuses excursions aux ruines romaines dans les environs de Heidelberg où leur père, spécialiste de Tacite, les enchantait avec des histoires qui furent déterminantes pour leurs futures carrières universitaires. Les activités de Horn en matière de renseignements, sa promotion à la MFAA et l'affaire des bijoux de la Couronne ne furent jamais abordées. Il fallut qu'Elsbeth lui rappelle quelque chose qu'il avait complètement oublié pour que l'ombre des nazis et de la guerre survienne dans la conversation : c'était le jour où il avait fait irruption dans le bureau familial pendant que son père rédigeait son sermon hebdomadaire. Personne sauf Elsbeth n'osait déranger leur père à ce moment-là.

« Tu venais de finir *Mein Kampf*, dit Elsbeth. Tu étais furieux parce qu'aucun d'entre nous ne voulait écouter ce que tu avais à dire. »

Horn la remercia de s'en être souvenue. C'était la seule manifestation de culpabilité et de regrets pour ce qui était arrivé dont il serait jamais témoin.

« Tu vas rester en Allemagne ? demanda-t-elle. L'université s'apprête à rouvrir. Ils cherchent désespérément des professeurs. Tu pourrais revenir habiter à la maison. »

Les imposantes salles de cours lambrissées de l'université de Heidelberg le fascinaient toujours. C'était son rêve d'enfance d'y enseigner un jour, et le plus grand désir de son père.

« Je ne sais pas », dit-il, en s'efforçant de ne pas paraître trop évasif, de façon à ne pas offenser sa famille ni dénigrer ce qui avait jadis compté parmi les meilleurs établissements d'Europe.

En vérité, il avait décidé le matin même, pendant qu'il était assis avec sa famille, qu'il ne resterait pas en Allemagne une fois sa période de service terminé. Il n'aiderait pas son ami Felix Rosenthal dans son activité de libraire. Il ne deviendrait pas professeur à l'université de Heidelberg. En dépit de la tirade dans laquelle il s'était lancé dans le bureau de son père après avoir lu *Mein Kampf* et son insistance pour que la famille en discute le contenu, son père et ses frère et sœur ne s'étaient pas donné la peine de lire le livre. Pas plus que ses camarades d'université ou ses professeurs. C'est le livre non lu le plus populaire du pays. Il ne pouvait pas imaginer remettre les pieds dans une salle de cours allemande sans se rappeler ce fait, pas plus qu'il ne pouvait regarder son frère dans les yeux très

longtemps sans penser aux runes et aux tasses à thé d'Himmler.

Il avait un autre rêve à présent. Un rêve avec une petite maison surplombant le pont du Golden Gate et des étudiants dépourvus de toute amertume et de regrets, envisageant l'avenir avec confiance. L'Amérique qu'il connaissait, le pays qu'il avait appris à aimer, était comme une locomotive fumante prête à quitter la gare. Il voulait être à bord.

Le IV^e Reich

9-14 août 1945

Les six jours suivants passèrent comme si la guerre n'avait jamais eu lieu. Horn partit en excursion avec son frère et sa sœur jusqu'aux anciennes ruines romaines, dormit une nuit sous la tente à son endroit de pêche favori, passa une délicieuse après-midi à faire les yeux doux à une jolie étudiante en art dans la bibliothèque de l'université de Heidelberg, et accompagna sa mère pour fleurir la tombe de son père. Il aurait pu prolonger son séjour, mais il avait une liste imposante de choses à faire avant de pouvoir soumettre son rapport écrit à Mason Hammond. Il fallait interroger Josef Spacil et, si possible, le chef du RSHA, Ernst Kaltenbrunner. Il voulait également questionner les conseillers municipaux Schmeissner et Fries, ainsi que Julius Lincke, à condition de pouvoir le trouver. Apparemment, les renseignements alliés ne s'étaient pas vraiment mis à sa recherche.

Le 14 août, bien reposés et prêts à toute éventualité, Dollar et lui se levèrent de bonne heure, prirent leur petit déjeuner, puis partirent en direction du nord, vers Francfort. Une heure plus tard, dans le parking de l'USFET, Horn remerciait Dollar pour son aide et son agréable compagnie pendant ces trois semaines et demie. Le pool de voitures de l'USFET était célèbre pour jouer aux chaises musicales avec leurs jeeps et leurs chauffeurs. Horn et lui pourraient ne jamais se retrouver.

« À bientôt, professeur, dit Dollar. Peut-être à Berkeley.

– Rendez-vous pris, gamin, dit Horn. Mais ne compte pas sur moi pour effacer tes mauvaises notes. »

Dollar fit le salut militaire et dit qu'il surveillerait la cantine vide de Horn et ses autres affaires jusqu'à ce que le lieutenant ait parlé à Hammond.

Horn présenta sa pièce d'identité au bureau de l'entrée et fut escorté jusqu'au deuxième étage. À sa grande surprise, tous les gens qu'il croisait paraissaient savoir qui il était, du MP à la porte jusqu'à la secrétaire à l'accueil et aux hommes de la MFAA présents dans l'antichambre du bureau de Hammond. Ils l'accueillirent comme une célébrité.

Comme Horn devait se le remémorer plus tard, un des officiers de la MFAA lui proposa de lui faire visiter son musée – le Met à New York – « quand toute cette affaire nazie sera terminée ». Un autre l'invita à déjeuner au club des officiers pour parler du programme d'histoire de l'art à Princeton. Un troisième pensait qu'il pourrait y avoir un poste pour Horn à l'université de Pennsylvanie quand il retournerait aux États-Unis.

Cela rappelait à Horn le bon vieux temps en Italie, dans le salon que tenait chaque semaine Bernard Berenson. L'attention imprévue qu'on lui manifestait lui tournait déjà la tête, alors qu'il n'était même pas encore entré dans le bureau de Hammond.

La nouvelle de la récupération par Horn des bijoux de la Couronne du Saint Empire s'était répandue partout, dit Hammond, en tendant au lieutenant un communiqué de presse et une coupure du

Stars and Stripes, le journal de l'armée. Le colonel Charles Andrews, le nouveau gouverneur militaire de Nuremberg, avait alerté les journalistes le lendemain du départ de Horn, qualifiant le retour du trésor de victoire américaine majeure et de testament durable pour tout le bien que ses hommes faisaient dans Nuremberg occupée.

En lisant l'article et le communiqué de presse, Horn supposa qu'Andrews avait convié la presse mondiale, déjà présente à Nuremberg pour couvrir les procès pour crimes de guerre, à visiter l'installation de l'allée du Forgeron et la chambre forte. On avait montré aux reporters la collection du Saint Empire dans son entier pendant que Thompson détaillait son histoire mouvementée et le travail d'investigation qui avait conduit à retrouver les cinq éléments du trésor les plus précieux. Le nom de Horn n'était pas cité une seule fois dans l'article ni dans le communiqué de presse. Pas plus que n'était évoquée la raison pour laquelle Hitler convoitait les trésors et voulait à tout prix les cacher aux occupants.

Hammond lui dit qu'il ne devait pas se sentir vexé de ne pas voir son nom cité dans l'histoire. Le gouvernement militaire de Nuremberg avait besoin de redorer son blason. Au grand quartier général en tout cas, Hammond avait veillé à ce que les gens importants sachent que Horn était l'officier de la MFAA qui avait retrouvé les bijoux de la Couronne.

Le commandant conduisit Horn jusqu'à une chaise devant son bureau. Diplomate comme à son habitude, il expliqua à Horn que lui et d'autres seraient les héros méconnus de la guerre, et que c'était bien comme ça. Les bijoux de la Couronne avaient traversé des siècles de conflits et de destructions en Europe avant l'entrée en scène de la MFAA, et ce n'était pas par hasard. C'était parce que des hommes dévoués comme le lieutenant avaient veillé à ce qu'ils soient préservés. Mais Hammond ne faisait pas allusion aux nazis. Il se référait aux moines, aux archivistes de musées et aux érudits qui l'avaient précédé et à ceux qui, Dieu merci, suivraient ses traces.

On félicita Horn pour son travail spectaculaire. Il avait rempli sa mission avec plusieurs jours d'avance.

Hammond remit ensuite une lettre à Horn et l'incita à l'ouvrir. À l'intérieur se trouvait une citation de la part d'Eisenhower. Il était promu capitaine. Horn était euphorique, non seulement pour la décoration qui allait de pair avec la promotion, mais également pour le nouvel échelon de salaire y afférent, et l'aide qu'il pourrait apporter à sa famille. C'était vraiment un mois à marquer d'une pierre blanche. Il était impatient d'en parler à Felix et de lui réclamer les photos de Marlene.

Le commandant ne laissa pas beaucoup de temps à Horn pour se réjouir de son nouveau statut. Il voulait savoir dans le moindre détail comment Horn avait retrouvé les bijoux de la Couronne.

Hammond s'assit en face de Horn, tandis que l'ex-lieutenant, à présent capitaine, lui racontait son odyssée : la première mention par Rosenthal de rumeurs concernant le lac Zell ; l'aide que Günter Troche lui avait apportée en organisant des entretiens avec l'équipe du bunker ; les soupçons qu'il avait éprouvés envers les conseillers municipaux Schmeissner et Fries ; le voyage jusqu'au château d'Himmler ; et, finalement, sa décision de la dernière chance, « en réalité un pari soigneusement calculé » selon lui, de mettre Fries sur le gril au centre d'interrogatoires de l'USFET. Rétrospectivement, son enquête paraissait facile, mais ce n'était pas exactement l'impression qu'il avait éprouvée dans l'ensemble.

Le commandant s'émerveillait des rebondissements de l'histoire. C'était une affaire dans laquelle la vérité l'emportait de loin sur n'importe quelle fiction que les Alliés auraient pu imaginer ou que les nazis eux-mêmes auraient concoctée. Il comprenait aussi parfaitement pourquoi le colonel Andrews et le capitaine Thompson s'étaient empressés de donner leur propre conférence de presse et pourquoi, soucieux de redorer leur blason, ils n'avaient même pas pris le soin de détailler les points les plus

intéressants de l'opération.

Horn admettait parfaitement la réalité politique, même si elle n'était pas à son goût. Il n'était pas non plus partisan de gommer la vérité pour sauver les apparences. Les nazis étaient des maîtres en matière de propagande. Il savait pour en avoir été témoin à quoi cela pouvait mener. Il comprenait en tout cas pourquoi les autorités d'occupation préféraient ne pas couvrir d'éloges le travail de deux expatriés allemands, d'un prisonnier de guerre et d'un groupe hétéroclite d'anciens nazis à la loyauté douteuse à qui revenait, en réalité, le mérite de la récupération du trésor par les Alliés.

Le soldat Fritz Hüber, un soldat allemand prisonnier, avait révélé l'existence du bunker nazi, et Horn, d'origine allemande, immigrant de fraîche date sur le sol américain, avait rédigé le rapport. Le crédit de la découverte du tunnel ne revenait pas au capitaine Peterson, mais au Sud-Africain James Low, qui avait rejoint la compagnie E à ses risques et périls après sa libération d'un camp de prisonniers de guerre allemand. Le capitaine Thompson n'aurait pas pu ouvrir le bunker sans l'aide d'Albert Dreykorn, secrétaire du plus haut gradé nazi de Nuremberg. Günter Troche et Eberhard Lutze, anciens membres du parti nazi, avaient mené Horn à Heinz Schmeissner et à Konrad Fries, qui étaient peut-être encore nazis. Felix Rosenthal, autre expatrié allemand, dont la famille venait à peine de sortir par miracle de Dachau, avait risqué sa carrière pour avoir accès aux dossiers du CIC concernant Josef Spacil, un criminel de guerre avéré, coupable de meurtres de masse, dont le CIC avait la garde, mais qui n'allait sans doute pas être jugé pour crimes de guerre. Les troupes d'occupation de l'armée américaine n'avaient sans doute aucune envie d'envoyer ce genre d'histoire au pays, et c'était dommage : c'était exactement l'histoire qu'on aurait dû leur raconter.

Pour autant que Horn le sache, le colonel Andrews, qu'il ne connaissait pas, n'était jamais allé dans le bunker et n'avait jamais vu les bijoux de la Couronne avant la conférence de presse. Quant au capitaine Thompson, qui s'en attribuait la découverte avec Andrews, il avait pompé sur Horn ce qu'il savait sur les bijoux de la Couronne et l'enquête. Ce genre de détail rapporté dans la presse n'aurait pas été de nature à redorer le blason des chevaliers blancs d'Amérique.

Comme le répéta Hammond, tout cela était assez incroyable. Horn acquiesça, puis lui fit remarquer qu'il avait encore beaucoup de travail avant de clore son enquête. Pour commencer, il interrogerait Spacil, étant donné qu'il était déjà à Francfort, puis Kaltenbrunner.

Hammond dit qu'il ferait tout son possible pour l'aider, mais Kaltenbrunner, comme Horn le savait déjà, serait au banc des accusés pour crimes de guerre, et beaucoup de personnes attendaient pour l'interroger et elles devraient passer avant Horn. Spacil était également très demandé. Le CIC l'avait empêché de témoigner en dehors des enquêtes en cours : une équipe était toujours en train de draguer le lac Zell, une autre de ratisser le rivage à la recherche d'or et de billets de banque, et une troisième en quête des journaux intimes d'Hitler. Il pourrait s'écouler des mois, sinon des années, avant que Horn puisse l'interroger.

Ce n'était pas le discours auquel Horn s'attendait. Mais il comprenait les priorités militaires, autant que les réalités politiques. « Il y a encore Schmeissner et Fries, dit Horn. Il est certain qu'ils pourront nous fournir d'autres détails, notamment pourquoi la Sainte Lance n'était pas comprise dans les objets à protéger. »

Pour Horn, il était possible, compte tenu des bombardements et de l'invasion alliée, que le talisman d'Hitler ait perdu de son aura mystique, si bien qu'Himmler n'avait pas jugé utile de la cacher avec les autres objets.

En plus de vouloir obtenir la réponse à cette question, Horn voulait savoir si la trappe de secours de l'allée du Forgeron menait vraiment à la chapelle du Roi.

Et, plus important encore, il y avait le problème des chevaliers Teutoniques. Le capitaine Horn

voulait savoir si quelqu'un d'autre que les conseillers municipaux connaissait la cachette des bijoux de la Couronne. S'ils étaient vraiment les seuls au courant de l'endroit dans l'abri de la place Pannier, c'était l'occasion pour lui de pouvoir mettre en évidence l'ensemble du complot manigancé par Himmler pour créer un IV^e Reich.

Les deux conseillers municipaux n'allaient pas disparaître, lui assura Hammond. Le commandant avait demandé au colonel Andrews de les garder en détention en attendant un procès. Il avait également demandé au CIC de se mettre à la recherche de Julius Lincke.

Hammond aborda alors un autre sujet. En attendant un complément d'information, il faisait relever Heinrich Kohlhausen de ses fonctions au Musée germanique. Il connaissait certainement les projets de Liebel et d'Himmler. Eberhard Lutze ayant été impliqué dans le déménagement du retable de Stoss de Cracovie, Hammond trouvait qu'il ne devrait pas reprendre le poste. Mais le gouvernement d'occupation allait se retrouver en manque de personnel qualifié au musée de Nuremberg. Horn avait-il quelqu'un à recommander pour prendre la direction du Musée germanique ?

Horn avait justement le candidat idéal, quelqu'un qui l'avait non seulement beaucoup aidé dans son enquête, mais qui serait capable de réformer les institutions culturelles de la ville. « Günter Troche est votre homme. »

Hammond accepta d'emblée. Troche obtiendrait le job.

Ayant résolu les problèmes urgents, Horn aborda la question la plus délicate. Qu'allait devenir la collection du bunker ?

« Pour le moment, les objets sont traités comme des prisonniers de guerre, dit Hammond avec humour. Aucune décision n'a encore été prise.

– Mais vous y avez certainement réfléchi ? »

La décision de leur restitution, dit Hammond, serait prise d'ici peu. À présent que, grâce à Horn, la MFAA avait mis en sécurité les objets disparus, Hammond aurait quelque chose à présenter à Munich, où des discussions se dérouleraient plus tard dans le mois.

Horn proposa de l'accompagner à Munich. Il en savait plus sur l'histoire récente des bijoux de la Couronne que n'importe qui d'autre.

Le commandant dit qu'il allait y réfléchir, mais il avait en tête quelque chose de plus important pour lui. Une collection de pièces avait disparu. Pas n'importe laquelle, la collection d'Hitler, que le Führer avait l'intention d'installer dans son « supermusée » dans la ville de son enfance, Linz, en Autriche. Himmler et l'Ahnenerbe avaient écumé musées et monastères dans toute l'Europe pour compléter la collection.

« Vous dites qu'elle a disparu ? »

Selon Hammond, au moins deux mille pièces avaient été entreposées dans la mine de sel d'Altaussee, mais elles avaient disparu au cours de l'invasion alliée.

Horn connaissait bien la mine d'Altaussee. Elle ressemblait à une grotte d'Aladin : une vaste salle sous une montagne autrichienne où Hitler avait caché plus de six mille tableaux destinés au fonds de son musée. La collection d'œuvres d'art qu'Hitler avait l'intention de constituer à mesure que le Reich s'étendait dans le monde devait être abritée dans le bâtiment le plus vaste, le plus luxueux du monde en son genre. Jusqu'à ses dernières heures, le Führer était à tel point obsédé par son rêve que, pendant que le Reich brûlait, il se penchait dans son bunker sur les plans et la maquette en trois dimensions de son musée et du futur Linz agrandi.

Hammond déclara qu'Altaussee contenait bien autre chose que des tableaux. Les pièces entreposées là constituaient la collection la plus complète de tous les temps. Parmi ses éléments les plus précieux figuraient d'antiques monnaies sumériennes en coquillage et des pièces en or de

l'Empire romain. Le commandant avait confié l'affaire en mai à trois de ses meilleurs éléments, mais ils n'avaient pas beaucoup progressé. Il voulait que Horn reprenne les choses en main. Cette fois, cette mission pourrait bien lui valoir une médaille.

Hammond se leva et s'approcha de la fenêtre, donnant à Horn le temps de réfléchir. Commencer une nouvelle enquête était tentant, surtout en tant que capitaine, mais il avait encore ses interrogatoires à mener et son rapport sur les bijoux de la Couronne à rédiger. Il ne pouvait pas non plus s'empêcher de se demander si Hammond, sur ordre d'Eisenhower, ne voulait pas que Horn soit envoyé en Autriche, loin de l'Allemagne, pour l'empêcher d'interroger Spacil et Kaltenbrunner, des criminels de guerre dont le témoignage pourrait embarrasser le haut commandement américain en attirant l'attention sur la prétendue armée secrète de néonazis employée par le gouvernement d'occupation.

Le commandant, conscient de l'hésitation de Horn, ajouta un élément supplémentaire pour le tenter. Le commandant SS Helmuth von Hummel, le dernier à avoir été en possession de la collection de pièces, et supposé se cacher en Autriche, avait été le bras droit de Martin Bormann, le secrétaire particulier d'Hitler et le plus haut gradé nazi disparu dans l'Europe d'après-guerre. Les pièces pourraient conduire Horn à Hummel, et Hummel saurait peut-être où trouver Bormann.

Il n'en fallait pas plus. En attendant d'interroger Spacil, Horn commencerait à s'occuper de la collection de pièces.

Mais Hammond ne semblait pas vouloir en rester là. Toujours debout près de la fenêtre, il fit signe à Horn d'approcher.

Ainsi que Horn le rapporterait plus tard à Rosenthal, ils regardèrent le parking au-dessous et le bassin devant le bureau d'Eisenhower. On apercevait au loin les ruines déchiquetées formant l'horizon de Francfort et, au-dessus, le nuage de poussière qui flottait en permanence. Hammond demanda à Horn s'il remarquait quelque chose.

Horn regarda plus attentivement. La nymphe de Fritz Klimsch avait disparu du bassin.

Hammond félicita Horn d'être si observateur. Mamie Eisenhower, dit le commandant, ne jugeait pas convenable que son mari ait une statue de bronze représentant une femme nue sous la fenêtre de son bureau. Cela pourrait donner une mauvaise opinion aux gens.

Horn pouffa de rire. Mais ce n'était pas l'absence de la statue que Hammond voulait faire remarquer à Horn. Le commandant regardait toujours le parking.

Horn passa en revue les voitures et leurs chauffeurs dans le rectangle pavé sous la fenêtre. Les jeeps de l'USFET étaient garées de l'autre côté du bâtiment, hors de vue. C'étaient les limousines et les voitures de ville qui étaient rangées là, celles des huiles avec des drapeaux sur les pare-chocs.

« J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, dit Hammond. Je vous prends votre jeep et votre chauffeur. »

Horn était stupéfait. L'Autriche, où les pièces disparues avaient été vues pour la dernière fois, n'était pas un endroit où l'on pouvait compter sur les transports de troupes ou faire du stop. Il ne comprenait toujours pas ce que voulait dire le commandant quand il finit par remarquer ce que le commandant regardait.

Juste sous le bureau, dans la rangée des limousines, était garé un coupé sport BMW blanc, avec capot surbaissé et radiateur chromé étincelant. Une décapotable, rien que ça, avec sa capote relevée et, sur le siège arrière, la cantine de Horn et son sac.

D'après Hammond, son précédent propriétaire ne risquait pas de la réclamer de sitôt. Il serait probablement mis en accusation à Nuremberg. Le commandant avait pensé que Horn aimerait la conduire pour sillonner l'Autriche à la recherche des pièces disparues.

Horn était aux anges. Avec le grade de capitaine et à la tête de sa propre unité d'enquête à la MFAA, il pouvait maintenant se déplacer librement en Allemagne et en Autriche. Redevenu célibataire, disposant d'un peu plus d'argent qu'hier, il était assuré que le reste de sa mission au volant d'une voiture de sport serait riche en aventures.

Certaines questions restaient cependant sans réponse. Hitler s'imaginait-il vraiment comme appartenant à une longue lignée d'empereurs consacrés destinés à diriger le monde ? Avait-il vraiment l'intention de se couronner lui-même comme le prochain empereur romain germanique ?

Horn était parfaitement conscient que la plupart de ses camarades officiers du renseignement ne croiraient jamais cela. Aussi dément et égocentrique qu'ait été le Führer, ses relations avec des sociétés secrètes ésotériques étaient tout au plus superficielles ; et, malgré des ambitions débordantes, il affrontait la réalité avec une efficacité redoutable. Il était difficile de croire qu'un tel homme puisse vivre en même temps dans un monde chimérique régi par des synchronismes, des symboles et une superstition médiévale.

Dans son rapport, Horn n'hésiterait pas à avancer qu'Hitler avait réellement l'intention de se faire couronner avec le même faste que l'empereur Charlemagne et son Frédéric le Grand bien-aimé. Qu'Heinrich Himmler veuille se livrer à des cérémonies païennes sanglantes dans l'intimité de son château forteresse était déjà étonnant, mais que dire du commandeur suprême du Reich en train de se pavaner dans les salles de son supermusée ceint d'une couronne et portant un sceptre ?

Hammond comprenait les préoccupations de Horn ; il avait les mêmes réticences. En tout cas, il était convaincu que Horn était sur la bonne piste. L'armée américaine avait trouvé d'autres éléments au cours de ses enquêtes. Et il y avait surtout les découvertes d'un officier de la MFAA, Walker Hancock. Le commandant n'avait pas pu montrer les dossiers à Horn quand il avait rejoint la MFAA, car il n'avait pas le rang ni les accréditations nécessaires en matière de sécurité. Horn avait les deux maintenant, ainsi que l'entière confiance d'Eisenhower et de Patton. Et tant que Horn n'était pas revenu de Nuremberg, Hammond ne pouvait pas être certain que l'enquête de Horn et les éléments rapportés par Hancock avaient un rapport entre eux.

Hammond avait mentionné les dossiers en question au téléphone après que Horn eut restitué les trésors disparus à l'allée du Forgeron. Ils ne valaient pas une confession de la part de Spacil ou de Kaltenbrunner, mais Hammond pensait que le rapport de Hancock aiderait Horn à mettre son propre travail en perspective.

Hammond laissa Horn dans son bureau avec un gros tas de dossiers et la promesse de garder leur contenu confidentiel jusqu'à ce qu'Eisenhower ait décidé comment il convenait de traiter l'affaire.

Horn, assis au bureau de Hammond, ouvrit le premier dossier et passa le reste de l'après-midi plongé dans les détails d'une enquête de la MFAA commencée trois mois avant la sienne.

Les dossiers ne pouvaient être consultés que par les personnes concernées et ce serait sans doute le cas pendant des années. Il ne s'agissait pas tant de ce que les enquêteurs de la MFAA avaient trouvé, mais où et dans quelles circonstances la découverte initiale avait été faite.

Comme dans sa propre enquête, il était surtout question dans cette histoire de bunkers nazis cachés et de tunnels souterrains. Au cours des dernières années de la guerre, les renseignements alliés avaient détecté une installation secrète nazie creusée dans le flanc d'une montagne calcaire à l'extérieur de la ville de Nordhausen, à l'est du château d'Himmler, à présent en zone soviétique.

Horn, comme tous les passionnés du romancier et dramaturge allemand Goethe, connaissait la mystérieuse région montagneuse en question. C'était là que Faust, le légendaire professeur d'université et médecin allemand, avait, une nuit, rencontré Méphistophélès dans sa quête pour obtenir tout le savoir humain.

L'armée alliée s'intéressait à une installation souterraine imposante et top secret de plus de vingt kilomètres de long, une ville souterraine, où les nazis produisaient leurs armes prétendument prodiges, les missiles V-1 et V-2 qu'ils lançaient sur Londres. Les avions alliés avaient criblé Nordhausen de bombes pour anéantir l'installation. Par la même occasion, le quartier médiéval historique de Nordhausen avait été complètement rasé.

La 104^e division d'infanterie américaine avait envahi la zone en avril, à peu près à l'époque où la compagnie E du capitaine Peterson arrivait à Nuremberg. Ce que la 104^e avait découvert tenait du cauchemar. En plus de l'usine de fabrication de missiles, ils avaient trouvé un laboratoire expérimental pour des armes et des systèmes de lancement futuristes, en même temps qu'un des pires camps de travail et d'extermination SS.

Une partie du complexe, appelé Mittelbau Dora, construit par une main-d'œuvre forcée, s'étendait sur plus d'un kilomètre cinq cents de long et une largeur de deux terrains de football. Des rails de chemin de fer ainsi qu'un wagonnet suspendu et une grue en hauteur reliaient au moins cinquante chambres souterraines. En plus de soulever des matériaux, la grue servait de potence pour pendre les travailleurs qui ne remplissaient pas leur quota de travail. Des experts du renseignement avaient déterminé que près d'un tiers des soixante mille prisonniers qui avaient construit ce site, connu simplement sous le nom de Dora, étaient morts d'épuisement, de faim, ou avaient été pendus.

Cela, la plupart des officiers de renseignements du G-2 le savaient déjà. Horn avait également entendu des rumeurs selon lesquelles les États-Unis avaient libéré non seulement les esclaves qui travaillaient là, mais également les scientifiques et les ingénieurs qui faisaient fonctionner ces équipements. Exactement comme avec Spacil – considéré comme un spécialiste précieux pour les intérêts alliés –, les scientifiques et les ingénieurs nazis impliqués à Nordhausen n'étaient pas poursuivis pour crimes de guerre, même si on estimait que vingt mille travailleurs forcés étaient morts dans ce qu'on pouvait appeler un enfer. L'élite de Nordhausen devait être ramenée aux États-Unis pour un débriefing dans le cadre de l'opération Overcast.

Les dossiers prouvaient la véracité des rumeurs. Convaincu que les scientifiques allemands pourraient collaborer aux projets de l'Amérique concernant ses propres armes et ses missiles pour l'après-guerre, le Bureau des services stratégiques, ou OSS, une agence de renseignements américaine encore plus secrète que le CIC, était en train de recruter les cerveaux nazis qui avaient failli faire gagner la guerre à Hitler. Le CIC recherchait l'or, l'OSS les trésors intellectuels.

À Nordhausen, l'OSS avait pu choisir les scientifiques nazis les plus célèbres. Mais c'était une course contre la montre. D'après les termes des accords concernant les zones d'occupation, Nordhausen devait être restitué aux Soviétiques à la fin de la guerre. C'est pourquoi l'OSS avait fait un effort considérable pour récupérer tout le personnel, les équipements et les données techniques qu'il avait pu trouver. Et c'est au cours de la fouille de ce site imposant et des collines environnantes que l'armée américaine avait fait une autre sorte de découverte. C'est là également que Mason Hammond et la MFAA entraient en jeu. Le commandement allié ne savait pas à qui d'autre confier l'enquête, la découverte faite dans la mine de sel de Bernterode ne cadrant avec les activités d'aucun autre service de renseignements : ni le CIC, ni l'OSS, ni le G-2. L'enquête en question avait été surnommée à juste titre opération Body Snatch¹.

En inspectant la mine de Bernterode, une unité d'infanterie du Blue Devil, du 350^e dépôt d'ordonnance, avait découvert une étrange cloison de maçonnerie, au ciment encore frais. Les soldats démolirent le mur et creusèrent une galerie à travers deux mètres de maçonnerie, avant de tomber sur une énorme porte à croisillons avec un encadrement. Curieusement, elle était cadénassée de l'intérieur.

Les soldats enfoncèrent la porte et tombèrent sur un spectacle digne de Faust. Devant eux, s'étendaient une gigantesque crypte et un sanctuaire nazi. Des runes germaniques et d'autres symboles se détachaient nettement à la lumière de leurs torches sur les murs et le plafond. On voyait partout des objets, des étendards de régiments et de nobles drapeaux à l'allure martiale. Plus de deux cents bannières, disposées symétriquement, furent répertoriées, dont certaines étaient tellement anciennes qu'elles étaient montées sur un support en filet pour être exposées. Un coffre métallique contenait les portraits de tous les grands dirigeants allemands, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque actuelle. Parmi une collection de tableaux, se trouvaient ceux du peintre préféré d'Hitler, Lucas Cranach. Les deux plus grands étaient particulièrement célèbres et provenaient de la galerie des Offices à Florence. Le premier représentait Adam et Ève, et le second saint Longin perçant le flanc de Jésus. Les seules choses qui manquaient à cette exposition souterraine étaient un autel digne de la souveraineté du Reich et une collection d'objets méritant d'y être exposés.

L'auteur du rapport, le capitaine Hancock, n'avait visiblement pas compris la nature et la signification de la crypte. Pour Horn, elle portait la marque de l'Ahnenerbe allemande, exactement comme le château d'Himmler et le contenu de la chambre forte de l'allée du Forgeron. Il n'y avait aucune preuve de l'identité du constructeur et Horn savait qu'il n'obtiendrait sans doute jamais l'autorisation d'interroger le personnel de Nordhausen et qu'il ne pourrait jamais pénétrer en territoire soviétique pour aller inspecter le site lui-même. Pourtant, la raison d'être de ce lieu était évidente.

Le couloir central du sanctuaire menait à quatre travées, chacune contenant un cercueil. Le corps de Frédéric-Guillaume I^{er}, surnommé le Roi-Sergent, reposait dans une travée ; le roi Frédéric le Grand, « saint patron » d'Hitler et monarque du I^{er} Reich d'Allemagne, reposait dans la paix d'une autre travée. Le célèbre maréchal von Hindenburg venait compléter le tableau dans la troisième travée. Le quatrième cercueil, drapé d'une étoffe rouge et noir et d'un immense drapeau nazi, était vide. En travers du couvercle, on pouvait lire : « Adolf Hitler ».

1 . Littéralement : « Exhumation des corps ». (N.d.T.)

Épilogue

Walter Horn passa les trois mois suivants à voyager à travers l'Autriche et l'Allemagne. Il parvint à retrouver l'adjoint immédiat de Martin Bormann, découvrit ce qu'il était advenu de la collection de pièces disparue et réussit à ramener sa demi-sœur Friedl au sein de la famille à Heidelberg. Il continua à travailler avec la MFAA jusqu'en 1948, menant à bien trois autres enquêtes majeures relatives à l'art, au cours d'une période décrite comme la phase la plus difficile et la plus importante des efforts de récupération et de restitution de l'armée d'occupation. Des centaines de milliers de tableaux et d'antiquités devaient encore être retrouvés, leurs propriétaires identifiés et les objets d'art rapatriés. La contribution que Horn et les autres spécialistes des monuments apportèrent à cet effort d'après-guerre resta pourtant grandement ignorée, étant donné le déchaînement médiatique provoqué par les procès pour crimes de guerre de Nuremberg et l'hostilité grandissante consécutive à la guerre froide avec l'Union soviétique.

En dépit de tous ses efforts, Horn se vit refuser par le CIC l'autorisation d'interroger Josef Spacil. De nombreux officiers de renseignements alliés, parmi lesquels des membres de l'état-major du général Patton, furent également empêchés de débriefer le prisonnier. L'ancien Oberführer du Bureau II du RSHA, qui avait surveillé l'envoi de milliards de dollars en or pillés dans les trésoreries des pays occupés et auprès des victimes des camps de concentration nazis, qui avait personnellement caché des parties de cette énorme fortune dans les Alpes autrichiennes et qui avait supervisé la plus grande entreprise de fausse monnaie de tous les temps, échappa inexplicablement à un procès pour crimes de guerre. Après avoir passé en prison le minimum de temps imposé à tous les prisonniers SS, Spacil fut relâché par les Américains, regagna sa ville natale, Munich, et monta ensuite une chaîne de supermarchés. Il mourut à Munich à l'âge de soixante ans, en 1963. On a retrouvé seulement une petite partie de l'or et des autres valeurs qu'il était supposé avoir cachés.

Horn fut également contrarié dans ses efforts pour interroger Ernst Kaltenbrunner, le plus haut gradé nazi inculpé aux procès de Nuremberg. Horn et Rosenthal témoignèrent en tant qu'experts pour l'accusation dans le procès du chef du RSHA, comme ils le firent dans le procès de l'éditeur antisémite de Nuremberg, Julius Streicher. Kaltenbrunner, quarante-trois ans, et Streicher, soixante et un ans, furent condamnés puis pendus en 1946. Le chef adjoint de la Gestapo de Nuremberg, Erich Naumann, le subalterne de Karl Holz, fut capturé en Autriche après avoir fui Nuremberg en 1945 et

rejoignit ses anciens collègues nazis sur la potence en 1951.

Horn réussit à interroger de nouveau Konrad Fries et Heinz Schmeissner. Il avait d'ailleurs eu l'occasion de questionner Fries à Fürth en août 1945. Les deux hommes nièrent obstinément avoir eu connaissance d'une conspiration nazie visant à cacher les bijoux de la Couronne pour le IV^e Reich. Ils prétendirent avoir emmené les trésors au bunker de la place Pannier sur ordre de Liebel et de personne d'autre. Ils avaient dissimulé cette information à Horn et à Thompson de peur que les occupants américains ne se révèlent incapables de garantir la sécurité du trésor. Nous ne saurons probablement jamais s'ils étaient membres ou agents à leur corps défendant d'une fraternité teutonique de chevaliers ayant juré de sauvegarder le trésor du Saint Empire.

Les deux conseillers municipaux furent accusés d'obstruction à la justice et passèrent en jugement devant la cour militaire de Fürth en septembre 1945. Ils furent jugés coupables de faux témoignage envers un membre de l'armée américaine, condamnés à cinq ans de prison, avec chacun une amende équivalente à 2 500 dollars actuels. Après vingt mois de détention, ils furent graciés, libérés et exemptés des amendes. Fries devint éducateur et auteur respecté, avant sa mort à Nuremberg, en 1983, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Schmeissner retrouva un emploi dans le département d'ingénierie de Nuremberg. Il mourut en 1997 à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Julius Lincke, l'ancien conseiller municipal, qui avait aidé à construire et à entretenir l'installation de l'allée du Forgeron et était censé avoir assisté Fries et Schmeissner dans le déménagement des bijoux de la Couronne, réapparut à Nuremberg en mai 1947, peu de temps après la libération de ses deux collègues. Horn était alors plongé dans une autre enquête, le capitaine Thompson avait été transféré de Nuremberg, le colonel Charles Andrews n'était plus gouverneur militaire et l'occupation américaine de cette ville touchait à sa fin, si bien que Lincke ne fut jamais accusé du moindre crime, ni interrogé sur son rôle dans la conspiration. Il reprit sa carrière d'architecte et d'ingénieur et contribua à restaurer de nombreux bâtiments historiques de Nuremberg avant sa mort dans cette ville, en 1991, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Sur recommandation de Mason Hammond, Günter Troche fut nommé directeur du Musée germanique en 1945, un poste qu'il occupa pendant cinq ans. Sous sa direction, le musée fut totalement rénové et une nouvelle aile bâtie pour exposer les œuvres d'artistes allemands persécutés sous les nazis. En 1951, il partit vivre à San Francisco, retrouva son ami Horn, et devint le directeur de la Fondation Achenbach pour les arts graphiques, où il travailla jusqu'à sa retraite en 1970. Il mourut à Stockholm un an plus tard, à soixante-deux ans.

Tout en poursuivant activement ses autres enquêtes pour la MFAA en 1945 et début 1946, Horn rédigea son rapport sur la disparition des bijoux de la Couronne ; celui-ci fut inclus dans un récapitulatif de quarante-cinq pages que l'USFET utilisa pour parvenir à déterminer les origines de propriété et restituer le contenu du bunker de l'allée du Forgeron. À la demande de Mason Hammond, on ne fit aucune mention des campagnes de chasse au trésor du CIC autour du lac Zell, ni d'une éventuelle relation entre le contenu du bunker de Nuremberg et la crypte nazie de la mine de Bernterode près de Nordhausen. Ces sujets ainsi que plusieurs autres tout aussi politiquement sensibles furent relégués en un seul paragraphe dans la conclusion du rapport, statuant que les services de renseignements de la 3^e armée avaient amplement prouvé que les bijoux de la Couronne du Saint Empire devaient, à l'instigation d'Himmler et du haut commandement du RSHA, devenir les symboles d'un futur mouvement allemand de résistance néonazie. Comment les enquêteurs de la MFAA en étaient arrivés à cette conclusion relevait toujours d'une information classée et le resterait pendant deux autres décennies.

La grande majorité des œuvres d'art et des objets entreposés dans le bunker de l'allée du Forgeron

ayant été facilement identifiée comme appartenant au Musée germanique, à la ville de Nuremberg et au gouvernement allemand, ces trésors furent rendus sans problème à leurs collections respectives. Mais la restitution de l'autel de Veit Stoss et des objets du Saint Empire allaient présenter certaines complications légales et logistiques plus difficiles à résoudre.

Le projet initial visant à rapatrier l'autel de Stoss à Cracovie en septembre 1945 fut retardé en raison de la détérioration des relations entre les États-Unis et l'Union soviétique, et l'indignation américaine à propos de la manipulation par l'Armée rouge des élections en Pologne. Quand un train spécial avec vingt-cinq militaires américains à bord gardant l'autel de Stoss arriva enfin à Cracovie le 25 avril 1946, des membres du parti polonais Solidarité, militant pour l'indépendance et galvanisés par le symbole vénéré de l'ancienne grandeur de la ville, se soulevèrent contre les autorités d'occupation de l'Armée rouge. Un soldat soviétique fut tué et un GI américain mis en détention par l'Armée rouge. Grâce à l'aide d'un jeune prêtre de paroisse, Karol Wojtyła, le futur pape Jean Paul II, l'autel fut finalement réinstallé dans la basilique Sainte-Marie, où il est toujours aujourd'hui.

La décision de rapatrier les trésors du Saint Empire à Vienne fut retardée pour une raison totalement différente : trois puissantes factions revendiquaient sa propriété.

Un avocat, le docteur Hans Liemann, assisté par l'ancien secrétaire de Liebel, Albert Dreykorn, représentant l'Allemagne, prétendait que les objets historiques appartenaient à la ville de Nuremberg en vertu de documents signés par l'empereur romain germanique Sigismond, qui avait accordé les symboles et les insignes royaux à la ville, où ils étaient conservés en vue des cérémonies du couronnement. D'autres documents furent produits qui décrivaient la façon dont les trésors avaient été secrètement évacués au cours du printemps 1796 pour échapper à l'invasion de l'armée de Napoléon, et comment, en 1806, le baron von Hugel, l'envoyé de l'empereur François II venu de Regensberg, les avait vendus illégalement aux Habsbourg, la famille impériale autrichienne.

Le chancelier Karl Renner déposa une réclamation pour le compte de l'Autriche disant que, d'après l'accord de rapatriement précédemment ratifié par le gouvernement militaire allié, les bijoux de la Couronne appartenaient de droit au trésor de la Hofburg. La MFAA devait suivre les directives de restitution, selon lesquelles toute œuvre d'art saisie en Autriche après le 13 mars 1938 serait restituée.

Le général Patton, en coulisse, se mêla brièvement à la controverse en affirmant que les bijoux de la Couronne appartenaient à l'armée américaine. Il réfutait la position du chancelier Renner, arguant que les Autrichiens n'étaient pas de vrais alliés, comme la France ou l'Angleterre, et que, de ce fait, ils n'avaient aucun droit sur le butin nazi ou les réparations de guerre. Il ne se privait pas de faire remarquer que beaucoup d'officiers supérieurs nazis, dont Hitler, étaient d'origine autrichienne, que pratiquement tous les officiers supérieurs nazis avaient eu des maisons en Autriche avant et pendant la guerre, et que les Autrichiens n'avaient pas opposé de résistance à l'occupation nazie, mais avaient accueilli favorablement l'annexion de leur pays. La mort brutale de Patton à Heidelberg en décembre 1945 mit un terme à son intervention dans l'affaire.

Le commandant suprême Dwight Eisenhower signa l'ordre de restitution des bijoux de la Couronne à l'Autriche le 28 décembre 1945. Une semaine plus tard, trente-deux caisses contenant l'entière collection du Saint Empire furent chargées à bord d'un Dakota et transportées de l'aéroport de Nuremberg-Fürth jusqu'à Vienne. Là, deux jours plus tard, le général américain Mark Clark remettait sans plus de cérémonie les trésors aux officiels de la ville, qui les placèrent dans une chambre forte souterraine à la Banque nationale de Vienne. Aujourd'hui, ils sont exposés au Musée historique, là où Hitler les avait vus pour la première fois.

De nombreux enquêteurs reprirent la suite du capitaine Horn. Tous ceux qui étudièrent les rapports

à présent déclassifiés du CIC et du G-2 concernant Josef Spacil et l'insurrection néonazie basée en Autriche posèrent les mêmes questions que celles posées par Horn. Hitler avait-il lui-même ordonné que les plus précieux trésors du Saint Empire soient retirés du bunker de l'allée du Forgeron ? Avaient-ils été mis en réserve pour servir de point de ralliement à un éventuel IV^e Reich ? Heinrich Himmler disposait-il d'une confrérie de chevaliers Teutoniques à qui l'on avait ordonné de cacher les bijoux de la Couronne et de lancer les troupes d'occupation américaines sur une fausse piste ? Quand, et sur ordre de qui, les trésors devaient-ils être retirés de leur cachette du bunker de la place Pannier ?

En dépit de plusieurs tentatives pour localiser la Mercedes d'Himmler au fond du lac Zell, personne ne la retrouva jamais. Une carte dessinée à la main par le CIC, montrant plusieurs endroits autour du lac susceptibles d'abriter un trésor nazi, figure dans un dossier aux Archives nationales, à College Park, dans le Maryland. Depuis la publication de la carte en 2001 dans le livre de Kenneth Alford, *Nazi Plunder*, la ville de Zell am See a interdit toutes les chasses au trésor privées.

Les journaux intimes d'Hitler et sa correspondance avec Eva Braun ont également fait l'objet de recherches passionnées. En 1979, un célèbre collectionneur de souvenirs nazis a vendu un manuscrit ressemblant à un journal intime au célèbre magazine allemand *Der Spiegel*. Le collectionneur prétendait que ce carnet, ainsi que vingt-six autres qu'il finit par vendre, avait été récupéré après le crash – évoqué par Josef Spacil – de l'avion transportant les effets personnels d'Hitler en avril 1945. Il ne s'agissait pas des journaux depuis longtemps disparus, si toutefois ils avaient jamais existé. Des lecteurs avertis constatèrent que c'étaient des faux et la supercherie fut dévoilée, au grand embarras du *Spiegel*.

Hitler tenait-il un journal ? Ressurgira-t-il un jour ? Le lieutenant-colonel Robert Gutierrez, l'officier supérieur en charge d'opérations de renseignements pour le compte du CIC en Bavière en 1945, était persuadé qu'il en existait au moins un. Selon Gutierrez, son adjoint, le sergent-chef William J. Conner avait quitté l'Allemagne avec une masse d'objets ayant appartenu à Hitler. Conner a été pourchassé en vain pendant des années par des collectionneurs d'objets militaires et des historiens. Quels secrets lui ou ses héritiers détiennent-ils encore ?

Les reproductions des bijoux de la Couronne et de la Sainte Lance, qui auraient été exposées au château de Wewelsburg, n'ont pas ressurgi. Des copies de quatre des bijoux de la Couronne, peut-être celles qui appartenaient au Reichsführer-SS, ont été retrouvées. En janvier 1946, quelques jours après que les authentiques bijoux de la Couronne eurent été restitués à Vienne, des objets présentés comme la couronne impériale, le sceptre et le globe – au complet jusqu'aux véritables pierres précieuses à l'état brut – furent mis en vente à Los Angeles. Un colonel de l'armée américaine, Joseph W. Hensel, les avait acquis au marché noir à Munich en 1945 pour 15 000 dollars, plus de 171 000 dollars de 2009. L'enquête du FBI et des douanes américaines qui s'ensuivit faillit provoquer un incident diplomatique. Les Américains avaient-ils bien rendu les vrais trésors à Vienne ? Des photos des objets de Hensel furent envoyées en Autriche. Le 11 décembre 1946, des officiels ouvrirent la chambre forte de la Banque nationale de Vienne. Ils prirent la couronne, le sceptre et le globe, et les portèrent à un laboratoire pour comparer avec les photos. Après d'interminables délibérations, les experts conclurent que les objets des photos étaient d'une qualité remarquable, mais que c'étaient des copies.

Qui aurait fait réaliser des copies exactes des bijoux de la Couronne et d'après quels modèles ? Faisaient-elles initialement partie de la collection qui comprenait les reproductions de la Sainte Lance et des bijoux de la Couronne exposées au château de Wewelsburg ? Himmler avait-il eu l'intention, juste avant l'invasion, de duper l'armée alliée en remplaçant les vrais bijoux de la Couronne par des reproductions ? Les agents secrets néonazis du RSHA, dirigés par l'Oberführer Spacil, auraient-ils voulu d'abord placer ces reproductions dans le bunker de Nuremberg pour que les Alliés les trouvent

avec l'aide des conspirateurs ? Karl Holzavait-il involontairement interféré dans le plan secret en ordonnant la démolition du bunker ?

Mais les enquêtes les plus longues et les plus approfondies suscitées par l'enquête de Horn portèrent sur la Sainte Lance. Plusieurs livres, dont surtout celui de Trevor Ravenscroft en 1972, *The Spear of Destiny*¹, et celui du colonel Howard Buechner et du capitaine William Bernhard en 1988, *Adolf Hitler and the Secrets of the Holy Lance (Adolf Hitler et le secret de la Sainte Lance)* présentent des comptes rendus largement divergents et peu fiables du complot nazi visant à voler et à mettre la lance en sécurité. Dans le livre de Ravenscroft, Horn est incorrectement cité comme étant l'officier américain qui ouvrit le premier la chambre forte et voulut s'emparer de la sainte relique pour Patton. Le livre de Buechner et Bernhard prétend que les nazis ont remplacé la lance authentique dans le bunker de l'allée du Forgeron par une reproduction, avant d'aller cacher la vraie lance en Antarctique. Un livre détaillé et plus scolaire est en cours d'écriture par les historiens Volker Schier et Corine Schlieff au Centre d'études de l'Arizona pour le Moyen Âge et la Renaissance.

Le thème central de ces livres et de nombreux documentaires de télévision et de films hollywoodiens est de savoir si oui ou non les forces d'occupation américaines ont retrouvé la véritable pointe acérée d'une trentaine de centimètres de long ayant été utilisée lors de la crucifixion.

Outre la lance qu'Hitler avait fini par obtenir, trois objets au moins existent dont leurs propriétaires sont persuadés qu'ils viennent de la lance portée par Longin. Le Vatican a en sa possession une pointe de lance qu'il refuse toujours de laisser examiner, même si la plupart des historiens pensent que cette lance date de l'époque des croisades. D'autres fers de lance ont d'emblée été datés comme plus tardifs, notamment un en Arménie, qui est vénéré et présenté aux fidèles une fois par an dans la cathédrale d'Etchmiadzin, l'église du patriarche d'Arménie. D'après sa forme et sa fabrication, des spécialistes estiment qu'il ne provient pas d'une lance, mais que c'est une pique d'un modèle romain que les légionnaires portaient au combat. Une autre prétendue Sainte Lance, incrustée avec un prétendu clou de la crucifixion, est conservée précieusement dans la cathédrale de Cracovie. Il semble que ce soit une reproduction faite au Moyen Âge à partir de celle de Vienne.

Quant à la lance qu'Hitler s'était appropriée, et qui est de nouveau exposée à Vienne, une expertise de 2003, détaillée dans *Die Heilige Lanze in Wien (La Sainte Lance de Vienne)*, publiée par le Kunsthistorisches Museum de Vienne, a conclu qu'elle était bien la relique vénérée depuis toujours par les rois germaniques. Qu'elle date du règne de Tibère et qu'elle puisse être celle de la crucifixion du Christ n'est toujours pas avéré.

La question la plus importante soulevée par l'enquête de Horn n'était pas de savoir si la lance qu'Hitler avait rapportée à Nuremberg était celle qui avait percé le flanc du Christ, mais plutôt comment Hitler s'était approprié l'icône religieuse et spirituelle pour élaborer un programme qui avait conduit à l'Holocauste. Poussé par la cupidité et le désir de puissance, son Reich, avec son Jésus aryen, avait-il totalement perverti le message de rédemption de la lance ?

Les mêmes questions se posent à propos des ornements du Saint Empire qui entouraient la Sainte Lance. Les bijoux de la Couronne sont-ils simplement d'anciens objets appartenant à l'histoire, ou sont-ils des symboles éternels d'une lutte tribale ininterrompue pour la domination du monde ? L'histoire de ces objets, depuis les anciens rois-soldats d'Allemagne jusqu'à Hitler, étant cruciale pour éclairer les archives de l'humanité jusque dans leurs aspects les plus sombres, les découvertes faites par Horn au cours de ses trois semaines d'enquête devraient susciter une évaluation critique de la nature de l'idéologie du III^e Reich, et inciter notre propre génération à réétudier les moyens par lesquels Hitler avait obtenu le soutien populaire de la nation allemande, et pourquoi il avait semblé, un temps, invincible.

Après avoir été rendu à la vie civile en novembre 1948, Horn retourna à Point Richmond, où il épousa Alberta Parker, une pédiatre membre de la faculté de l'École de santé publique de Berkeley, avec qui il eut trois enfants. Il retrouva aussi son collègue et ami Felix Rosenthal et leur amitié devait durer jusqu'à la fin de leurs jours. Rosenthal, après avoir été libéré en 1946, s'était installé à San Francisco, où il devint un architecte renommé ainsi qu'un bibliophile. Après avoir pris sa retraite à San Jose, il mourut à quatre-vingt-douze ans le 3 octobre 2009.

Horn prit ensuite la direction du département d'histoire de l'art de Berkeley et publia de nombreux articles dans des revues spécialisées et des livres. Dans le monde universitaire, il est aujourd'hui surtout connu comme étant le coauteur, avec Ernest Born, de *The Plan of St Gall*² (*Le Plan de Saint-Gall*), un traité en trois volumes sur l'architecture monastique ; et, en compagnie de Jenny White Marshall et Grellan Rourke, de *The Forgotten Hermitage of Skellig Michael*³ (*L'Ermitage oublié de Skellig Michael*), une étude des restes archéologiques de l'habitation d'un ermite du IX^e siècle rattachée au monastère de Skellig Michael, non loin de la côte irlandaise. À sa retraite en 1979, après trente ans d'enseignement, Horn fut salué par ses collègues comme étant un des membres les plus influents de la faculté de Berkeley.

Au cours des dernières années de la vie de Horn, plusieurs tentatives furent effectuées afin d'attirer l'attention du public sur son travail au sein des services de renseignements de l'armée et de la MFAA. La plus gratifiante pour lui fut une campagne menée en 1980 par le colonel retraité Charles Kunzelman, pour que Horn reçoive l'Army Commendation Medal, une décoration spéciale de l'armée pour services exemplaires rendus à la nation. Malheureusement, cet honneur ne lui fut pas accordé, les enquêtes menées par Horn pour le G-2 et le CIC étant toujours classifiées par l'armée américaine.

En 1983, la vie de Horn attira l'attention d'un éditeur de chez Doubleday, Jacqueline Kennedy Onassis, qui avait entendu parler des exploits de Horn pendant la Seconde Guerre mondiale par sa fille Caroline, qui travaillait alors au Metropolitan Museum of Art. Le livre qui fut publié par la suite, *The Nazi's Wife*⁴, (*La Femme du nazi*), de l'écrivain anglais Peter Watson, est un récit de fiction à peine voilé de la quête de Horn pour retrouver Martin Bormann et des recherches entreprises pour récupérer la collection de pièces d'Altaussee. Peu après la publication du livre de Watson, Alberta Horn, aidée par les amis de Walter et d'anciens collègues de Berkeley, réalisa à la demande de l'éditeur Onassis près de trente heures d'interviews, que Horn comptait utiliser pour écrire ses mémoires de la Seconde Guerre mondiale. Une santé défaillante l'empêcha de mener sa tâche jusqu'au bout.

Avant sa mort à quatre-vingt-sept ans en 1995, Horn eut l'immense plaisir de pouvoir se rendre plusieurs fois avec sa famille en Allemagne et en Autriche. Pendant ses vacances en 1991, il accompagna des amis à Vienne pour voir les joyaux de la Couronne au Kunsthistorisches Museum. Pendant qu'ils s'avançaient entre les grandes vitrines bien éclairées, Horn leur exposa les raisons esthétiques et intellectuelles qui faisaient des reliques impériales des pièces uniques. Mais comment elles étaient arrivées au musée, c'était là l'histoire la plus passionnante.

1 . *La Lance du Destin*, éditions Albin Michel, 1973.

2 . University of California Press, 1980.

3 . University of California Press, 1990.

4 . Éditions Doubleday, 1985.

Remerciements

Je n'ai jamais rencontré Walter Horn. Ma familiarité avec lui provient entièrement d'étudiants, de collègues et de membres de sa famille qui m'ont fait partager leurs souvenirs, m'ont permis de lire leur correspondance et de consulter leurs archives, ou tout simplement m'ont accompagné pour suivre sa trace dans Berkeley ou le long de la plage à Point Richmond.

D'abord et surtout, mes remerciements vont à sa femme, Alberta Horn, et à leurs deux enfants survivants, Michael et Rebecca. Ce livre n'aurait pas pu être écrit sans leur générosité, leurs encouragements et leur confiance. Merci également à la voisine et amie de Walter et Alberta, Grethe Tedrick, qui m'a hébergé au cours de voyages de recherche et m'a enchanté de ses nombreuses histoires, et au fils de Grethe, Tom Tedrick, pour ses souvenirs de Walter, son humour et beaucoup de petits détails très précieux.

Je suis aussi reconnaissant pour l'aide et le soutien de l'ami et collègue de Walter, Felix Rosenthal, dont les souvenirs, la correspondance, les articles inédits et les rapports s'avèrent extrêmement utiles pour pouvoir relater en détail les événements et me permettre d'avoir suffisamment d'éléments pour pouvoir les mettre en scène. Pour l'aide qu'ils m'ont apportée pour pouvoir interviewer Felix, je remercie le frère de Felix, Bernard, Victoria et Tony Misch.

Merci aussi à tous ceux qui, ici et en Europe, m'ont apporté une aide déterminante qui m'a permis de relier entre eux certains aspects de l'histoire.

Mes remerciements vont à la généalogiste de la famille de Horn, Brigitte Harris. Aux amis de Horn et à ses anciens collègues, Svetlana Alpers et Jennifer White Marshall. Aux collègues de Günter Troche, Ian White et Charles Schlossman. À l'écrivain Peter Watson, qui a longuement interviewé Walter pour son livre *The Nazi's Wife*. Aux filles de Mason Hammond, Antsiss, Elizabeth et Florence. À l'historien militaire Kenneth Alford. À l'archiviste Mark Ballard. À l'historien et au conservateur de Wewelsburg, Wulff Brebeck. À l'historien de Nuremberg, Karl Kunze. Aux guides de la ville, Michael E. Gonzales, Bolko Gruell et Karl Hueser. À l'historien de l'occupation de Nuremberg, Boyd Dastrup, de l'école d'artillerie de l'armée américaine de Fort Sill. À l'enquêteur qui a travaillé sur Josef Spacil, Klaus Gagstäder. Au consultant militaire américain Kelly DePonte. Aux enquêteurs militaires allemands Ralph et Dieter Faber et au capitaine retraité James C. Sattgast, entré dans Nuremberg avec les 45^e Thunderbirds.

Pour son assistance éditoriale et sa lecture attentive du manuscrit, je suis reconnaissant à Olive DePonte. De semblables remerciements vont à Hildegard Perlman pour son aide dans la traduction de livres et de documents allemands ; Marisa Bourgoïn et Wendy Hurlock Baker, qui m'ont beaucoup aidé en recherchant les articles de Walter Horn aux Archives de l'art américain à la Smithsonian Institution ; Walter Gebhardt pour son aide apportée à retrouver les archives de son collègue Günter Troche au Musée germanique ; Stephen Bye, qui m'a aimablement aidé auprès de l'US Army War College à Carlisle, en Pennsylvanie ; Paul Nowacek, qui m'a épargné de nombreuses heures de travail aux Archives nationales à College Park ; et Michael Gonzales, à la bibliothèque et au QG de la 45^e division d'infanterie à Oklahoma City.

Trois spécialistes que je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer, mais dont les recherches m'ont influencé, devraient également être remerciés : Stephen Brockmann, à la Carnegie Mellon University, auteur de *Nuremberg : The Imaginary Capital*¹ (*La Capitale imaginaire*) ; Susannah Heschel à Dartmouth College, auteur de *The Aryan Jesus*² (*Jésus aryen*) ; Lynn Nicholas, à Washington, DC, auteur de *The Rape of Europa*³ (*Le Viol de l'Europe*). Merci également à l'écrivain et cinéaste Robert Edsel, dont le livre *Rescuing da Vinci*⁴ (*Le Sauvetage de da Vinci*) et le travail avec la Monuments Men Foundation for the Preservation of Art ont beaucoup contribué à faire connaître auprès du public l'action de Mason Hammond, de Walter Horn et de leurs collègues de la MFAA.

Je dois également faire part de ma gratitude envers Richard Morris, mon agent chez Janklow & Nesbit, et à mon éditeur Roger Labric, chez Simon & Schuster, qui ont accompagné le projet depuis sa conception jusqu'à son achèvement. Leur confiance, leur œil d'éditeur et leur flair en matière de diffusion ont été très précieux.

Merci également, et sur un registre plus personnel, à ceux qui m'ont soutenu dès le début quand j'ai discuté de ce projet avec eux : Dayton et Karen Brown, David Cyrille, Robert et Teresa Freaso, Cathy Haenlein, George et Joan Rockwell Gifford, Wilder et Gabriele Knight, Todd Miller et Ellie Short.

Et pour terminer, et comme toujours, merci à ma femme, Nancy, pour son soutien, sa patience et son jugement infaillible.

1 . Camden House, 2006.

2 . Princeton University Press, 2010.

3 . Alfred A. Knopf, 1994.

4 . Laurel Publishing, 2009.

Note sur l'auteur

Sidney D. Kirkpatrick est l'auteur encensé par la critique d'*A Cast of Killers* (*Meurtre d'un cinéaste*, Éditions Calmann-Lévy), ainsi que d'autres livres de non-fiction tels qu'*Edgar Cayce : An American Prophet* et *The Revenge of Thomas Eakins*. Également cinéaste primé, ses œuvres ont été diffusées sur HBO, History Channel, Discovery Channel et A & E Television Network. Il partage son temps entre Stony Brook, New York et Pasadena, Californie.